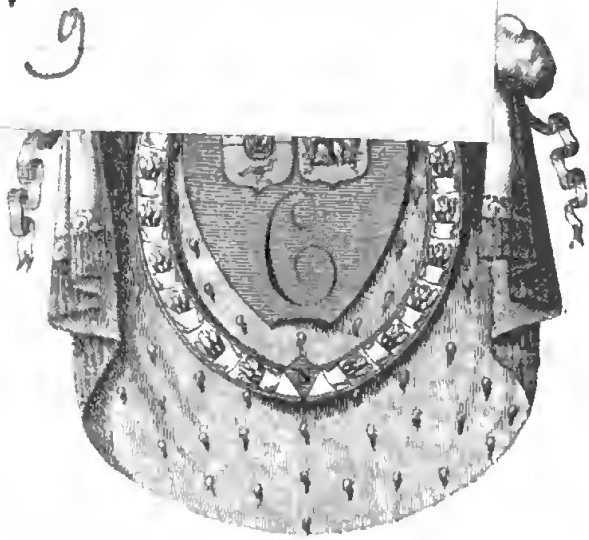
Digitized by Google

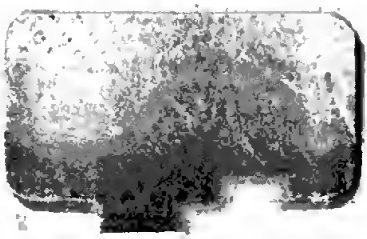
7

1907.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 851.
Sala Grande
Scansia Stp 10 Palchetto 2
N.° d'ord. 9





Digitized by Google

Palet XXIX-67(1

Digitized by Google

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

À

HORACE WALPOLE.

TOME I.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE C.-F. PATRIS,
RUE DE LA COLOMBE, N° 4, DANS LA CITÉ.

Digitized by Google

587726
SBN

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

À

HORACE WALPOLE,

DEPUIS COMTE D'ORFORD,

Écrites dans les années 1766 à 1780; auxquelles sont jointes

DES

LETTRES DE MADAME DU DEFFAND

À VOLTAIRE,

ÉCRITES DANS LES ANNÉES 1759 À 1775.

Publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Lille, n° 17;
Et à Strasbourg, même Maison de commerce.

1812.

Digitized by Google

AVIS

DES

ÉDITEURS DE PARIS.

Les soins qu'ont pris les éditeurs anglais de la collection des Lettres de Madame du Deffand, pour faire connaître cette femme célèbre et les différents personnages mentionnés dans ces Lettres, ont rendu peu difficile la tâche que nous avions à remplir en reproduisant cette collection en France. La Préface et la Notice sur sa vie, qu'ils ont placées à la tête de l'ouvrage, représentent madame du Deffand sous les couleurs qui lui sont propres; et les notes dont ils ont ac-

Digitized by Google

compagné les Lettres éclaircissent tous les passages qui, écrits avec l'abandon du style familier, ou relatifs à des habitudes de société qu'on ne connaît plus, pourraient ne pas être intelligibles pour une partie des lecteurs.

Parmi ces notes, cependant, il s'en est trouvé quelques-unes que le goût national et un juste sentiment des convenances devaient condamner; d'autres qu'une connaissance plus particulière des localités rendait superflues pour des Français.

Quant aux Lettres elles-mêmes, elles paraissent ici, aux fautes typographiques près, telles qu'elles ont été publiées à Londres. Quelqu'erronées que

puissent avoir été, dans certaines circonstances, les opinions de madame du Deffand, par respect pour la mémoire d'une femme célèbre, on ne s'est permis aucune altération. On sait d'ailleurs combien la manie de briller, par quelques traits de malice, était alors générale ; combien l'esprit de coterie divisait et influençait les gens de lettres : de là, sans doute, les jugements quelquefois sévères prononcés par madame du Deffand sur des hommes que des qualités éminentes avaient distingués dans la société et rendus chers à leurs contemporains.

Nous avons cherché à bien rendre, dans le portrait qui orne cette édition, le caractère et les traits de celui qui

est joint à l'édition de Londres, et qui a été gravé d'après le dessin original de Carmontelle, conservé à Strawberry-Hill.

PRÉFACE

DE

L'ÉDITEUR ANGLAIS.

Les Lettres qui composent ces volumes doivent, dans le sens le plus vrai, être appelées familières; l'éditeur ne pense pas qu'il soit besoin d'en faire l'apologie.

Les lettres familières des personnes distinguées par leur mérite ont toujours été recherchées avec empressement, et reçues avec avidité par tous ceux qui ne se contentent pas de lire l'Histoire dans des compilations, ou de juger les hommes d'après des décisions dictées par la partialité ou les préjugés. Par lettres familières, on entend des lettres écrites sans préméditation, sans objet fixe, sans motif particulier; celles enfin qui ne doivent leur existence qu'à l'habitude de communiquer tout ce qui a pu affecter le sentiment, frapper l'imagination ou éveiller la curiosité de celui

qui entretient la correspondance. C'est ce qui donne aux lettres familières cet intérêt qu'on ne doit pas s'attendre à trouver dans les compositions étudiées. Le cœur et l'esprit les animent, et souvent leur auteur, sans qu'il s'en doute, y décrit ses propres faiblesses, quelquefois aussi celles de la personne avec qui il correspond, et dans le moment même où il est occupé à faire valoir ses qualités.

C'est dans de telles lettres seulement que les deux parties sont vues sans déguisement, et que les hommes et les choses sont représentés, peut-être pas toujours tels qu'ils étaient véritablement, mais au moins tels qu'ils paraissaient être à leurs contemporains : ce qui n'est pas sans utilité ni sans intérêt pour la postérité.

Il est à regretter que, dans les Lettres que nous publions, il ne soit pas question des hommes et des événements publics autant qu'on aurait dû le supposer de la part de deux correspondants si justement admirés dans leurs pays respectifs, pour la viva-

cité de leur esprit, pour la solidité de leur jugement, la justesse de leur goût, la profonde connaissance qu'ils avaient du monde; et vivant d'ailleurs dans une grande intimité avec les personnages les plus distingués de Paris et de Londres.

Sans vouloir nous déclarer les apologistes de l'un ou de l'autre, il nous paraît nécessaire de faire ici quelques observations. — M. Walpole a écrit dans une langue qui n'était pas la sienne. Son style (comme madame du Deffand l'observe souvent), est animé et plein d'énergie, mais offre, en même temps, beaucoup d'incorrections. M. Walpole sentait lui-même qu'il ne connaissait pas toujours la vraie signification des mots, ni l'exacte construction des phrases. Il était persuadé d'ailleurs (et le fait était avéré), que dans le dernier temps du règne de Louis XV, toutes les lettres qui étaient adressées d'Angleterre à des personnes connues dans le monde, étaient ouvertes au bureau de la poste à Paris, et souvent même envoyées

à Versailles, pour y amuser, par les anecdotes qu'elles pouvaient contenir, les oisifs de la cour. — M. Walpole rappelait souvent cette circonstance à son correspondant; et retenait, d'après cette considération, non-seulement sa plume, mais encore celle de madame du Deffand, toutes les fois que celle-ci se hasardait à peindre quelque personnage, ou à rapporter quelque anecdote ou quelque opinion.

Ajoutons à cela, qu'un des principaux traits du caractère de M. Walpole, et l'on peut dire (parce qu'il le portait à l'excès) une de ses principales faiblesses, était la crainte de se rendre ridicule; crainte qui, comme cela arrive généralement aux personnes timides, fait tomber dans un plus grand danger que celui qu'on veut éviter. M. Walpole avait près de cinquante ans lorsqu'il fit la connaissance de madame du Deffand, qui en avait plus de soixante-dix, et qui était entièrement aveugle. Il y avait, par conséquent, long-temps que la première époque de la vie d'une dame fran-

çaise, celle de la galanterie, était passée chez cette dame, et que sa réputation de bel-esprit se trouvait établie. On doit se rappeler encore qu'avant la révolution, ces époques de la vie étaient aussi exactement déterminées, et observées avec autant de rigueur, que le changement d'habits à un jour marqué des différentes saisons de l'année; et qu'une femme qui aurait cherché à se faire des amants, après avoir cessé d'être dans l'âge de la galanterie, n'aurait pas paru moins ridicule que si elle s'était vêtue de velours, après que tout le monde aurait pris les demi-saisons. Madame du Deffand, âgée et frappée de cécité, ne pouvait pas plus avoir l'idée de s'attacher M. Walpole comme amant, que celle de penser qu'on la soupçonnait capable d'une semblable intention. Elle se livrait donc librement à la vivacité de ses sentiments et au goût qu'elle avait pris pour le caractère et la correspondance de ce seigneur, sur lesquels elle s'exprimait avec toute l'admiration et l'attachement qu'il lui avait réellement inspi-

rés, et dont elle ne pensait point qu'on pourrait faire une maligne interprétation. Lui-même ne s'y méprit jamais; mais il paraît avoir craint, fort inutilement, que les autres pussent s'en former une idée défavorable. Il appréhendait que l'extrême prévention et la haute opinion que madame du Deffand témoignait pour sa personne, ne le fissent soupçonner d'avoir ces mêmes idées lui-même, ou qu'elles ne portassent madame du Deffand à quelque marque extravagante d'amitié; et ce défaut de réserve, comme il se le persuadait, devait être exposé aux yeux des commis du bureau de la poste à Paris, et des courtisans de Versailles.

On peut à juste titre attribuer à ces appréhensions la manière peu gracieuse avec laquelle il répond aux importunités de la vive affection de son amie; langage si étranger au cœur de M. de Walpole, et à ses habitudes en amitié. Cette supposition rend également raison des soins qu'il prend sans cesse de réprimer toutes les effusions de

sentiment, toutes les réflexions sur le cœur humain, sur ses faiblesses et sur les peines qu'il éprouve. Madame du Deffand se plaint souvent, et avec justice, des entraves que M. Walpole mettait à leur correspondance, et lui fait sentir que cette gêne la réduisait à une sèche énumération de faits insignifiants, et à la répétition de peu de sujets sur lesquels il lui était permis de s'expliquer librement. L'éditeur a cherché à supprimer ces répétitions autant qu'il l'a jugé compatible avec l'intégrité du caractère original de ces Lettres et de celui de leur auteur.

La communication journalière qui a subsisté entre Paris et Londres pendant les quinze années de paix entre la France et l'Angleterre, depuis 1763 jusqu'en 1778, a heureusement fourni plusieurs occasions de faire passer des lettres par des particuliers, dont madame du Deffand a profité souvent; et l'on trouve dans les lettres qui ont été transmises de cette manière, quelques faits curieux; tels que ceux qui ont

rapport à l'élévation de madame du Barri, à la disgrâce du duc de Choiseul, et au renvoi des parlements par le chancelier Maupeou. Le jour sous lequel ces événements furent considérés, dans le temps, par ceux qui y étaient le plus immédiatement intéressés, et par leurs intimes connaissances; la répugnance avec laquelle on se soumit à ces diverses mesures, durent faire voir, entre plusieurs autres pronosties, que les semences d'une grande révolution commençaient déjà à germer, et qu'il pourrait arriver des malheurs sur lesquels ceux qui en devaient être les victimes demeuraient seuls obstinément aveugles.

Après la révolution, qui a dû changer nécessairement quelques-unes des formes et des habitudes de la société en France, pendant ces vingt dernières années, la partie la plus jeune de la génération actuelle, qui, dès sa plus tendre enfance, n'a entendu parler, pour ainsi dire, que des désordres et des victoires des Français, pourra éprouver quelque curiosité de connaître le caractère

et les mœurs privées de ce peuple, avant qu'il fût destiné à servir de nouveau de modèle à l'Europe, et à causer l'admiration de tout le monde civilisé par ses étonnantes conquêtes.

Les Lettres que nous donnons ici contiennent beaucoup de détails sur la société et les amusements de ce qu'on peut, à tous égards, appeler la meilleure compagnie de Paris, durant la dernière partie du règne de Louis XV, et le commencement de celui de son successeur. Sous ce point de vue, elles ne peuvent que devenir chaque jour plus précieuses, en ce que, comme on l'a déjà souvent observé avec raison, les personnes et les faits du temps qui a précédé immédiatement le nôtre, sont ceux qu'en général nous connaissons le moins.

Les Lettres à Voltaire, que nous avons jointes à celles qui sont adressées à M. Walpole, furent toutes léguées à ce dernier par madame du Deffand, avec tous ses manuscrits, lors de sa mort en 1780. La totalité de sa correspondance avec Voltaire forme un

gros volume manuscrit. Les Lettres de ce philosophe à elle ont presque toutes été imprimées dans la collection de ses Œuvres, publiée en 1785 par Beaumarchais. On trouvera ici quelques-unes des réponses de madame du Deffand à ces Lettres.

Les Portraits descriptifs que madame du Deffand a faits de plusieurs personnes de sa société intime, et qui se trouvent à la suite des Lettres, sont caractérisés de la manière suivante par M. Walpole, dans une note insérée au volume manuscrit qui les contient :

« Quelques-uns des Portraits peints par » madame du Deffand, dans ce volume, » sont des chefs-d'œuvre, notamment ceux » de la duchesse douairière d'Aiguillon, » de la princesse de Talmont (*) et de » madame du Châtelet (l'Émilie de Vol- » taire). Ils sont écrits avec toute la grâce,

(*) Ceux de la duchesse d'Aiguillon et de la princesse de Talmont sont imprimés dans les deux volumes de Lettres de madame du Deffand, publiés à Paris.

» toute la facilité et toute l'élégance du
» meilleur temps de Louis XIV; ils font
» preuve d'une profonde pénétration, et
» dénotent une grande solidité de juge-
» ment. »

Ces portraits descriptifs étaient l'occupation favorite des beaux-esprits des deux sexes durant la jeunesse de madame du Deffand; c'était une espèce de composition propre au genre d'esprit et aux habitudes de ceux qui s'y livraient; c'était une manière ingénieuse de faire un compliment, de jeter un vernis sur de grands vices, et d'attaquer, en termes honnêtes, mais expressifs, de petits défauts. L'air de franchise et de vérité qu'on affectait, était nécessaire pour faire paraître plus agréables les louanges prodiguées aux qualités qui accompagnaient les défauts. En un mot, c'étaient les éloges académiques de ceux qui n'étaient d'aucune académie.

On a cru devoir borner ici le choix des Portraits aux seuls personnages dont le lecteur aura fait, en quelque sorte, la con-

naissance, après avoir lu les Lettres qui précèdent les Portraits.

L'éditeur finit par déclarer que souvent il ne partage en rien les principes, les opinions, le goût, etc., etc., de l'auteur de ces Lettres.

L'éditeur croit avoir ainsi rempli sa tâche avec soin : on ne regardera pas, sans doute, comme une présomption de sa part, s'il ose espérer que ce Recueil sera reçu avec l'intérêt que semblent mériter tous les ouvrages qui contribuent, en quelque sorte, à augmenter la connaissance du cœur humain, ou à étendre la science de l'homme.

NOTICE SUR LA VIE

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND.

Il serait difficile maintenant d'entrer dans des détails sur la première partie de la vie de madame la marquise du Deffand; et les peines qu'on pourrait prendre à cet égard ne seraient sans doute pas compensées par l'intérêt qui pourrait en résulter pour le lecteur.

Les deux volumes de ses lettres, ou plutôt des lettres qu'on lui a écrites, publiés, il y a quelque temps, à Paris, sont précédés d'une *Notice historique sur madame du Deffand,* laquelle ne contient, pour ainsi dire, que le nom de sa famille, les dates de sa naissance, de son mariage et de sa mort, avec quelques-uns des bons mots qu'on lui attribue. Le peu qu'on y dit sur son éducation, sur sa société, et sur sa manière d'être, aux différentes époques de sa vie, n'est qu'un amas d'inexactitudes. L'éditeur des volumes qu'on publie ici a été à même d'éviter ces erreurs et de suppléer à quelques particularités qui manquent dans l'ouvrge imprimé à Paris, par la grande quantité de lettres et d'autres papiers originaux que madame du Deffand a légués à M. Walpole, ainsi que par plusieurs notes de ce seigneur,

dictées par elle, et par différents rapports avec des personnes qui formaient la société intime de cette dame, durant les vingt dernières années de sa vie; période qui s'étend au-delà des époques relatées dans plusieurs des lettres publiées à Paris. Il n'a donc pas paru nécessaire d'altérer ou d'abréger quelque partie de la notice que nous allons donner, notice qui a été écrite quelque temps avant la publication desdites lettres.

Marie de Vichy Chamrond, marquise du Deffand, était née en 1697, d'une famille noble de la province de Bourgogne. Son frère aîné, le comte de Vichy Chamrond, après être parvenu au grade de maréchal-de-camp au service de France, se retira, en 1743, pour cause de santé, dans sa terre de Chamrond, près de Rouane, dans la partie de la Bourgogne connue sous le nom de *Briennois*. Il avait épousé une demoiselle de bonne famille de la même province, du nom d'Albon, dont il eut une fille et deux fils qui prirent le parti des armes.

Elle avait un frère moins âgé qu'elle, l'abbé de Chamrond, qui devint trésorier de la Sainte-Chapelle à Paris; il demeurait à Mont-Rouge, près de la capitale. Par leur grand'mère, une duchesse de Choiseul (*), ils étaient alliés, quoique à un degré

(*) Marie Boutillier de Chavigny, épouse de César-Auguste, duc de Choiseul.

éloigné, avec le duc de Choiseul, qui, pendant long-temps, a rempli la place de premier ministre en France; c'est par suite de cette alliance, que madame du Deffand appelle toujours, dans les Lettres que nous publions, M. et madame la duchesse de Choiseul *mes parents;* et, par une espèce d'anachronisme dans leur parenté, *mon grand-papa* et *ma grand'maman*. La duchesse de Luynes, qui fut long-temps favorite de la reine épouse de Louis XV, était la tante de madame du Deffand, et obtint de cette souveraine, pour sa nièce, une pension de six mille francs, après qu'elle eut perdu la vue; pension dont elle a joui jusqu'à sa mort.

Brienne de Loménie, archevêque de Toulouse, et depuis cardinal de Loménie, était son arrière-neveu. L'esprit d'intrigue politique qui distingua le caractère de ce prélat, et dont madame du Deffand paraît s'être aperçue de bonne heure, le fit à la longue parvenir à la tête des affaires, pendant les derniers troubles de l'ancien gouvernement de France; ce qui l'exposa aux chances cruelles que devait offrir une pareille place dans de semblables circonstances.

Madame du Deffand parle aussi, dans ses Lettres, d'une sœur qui demeurait à Avignon, et qu'elle perdit en 1769; mais avec laquelle elle ne semble pas avoir eu jamais une grande relation. Son

neveu, le marquis d'Aulan, qu'elle fit venir à Paris en 1778, était fils de cette sœur.

Mademoiselle de Chamrond (c'est ainsi que s'appelait madame du Deffand avant son mariage) fut élevée dans un couvent, comme l'étaient alors toutes les demoiselles de qualité en France. Elle fut placée dans celui de la Madeleine de Trenelle, rue de Charonne à Paris. Parmi ses papiers, on conserve quelques lettres qui lui furent adressées, entre sa seizième et dix-huitième année, par un prêtre qui servait de confesseur aux pensionnaires de ce couvent, et auquel on donnait le nom de directeur. Ces lettres font voir qu'elle avait conçu, fort jeune encore, des doutes sur différents sujets religieux; doutes que ne fit malheureusement qu'accroître, au lieu de les diminuer, le zèle mal dirigé de cet ecclésiastique. M. Walpole dit que : « Ses parents, alarmés sur ses sentiments religieux, lui envoyèrent » le célèbre Massillon, pour s'entretenir avec elle. » Elle ne fut ni intimidée par son caractère, ni » éblouie par ses raisonnements, mais se défendit » avec beaucoup de bon sens; et le prélat fut plus » frappé de son esprit et de sa beauté, que choqué » de son hérésie. » Il ajoute que : « Depuis ce temps » jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, » elle n'affecta jamais le moindre scepticisme, et » désira toujours de pouvoir être dévote, ce qui » lui paraissait l'état le plus heureux de cette vie. »

Elle ne parvint jamais à cet état, faute d'avoir reçu les instructions nécessaires dans sa jeunesse, et d'avoir donné à son esprit une culture analogue dans la suite.

Les fréquentes plaintes que contiennent les Lettres de madame du Deffand, sur la mauvaise éducation qu'elle avait reçue, nous portent à croire que l'instruction donnée aux pensionnaires de la Madeleine de Trenelle, n'était pas mieux calculée pour former l'esprit ou cultiver l'entendement que celle des autres couvents de ce temps-là. En effet, madame du Deffand revient souvent sur les regrets que doit éprouver toute femme douée d'un degré supérieur d'intelligence, lorsqu'elle n'a pas reçu cette éducation solide et cette habitude de penser et d'observer qu'on cherche à donner généralement aux hommes. Aussi doit-on être plus surpris de ne pas trouver un plus grand nombre d'hommes distingués par leur mérite, que de voir un petit nombre de femmes seulement parvenir à un certain degré d'élévation, malgré les difficultés et les obstacles qu'elles ont eu à surmonter (*).

Comme la fortune de mademoiselle de Chamrond

(*) Si les femmes, même celles qui sont célèbres, ont toujours été médiocres, c'est qu'elles ont usé leurs forces à vaincre les obstacles. Voyez *Mélanges de madame Necker*, vol. II, seconde partie, page 82.

était fort médiocre, ses parents la marièrent au marquis de du Deffand (*) : ce fut probablement le premier parti convenable qui se présenta; et ce mariage se fit suivant l'usage d'alors, sans aucun égard pour les sentimens du cœur.

La mode et la coutume qui rendaient inutiles toutes les représentations qu'on pouvait faire à ce sujet avant le mariage, semblaient aussi avoir établi un droit tacite, mais reconnu, en faveur des personnes qu'on avait unies de la sorte; droit qui, après leur mariage, les autorisait à faire un choix avec plus de liberté qu'elles n'en avaient eu avant ce temps.

Il paraît que madame du Deffand a profité de ce privilége pour se séparer de son époux, sous le prétexte qu'il était d'un caractère faible et d'une société ennuyeuse; mais on ignore combien de temps après leur mariage cette séparation a eu lieu. M. Walpole dit qu'ils continuèrent à vivre sur un pied honnête, et que pendant la dernière maladie de son mari, elle fut le voir, sur le désir qu'il en avait témoigné.

Tous ceux qui ont connu madame du Deffand, conviennent qu'elle ne parlait jamais d'aucune particularité de son mariage, et montrait de la répu-

(*) En août 1718.

gnance pour tout ce qui pouvait en rappeler le souvenir.

Si le récit que nous donnons ci-après en note, d'après les lettres de mademoiselle d'Aïssé, est véritable (et le caractère de candeur et de vérité qui règne dans la correspondance de cette personne extraordinaire et malheureuse, ne laisse guère de doute à cet égard), madame du Deffand doit s'être rappelé avec chagrin une conduite si faible et si honteuse, dont le souvenir la troublait souvent pendant ses insomnies (*).

Paris, 1728.

(*) Je veux vous parler de madame du Deffand : elle avait un violent désir, pendant long-temps, de se raccommoder avec son mari ; comme elle a de l'esprit, elle appuyait de très-bonnes raisons cette envie ; elle agissait, dans plusieurs occasions, de façon à rendre ce raccommodement désirable et honnête. Sa grand'mère meurt, et lui laisse quatre mille livres de rente ; sa fortune devenant meilleure, c'était un moyen d'offrir à son mari un état plus heureux que si elle avait été pauvre. Comme il n'était point riche, elle prétendait rendre moins ridicule son mari de se raccommoder avec elle, devant désirer des héritiers. Cela réussit comme nous l'avions prévu. Elle en reçut des compliments de tout le monde. J'aurais voulu qu'elle ne pressât pas autant ; il fallait encore un noviciat de six mois ; son mari devant les passer naturellement chez son père, j'avais mes raisons pour lui con-

Pour atténuer un peu la sévérité de notre jugement sur sa conduite à cet égard, il faut se rappeler qu'elle passa sa jeunesse dans un temps où la

---

seiller cela; mais comme cette bonne dame mettait de l'esprit, ou, pour mieux dire, de l'imagination au lieu de raison et de stabilité, elle emballa la chose de manière que le mari amoureux rompt son voyage et vient s'établir chez elle, c'est-à-dire, à dîner et à souper; car pour habiter ensemble, elle n'en voulut pas entendre parler, de trois mois, pour éviter tout soupçon injurieux pour elle et son mari; c'était la plus belle amitié du monde pendant six semaines; au bout de ce temps-là elle s'est ennuyée de cette vie, et a repris une aversion pour son mari. Outrée, et sans lui faire des brusqueries, elle avait un air si désespéré et si triste, qu'il a pris le parti d'aller chez son père. Elle prend toutes les mesures imaginables pour qu'il ne revienne point. Je lui ai représenté durement toute l'infamie de ses procédés : elle a voulu, par instances et par pitié, me toucher et me faire revenir à ses raisons; j'ai tenu bon, j'ai resté trois semaines sans la voir; elle est venue me chercher. Il n'y a sorte de bassesses qu'elle n'ait mise en usage pour que je ne l'abandonnasse pas. Je lui ai dit que le public s'éloignait d'elle comme je m'en éloignais; que je souhaiterais qu'elle prît autant de peine à plaire à ce public qu'à moi; qu'à mon égard, je le respectais trop pour ne lui pas sacrifier mon goût pour elle. Elle pleura beaucoup, je n'en fus point touchée. La fin de cette misérable conduite, c'est qu'elle ne peut vivre avec per-

dépravation des mœurs était portée en France à son plus haut degré. Le régent avait, par son exemple, autorisé le vice au point qu'il n'était plus besoin de le couvrir d'un masque; et il ne fallait pas s'attendre qu'ensuite, sous le règne d'un prince faible, qui, depuis son enfance, avait respiré une atmosphère corrompue, il s'opérât quelque réforme, ou le moindre changement, si ce n'est dans la manière d'être vicieux. La galanterie était permise aux personnes des deux sexes, pourvu

---

sonne, et qu'un amant qu'elle avait avant son raccommodement avec son mari, excédé d'elle, l'avait quittée, et quand il apprit qu'elle était bien avec M. du Deffand, il lui a écrit des lettres pleines de reproches; il est revenu. L'amour-propre ayant réveillé des feux mal éteints, la bonne dame n'a suivi que son penchant, et, sans réflexion, elle a cru un amant meilleur qu'un mari; elle a obligé ce dernier à abandonner la place. Il n'a pas été parti, que l'amant l'a quittée. Elle reste la fable du public, blâmée de tout le monde, méprisée de son amant, délaissée de ses amies; elle ne sait plus comment débrouiller tout cela. Elle se jette à la tête des gens pour faire croire qu'elle n'est pas abandonnée; cela ne réussit pas : l'air délibéré et embarrassé règne tour à tour dans sa personne. Voilà où elle en est, et où j'en suis avec elle. (Voyez *Lettres de mesdames de Villars, de la Fayette, de Tencin, de Coulanges, de Ninon de l'Enclos, et de mademoiselle d'Aïssé*. Paris, 1806, vol. III.)

que quelques dehors arbitraires de décence fussent observés. Les excès dans l'usage du vin n'étaient nullement considérés comme honteux, même chez les femmes du plus haut rang; et dans les soupers particuliers, la licence dans les discours et dans les manières ne tendaient à rien moins qu'à détruire jusqu'à la dernière idée de morale et de bienséance.

Au milieu de cette dépravation générale des mœurs, il faut s'étonner que madame du Deffand ait conservé un amour si prononcé, si incorruptible pour la franchise et la vérité, avec un sentiment si vif de ses propres défauts et de sa faiblesse, sans être surpris que cette faiblesse, qui n'était soutenue par aucun principe religieux, ni par aucun exemple de vertu, ait conduit sa jeunesse à des écarts qu'elle voyait généralement régner autour d'elle avec une égale impunité. On dit qu'elle eut l'infâme honneur de plaire au duc d'Orléans alors régent du royaume, et qu'elle fut, pendant peu de temps, l'objet de son licencieux et flétrissant amour.

Comme elle n'avait que vingt-six ans lorsque le régent mourut (*), cette intrigue amoureuse, si elle a réellement existé, doit avoir eu lieu dans

(*) Le régent mourut en 1723.

sa première jeunesse, et long-temps avant la circonstance dont parle mademoiselle d'Aïssé.

L'intimité dans laquelle elle vécut, quelques années après, avec le président Hénault, était d'une toute autre espèce. Par une suite de la licence des mœurs françaises, on était, à cette époque, si éloigné de considérer comme honteuses les liaisons les plus étroites entre les personnes qui n'étaient pas engagées par les nœuds du mariage, que, quelle que fût leur origine, si elles duraient assez long-temps pour mériter le nom d'amitié, et pour en prendre le caractère, on les tolérait non-seulement, mais on les respectait même quelquefois; et, dans certains cas, un mariage entre des personnes qui se trouvaient dans de semblables conjonctures, bien loin de rendre leurs sentiments mutuels plus respectables, aurait été considéré comme une imprudence propre à perdre les deux partis dans l'esprit des honnêtes gens. Mais quelle que fût l'occasion où madame du Deffand fit la connaissance du président Hénault, on sait qu'elle dura jusqu'à la mort de ce dernier, en 1770, quoique avec peu de satisfaction réelle de la part de la marquise, durant les dernières années de la vie du président, et sans la moindre de la part du président, si nous pouvons en croire Marmontel. En parlant, dans ses Mémoires, de madame du Deffand, il dit : « Qu'elle » tyrannisait encore le président Hénault, qui,

» naturellement très-timide, était resté esclave de
» la crainte, long-temps après avoir cessé de l'être
» de l'amour. »

Mais le témoignage de Marmontel, sur ce sujet, est un peu suspect, parce qu'il appartenait à un autre des partis qui divisaient alors le monde littéraire, partis auxquels des femmes qui n'étaient jamais les plus modérées, ni dans leurs sentiments, ni dans leurs démonstrations, se trouvaient associées en quelque sorte. Madame du Deffand a donc pu partager le sort commun aux personnes de son sexe, qui, influencées par la mode, ou entraînées par leur goût, sortent de leur honorable retraite, où elles peuvent, seulement, exercer d'une manière convenable leurs talents et pratiquer les vertus supérieures dont la nature les a douées.

Madame du Deffand se plaint souvent, dans ses Lettres à M. Walpole, d'avoir acquis la réputation de bel-esprit, parce qu'elle l'avait exposée aux sots éloges de ceux qui formaient des prétentions à ce titre, et souvent même à la malice raisonnée de plusieurs autres, qui, suivant elle, y avaient plus de droit.

En 1732, nous la trouvons déjà en correspondance avec Voltaire, qui lui dit : « Ce qui est beau
» et lumineux est votre élément. Ne craignez pas
» de faire la disserteuse ; ne rougissez point de
» joindre aux grâces de votre personne la force de

» votre esprit; faites des nœuds avec les autres » femmes, mais parlez-moi raison. ».

Sa relation avec Voltaire avait probablement commencé à la petite cour de Sceaux, où la duchesse du Maine s'était retirée lorsqu'elle eut recouvré sa liberté, après les suites de l'incompréhensible conspiration contre le pouvoir du régent, dans laquelle la vague ambition d'un esprit faible l'avait engagée avec son mari. A Sceaux, au lieu de fomenter des révolutions avec Cellamare et Albéroni, la duchesse du Maine se contenta de concerter des plans de fêtes, d'indiquer des sujets pour des sonnets, et de régner sur un cercle de beaux-esprits, sans doute avec un peu plus ou un peu moins d'ennui qu'elle n'en aurait éprouvé dans le champ plus vaste de la politique, où elle avait essayé si maladroitement de briller. Ce fut également à Sceaux que madame du Deffand se lia avec madame de Staal, dont les Mémoires, écrits par elle-même, et publiés il y a long-temps, nous donnent une peinture si naturelle, si naïve et par conséquent si intéressante de sa personne et de ses propres aventures, ainsi que du caractère et des intrigues d'une princesse vaine, capricieuse et égoïste.

Ce fut dans les premiers mois de 1752 que madame du Deffand commença à ressentir et à craindre l'approche d'une calamité, sans doute assez grande

pour justifier, en quelque sorte, ses plaintes ultérieures sur les malheurs de la vie humaine, et ses regrets sur la nécessité d'exister. Nous lisons, dans une lettre de Voltaire à M. de Fourmont, du mois de février de l'année 1752 (*), que déjà alors sa vue s'affaiblit au point qu'elle eut besoin de recourir à un secrétaire. Peu de temps après, elle fit un voyage en Bourgogne, son pays natal, sans doute pour cause de santé; et nous trouvons qu'en avril de la même année, elle était à Chamrond, la terre de son frère, le comte de Vichy, où elle demeura jusqu'au mois de novembre suivant. Ensuite elle passa quelques mois à Macon et à Lyon, et ne retourna à Paris qu'à la fin de 1754. Pendant tout ce temps, sa cécité n'avait fait qu'augmenter insensiblement. En mars 1753, elle écrivait à sa tante, la duchesse de Luynes : « Je suis aveugle, Madame; » on me loue de mon courage; mais que gagnerais-» je à me désespérer? cependant je sens tout le mal-» heur de ma situation. » Et Voltaire, qui ne savait pas encore qu'elle avait perdu entièrement la vue, avait, quelque temps auparavant, écrit à M. de Fourmont, de qui nous avons déjà parlé, « ce que » vous me dites des yeux de madame du Deffand, » me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois

(*) OEuvres de Voltaire, *Correspondance générale*, vol. 54 de l'édition de Beaumarchais.

» bien brillants et bien beaux. Pourquoi faut-il » qu'on soit puni par où on a péché ! et quelle rage » a la nature de gâter ses plus beaux ouvrages ! Du » moins madame du Deffand conserve son esprit, » qui est encore plus beau que ses yeux. »

Après cette galante lamentation sur la perte de la vue de madame du Deffand, c'est peut-être ici le lieu de citer quelques preuves de sa beauté, et de donner une idée de sa personne en général. Outre les exemples d'admiration individuelle dont nous avons déjà parlé, tous ceux qui l'ont connue dans sa vieillesse s'accordent à dire qu'elle doit avoir été singulièrement jolie lorsqu'elle était jeune. Mademoiselle d'Aïssé, qui l'avait connue dans sa jeunesse, dit : « Elle est belle, elle a beaucoup de grâce. » Chez une femme de cinquante-sept ans, la perte de la vue, considérée seulement comme une diminution de l'éclat de ses yeux, ne pourrait, en effet, être que de peu d'importance, surtout chez madame du Deffand, dont la physionomie ne conserva aucune difformité.

Ses yeux étaient fermés, mais sans que son visage en fût aucunement défiguré ; tous ses traits avaient leur première régularité ; et ces traits étaient d'une grande finesse et d'une grande beauté. On voyait répandu sur toute sa personne un air de fraîcheur et de délicatesse qu'elle conserva jusques dans un âge fort avancé, et qu'on remarque même dans le tableau qui

a servi à graver le portrait qu'on trouve en tête du présent recueil. Elle ne pouvait souffrir qu'on la plaignît de son malheur, et cherchait à le faire oublier, autant qu'il lui était possible, quand elle se trouvait en société, en se tournant toujours vers la personne à qui elle adressait la parole, ou vers la chose dont elle s'occupait; elle était d'ailleurs extraordinairement attentive et adroite à éviter les manières gauches de ceux qui sont privés de la vue. Dans le temps qu'on doutait encore si elle deviendrait entièrement aveugle, elle se plaignit à M. Walpole de ce qu'elle éprouvait de grandes anxiétés d'esprit; mais lorsque le mal fut certain et sans remède, elle s'y résigna avec un calme et une résolution qui lui firent honneur; et il paraît que ses amis (en société du moins), ne s'aperçurent point que la vivacité et la gaîté de son esprit en eussent souffert.

Il y avait onze ans que madame du Deffand était aveugle lorsque M. Walpole fit sa connaissance; et ce n'est, sans doute, que dans sa correspondance qu'elle se plaignait de son défaut de gaîté et de sa disposition aux réflexions mélancoliques. Tous ceux qui l'ont connue personnellement disent que sa conversation était singulièrement vive et amusante, mais surtout remarquable par une grande loyauté de caractère et un franc exposé de ses opinions; ce qui doit avoir formé un contraste frappant et agréable avec les manières étudiées et les senti-

ments affectés que le rang de la société dans laquelle elle vivait, rendait, pour ainsi dire, nécessaires.

Mais cette force d'esprit qui lui permettait d'amuser les autres, devait être d'un faible secours pour elle-même; pendant qu'elle était livrée à une pénible solitude, son esprit devait naturellement s'arrêter avec douleur sur ses malheurs récents, et sur le triste avenir qui l'attendait.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle ait cherché à se garantir, en quelque sorte, des tristes lacunes que l'abandon devait produire dans sa vie. C'est sous l'influence de ces pénibles impressions, que, durant sa demeure chez son frère, le marquis de Vichy, à Chamrond, elle se lia avec mademoiselle de Lespinasse, plus connue ensuite comme l'amie de M. d'Alembert, et depuis mieux appréciée dans les deux volumes de ses lettres imprimées à Paris. Ces lettres surpassent tous les romans par les expressions exagérées de sentiment, et la hardiesse avec laquelle elle cherche à justifier les excès de la passion, par la violence même de cette passion. Leur auteur semble abjurer tous les préceptes de la raison, non avec chagrin, non avec le regret d'abandonner un guide sûr, dont on reconnaît le prix, lors même qu'on n'est pas en état d'écouter ses avis; mais elle se fait gloire de s'être affranchie d'une odieuse gêne, que méprisent tous

ceux dont l'esprit se livre au délire d'une passion effrénée.

Mademoiselle de Lespinasse était née à Lyon, en 1732. Elle était l'enfant naturel de madame d'Albon, de qui le marquis de Vichy avait épousé la fille légitime. La naissance illégitime de mademoiselle de Lespinasse, et les circonstances qui l'accompagnèrent, étaient bien connues à Lyon; mais dans les registres de la paroisse où elle était née, elle se trouve désignée comme l'enfant légitime d'un bourgeois de Lyon, de qui on lui avait donné le nom (*). Cependant, comme elle était née durant

(*) La pièce suivante est son extrait baptistaire, que madame du Deffand avait fait lever dans les registres de la paroisse sur laquelle mademoiselle de Lespinasse était née à Lyon, et qu'elle avait fait vérifier en présence d'un magistrat de cette ville, en 1758:

« Le dix-neuf novembre, mil sept cent trente-deux, » a été baptisée Julie-Jeanne-Éléonore, née hier, fille » légitime du sieur Claude Lespinasse, bourgeois de » Lyon, et de dame Julie Navarre. Le parrain est Louis » Basiliat, chirurgien juré de Lyon; la marraine dame » Julie le Chat, épouse dudit sieur Basiliat. Le père n'a » signé pour être absent. Ces deux témoins ont signé la » minute.

» Basiliat. Ambrose, vicaire.

» Extrait mot à mot des registres de St.-Paul de Lyon. Expédié le 29 avril 1758.

» *Signé* Caire, vicaire de St.-Paul. »

le mariage, la famille d'Albon semble toujours avoir craint (et madame du Deffand n'était pas exempte de cette crainte) qu'elle ne cherchât un jour à se faire légitimer, et par là ne se donnât le droit de participer à la fortune de ses parents. L'on voit par ses lettres qu'elle acquit une grande considération dans le monde, par le sacrifice qu'elle fit de ces droits, par délicatesse pour la mémoire de madame d'Albon sa mère. A la mort de cette mère, chez qui mademoiselle de Lespinasse demeurait alors, elle fut sur-le-champ reçue par M. et madame de Vichy, à Chamrond; elle y avait déjà passé quatre ans, lorsque madame du Deffand l'y trouva en 1752, remplissant les fonctions de gouvernante de leurs enfants. Cette situation qui, même dans toute autre circonstance, n'aurait pas plu à mademoiselle de Lespinasse, était rendue si désagréable par M. et madame de Vichy, qu'avant l'arrivée de madame du Deffand, elle avait déjà pris la résolution de les quitter, pour se retirer dans un couvent à Lyon, avec le misérable revenu de trois cents francs que lui avait fait madame d'Albon, et qui était tout ce qu'elle possédait au monde.

Madame du Deffand, après avoir essayé en vain, d'après le désir de son frère, de déterminer mademoiselle de Lespinasse à rester avec lui, prit la résolution de se l'attacher elle-même, comme dame de compagnie, ce que sa cécité, qui alors

venait d'être reconnue incurable, semblait rendre nécessaire.

Mademoiselle de Lespinasse avait quitté Chamrond en octobre 1752, pendant que madame du Deffand s'y trouvait encore : c'est à cette époque que s'établit entr'elles un commerce de lettres; et, en avril suivant, lorsque madame du Deffand se trouvait elle-même à Lyon, elle communiqua son plan à la personne qui était la plus immédiatement intéressée dans son exécution, en lui offrant de la loger dans l'appartement qu'elle se proposait d'aller occuper dans un couvent à Paris, et de lui faire une pension de quatre cents francs par an.

Cette offre fut reçue, comme il est facile de le croire, avec reconnaissance par mademoiselle de Lespinasse. Le marquis de Vichy et la famille de sa femme s'y opposèrent, suivant madame du Deffand, par simple dépit contre mademoiselle de Lespinasse, de la voir persévérer dans la résolution de les quitter; mais il y a lieu de croire que leur opposition eut pour principal motif la crainte dont il a déjà été parlé, qu'elle pourrait avoir l'idée de faire légitimer sa naissance, par le secours des amis qu'elle parviendrait à se faire dans le monde. Cependant, comme l'état isolé où le sort l'avait placée lui laissait du moins l'entier pouvoir de disposer d'elle-même, elle profita de cette liberté pour accepter l'offre de madame du Deffand; et en mai 1754, elle

entra dans la communauté de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, où madame du Deffand avait fixé sa demeure depuis son retour de la Bourgogne à Paris (*). C'est la célèbre madame de Montespan qui avait fondé cette maison; et l'appartement qu'y occupait madame du Deffand était composé d'une partie de celui qui avait été destiné à cette *pieuse* fondatrice, et qu'elle allait occuper pendant les intervalles dans lesquels elle voulait quitter le roi et la

---

(*) La publication des lettres de mademoiselle de Lespinasse, qui a eu lieu il n'y a pas long-temps, ayant réveillé la curiosité du public sur elle, l'éditeur a cru devoir joindre à ce récit quelques lettres originales trouvées parmi les papiers de madame du Deffand, et qui sont immédiatement relatives à la naissance de mademoiselle de Lespinasse, ainsi qu'à la première partie de sa vie et aux particularités de sa liaison avec madame du Deffand.

Il paraît que les éditeurs français de la correspondance de cette dame, dernièrement publiée à Paris, et de celle de mademoiselle de Lespinasse, ont ignoré toutes ces particularités; et que les deux auteurs qu'ils citent les uns et les autres, n'en ont pas été mieux informés. Il est vrai que La Harpe semble douter que, quoiqu'elle fût née durant la vie de M. d'Albon, elle fût réellement son enfant; mais l'erreur où il est, relativement à toutes les circonstances qu'il ajoute, devient évidente par les lettres de madame du Deffand et de sa

cour ; retraites que la dévotion à la mode de ce temps-là rendait nécessaires, ou du moins convenables aux grandes fêtes de l'Église, même pour ceux qui, pendant le reste de l'année, se conformaient le moins à ses préceptes.

Quoique cet appartement se trouvât dans l'enceinte du couvent, il avait néanmoins son entrée par une cour particulière, et n'avait rien de commun avec les pratiques de la communauté.

Les premières années de la liaison de madame du Deffand avec sa jeune compagne, furent un temps de plaisir et de bonheur pour l'une et pour l'autre (*),

---

tante, la duchesse de Luynes, écrites pendant les deux dernières années qui suivirent la première liaison de madame du Deffand avec mademoiselle de Lespinasse, lorsqu'aucun préjugé, aucune antipathie ne masquait encore la vérité.

Les lettres subséquentes de madame du Deffand à mademoiselle de Lespinasse, relativement au plan de leur manière de vivre ensemble, nous ont paru n'être pas sans intérêt pour le lecteur.

(*) Pour donner plus de poids à cette opinion, l'éditeur a ajouté deux lettres de mademoiselle de Lespinasse à madame du Deffand, choisies entre plusieurs autres écrites dans le même style et vers le même temps, pendant que cette dame était momentanément absente de Paris.

et nullement, comme le prétend Marmontel dans ses Mémoires, un triste esclavage pour mademoiselle de Lespinasse. Des fautes mutuelles, une insupportable jalousie et une grande défiance d'un côté, et un manque visible d'attentions et de marques d'intérêt de l'autre, paraissent avoir amené leur séparation en 1764. La prétendue apologie que fait Marmontel de la conduite subséquente de mademoiselle de Lespinasse, et le récit qu'il donne de ses cruels procédés envers d'Alembert, viennent à l'appui de cette opinion qui se trouve encore fortifiée par les lettres publiées de mademoiselle de Lespinasse, dans lesquelles on voit un esprit si entièrement occupé, non par une seule passion, mais par une suite de fortes passions, qui devaient lui rendre, et qui, d'après son propre aveu, lui rendaient en effet tout autre intérêt, toute autre occupation et toute autre société, non-seulement indifférents, mais à charge. Nous avons déjà dit que madame du Deffand et mademoiselle de Lespinasse se séparèrent en 1764, dix ans après leur première réunion (*). Dans l'automne de l'année suivante, madame du Deffand fit la connaissance de M. Walpole; et c'est

(*) La seule correspondance qui, depuis, paraît avoir eu lieu entr'elles, consiste en deux lettres écrites un mois après leur séparation. Ces deux lettres se trouvent à la suite de cette Notice.

Digitized by Google

depuis cette époque que ses propres lettres nous feront le mieux connaître l'histoire du reste de sa vie. Il serait inutile, et véritablement impossible d'indiquer les temps où madame du Deffand se lia avec le grand nombre de personnes distinguées dont elle formait sa société, ou avec lesquelles elle était en correspondance.

Toutes les lettres adressées à madame du Deffand prouvent combien sa société et sa correspondance étaient recherchées par les personnes de la part desquelles une pareille marque de distinction pouvait être plus flatteuse; et nous apprenons, par ses propres Lettres, combien peu les louanges de ses amis, les flatteries des beaux-esprits, et l'hommage de tout le monde contribuèrent au véritable bonheur de sa vie, à cette inappréciable situation de l'esprit.

« *Quod se sibi reddat amicum*
» *Quod purè tranquillet.* »

Voilà ce que madame du Deffand ne paraît avoir jamais connu. Courtisée comme elle le fut, jusqu'au dernier moment d'une longue vie, par tous les grands, par tous les gens aimables et d'un caractère distingué, tant français qu'étrangers, que le plaisir ou des affaires amenaient à Paris, on peut naturellement supposer qu'elle jouissait de l'existence la plus

agréable que son âge, son sexe et ses infirmités lui permettaient de goûter. Cependant nous trouvons que madame du Deffand était dévorée par l'ennui qu'elle considérait comme le plus insupportable mal de l'esprit humain, et qu'elle semble avoir cherché à éviter pendant tout le cours de sa vie.

On l'entend se plaindre sans cesse de son existence comme d'un mal inévitable, en convenant néanmoins qu'elle aurait de la peine à quitter la vie. Nous la voyons mécontente, tour-à-tour, de tous ses amis, dont les sentiments lui paraissent sans cesse douteux, quoiqu'elle cherchât avec empressement leur appui et exigeât leurs soins, en remplissant, il est vrai, de son côté, tous les devoirs de l'amitié. Mais nous la trouvons bien plus mécontente d'elle-même que des autres. « Si je ne fais pas cas des » autres, dit-elle, j'en fais encore moins de moi. »— « J'ai plus de peine, en vérité, à me supporter, que je » n'en ai à supporter les autres. » Une partie de cet ennui doit certainement être attribuée à sa cécité, qui, la rendant entièrement dépendante des autres pour toutes sortes d'occupations ou d'amusements, lui faisait regarder la société et la conversation comme des besoins indispensables de la vie, tandis qu'ils n'en sont que le charme et le délassement; mais il faut ne attribuer la majeure partie à son caractère, à la tournure de son esprit naturellement vif et in-

quiet, qui n'avait pas été corrigé par une éducation solide, et que ne soutenait aucun véritable principe religieux; qui, par conséquent, n'était pas éclairé par ces grandes et bienfaisantes vues de la nature, par qui les esprits supérieurs sont portés à croire à l'existence de la vertu et de l'amitié, à tolérer les écarts de l'une, et à pardonner les négligences de l'autre, parce qu'ils considèrent l'homme, malgré toutes ses folies et tous ses vices, comme l'ouvrage d'un Être infiniment bienfaisant, infiniment sage, et dans lequel, comme dans tout le reste de la création, la bonté doit nécessairement prédominer.

Madame du Deffand paraît avoir eu une fort modeste opinion d'elle-même, de ses talents et de ses bonnes qualités, tandis qu'elle convient de tous les défauts et de toutes les faiblesses de son esprit, avec une franchise, un regret et une absence d'affectation qui forment certainement les principaux traits de son caractère, et qui font croire qu'il aurait pu s'élever beaucoup au-dessus de ce qu'il était réellement. M. Walpole, dans une note manuscrite sur le caractère de madame du Deffand, tracé par elle-même, et que nous donnons dans cette collection, dit : « Sa sévérité envers elle-même n'était pas une » modestie affectée ou momentanée. Elle pensait et » parlait défavorablement de ses étonnantes quali- » tés; et comme elle ne savait d'autre langue que

» la sienne, et n'avait jamais pris aucune peine » (quoiqu'elle eût beaucoup lu) pour s'instruire, » elle s'imaginait qu'elle était bien plus ignorante » que beaucoup d'autres. Mais la pénétration et la » force de son esprit, la prodigieuse facilité de sa » conception, qui était aussi claire que rapide, sa » faculté naturelle de bien juger de tout; son en- » tendement, la simplicité de son éloquence, son » mépris pour tout ce qui était faux ou affecté, sa » grande connaissance du monde, sa liaison avec » les plus beaux génies de son siècle, toutes ces » qualités, dis-je, la mirent de pair avec eux. »

Il est vrai que la vivacité naturelle de son esprit lui a quelquefois fait entrevoir des vérités qu'elle n'avait pas la force de scruter par la réflexion, ou d'appliquer par le raisonnement. Elle exprime souvent, avec sensibilité, à M. Walpole, ses regrets de n'être pas dévote, ne considérant les pratiques de la dévotion que comme un passe-temps, et en quelque sorte comme un préservatif contre l'ennui, son ennemi tant redouté; mais il paraît qu'elle n'a point songé qu'il n'y a que les principes immuables de la religion et une entière confiance dans la sagesse et la bonté du Créateur qui puissent, dans un âge avancé, nous faire supporter les maux attachés à notre existence, et offrir des consolations pour en diminuer les effets. Et certes rien ne peut nous faire envisager avec plus de calme les

mutations que nous voyons sans cesse autour de nous, qu'une parfaite et religiense confiance dans l'Être suprême, une résignation au temps présent, et l'espérance d'un meilleur avenir.

Une lecture qui n'était animée par aucune de ces idées consolantes, qui n'offrait aucun sujet sérieux, et dont le seul but était de passer le temps, lui devint aussi insupportable que la plupart des personnes dont la société avait autrefois fait ses délices. Un homme de cette société (*) a dit avec esprit, que lorsqu'elle lui parlait de ses lectures, cela lui rappelait toujours la phrase des Français, au sujet de la dépense : « Qu'elle ne s'était jamais » rien refusé *que le nécessaire.* » Comme elle avait passé sa vie avec des savants et des beaux-esprits, elle eut occasion de connaître leurs erreurs; elle avait le bon sens de mépriser leurs folies, et de rire de leur arrogance, sans posséder néanmoins les connaissances et la solidité de jugement qui lui auraient permis de corriger dans son propre esprit les défauts qu'elle apercevait dans le leur. De là les plaintes continuelles contre la stupidité, l'insipidité et le mauvais goût de son siècle. La crainte toujours croissante de la solitude que lui inspirait sa cécité, jointe à l'accroissement de son âge et de ses infir-

(*) M. du Bucq. Voyez *Mélanges de madame Necker*, vol. 2, page 319.

mités, l'engagea, en 1767, à prendre une autre compagne, qu'elle admit sur le même pied qu'avait été chez elle mademoiselle de Lespinasse. Mademoiselle Sanadon n'avait ni le caractère ni les talents de sa devancière. Cependant, quoique madame du Deffand se soit souvent plainte de son défaut d'esprit et du peu de ressource que lui offrait sa conversation, elle paraît avoir été assez satisfaite de sa conduite envers elle; elle sentit de plus en plus le besoin absolu d'avoir constamment près de soi une personne à qui elle pût commander, pour garantir son esprit contre la crainte de se voir délaissée, crainte qui, dans ce temps, commençait à se joindre à l'aversion qu'elle avait déjà pour la solitude. Comme un nouveau préservatif contre cette maladie de son esprit, et (pour employer ses propres expressions) comme un parapet pour empêcher son imagination de considérer avec trop de force cette vue mélancolique de sa situation, et de s'y arrêter trop constamment, elle appela à Paris son neveu, le marquis d'Aulan. Au bout de quelque temps, elle invita son épouse à le venir joindre, et les logea tous deux dans l'enceinte de la communauté de Saint-Joseph.

M. et madame d'Aulan restèrent avec madame du Deffand jusqu'à la fin de 1779, qu'elle leur permit de retourner à Avignon, lieu de leur domicile ordinaire, étant bien convaincue que c'était en

vain qu'elle cherchait à soulager ou à pallier le mal incurable d'un esprit affaibli et malade.

A la fin arriva l'heure qui, bien qu'elle dût mettre fin à une vie qu'elle ne supportait depuis longtemps qu'avec chagrin, était cependant toujours envisagée par elle avec une extrême anxiété; cette heure qui, quoique commune à tous les hommes, semble néanmoins oubliée également par tous, jusqu'à ce que son approche immédiate ne leur laisse plus le temps de la réflexion.

Pour madame du Deffand, qui eut le malheur d'être insensible aux consolations de la religion, l'idée d'une prochaine dissolution doit avoir été effrayante dans tous les temps. Mais il paraît que la mort s'approcha d'elle par des degrés si lents, si peu sensibles, qu'à peine doit-elle s'être aperçue de sa présence.

Dans ses lettres des mois de juillet et d'août 1780, elle se plaint d'être plus languissante que jamais; et dans celle du 18 août elle semble pressentir que ce sera la dernière lettre que M. Walpole recevra de sa part. Ce pressentiment n'était que trop fondé. Depuis le 22 août, une fièvre continue l'obligea à garder le lit, plus par excès de faiblesse et par défaut absolu de sommeil, que par suite d'une souffrance réelle. M. Walpole lui avait écrit, le 3 septembre, pour lui témoigner ses inquiétudes à son sujet. Elle montra beaucoup le désir de ré-

pondre à ces marques d'intérêt; mais ses forces ne lui permirent point de dicter une lettre. Son antichambre ne cessait d'être remplie de personnes qui autrefois avaient pris part à ses soupers, et la maréchale de Luxembourg ne quitta le chevet de son lit que peu d'heures avant sa mort. M. Walpole continua à recevoir, deux fois par semaine, un rapport exact de sa situation, par Wiart, secrétaire de son ami. La fièvre augmentait et diminuait alternativement, sans la quitter. Sa faiblesse devint extrême, sans qu'elle ressentît néanmoins la moindre souffrance, et elle conserva sa mémoire, son jugement et ses idées jusques huit jours avant sa mort; alors une léthargie complète s'empara d'elle, et ne l'abandonna plus; enfin elle cessa d'être, sans avoir éprouvé ni combat, ni agonie, le 24 septembre 1780 (*).

(*) La lettre suivante de son intelligent et fidèle secrétaire à M. Walpole, contient un récit de sa mort et quelques particularités relatives à son enterrement, qui nous ont paru mériter d'être mis sous les yeux du lecteur.

Paris, 22 octobre 1780.

« Vous me demandez, Monsieur, des détails de la » maladie et de la mort de votre digne amie. Si vous » avez encore la dernière lettre qu'elle vous a écrite, » relisez-la, vous y verrez qu'elle vous fait un éternel

Elle fut enterrée, suivant sa volonté, de la manière la plus simple dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse. Elle fit, par son testament, le marquis

---

» adieu, et cette lettre est, je crois, datée du 18 août: » elle n'avait point encore de fièvre alors, mais on voit » qu'elle sentait sa fin approcher, puisqu'elle vous dit » que vous n'auriez plus de ses nouvelles que par moi. » Je ne puis vous dire la peine que j'éprouvais en écri- » vant cette lettre sous sa dictée; je ne pus jamais » achever de la lui relire après l'avoir écrite, j'avais la » parole entrecoupée de sanglots. Elle me dit: *Vous » m'aimez donc.* Cette scène fut plus triste pour moi » qu'une vraie tragédie, parce que dans celle-ci on sait » que c'est une fiction, et dans l'autre je ne voyais que » trop qu'elle disait la vérité, et cette vérité me perçait » l'âme. Sa mort est dans le cours de la nature; elle n'a » point eu de maladie, ou du moins elle n'a point eu de » souffrances: quand je l'entendais se plaindre, je lui » demandais si elle souffrait de quelque part, elle m'a » toujours répondu non. Les huit derniers jours de sa » vie ont été une léthargie totale; elle n'avait plus de sen- » sibilité; elle a eu la mort la plus douce, quoique la » maladie ait été longue.

» Il s'en faut beaucoup, Monsieur, qu'elle ait désiré » des honneurs après sa mort, elle a ordonné par son » testament l'enterrement le plus simple. Ses ordres » ont été exécutés; elle a aussi demandé à être enterrée » dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, et c'est où » elle repose. On ne souffrirait pas dans la paroisse

d'Aulan son héritier, et le nomma son exécuteur testamentaire, avec le prince de Beauvau.

Elle légua à son fidèle serviteur et secrétaire Wiart, environ mille louis en argent, et une pension d'environ cinquante louis; au prince de Beauvau, comme un souvenir d'amitié, quelques pièces de porcelaine et un choix dans ses livres; à M. Walpole tous ses manuscrits, ses lettres et ses livres de toute espèce, avec la permission au prince de Beauvau de prendre copie des papiers qui pourraient lui faire plaisir, avant de les faire passer à M. Walpole (*).

» qu'elle fût décorée après sa mort de quelques marqués » de distinction; ces Messieurs n'ont pas été parfaitement » contents. Cependant son curé l'a vue tous les jours, » et avait même commencé sa confession, mais il n'a » pas pu achever, parce que la tête s'est perdue, et » qu'elle n'a pu recevoir les sacrements; mais M. le » curé s'est conduit à merveille, il a cru que sa fin » n'était pas si prochaine. Je garderai Tonton (chien » de madame du Deffand), jusqu'au départ de M. Tho- » mas Walpole; j'en ai le plus grand soin. Il est très- » doux; il ne mord personne; il n'était méchant qu'au- » près de sa maîtresse. Je me souviens très-bien, » Monsieur, qu'elle vous a prié de vous en charger » après elle. »

(*) C'est probablement à cette permission qu'on doit la publication des deux volumes de la Correspondance

M. Walpole a été dans l'idée que le prince de Beauvau a poussé cette permission jusqu'à soustraire quelques-uns des papiers originaux.

Le reste des papiers fut déposé à Strawberry-Hill, avec la volumineuse correspondance qui avait eu lieu entre madame du Deffand et M. Walpole, et dont le choix forme le contenu des volumes que nous offrons au public.

---

de madame du Deffand, qui ont paru, il y a quelque temps, à Paris, et dont presque toutes les lettres originales sont entre les mains de l'éditeur.

LETTRE

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

À

LA DUCHESSE DE LUYNES.

30 mars 1754.

Ce n'est point, Madame, comme à la personne du monde que je respecte le plus, ni à celle de qui je me fais un devoir de dépendre, mais comme à la plus tendre, et à la plus sincère amie que j'aye, que je me détermine à vous parler aujourd'hui avec la plus extrême confiance. Je commence par vous promettre une vérité exacte, et une entière soumission.

Je suis aveugle, Madame; on me loue de mon courage, mais que gagnerais-je à me désespérer? Cependant je sens tout le malheur de ma situation, et il est bien naturel que je cherche des moyens de l'adoucir : rien n'y serait plus propre que d'avoir auprès de moi quelqu'un qui pût me tenir compagnie, et me sauver de l'ennui de la solitude; je l'ai toujours crainte, actuellement elle m'est insupportable.

Le hasard m'a fait rencontrer une personne dont l'esprit, le caractère, la fortune, me conviendraient extrêmement : c'est une fille de vingt-deux ans qui n'a point de parents qui l'avouent, ou du moins qui veuillent et qui doivent l'avouer ; cela vous apprend assez son état; c'est à Chamrond que je l'ai trouvée, elle n'en partit que trois semaines ou un mois avant moi : il y avait quatre ans qu'elle y était; elle s'y était établie après la mort de madame d'Albon, mère de ma belle-sœur, qui l'avait élevée, et qui, malgré sa jeunesse, lui avait donné des marques de la plus grande amitié. En mourant, elle lui laissa, par son testament, cent écus de rente viagère, et lui confia la clef d'un bureau où elle avait une somme d'argent assez considérable, lui ordonnant de la garder pour elle. Cette fille, qui avait passé sa jeunesse avec M. d'Albon, frère de madame de Vichy, n'hésita pas un seul instant; elle mena M. d'Albon audit bureau, lui en donna la clef, et lui remit tout l'argent qui y était. Je ne sais si madame de Vichy eut connaissance de cette circonstance ; je sais seulement que voyant l'affliction de cette fille, mon frère et elle lui proposèrent de les suivre à Chamrond, ce qu'elle accepta avec beaucoup de joie. Ceci,

je crois, se passa en 1747 ou 48. M. et madame de Vichy vinrent à Paris en 1749, et quoique cette fille n'eût alors que dix-sept ou dix-huit ans, ils la laissèrent à Chamrond, et lui confièrent leur fille et leur petit garçon. Quand j'arrivai à Chamrond, ils m'en firent des éloges infinis. Ils me vantèrent son esprit, son caractère; ils me dirent toutes les obligations qu'ils lui avaient, les soins qu'elle se donnait pour l'éducation de leur fille. Je trouvai qu'elle méritait, en effet, tout le bien qu'ils me disaient d'elle; je m'aperçus seulement qu'elle était fort triste, et qu'elle avait souvent les larmes aux yeux. Enfin, mon frère m'apprit qu'elle voulait les quitter et se retirer dans un couvent; il me dit qu'il ne s'en soucierait guères dans l'extrême affliction où en était madame de Vichy. Je leur offris mes services pour l'en dissuader, ils acceptèrent. Je la pressai alors fort vivement d'abandonner son projet, mais je la trouvai inébranlable; elle me dit qu'il ne lui était plus possible de rester avec M. et madame de Vichy, qu'elle en éprouvait depuis long-temps les traitements les plus durs et les plus humiliants; que sa patience était à bout; qu'il y avait plus d'un an qu'elle avait déclaré à madame de Vichy qu'elle voulait se retirer,

mais qu'elle avait consenti à différer encore de quelques mois, pour lui donner une marque de déférence, mais qu'elle ne pouvait plus soutenir les scènes qu'on lui faisait tous les jours; qu'elle avait écrit à M. d'Albon sur l'amitié duquel elle comptait beaucoup, pour le prier de lui arrêter un logement dans un couvent, et pour l'envoyer chercher. Je lui représentai les regrets de mes parents, qui devaient lui prouver l'amitié qu'ils avaient pour elle, l'ennui qu'elle aurait dans un couvent, et la misère qu'elle y éprouverait, n'ayant que les cent écus de pension que lui avait laissés madame d'Albon par son testament. Elle me répondit à cela, qu'il n'y avait rien au monde qu'elle ne préférât à rester à Chamrond, qu'elle espérait beaucoup de l'amitié de M. d'Albon, qui l'avait toujours traitée comme sa propre sœur; qu'elle ne doutait point qu'il ne reconnût ce qu'elle avait fait pour lui en lui remettant l'argent de madame d'Albon, et qu'indubitablement il lui ferait quelque rente viagère, qui, jointe à ses cent écus, la mettrait à portée de vivre dans un couvent; qu'enfin, sa résolution était inébranlable. Je rendis compte à M. et à madame de Vichy du peu de succès de ma négociation; je ne pensais point encore à

elle dans ces temps-là, et ce ne fut que peu de jours avant mon départ, que m'ayant marqué beaucoup de chagrin de me quitter, et beaucoup de répugnance d'aller dans une ville où de certaines choses fort désagréables pour elle étaient de notoriété publique, qu'il me vint dans l'esprit qu'elle pourrait bien se mettre dans un couvent à Paris. Je n'étais pas alors fort éloignée d'y penser pour moi, et c'était une compagnie toute trouvée en cas que je prisse ce parti. Je lui en dis un mot; il me parut que ce serait pour elle le comble du bonheur. Voilà où nous en étions ensemble à la fin d'octobre, qui fut le temps où M. d'Albon l'envoya chercher; je fus témoin des pleurs de mon frère et de ma belle-sœur, et des supplications qu'ils lui firent de ne les point abandonner, ou du moins de leur promettre de venir passer tous les étés avec eux : les enfants, toute la maison étaient en larmes. J'ai l'honneur de vous dire ces circonstances, parce qu'elles prouvent qu'elle était aimée, estimée, et qu'elle ne se séparait point d'eux désagréablement. Elle me demanda en grâce de lui donner de mes nouvelles, et de trouver bon qu'elle m'écrivît; j'y consentis avec plaisir. A peine fut-elle arrivée dans son couvent à Lyon,

qu'elle écrivit à madame de Vichy, qui lui fit réponse. Pour moi, depuis ce temps, j'ai été en commerce de lettres avec elle. Je partis de Chamrond à la fin de novembre, et je ne fus à Lyon qu'au mois d'avril : j'y restai dix jours, pendant lesquels je la vis tous les jours. Elle arrivait chez moi à onze heures du matin, et ne me quittait qu'à six heures du soir, qui était l'heure où il fallait rentrer dans son couvent. M. le cardinal de Tencin la rencontra chez moi dans la visite qu'il me rendit. Il me demanda qui elle était ; je ne fis pas difficulté de lui en faire la confidence, il n'y avait dans la ville personne de qui il n'eût pu l'apprendre. Je le priai de lui accorder sa protection pour lui faire obtenir, dans son couvent, une chambre particulière, ce qu'il eut la bonté de m'accorder, en écrivant une lettre à l'abbesse, qu'il envoya par M. l'abbé de Puisignieux son neveu. Les remercîments que je fis au cardinal occasionnèrent entre lui et moi une conversation sur cette fille : il me dit le premier que je devrais me l'attacher, et que dans le malheur dont j'étais menacée, elle me serait utile et nécessaire ; que mes parents et M. d'Albon devaient le désirer eux-mêmes, parce que c'était le plus sûr moyen de s'assurer d'elle.

Nous pesâmes tous les inconvénients qu'il pourrait y avoir, et nous n'en vîmes aucun qu'il ne fût aisé de prévenir et de détruire. Si M. d'Albon avait été à Lyon, je lui aurais parlé sur-le-champ, mais n'y étant pas, je m'adressai à une femme de la ville qui avait toute sa confiance. Je lui dis le dessein où j'étais de m'attacher mademoiselle de Lespinasse (car c'est son nom); que je la traiterais comme ma propre fille, qu'elle serait plus dépaysée à Paris qu'à Lyon, que je la ferais passer pour une demoiselle de province. Cette femme ne parut point goûter ma proposition, et je jugeai qu'elle n'était nullement propre à cette négociation. Je partis de Lyon peu de jours après, et je dis à mademoiselle de Lespinasse, en la quittant, qu'il fallait qu'elle écrivît à M. d'Albon que je lui offrais de la prendre auprès de moi, et de lui assurer, en ce cas, quatre cents livres de rente viagère. De retour à Mâcon, je pris la résolution d'écrire à mon frère pour lui communiquer mon projet, plus par politesse que par devoir. Cette fille ne dépend point de lui ni de sa femme, ils n'ont acquis aucun droit sur elle par leurs bienfaits; j'avais été témoin de la façon dont elle les avait quittés, ainsi rien ne devait m'engager à cette démarche

qu'une délicatesse de bons procédés. Ma lettre était prête à partir quand j'en reçus une de mon frère qui m'empêcha de lui envoyer la mienne. J'ai gardé sa lettre, et j'aurai l'honneur de vous la faire voir, ainsi que la réponse, si vous le jugez à propos. Il me mandait qu'on lui écrivait de Lyon le dessein que j'avais de prendre mademoiselle de Lespinasse, et qu'il s'y opposait formellement. Quoique ses raisons n'eussent aucune apparence de justice, et que je n'y entrevisse que du mécontentement de ce que cette fille les avait quittés, et le désir de s'en vénger, celui de conserver la paix, et l'espérance de le persuader par l'amitié ou par la raison, m'ont fait différer l'exécution de mon projet. M. d'Albon, de son côté, a refusé son consentement à mademoiselle de Lespinasse, mais comme elle n'est pas plus dépendante de lui que de madame de Vichy, cela ne l'arrêterait pas, si je consentais à la recevoir. C'est ce que je ne veux point faire, Madame, sans être sûre que vous ne me désapprouverez pas; je ne vous demande point de m'autoriser, mais seulement de vouloir bien être neutre dans cette occasion, et de considérer quel est l'excès de mon malheur d'avoir perdu la vue, et combien il est cruel qu'on

s'oppose au seul moyen que j'ai d'adoucir mon état. L'existence de cette fille n'est d'aucun danger pour eux ; j'ai fait sur cela les informations les plus exactes, et s'il y avait quelques inconvénients à craindre d'elle, son séjour auprès de moi est précisément ce qui devrait le plus les rassurer, et rien ne devrait plus les alarmer que son séjour à Lyon. Peut-être penserez-vous, Madame, que je ferais mieux de prendre quelque autre personne, et d'éviter par là toutes sortes de dissensions ; mais ce n'est point un domestique que je prends, c'est une compagne que je cherche, et vous savez qu'il n'est pas facile, en ce genre, de trouver ce qui convient. J'avoue qu'il sera fâcheux pour moi de déplaire à mes parents ; mais après leur avoir donné autant de marques d'amitié, s'ils manquent de complaisance et d'égard dans une occasion qui m'est aussi essentielle, et où ils ne mettent que de l'humeur, je crois pouvoir m'en tenir quitte envers eux à mon tour. Toute la province rendra témoignage de mes attentions pour eux, que je me louais de tout, que je me conformais à tous leurs usages ; que, loin de causer de l'embarras dans la maison, mes domestiques leur étaient plus utiles que les leurs. Enfin, Madame, ce qui doit vous

prouver combien ils étaient contents de moi, et combien ils comptaient sur mon amitié, c'est la bonne grâce et le plaisir avec lesquels ils ont reçu les petits présents que j'étais à portée de leur faire. Si, aujourd'hui, le mécontentement de me voir prendre cette fille leur faisait oublier mes bons procédés, et s'ils s'échappaient, Madame, à vous en écrire, je vous prierais alors de chercher à démêler la vérité, en prenant des informations des gens de la province. Il ne sortira jamais de ma bouche, fût-ce même pour avoir raison, aucune parole qui puisse leur être contraire; je ne veux point avoir à me faire le reproche que le voyage que j'ai fait chez eux puisse jamais leur nuire; il est vrai que je leur déplairai en prenant cette fille, mais je ne fais que choquer une fantaisie, pour me procurer un bonheur essentiel, et en vérité il n'y a pas de proportion.

Voilà, Madame, le fond de mon âme: vous m'aimez, je suis malheureuse, et vous êtes aussi compatissante que vous êtes juste. Je n'ajouterai rien à cet énorme volume, sinon mille pardons de l'ennui qu'il vous a causé. Je remets à un autre jour les assurances de mon tendre et respectueux attachement.

Madame la duchesse de Luynes à madame du Deffand.

Versailles, 7 avril 1754.

Je sens, Madame, avec la plus sensible reconnaissance, les nouvelles preuves de votre confiance et de votre amitié, dans la consultation que vous voulez bien me faire, et dont il n'y a que votre cœur qui ait besoin. J'ai raisonné de vos projets avec le président et M. de Mâcon, étant tous les trois dans les mêmes sentiments pour vous, et le même désir de votre bonheur et de tout ce qui peut soulager votre état; ainsi personne ne peut mieux que vous décider de quelle utilité et de quelle ressource vous sera cette compagnie. Je sais, en général, qu'il y a beaucoup d'inconvénients à s'attacher une complaisante; les commencements en sont d'ordinaire merveilleux, mais souvent l'ennui et le dégoût viennent; d'abord on le dissimule, et puis il se fait sentir avec amertume; j'en ai vu un exemple bien terrible entre mesdames de Tourbes et de Vildre, qui étaient même d'une espèce bien plus considérable. Enfin, vous y ferez vos réflexions; si l'établissement de mademoiselle de Lespinasse

était dans un couvent d'où vous l'enverriez chercher souvent, et même passer quelquefois plusieurs jours avec vous, cela serait différent; parce que, sans embarras, vous seriez la maîtresse d'augmenter, ou de diminuer votre liaison autant et si peu qu'il vous plairait. A l'égard de la répugnance que monsieur votre frère et madame votre belle-sœur paraissent avoir à votre projet sur cela, comme vous ne m'en mandez pas les raisons, je n'en imagine qu'une de bonne, c'est la crainte que dans Paris elle ne trouve des conseils et des ressources pour se donner un état; et il ne faut pas se flatter que tout ce que vous pourriez dire, ni votre colère, ni votre indignation, pût l'arrêter un moment. Ce serait un si grand avantage pour elle, que rien ne la pourrait engager à le sacrifier; et vous seriez bien fâchée d'y avoir contribué en la faisant valoir, et lui ayant donné des amis qui pourraient la protéger dans cette entreprise, dont vous savez qu'il y a plusieurs exemples. D'un autre côté, si vous croyez qu'en vous l'attachant ce soit une barrière insurmontable à cette idée, c'est peut-être un service que vous rendez à votre famille; cela peut être utile. C'est à vous à bien peser toutes ces raisons. M. et madame de Vichy ne m'ont

rien mandé sur cela, quoique j'aye eu de leurs nouvelles ces jours-ci; ainsi j'en conclus que cela ne leur tient pas trop à cœur. Voilà, ma chère nièce, des réflexions que j'ai cru devoir vous exposer pour répondre à votre confiance, ne souhaitant d'ailleurs que tout ce qui peut adoucir votre état et vous rendre heureuse: c'est l'objet des vœux d'un cœur qui vous est très-tendrement attaché.

Madame du Deffand à madame la duchesse de Luynes.

8 avril 1754.

Il n'y a point de malheur, Madame, dont vos bontés et votre amitié ne puissent me consoler; je l'éprouve dans l'instant, par le plaisir infini que m'a fait votre lettre. Si je n'avais pas la crainte de rendre celle-ci trop longue, je me laisserais aller aux épanchements de mon cœur et de ma reconnaissance; mais vous n'en sauriez douter, et je dois vous épargner l'ennui d'un second volume.

Toutes vos réflexions sont judicieuses et raisonnables. J'en connais toute l'importance, aussi suis-je bien déterminée à prévenir, autant qu'il sera possible, tous les genres d'inconvé-

nients que j'ai à craindre. D'abord je dirai que cette fille est une demoiselle de ma province, que je n'ai chez moi qu'en attendant qu'elle ait trouvé un logement dans un couvent; et pour y mettre plus de vérité, je vais tout à l'heure m'assurer de la première chambre vacante dans l'intérieur de Saint-Joseph; je la lui ferai occuper dans de certaines occasions, lorsque j'irai à la campagne. Ainsi, Madame, si nous ne nous convenions pas, notre séparation ne fera point un événement. Je ne pourrais prendre le parti de la mettre tout-à-fait dans un couvent, sans une augmentation de dépense qui me serait un peu à charge, et que je suis forcée d'éviter. L'article le plus important est l'état de cette fille. Il est inquiétant, je l'avoue; mais c'est encore une raison de plus pour me déterminer à l'avoir auprès de moi, plutôt qu'à la mettre dans un couvent, parce que dans le couvent je ne pourrais pas savoir ce qu'elle ferait comme je le saurai quand elle sera auprès de moi, où, sous prétexte de bienséance et de considération pour elle, je ne la laisserai jamais sortir qu'avec des personnes de confiance, ou bien accompagnée de quelqu'un de mes gens. Je ne suis pas assez sotte pour me flatter qu'aucune raison d'amitié, de recon-

naissance, ou de crainte, pût l'empêcher de réclamer son état si elle y trouvait de la possibilité; mais comme il n'y en a aucune, et qu'elle a beaucoup d'esprit, j'ai tout lieu de croire qu'elle ne fera aucune tentative : le désespoir seul pourrait l'y porter; au lieu que menant une vie douce et heureuse, elle s'en contentera. Enfin, si je me trompais dans ces conjectures, je serai du moins à portée de savoir ses démarches, et d'en instruire ceux qui y sont intéressés. Je suis persuadée que c'est leur avantage que cette fille soit auprès de moi, c'est l'avis de tous les gens sensés à qui j'en ai parlé, de M. le cardinal de Tencin, de M. de Mâcon, du président, etc. Les oppositions de mon frère et de ma belle-sœur ne peuvent être fondées que sur les ressentiments qu'ils ont de ce que cette fille a voulu les quitter, et ils me sauront gré par la suite de ce qui leur déplaît dans le moment présent. Je reçus, ces jours passés, une lettre de M. le cardinal de Tencin, qui m'offrait de faire partir cette fille après Pâques, et de la confier au procureur et à la procureuse général de Lyon qui venaient à Paris par la diligence. Je viens de lui écrire tout à l'heure que j'acceptais ses offres; j'attendais pour cela votre réponse.

Je finis, Madame, en vous répétant que je suis comblée de vos bontés, que je vous en demande la continuation, et que de toutes les marques que vous voudrez bien m'en donner, celle à laquelle je serai le plus sensible, seront vos conseils, dont vous jugerez que je suis digne par la promptitude avec laquelle je m'y soumettrai.

Je vous suis, Madame, bien respectueusement et inviolablement attachée.

Madame du Deffand à mademoiselle de Lespinasse.

13 février 1754.

Je suis fort aise, ma reine, que vous soyez contente de mes lettres, et du parti que vous avez pris de faire expliquer nettement M. d'Albon. Je ne suis point de votre avis sur le succès que vous en attendez; je suis persuadée qu'il se déterminera à vous assurer une pension : il se ferait jeter la pierre par tout le monde, s'il en usait autrement; ainsi je vois mes projets bien éloignés. Mais en cas qu'il vous refuse, vous y gagnerez la liberté entière de faire toutes vos volontés, et alors je souhaite que vous ayez toujours celle de vivre avec moi; mais il faudra,

ma reine, vous bien examiner, et être bien sûre que vous ne vous en repentiez point. Vous m'écrivez dans votre dernière lettre les choses les plus tendres et les plus flatteuses, mais vous ressouvenez-vous qu'il y a deux ou trois mois que vous ne pensiez pas de même? et que vous m'avouâtes que vous étiez effrayée de l'ennui que je vous faisais prévoir, et que, quoique vous y fussiez accoutumée, il vous deviendrait plus insupportable au milieu du grand monde, qu'il ne vous l'était dans votre retraite; que vous tomberiez alors dans un découragement qui vous rendrait insupportable, m'inspirerait du dégoût et du repentir; c'étaient vos expressions, et c'est apparemment cette faute que vous voulez que je vous pardonne, et que vous me priez d'oublier; mais, ma reine, ce n'est point une faute de dire sa pensée, et d'expliquer ses dispositions, c'est au contraire tout ce qu'on peut faire de mieux; aussi, bien loin de vous en faire des reproches, je vous mandai que je vous savais bon gré de votre sincérité, et que quoiqu'elle me fît abandonner mes projets, je ne vous en aimerais pas moins tendrement. Je vous répète aujourd'hui la même chose; réfléchissez sur le parti que vous prendrez. Je vous ai déjà dit la vie que vous mèneriez

avec moi ; je vais vous le répéter encore, pour que vous ne puissiez pas être dans la moindre erreur.

Je n'annoncerai votre arrivée à personne ; je dirai aux gens qui vous verront d'abord, que vous êtes une demoiselle de ma province qui veut entrer dans un couvent, et que je vous ai offert un logement en attendant que vous ayez trouvé ce qui vous convient. Je vous traiterai non-seulement avec politesse, mais même avec compliment devant le monde, pour accoutumer d'abord à la considération que l'on doit avoir pour vous; je confierai mes véritables intentions à un très-petit nombre d'amis, et après l'espace de trois, quatre, ou cinq mois, nous saurons l'une et l'autre comment nous nous accommodons ensemble, et alors nous pourrons nous conduire avec moins de réserve. Je n'aurai point l'air, dans aucun temps, de chercher à vous introduire; je prétends vous faire désirer, et si vous me connaissez bien, vous ne devez point avoir d'inquiétude sur la façon dont je traiterai votre amour-propre : mais il faudra vous en rapporter à la connaissance que j'ai du monde. Si l'on croyait d'abord que vous fussiez établie auprès de moi, on ne saurait (quand même je serais une bien plus grande dame) de quelle

manière on devrait traiter avec vous. Les uns pourraient vous croire ma propre fille, les autres ma complaisante, etc., et sur cela faire des commentaires impertinents. Il faut donc que l'on connaisse votre mérite et vos agréments avant toute autre chose, c'est à quoi vous parviendrez aisément, aidée de mes soins, et de ceux de mes amis; mais il faut vous préparer à supporter patiemment l'ennui des premiers temps. Il y a un second article sur lequel il faut que je m'explique avec vous; c'est que le moindre artifice, et même le plus petit art que vous mettriez dans votre conduite avec moi me serait insupportable; je suis naturellement défiante, et tous ceux en qui je crois de la finesse, me deviennent suspects au point de ne pouvoir plus prendre aucune confiance en eux. J'ai deux amis intimes, qui sont Formont et d'Alembert; je les aime passionnément, moins par leurs agréments, et par leur amitié pour moi, que par leur extrême vérité. Je pourrais y ajouter Devreux (1), parce que le vrai mérite rend tout égal, et que je fais, par cette raison, plus de cas d'elle que de tous les potentats de l'univers. Il faut donc, ma reine, vous résoudre à

(1) Sa femme de chambre.

vivre avec moi avec la plus grande vérité et sincérité, ne jamais user d'insinuation, ni d'exagération ; en un mot, de ne vous point écarter et de ne jamais perdre un des plus grands agréments de la jeunesse, qui est la naïveté. Vous avez beaucoup d'esprit, vous avez de la gaîté, vous êtes capable de sentiments ; avec toutes ces qualités vous serez charmante, tant que vous vous laisserez aller à votre naturel, et que vous serez sans prétention et sans entortillage.

Je ne doute point de votre désintéressement, et c'est une raison de plus pour moi de faire pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir.

Quand vous aurez vu M. D., vous me rendrez compte du résultat de votre conversation. Jusqu'à ce que j'en sois instruite, je n'ai rien à vous dire de plus.

Devreux m'a montré la lettre que vous lui avez écrite, elle est remplie d'amitié ; mais la quantité de *mademoiselles* que vous y avez placée est une espèce d'annullant. Vous me trouverez bien épilogueuse, mais je vous jure que je ne le suis sur rien, excepté sur ce qui altère la sincérité ; mais sur cet article, je suis sans miséricorde. Adieu, ma reine ; vous pouvez montrer cette lettre à notre ami, je ne lui cache rien de ce que je pense.

Madame du Deffand à mademoiselle de Lespinasse.

Paris, 29 mars 1754.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 26, en réponse à la mienne du 20; ce fut le lendemain de cette dernière lettre, que je fus informée de la résolution où mon frère était d'écrire à madame de Luynes, comme je vous l'ai mandé. Je fus fort fâchée d'avoir fait partir ma lettre pour vous; je trouvai cruel de vous avoir donné des espérances si prochaines, tandis que l'affaire n'était point encore absolument décidée. Je n'ai point encore envoyé ma lettre à madame de Luynes, j'attends pour cela que le président Hénault soit à Versailles; je lui écrirai à lui une lettre ostensible, qui servira de supplément à celle de madame de Luynes. J'insiste beaucoup sur la demande de neutralité, je ne saurais croire qu'elle me refuse. Enfin, si ce contre-temps nous arrivait, j'aurais recours à M. le cardinal de Tencin pour la persuader. Je vous recommande, ma reine, de ne laisser pénétrer vos projets par personne; il est très-essentiel que nous ne soyons

pas prévenues. Une grâce que j'ai encore à vous demander (et qui est la plus importante de toutes) c'est de ne point penser à venir auprès de moi, si vous n'avez pas parfaitement oublié qui vous êtes, et si vous n'êtes pas dans la ferme résolution de ne jamais penser à changer d'état. Il y aurait de la perfidie à faire usage de mon amitié pour me couvrir de honte, m'exposer aux reproches de tous les honnêtes gens, et à me rendre l'ennemie irréconciliable de toute ma famille; la plus petite tentative que vous pourriez faire, étant auprès de moi, serait un crime irrémissible. J'espère, ma reine, que vous n'avez pas besoin de vous consulter de nouveau; il y a long-temps que vous m'avez promis tout ce que je pouvais désirer sur cet article. Je suis dans la plus parfaite certitude que toutes vos entreprises seraient vaines, mais il ne serait pas moins affreux pour moi que vous en fissiez aucune, et je vous le répète, je ne vous le pardonnerais jamais. Ecrivez-moi sur cela une lettre que je puisse faire voir à madame de Luynes, s'il en était besoin. M. de Mâcon est à Versailles, il n'en reviendra, je crois, que demain; il ne se veut mêler de rien, et il a raison; c'est un très-bon ami, j'en suis on ne peut pas plus contente, à ses

colères près, qui nuisent beaucoup à la conversation. Il prétend que c'est moi qui m'emporte; tout cela ne fait rien quand on finit par être d'accord.

Adieu, ma reine; ne faites point de noir, j'espère que dans le courant du mois de mai nous serons contentes, l'une et l'autre, et l'une de l'autre.

Madame du Deffand à mademoiselle de Lespinasse.

J'ai enfin pris ma résolution, ma reine, d'écrire à madame de Luynes; vous trouverez sans doute que je suis assez vieille pour ne devoir pas avoir besoin de permission; mais j'aime beaucoup madame de Luynes, elle me marque de la bonté et elle est très-raisonnable; d'ailleurs je connais trop bien madame de Vichy pour croire qu'elle restera tranquille. Pour prévenir donc tout inconvénient, je suis entrée dans les plus grands détails, et je n'ai omis aucune circonstance.

Je suis ravie de la continuation de protection que vous accorde M. le cardinal, je viens de lui écrire pour l'en remercier; moyennant cela, ma reine, quand j'aurai satisfait à ce que je me

dois à moi-même, en parlant à madame de Luynes, rien ne nous manquera, et vous pourrez faire vos paquets; mais avant que de partir, je vous demande en grâce de vous bien examiner, et d'abandonner le projet de venir auprès de moi, si vous n'avez pas parfaitement oublié qui vous êtes, et si vous n'êtes pas dans la résolution inébranlable de ne jamais penser à changer d'état. Je vous demande pardon de vous parler de choses si peu agréables, mais c'est pour n'y plus revenir jamais.

Adieu, ma reine; j'attends votre réponse à cette lettre: je ne serais pas fâchée de la pouvoir montrer à madame de Luynes, s'il en était besoin.

Madame du Deffand à mademoiselle de Lespinasse.

Lundi 8 avril 1754.

Je reçois dans le moment, ma reine, la réponse de madame de Luynes; elle est absolument telle que je pouvais la désirer, remplie de reconnaissance de ma confiance, de réflexions sur les inconvénients où je m'expose, et d'intérêt d'amitié qui lui font désirer toutes

les choses qui me conviennent : j'espère, ma reine, que je n'aurai jamais à me repentir de ce que je fais pour vous, et que vous ne prendriez point le parti de venir auprès de moi, si vous ne vous étiez pas bien consultée vous-même, et si vous n'étiez pas bien décidée à ne faire jamais aucune tentative. Vous ne savez que trop combien elles seraient inutiles ; mais aujourd'hui, étant auprès de moi, elles deviendraient bien plus funestes pour vous. Le chagrin qu'elles me causeraient vous attirerait de puissants ennemis, et vous vous trouveriez dans un abandon où il n'y aurait plus de ressource. Cela dit, il ne me reste plus qu'à vous parler de la joie que j'aurai de vous voir, et de vivre avec vous. Je vais écrire tout à l'heure à M. le cardinal, pour le prier de vous faire partir tout le plus tôt qu'il lui sera possible. Faites en sorte qu'on ne sache votre départ que le jour même que vous partirez ; mandez-moi le jour où il sera arrêté, et quand vous serez en route, faites partir une lettre de Châlons qui puisse m'apprendre que vous êtes en chemin, pour que je puisse savoir le jour de votre arrivée, et que je me fasse le mérite auprès des Vauban, de leur en faire confidence.

Adieu, ma reine; faites vos paquets, et venez faire le bonheur et la consolation de ma vie : il ne tiendra pas à moi que cela ne soit bien réciproque.

Mademoiselle de Lespinasse à madame la marquise du Deffand, à Montmorenci.

Vendredi, neuf heures.

Enfin, Madame, j'ai eu de vos nouvelles ; et quoiqu'il soit assez simple que je n'en aye reçu qu'aujourd'hui, j'étais prête à me plaindre de ce que vous me faisiez souffrir une privation qui m'était aussi sensible. Si vous pouviez juger de tout ce que votre absence me coûte, cela me vaudrait sinon un second baptême, du moins une seconde agonie. Il est singulier, mais il est pourtant vrai que c'est un des moments les plus heureux de ma vie que celui de cette agonie, puisque j'ai le bonheur de vous convaincre de la tendresse et de la sincérité de mon attachement. C'est ce même sentiment qui fait que j'apprends avec chagrin que vous ne vous portez pas mieux que quand vous êtes partie ; mais, Madame, êtes-vous de bien bonne foi avec vous-même, quand vous dites que vous n'avez rien à vous reprocher ? Non,

sans doute vous ne mangez point trop, peut-être même pas assez, mais ne pourrait-on point trouver à redire à l'espèce et à la qualité des choses dont vous mangez? Je vous avoue que je le crains, et je vous assure que c'est après avoir mieux examiné que cet homme qui faisait des représentations à M. le président. Je suis bien flattée, Madame, et encore plus touchée, s'il est possible, de la bonté et de l'amitié dont votre lettre est remplie; vous m'avez fait sentir que la santé n'est pas le premier bien; car s'il est vrai, comme vous voulez bien me le dire, que mon absence vous ait été un peu pénible, j'ai un vrai regret de ne vous l'avoir pas sacrifiée; mais assurément j'aurais été désolée d'avoir pris aujourd'hui des pillules à Montmorenci; jamais je n'en ai été aussi fatiguée, et aussi malade. Je ne suis pas sortie de ma chambre, et si je ne suis pas mieux demain, je ne sortirai pas de mon lit, quoique je sois priée à souper chez M. de Bouflers. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir, Madame; Dieu veuille que votre nuit soit meilleure que la dernière!

J'ai envoyé Cassandre à M. de Clermont. J'ai donné vos ordres à M. Deschamps. Non-seulement je ne vous manderai point de nou-

velles, mais je ne sais pas même s'il y en a. On conte une belle histoire d'un chat et d'un savetier de la paroisse de Saint-Roch; mais comme elle m'a paru un peu longue, je n'en ai écouté que la moitié, mais j'espère bien qu'elle me reviendra; pour lors, Madame, si vous ne la savez point, j'aurai l'honneur de vous la conter moins ennuyeusement, s'il m'est possible, que je ne l'ai entendue aujourd'hui. J'avais bien envie de vous nommer les gens que j'avais vus; mais, Madame, vous choisiriez et nommeriez le conteur. Voyons donc, cependant, si vous ne vous méprendrez *point* : j'ai vu M. Bourgelat; *j'ai vu* M. de Condom; *j'ai vu* M. Dussé; *j'ai vu* mademoiselle Sanadon. Non, Madame, celui que vous pensiez n'y était point.

Mademoiselle de Lespinasse à madame la marquise du Deffand, à Montmorenci.

Samedi, trois heures.

Je sors de chez mademoiselle de Courton, où j'ai dîné avec mademoiselle Sanadon : elles m'ont chargée, Madame, l'une et l'autre, de vous faire mille très-humbles compliments. Mademoiselle de Courton va partir pour Gros-

bois, et mademoiselle Sanadon va venir aux Tuileries avec moi.

Il me tarde bien d'apprendre que votre nuit a été meilleure. Vous voyez bien que je n'avais pas tort de dire que vous aviez quelques reproches à vous faire; du gâteau, de la médecine et de la brioche, ne sont pas faits pour votre estomac.

Non, Madame, je n'oublierai jamais ce que vous avez ordonné pour lundi, et je ferai de mon mieux pour vous mener M. d'Alembert. Je dois le voir aujourd'hui, et même passer une partie de la soirée avec lui chez madame de Bouflers; c'est ce qui fait que j'ai l'honneur de vous écrire à l'heure qu'il est, pour ne pas déranger l'ordre établi d'aller tous les matins à l'hôtel de Luxembourg. Je suis bien reconnaissante des bontés de madame la duchesse de Bouflers, et je regrette bien de n'être pas à portée de cultiver celles de mademoiselle Amélie.

Vous savez bien que madame de Châtillon est accouchée d'une fille.

Voilà cette histoire que je vous ai promise, Madame.

Samedi, à une heure après minuit.

Il est trop tard pour conter, je sors de chez madame de Bouflers où j'ai soupé, où plutôt ont soupé MM. les abbés Erfai et Bon ; M. Turgot, M. d'Alembert et madame de Beson. La soirée a été très-gaie, je suis persuadée que vous vous seriez divertie. Je suis bien trompée si l'abbé Bon ne vous plaisait beaucoup : il m'a paru d'une conversation facile, raisonnable, avec une gaîté douce, et un bon ton. Vous vous moquerez de moi d'oser juger; mais, Madame, je proteste contre la décision, ainsi vous me pardonnerez.

Je vais sans doute vous surprendre en vous apprenant que M. d'Alembert part demain pour Saint-Martin, pour ne revenir que jeudi. On ne lui a point demandé s'il voulait faire ce voyage, on lui a dit qu'il le fallait, et en conséquence madame de Bouflers dit qu'elle l'enlève demain. Il m'a fait promettre de vous mander qu'il avait beaucoup de regret au voyage de Montmorenci, car il comptait bien y venir; il se faisait un grand plaisir d'avoir l'honneur de faire la cour à M. et à madame la maréchale, et il s'afflige, Madame, d'être aussi long-temps sans vous voir.

M. de Condom a dû vous remettre les factums pour et contre madame Aliot; j'ai pensé que vous pourriez en être curieuse; je vous supplie de vouloir bien ne les pas prêter, parce que je ne les ai point lus, et que je dois les rendre. Il est bien heureux (et je vous en fais mon compliment) que madame la maréchale ait abandonné le projet du voyage de Lorraine; j'espère que vous en profiterez, et qu'elle n'y substituera point d'autres absences. J'ai dit à M. Deschamps ce que vous lui ordonniez. Je vais me coucher; il est un peu tard, ayant un bain et une messe dans ma matinée.

Je relis ma lettre, et je ne comprends pas ce qui a pu me porter à vous parler de madame de Châtillon. Vous savez mieux que moi la séparation de madame la duchesse de Grammont, je l'ai apprise ce soir à l'hôtel de Gouffier.

Mademoiselle de Lespinasse à madame la marquise du Deffand, à St.-Joseph.

Mardi 8 mai 1764.

Vous m'avez fixé un terme, Madame, pour avoir l'honneur de vous voir ; ce terme me paraît bien long, et je serais bien heureuse si vous vouliez l'abréger. Je n'ai rien de plus à cœur que de mériter vos bontés ; daignez me les accorder, et m'en donner la preuve la plus chère, en m'accordant la permission de vous aller renouveler moi-même l'assurance d'un respect et d'un attachement qui ne finiront qu'avec ma vie ; et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

LESPINASSE.

Madame du Deffand à mademoiselle de Lespinasse.

Mercredi 9 mai 1764.

Je ne puis consentir à vous revoir si tôt, Mademoiselle; la conversation que j'ai eue avec vous, et qui a déterminé notre séparation, m'est dans le moment encore trop présente. Je ne saurais croire que ce soient des sentiments d'amitié qui vous fassent désirer de me voir; il est impossible d'aimer ceux dont on sait qu'on est détesté, abhorré, etc., etc., par qui l'amour-propre est sans cesse humilié, écrasé, etc., etc., etc.; ce sont vos propres expressions, et la suite des impressions que vous receviez depuis long-temps de ceux que vous dites être vos véritables amis. Ils peuvent l'être en effet, et je souhaite de tout mon cœur qu'ils vous procurent tous les avantages que vous en attendez; agrément, fortune, considération, etc., etc. Que feriez-vous de moi aujourd'hui? de quelle utilité pourrais-je vous être? Ma présence ne vous serait point agréable, elle ne servirait qu'à vous rappeler les premiers temps de notre connaissance, les années qui l'ont suivie, et tout cela n'est bon qu'à oublier.

Cependant, si par la suite vous veniez à vous en souvenir avec plaisir, et que ce souvenir produisît en vous quelque remords, quelque regret, je ne me pique point d'une fermeté austère et sauvage, je ne suis point insensible, je démêle assez bien la vérité; un retour sincère pourrait me toucher, et réveiller en moi le goût et la tendresse que j'ai eus pour vous; mais en attendant, Mademoiselle, restons comme nous sommes, et contentez-vous des souhaits que je fais pour votre bonheur.

Digitized by Google

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

À

MONSIEUR H. WALPOLE.

LETTRE I.

Samedi, 19 avril 1766 (1).

J'ai été bien surprise hier, en recevant votre lettre : je ne m'y attendais pas ; mais je vois que l'on peut tout attendre de vous.

Je commence par vous assurer de ma prudence ; je ne soupçonne aucun motif désobligeant à la recommandation que vous m'en faites ; personne ne sera au fait de notre correspondance, et je suivrai exactement tout ce que vous me prescrirez. J'ai déjà commencé par dissimuler mon chagrin, et, excepté le prési-

(1) M. Walpole avait quitté Paris le 17 avril, après avoir fait un séjour de sept mois dans cette ville, où il était arrivé le 14 septembre 1765.

dent (2) et madame de Jonsac (3), à qui il a bien fallu que je parlasse de vous, je n'ai pas articulé votre nom. Avec tout autre que vous, je sentirais une sorte de répugnance à faire une pareille protestation; mais vous êtes le meilleur des hommes, et plein de si bonnes intentions, qu'aucune de vos actions, qu'aucune de vos paroles ne peuvent jamais m'être suspectes. Si vous m'aviez fait plus tôt l'aveu de ce que vous pensez pour moi, j'aurais été plus calme, et par conséquent plus réservée. Le désir d'obtenir, et de pénétrer si l'on obtient, donne une activité qui rend imprudente : voilà mon histoire avec vous; joignez à cela que mon âge, et que la confiance que j'ai de ne pas passer pour folle, doit donner naturellement la sécurité d'être à l'abri du ridicule. Tout est dit sur cet article; et comme personne ne nous entend, je veux être à mon aise, et vous dire qu'on ne peut aimer plus tendrement que je vous aime; que je crois que l'on est récompensé tôt ou tard suivant ses mérites; et comme je crois avoir le cœur ten-

(2) Le président Hénault, auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, et de quelques autres ouvrages.

(3) Sa nièce, qui vivait avec lui.

dre et sincère, j'en recueille le prix à la fin de ma vie. Je ne veux point me laisser aller à vous dire tout ce que je pense, malgré le contentement que vous me donnez : ce bonheur est accompagné de tristesse, parce qu'il est impossible que votre absence ne soit bien longue. Je veux donc éviter ce qui rendrait cette lettre une élégie; je vous prie seulement de me tenir parole, de m'écrire avec la plus grande confiance, et d'être persuadé que je suis plus à vous qu'à moi-même. Je vous rendrai compte, de mon côté, de tout ce qui me regarde, et je causerai avec vous comme si nous étions tête à tête au coin du feu.

Mes excuses d'aller à Montmorency (4) ont été très-bien reçues, et peut-être irai-je lundi. Mon rhume n'a point eu de suite, ce n'a été qu'une fonte. Je soupai hier chez le président (5) avec madame de Mirepoix (6), M. et madame de

(4) La maison de plaisance de M. le maréchal duc de Luxembourg.

(5) Cette dénomination indique toujours le président Hénault, lorsqu'elle n'est pas accompagnée de quelqu'autre.

(6) La maréchale duchesse de Mirepoix était la sœur du prince de Beauvau. M. Walpole a donné d'elle le portrait suivant dans une lettre adressée à M. Gray; *voy.* vol. 5, p. 564, de l'édition in-4° des œuvres du lord Orford :

« L'esprit de madame de Mirepoix est excellent dans

Caraman (7), *votre bonne amie* madame de

» le genre utile, et le peut être également, quand il lui » plait, dans le genre agréable. Ses manières sont froi- » des, mais fort honnêtes ; et elle cache qu'elle est de » la maison de Lorraine, mais sans l'oublier jamais » elle-même. Personne en France ne connait mieux le » monde, et personne n'est mieux avec le roi. Elle est » fausse, artificieuse et insinuante au-delà de toute idée, » lorsque son intérêt le demande, mais naturellement » indolente et timide. Elle n'a jamais eu d'autre passion » que celle du jeu, et perd cependant toujours. — Elle » fait assidûment sa cour, et le seul but qu'elle a en vue » par cette conduite, est d'arracher quelque argent au » roi, pour payer ses dettes, ou pour en contracter » de nouvelles, dont elle s'acquitte le plus tôt qu'il lui » est possible. Elle a affiché la dévotion, pour se faire » nommer dame du palais de la reine; et le jour après » celui où elle fut élevée à cette place, on l'a vue aller » avec mad. de Pompadour, dans son carrosse, assise » sur le devant. Lorsque le roi fut frappé par un assas- » sin, ce qui lui causa une grande frayeur, mad. de » Pompadour éprouva également une peur panique, et » alla consulter M. d'Argenson, pour savoir si elle ne » ferait pas bien de quitter à temps la Cour. Ce sei- » gneur, qui la haïssait, lui conseilla de prendre ce » parti. — Madame de Mirepoix lui persuada, au con- » traire, de rester. Lorsque le roi se trouva rétabli, la » maréchale obtint une partie du crédit de la maîtresse. »

(7) Madame de Caraman était la sœur du prince de Chimay, et nièce maternelle de madame de Mirepoix.

Valentinois (8), et M. Schouwaloff (9); on ne proféra pas votre nom. Je soupe ce soir chez madame du Pin (10), avec madame de Forcalquier (11), et demain je ne souperai pas avec vous (12). J'ai regardé sur mon livre de poste, et j'ai aussi vu qu'il est très-possible que vous soyez dimanche de bonne heure à Londres : ce que j'ai vu dans ce même livre, c'est que la poste de Paris pour Calais ne part que le dimanche, mais celle de Calais pour Paris arrive le mardi et le samedi.

Je ne vous prie point de m'écrire souvent :

---

(8) La comtesse de Valentinois, belle-sœur du prince de Monaco : elle affectait de haïr les Anglais.

(9) M. le comte de Schouwaloff. — *Il fut le favori et, l'on croit, mari de la czarine Élisabeth de Russie, et pendant douze ans de faveur ne fit point un ennemi.* Note de M. Walpole sur la lettre de mad. du Deffand.

(10) C'est la même madame du Pin dont le lord Chesterfield parle dans ses lettres à son fils.

(11) La comtesse de Forcalquier, née Canizy. Elle avait d'abord été mariée au comte d'Antin, fils de la comtesse de Toulouse, d'un mariage antérieur à celui avec le comte de Toulouse, un des enfants naturels légitimés par Louis XIV.

(12) Madame du Deffand donnait, dans ce temps, tous les dimanches, un souper auquel M. Walpole se trouvait toujours pendant son séjour à Paris.

Saint Augustin a dit : « — Aimez, et faites ce qu'il vous plaira. » — C'est certainement ce qu'il a dit de mieux.

Je n'ai pas du tout dormi de la nuit, et je vous ai écrit les quatre premières lignes de cette lettre avec une écritoire que je crois ne vous avoir pas montrée : je pourrais en faire usage quelquefois, si vous ne les trouvez pas effacées.

Souvenez-vous que vous êtes mon tuteur, mon gouverneur ; n'abandonnez pas mon éducation : je serai toujours très-soumise, mais surtout ne me laissez jamais ignorer tout ce que je dois faire et dire qui pourra contribuer à faciliter et à accélérer votre retour.

Je croyais que Wiart (13) avait commencé cette lettre après ce que j'avais écrit ; il n'aurait pas pu, à ce qu'il dit ; ainsi je vous l'envoie séparément.

---

(13) Le valet de chambre de Mad. du Deffand, et qui lui servait, en même temps, de secrétaire. Il entra à son service avant l'année 1758, demeura avec elle jusqu'à sa mort, en 1780 ; il paraît avoir été un fidèle et zélé domestique.

LETTRE II.

Lundi 21 avril 1766, en réponse à votre lettre d'Amiens.

Si vous étiez Français, je ne balancerais pas à vous croire un grand fat; vous êtes Anglais, vous n'êtes donc qu'un grand fou. Où prenez-vous, je vous prie, que *je suis livrée à des indiscrétions et des emportements romanesques?* *Des indiscrétions*, encore passe; à toute force cela se peut dire; mais pour *des emportements romanesques*, cela me met en fureur, et je vous arracherais volontiers ces yeux qu'on dit être si beaux, mais qu'assurément vous ne pouvez pas soupçonner de m'avoir tourné la tête. Je cherche quelle injure je pourrais vous dire, mais il ne m'en vient point; c'est que je ne suis pas encore à mon aise en vous écrivant; vous êtes si affolé de cette sainte de Livry (1), que cela me bride l'imagination; non pas que je prétende à lui être comparée, mais je me persuade que votre passion pour elle vous fait paraître sot et plat tout ce qui ne lui ressemble pas. Revenons aux emportements romanesques:

(1) Mad. de Sévigné, que M. Walpole avait coutume d'appeler *Notre-Dame de Livry*.

moi, l'ennemie déclarée de tout ce qui en a le moindre trait, moi qui leur ai toujours déclaré la guerre, moi qui me suis fait des ennemis de tous ceux qui donnaient dans ce ridicule, c'est moi qui en suis *accusée* aujourd'hui ! Et par qui le suis-je ? par Horace Walpole, et par un certain petit Craufurd (2), qui n'ose pas s'expliquer si clairement, mais qui y donne un consentement tacite. Ah ! fi, fi, Messieurs, cela est bien vilain ; je dirai comme mes chers compatriotes, quand on leur raconte quelque trait dur et féroce : *cela est bien anglais ;* mais apprenez et retenez-le bien, que je ne vous aime pas plus qu'il ne faut, et je ne crois point par-delà vos mérites. Revenez, revenez à Paris, et vous verrez comme je me conduirai. J'ai, je vous l'avoue, une grande impatience que vous puissiez juger par vous-même du succès de vos leçons et des effets de mon indignation. Je commence dès à présent un nouveau plan de conduite ; je ne prononce plus votre nom ; cela m'ennuie un peu, je vous l'avoue ; j'aurais bien du plaisir de pouvoir lire vos lettres avec quelqu'un qui en sentirait le mérite, et avec

(2) Monsieur Jean Craufurd, d'Auchinames, en Écosse.

qui j'en pourrais rire ; mais en vérité, quand je me livrerais, à bride abattue, à toute mon imprudence naturelle, je ne trouverais personne qui fût digne de cette confidence. Depuis votre départ, tout ce qui m'environne me paraît être devenu encore plus sot ; je crains de tomber dans un ennui insupportable. Quand vous étiez dans les mêmes lieux que moi, je devinais ce que vous pensiez, vous saviez ce que je pensais, et nous ne tardions pas à nous le dire. Ce temps est passé, et Dieu sait quand il reviendra. Soyez Abailard, si vous voulez, mais ne comptez pas que je sois jamais Héloïse. Est-ce que je ne vous ai jamais dit l'antipathie que j'ai pour ces lettres-là ? J'ai été persécutée de toutes les traductions qu'on en a faites et qu'on me forçait d'entendre ; ce mélange, ou plutôt ce galimatias de dévotion, de métaphysique, de physique, me paraissait faux, exagéré, dégoûtant. Choisissez d'être pour moi toute autre chose qu'Abailard ; soyez, si vous voulez, saint François de Sales ; je l'aime assez, et je serai volontiers votre Philothée. — Mais laissons tout cela.

Savez-vous que j'espère une lettre de vous, de Calais ? mais celle que j'attends avec le plus d'impatience, c'est celle qui sera datée de Londres.

Mon dimanche, hier, fut pitoyable; je comptais sur trois Broglio (3) qui ne vinrent point, parce que leur vieil oncle l'abbé était à l'agonie, et il est mort aujourd'hui à six heures du matin; madame d'Aiguillon (4) ne vint point. Je remplaçai tout cela par le duc de Villars (5) et par M. Schouwaloff. Je veux qu'on dise de ce dernier que j'en ai la tête tournée, et que j'ai absolument oublié les Anglais pour les Russes. Mais je me laisse aller à un sot babil, et j'oublie Jean-Jacques. J'approuve vos réflexions; mais la gentillesse de votre lettre, une petite pointe de malignité, étouffaient en moi le sentiment intérieur, que ce n'était pas bien de tourmenter un malheureux qui n'avait eu aucun tort avec vous (6). Si madame de Forcalquier en était digne, je vous demanderais la permission de la lui faire voir; mais elle n'entend

(3) Le maréchal, le comte et l'abbé de Broglio, qui étaient frères.

(4) La duchesse douairière d'Aiguillon, née Chabot, était la mère du duc d'Aiguillon, qui fut ministre des affaires étrangères après la chute du duc de Choiseul.

(5) Fils du célèbre maréchal duc de Villars.

(6) Une lettre que M. Walpole avait écrite à J. J. Rousseau, sous le nom d'Emile, en réponse à une lettre de Rousseau à l'éditeur du *Morning Chronicle*, dans laquelle il se plaint sérieusement de la publication d'une

rien à rien, et je vois avec beaucoup de chagrin que le premier jugement qu'en avait porté M. Craufurd était la pure vérité. Elle me lut, samedi dernier que je soupai avec elle chez sa bonne amie madame du Pin, un petit ouvrage de sa façon en forme de lettres, qui est une apologie de la vieillesse, par où elle prouvait qu'on pouvait être amoureux de quelqu'un de cent ans ; cela me dégoûta si fort, que je fus sur le point de chercher à lui démontrer qu'on ne pouvait pas l'être de quelqu'un de quarante. Ce bel ouvrage m'était adressé ; je la pressai de me le donner, mais elle fit semblant de le jeter au feu, et moi de croire qu'il était brûlé ; cela vous épargnera l'ennui de le lire, car je comptais bien vous l'envoyer.

Donnez-moi quelques instructions sur les jours qu'il faut mettre mes lettres à la poste.

---

lettre que M. Walpole lui avait adressée sous le nom du roi de Prusse. — M. Walpole n'a jamais fait imprimer cette seconde lettre, et ne l'a jamais rendue publique, pour les raisons qu'on vient de lire.

LETTRE III.

Paris, lundi 5 mai 1766, à midi.

J'ai un million de choses à vous dire, et j'ai une extinction de voix, et peut-être un peu de fièvre. Mon voyage de Versailles s'est passé à merveille; je n'ai point vu la reine; elle se porte fort bien, mais elle ne voit encore personne. J'ai été plus d'une grande heure tête-à-tête avec la grand'maman (1); elle a été

(1) La duchesse de Choiseul, née du Chatel. Le duc son époux a été premier ministre en France, après l'exil du cardinal de Bernis, en 1756. Nous avons déjà dit dans la Vie de madame du Deffand, qu'elle était, par sa grand'mère, alliée, à un degré éloigné, avec le duc de Choiseul, et avons allégué la raison pour laquelle elle appelait M. et madame de Choiseul son grand-papa et sa grand'maman, nom par lequel ils sont toujours désignés dans cette correspondance.

M. Walpole fait le portrait suivant de la duchesse de Choiseul, dans une lettre écrite cette année de Paris à M. Gray :

« La duchesse de Choiseul n'est pas fort jolie, mais » elle a de beaux yeux, et c'est un petit modèle en cire, » qui, pendant quelque temps, n'ayant pas eu la per- » mission de parler, comme en étant incapable, a con- » tracté une modestie qui ne s'est point perdue à la » Cour, et une hésitation qui est compensée par le plus

charmante ; concluez de là qu'elle m'a beau-

» intéressant son de voix, et effacée par l'expression la » plus convenable. Oh ! c'est la plus gentille, la plus aimable et la plus honnête petite créature qui soit jamais » sortie d'un œuf enchanté ! Si correcte dans ses expressions et dans ses pensées ! d'un caractère si attentif, si bon ! Tout le monde l'aime excepté son » mari, qui lui préfère sa propre sœur, la duchesse de » Grammont, espèce d'Amazone, d'un caractère fier et » hautain, également arbitraire dans son amour et dans » sa haine, et qui est détestée. — Madame de Choiseul, » qui aimait avec passion son mari, fut la martyre de » cette préférence, à laquelle elle se soumit à la fin de » bonne grâce ; ce qui a servi à la remettre un peu dans » son esprit, et l'on croit qu'elle l'adore toujours.—Mais » j'en doute.—Elle prend trop de peine à le persuader.» *Voyez* les œuvres du lord Orford, vol. 5, p. 365. *Voyez* aussi le portrait qu'a fait mad. du Deffand de la duchesse de Choiseul, dans le quatrième volume de ce recueil.

Les remarques suivantes, sur les portraits de la duchesse de Choiseul et de la duchesse de Grammont que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, sont d'un prélat français, distingué et fort respectable, qui a vécu long-temps dans la société de ces deux dames, ainsi que dans celle de mad. du Deffand. C'est à son esprit observateur et à sa grande mémoire, que l'éditeur doit la satisfaction de fournir les notes nécessaires à ces lettres, qui sont bien plus exactes que la distance du temps et le défaut total des communications

coup parlé de vous, et comme il me convient qu'on en parle : son mari est prévenu que

---

entre la France et l'Angleterre ne lui auraient présentement permis de les donner sans ce secours.

« La duchesse de Choiseul était telle que l'a peinte » M. Walpole, et mérite tout le bien qu'il en dit : son » mari, sans avoir pour elle un amour égal à celui qu'elle » avait pour lui, avait néanmoins envers elle les plus » justes égards et la plus grande considération; il n'a » jamais cessé de les lui marquer. Par la dernière dis- » position de son testament, il veut que son corps et » celui de madame la duchesse de Choiseul soient enfer- » més dans la même tombe, à côté de laquelle sera planté » un cyprès; il se plaît dans la pensée qu'il reposera, » après sa mort, à côté de celle qu'il a tant chérie et res- » pectée pendant sa vie.

» L'extérieur de mad. la duchesse de Grammont sem- » blerait justifier ce qu'en dit M. Walpole. Sa personne » était grasse et forte, son teint éclatant, ses yeux vifs et » petits, sa voix rauque; son abord et son maintien pou- » vaient, au premier coup-d'œil, paraitre repoussants; » mais les qualités intérieures étaient bien différentes de » ce qu'en pensaient ceux dont parle M. Walpole. Son » âme était élevée, généreuse et vraie, douce, franche, » et pleine de charmes pour ses amis et sa société en » général; son caractère fort et décidé, son affection » vive, ferme et attentive à tout ce qui pouvait être utile » ou agréable à ceux qui la possédaient; on ne perdait » son amitié que par des actions basses, ou par une con- » duite perfide. Elle ne manqua jamais aux égards que

vous êtes très-aimable. Mad. de Beauvau (2), chez qui j'ai soupé ; vous aime autant que feu mon ami Formont (3), c'est-à-dire à la folie. Pontdeveyle (4) ne cesse de vous louer ; enfin

---

» méritait madame la duchesse de Choiseul, et elle était » bonne et affectionnée pour sa nombreuse famille. » Madame la duchesse de Grammont fut enfermée au » Petit-Châtelet, et se conduisit devant le tribunal révo- » lutionnaire avec une dignité et une noblesse qui étonna » ses juges. Elle ne dit pas un mot pour sa propre dé- » fense, et ne manifesta son énergie que pour sauver » son amie la duchesse du Châtelet, traduite comme » elle devant le même tribunal, lequel condamna l'une » et l'autre à périr sur le même échafaud. »

(2) La princesse de Beauvau, née Rohan-Chabot, mariée d'abord au comte de Clermont d'Amboise, et ensuite au prince de Beauvau. — *Voyez* son portrait dans les Mémoires de Marmontel, vol. 3, p. 156.

(3) M. de Formont était un homme de lettres, fort aimé de la société dans laquelle il vivait, et l'un des correspondants de Voltaire. Il mourut en 1758.

(4) M. de Pontdeveyle était le frère cadet du marquis d'Argental, l'ami de Voltaire et du roi de Prusse. Leur mère, madame de Férioles, était la sœur de la célèbre madame de Tencin et du Cardinal du même nom. M. Walpole dépeint sa personne et son caractère comme suit :

« Elle (il parle de madame du Deffand) a un vieil ami « dont je dois faire mention : c'est M. de Pontdeveyle, » auteur du *Fat puni* et du *Complaisant*, ainsi que des

tout ce qui m'environne vous regrette, vous

» jolis contes du *Comte de Comminges*, *du Siége de* » *Calais* et *des Malheurs de l'Amour*. Ne vous imaginez » cependant pas que ce soit un vieillard fort aimable : il » peut l'être, mais il l'est rarement. Il possède un autre » talent fort différent et fort amusant, l'art de paro- » dier. Il est unique en ce genre ; il compose des contes » sur les airs de longues danses ; il a entr'autres adapté » le *Daphnis et Chloé* du Régent à l'un de ces airs, et » l'a rendu dix fois plus indécent ; mais il est si vieux, » et le chante si bien, qu'on lui permet de le faire en- » tendre dans toutes sortes de compagnies. C'est dans » *les Caractères de la danse* surtout, auxquels il a » adapté des paroles qui expriment toutes les nuances » de l'amour, qu'il a réussi le mieux. Mais il n'a pas le » moindre talent d'animer la conversation : il ne parle » que rarement, si ce n'est sur des objets sérieux, et » même peu encore. Il est bizarre, morose et plein d'ad- » miration pour son propre pays, comme le seul où l'on » puisse juger de son mérite. Son air et son regard sont » froids et repoussants ; mais lorsqu'on le prie de chan- » ter ou qu'on loue ses ouvrages, ses yeux brillent aus- » sitôt et ses traits s'épanouissent. En un mot, vous le » verrez bien exactement représenté, en jetant les yeux » sur le poète extasié de son propre mérite, dans la » seconde planche de la Vie du libertin de Hogarth, » auquel il ressemble si parfaitement par ses traits et » par sa perruque même, que vous ne pourriez man- » quer de le reconnaître sur-le-champ, si vous veniez » dans ce pays ; car il n'ira certainement pas dans celui » où vous êtes. »

désire, et est charmé de vous. Jugez, mon cher tuteur, combien cela me rend heureuse! Expédiez toutes vos affaires, et revenez me trouver; vous aurez mille et mille agréments dans ce pays-ci, je vous en suis caution. Un motif de plus doit vous y engager; vous êtes le meilleur homme du monde; ce doit être pour vous un grand plaisir de faire le bonheur de quelqu'un qui n'en a jamais eu de véritable dans sa vie. Notre paysan (5) devient déjà celui de tout le monde; on rit des succès qu'il a eus. Il y a un autre homme ici, un Irlandais (6), à qui je ne veux pas de bien, mais qui va avoir du chagrin : sa protection et celle de son frère (7) ne sauveront pas leur parent (8); les conclusions du rapporteur con-

(5) M. Hume l'historien, qui était secrétaire d'ambassade à Paris, lorsque le comte de Hertford y était ambassadeur de la Grande-Bretagne. C'est dans la société de madame du Deffand qu'on lui a donné le sobriquet de *paysan du Danube*, sans doute d'après la fable de Lafontaine, qui sous ce nom qualifie un homme d'un extérieur lourd et grossier, mais doué de grandes qualités d'esprit et de jugement. Voyez *Fables de Lafontaine, fable* 211.

(6) M. Dillon, archevêque de Narbonne.

(7) Lord Dillon.

(8) Le général comte de Lally, qui a commandé à Pondichéry.

cluent à la mort, et il sera interrogé aujourd'hui sur la sellette ; toutes les apparences annoncent sa condamnation, et on dit qu'il sera jugé mercredi.

Je vis aussi hier le mari (9) de la grand'-maman et la belle-sœur (10); il est question d'un souper chez moi pour la fin de la semaine prochaine : je fus contente de tout le monde, mais pour la grand'maman elle n'est qu'adorable ; elle aime mon tuteur comme si elle avait autant de discernement que moi. Donnez-moi donc vite la permission de lui lire la lettre d'Emile (11); elle est digne de cette confidence, et je vous réponds de sa discrétion ; je ne veux jamais rien faire sans votre aveu ; je veux toujours être votre chère petite, et me laisser conduire comme un enfant : j'oublie que j'ai vécu; je n'ai que treize ans. Si vous ne changez point, et si vous venez me retrouver, il en résultera que ma vie aura été très-heureuse; vous effacerez tout le passé ; et je ne daterai plus que du jour que je vous aurai connu.

Si j'allais recevoir de vous une lettre à la

(9) Le duc de Choiseul.

(10) La duchesse de Grammont, sœur du duc de Choiseul.

(11) La lettre à Rousseau sous le nom d'Émile.

glace, je serais bien fâchée et bien honteuse. Je ne sais point encore quel effet l'absence peut produire en vous; votre amitié était peut-être un feu de paille : mais non, je ne le crois pas; quoique vous m'ayiez pu dire, je n'ai jamais pu penser que vous fussiez insensible; vous ne seriez point heureux ni aimable sans amitié, et je suis positivement ce qu'il vous convient d'aimer. N'allez pas me dire qu'il y a du roman dans ma tête; j'en suis à mille lieues, je le déteste; tout ce qui ressemble à l'amour m'est odieux, et je suis presque bien aise d'être vieille et hideuse pour ne pouvoir pas me méprendre aux sentiments qu'on a pour moi, et bien aise d'être aveugle pour être bien sûre que je ne puis en avoir d'autres que ceux de la plus pure et sainte amitié; mais j'aime l'amitié à la folie; mon cœur n'a jamais été fait que pour elle. Mais voilà assez parlé de moi; parlons de vous et de vos affaires. Avez-vous vu votre cousin (12)? quelle est sa position? en est-il content? êtes-vous content de lui? Je ne suis pas assez au fait des choses que je désire savoir, pour pouvoir vous bien interro-

(12) Feu Henri Seymour Conway, feld-maréchal de l'armée anglaise, alors secrétaire d'état pour le département des affaires étrangères.

Digitized by Google

ger : dites-moi tout ce qui vous intéresse si vous voulez me satisfaire. Adieu pour le moment présent ; je reprendrai cette lettre demain après l'arrivée du facteur, pour vous répondre ou pour me plaindre.

Mardi 6, à trois heures et demie.

Voilà le facteur, voilà une lettre ; dois-je dire me voilà contente ? je n'en sais rien ; ou vous êtes au point que je désire, ou vous vous jouez de moi ; je ne sais pas lequel c'est des deux ; est-ce vérité, est-ce contre-vérité ? suis-je à vos yeux intéressante ou ridicule ?

Vous êtes pour moi un logogriphe ; j'en tiens tous les rapports, toutes les lettres, et je n'en puis composer le mot ; je n'ignorais pas que vous eussiez infiniment d'esprit, mais je n'en connaissais pas tous les genres ; vous m'en découvrez un nouveau ; il m'étonne, il m'embarrasse ; le Walpole d'Angleterre n'est pas le Walpole de Paris ; enfin, enfin, vous troublez mon pauvre génie : les emportements que vous ne cessez de me reprocher, cette discrétion que vous jugez si nécessaire, tout cela m'est un peu suspect ; mon amour-propre en est un peu blessé ; j'aimerais mieux la vérité toute crue ou toute nue ; je n'ai pas besoin qu'on me

dore la pilule. Ecrivez-moi donc comme à une bête, mais à une bête bon enfant, à qui l'on peut tout dire, pourvu qu'on lui dise la vérité. Est-ce que vous pensez que je croye devoir être aimée de préférence à tout? non, non, je me rends plus de justice, et je suis bien décidée à me contenter de tout, à me résoudre à tout, et je m'attends à tout. Ne serait-ce pas une folie à moi de prétendre trouver en vous ce que vous prétendez qui est en moi, du roman, de la folie, des chimères, etc., etc.?

Vous êtes donc assez content de l'état des affaires? Tant mieux; je m'intéresse à votre gouvernement plus qu'au nôtre. M. de Lally est actuellement sur la sellette ; il sera peut-être jugé dès aujourd'hui; je vous dirai son sort avant de fermer cette lettre.

Adieu, mon cher tuteur; ne m'inspirez pas tant de crainte ni de respect.

Il faut que je vous dise une chose que je répugne à vous dire; je garde vos lettres, et je ne serais pas fâchée que vous gardassiez les miennes; je me flatte que je n'ai pas besoin de vous assurer que ce n'est pas que je pense qu'elles en vaillent la peine, mais c'est pour me préparer l'amusement de revoir par la suite ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre; je viens

d'acquérir un petit coffre pour serrer les vôtres : encore du roman, direz-vous; allez, allez, mon tuteur, vous êtes insupportable.

Mercredi, à 10 heures du matin.

M. de Lally fut hier jugé à trois heures et demie; voilà sa sentence : ils étaient trente-cinq juges, toutes les voix ont été à la mort, et deux à la roue; les gens du roi, au nombre de quatre, délibérèrent pour leurs conclusions; il y en eut trois pour la mort et un à l'absolue décharge : tous les Dillons et leurs amis partirent pour Versailles immédiatement après le jugement : on dit qu'ils n'obtiendront point la grâce.

« La Cour, etc. déclare Thouart-Arthur » Lally duement atteint et convaincu d'avoir » trahi les intérêts du roi, son état et la com- » pagnie des Indes; d'abus d'autorité, et de » plusieurs exactions et vexations envers les » sujets du roi, étrangers et habitants de Pon- » dichéri; pour réparation de quoi et autres » cas résultants du procès, l'a privé de son » état, honneur et dignité; l'a condamné et » condamne à avoir la tête tranchée sur un » échafaud qui pour cet effet sera placé en » place de Grève; ses biens acquis et confis-

» qués au profit du roi, sur iceux préalable-
» ment levé dix mille francs au profit des pau-
» vres de la Conciergerie, et trois cent mille
» livres aux pauvres de Pondichéri, suivant la
» distribution qui en sera ordonnée par le roi.»

LETTRE IV.

Paris, samedi 10 janvier 1766,
à 4 heures après-midi.

Vous ne sauriez imaginer à quel point je vous respecte et je vous suis soumise. Je réprime tous mes premiers mouvements de haine, de colère, d'impatience ; vous jugez bien que ce n'est que de ce dernier que j'ai à me défendre avec vous. Il est quatre heures ; j'avais résolu de ne point demander si le facteur avait des lettres ; et j'ai exécuté pendant trois heures cette résolution ; à la fin j'ai succombé en mourant de peur de faillir inutilement ; me voilà bien rassurée. Je suis on ne peut plus contente de votre lettre du 5 ; j'en avais besoin. Mille nuages s'étaient formés dans ma tête ; j'avais relu ces jours-ci toutes vos lettres ; je ne sais dans quelle disposition j'étais, mais j'en avais conclu que vous me trouviez une folle, une extravagante, une ridicule. Je prenais le parti

de ne vous jamais écrire plus d'une page ; je ne voulais plus abuser de votre patience ni de votre excessive bonté ; je ne voulais rien devoir à vos vertus. Je me flatte peut-être trop aujourd'hui, mais je suis rassurée ; je vous jure, je vous promets, mon cher tuteur, de ne me jamais fâcher contre vous ; je vous avoue que je serai attristée et ennuyée quand je n'aurai point de vos nouvelles, mais je serai très-persuadée que vous n'aurez pas eu le temps de m'en donner. Je sais aussi que vous n'abuserez point de l'excès de cette confiance et de cette facilité.

Je puis donc me dire, pendant mes insomnies et dans tous les moments de la journée, que j'ai un ami sincère et fidèle, qui ne changera jamais parce que je ne puis changer ; il connaît mes défauts, mes désagréments ; qu'est-ce que le temps peut y ajouter ? rien, cela est impossible.

Je ne puis concevoir ce que le peu d'habitude que vous avez de notre langue peut vous empêcher de dire ; personne, non, personne au monde ne s'exprime mieux que vous, avec plus de clarté, plus de facilité et d'énergie ; vous serez ravi de revoir vos lettres, je vous en réponds. Vous peignez le tourbillon où vous

êtes, de façon que je crois vous y voir (1). Il vous fatigue, j'en conviens, mais il ne vous ennuie pas ; vous aurez trop de peine à le quitter. Comme vous ne voulez pas me tromper, vous ne me dites pas un mot de vos projets de retour ; ce que vous en écrivez aux autres ne me persuade point ; si je perdais l'espérance de vous revoir, je tomberais dans l'abîme des vapeurs. Depuis quelques jours il n'y a que votre idée qui m'en garantit ; je ne me porte pas bien, mais cela ira mieux à l'avenir.

Je suis obligée d'interrompre cette lettre, parce qu'il faut que je me lève ; demain je la reprendrai, et je vous parlerai de Lally, et je vous donnerai des nouvelles de la reine ; le président (2) est allé la voir aujourd'hui.

---

(1) M. Walpole avait dit : — « Je vis dans un tourbillon dont il m'est impossible de vous rendre compte. » Je vais à la Cour, je reçois des visites, j'en rends, je » cours toute la matinée, je dîne, je joue, j'entends » parler politique, on me demande des conseils, je les » donne, on ne les suit pas. — Enfin, comment vous » détailler tout cela? Si vous avez des fois trouvé ma » tête troublée, actuellement c'est un chaos. »

(2) Le président Hénault était surintendant de la maison de la reine Marie Leczinska, épouse de Louis XV.

Dimanche, à 2 heures.

La reine est guérie, mais elle est encore faible; elle a reçu le président à merveille; il lui a demandé quand je pourrais la voir; ce ne sera pas sitôt : elle n'a pas encore vu les princes du sang.

Lally fut exécuté avant-hier, vendredi, à cinq heures du soir; le roi avait accordé à sa famille qu'il le serait à la nuit. Il fit plusieurs tentatives pour se tuer; la première fut un coup qu'il se donna, à deux doigts au-dessous du cœur, avec la moitié d'un compas qu'il avait caché dans la doublure de sa redingote; la seconde, en voulant avaler un petit instrument de fer, que les uns disent avoir été fait exprès, et d'autres que ce n'était qu'un cure-dent; enfin, la crainte qu'il ne trouvât quelque moyen de finir avant l'exécution, et de perdre une telle occasion pour l'exemple, détermina à envoyer à Choisy, représenter au roi cet inconvénient. Il ordonna qu'on avançât l'exécution, et comme on eut peur aussi qu'il n'avalât sa langue, on lui mit un bâillon. Il est mort comme un enragé; il devait être conduit à l'échafaud dans un carrosse noir; mais comme il n'arriva pas à temps (l'heure étant avancée), on le mit

dans un tombereau ; il a reçu deux coups ; le peuple battait des mains pendant l'exécution. On a jugé hier trois autres officiers, Cadeville, Chaponnay et Pouilly ; le premier à être blâmé, les deux autres hors de cour et de procès. Le public craignait que Lally n'obtînt sa grâce, ou qu'on ne commuât sa peine ; il voulait son supplice, et on a été content de tout ce qui l'a rendu plus ignominieux, du tombereau, des menottes, du bâillon (3) ; ce dernier a rassuré le confesseur qui craignait d'être mordu ; il a été seulement envoyé par-delà des monts. Il y a quelques personnes qui sont affligées, mais en petit nombre ; c'était un grand fripon, et de plus, il était fort désagréable ; il a été condamné tout d'une voix. Cet événement est l'unique objet des conversations.

---

(3) M. Walpole, en réponse à cela, dit : « Ah ! Madame, » Madame, quelles horreurs me racontez-vous là ! Qu'on » ne dise jamais que les Anglais sont durs et féroces. — » Véritablement ce sont les Français qui le sont. Oui, » oui, vous êtes des sauvages, des Iroquois, vous autres. » On a bien massacré des gens chez nous, mais a-t-on » jamais vu battre des mains pendant qu'on mettait à » mort un pauvre malheureux, un officier général, qui » avait langui pendant deux ans en prison ? un homme, » enfin, si sensible à l'honneur, qu'il n'avait pas voulu se » sauver ! si touché de la disgrâce, qu'il cherche à avaler

LETTRE V.

Paris, mercredi 21 mai 1768.

Il n'y eut point hier de courrier d'Angleterre; il arrivera sans doute aujourd'hui : je ne compte pas qu'il m'apporte rien. Ce qui vous surprendra, c'est que je ne serai point du tout fâchée; tout au contraire, je serai ravie que vous vous mettiez bien à votre aise avec moi, et que vous ne m'écriviez jamais que quand vous n'avez rien à faire. Vos lettres me

» les grilles de sa prison plutôt que de se voir exposé à » l'ignominie publique; et c'est exactement cette honnête » pudeur qui fait qu'on le traîne dans un tombereau, et » qu'on lui met un bâillon à la bouche comme au der- » nier des scélérats. Mon Dieu! que je suis aise d'avoir » quitté Paris avant cette horrible scène! je me serais » fait déchirer, ou mettre à la Bastille ». (Quelle injustice, que d'attribuer à toute la nation française les excès de quelques hommes de la lie du peuple!)

Note des éditeurs français. Nous sommes si loin de partager les opinions de mad. du Deffand sur M. de Lally, que nous avons vu avec le plus grand plaisir, son fils, M. Lally-Tollendal, réclamer contre cette lettre de mad. du Deffand, dans le *Journal de l'Empire* du 30 septembre 1811, et rappeler, dans une lettre éloquente, que le 25 mai 1778, soixante-huit conseillers d'état ou maîtres des requêtes ont cassé l'arrêt de condamnation de M. de Lally, sur le rapport de M. Lambert; l'un des magistrats les plus recommandables de son temps, et après 32 séances de commissaires nommés à l'effet de réviser cette cause importante.

feront mille fois plus de plaisir, parce qu'alors elles auront été un amusement pour vous, et non pas une gêne; pour moi, je veux vous écrire tant qu'il me plaira : je n'ai rien à faire ; je n'ai ni de princesse Amélie, ni d'ambassadeur, ni de bals, ni de jeux, ni de Strawberry-Hill; je n'ai que mon effilage et mon chien. Je fais l'un sans y penser, et je ne pense guère plus à l'autre.

Presque toutes les fois que je réponds à vos lettres, que l'on a fermé mon paquet, qu'il est à la poste, je m'avise que je vous ai dit mille inutilités, et que j'ai omis de vous dire tout ce qui était le plus important et le plus nécessaire. Par exemple, dans ma dernière lettre, je n'ai point répondu à la vôtre du 13, aux articles qui en valaient bien la peine. Qui m'a dit, dites-vous, que ce n'est pas par *complaisance* que vous m'avez lâché le mot *d'amitié?* Eh bien, je n'en doute pas; mais je doute que vous aimiez ceux qui vous haïssent: je crois que vous ne pensez point du tout être obligé de me rendre compte de vos pensées, de vos occupations, projets, etc., etc., mais je vous prie de croire que je suis bien éloignée de l'exiger. Oh! non, non, je ne suis pas folle, ou du moins ma folie n'est pas la présomption ni la prétention, et je n'ai point à vous reprocher de m'induire à tomber dans cet inconvénient.

Tout en badinant, tout en jouant, vous me faites entendre la vérité, et vous trouvez le moyen d'en envelopper l'amertume ; mais je comprends très-bien que mes premières lettres ne vous ont pas plû : je ne suis pourtant point fâchée de les avoir écrites ; je n'en rougis point. J'ai connu une femme à qui on faisait quelques remontrances sur ce qu'elle n'avait pas un air assez réservé avec des personnages graves et à qui on devait du respect : elle répondit qu'elle avait vingt-neuf ans, et qu'à cet âge on avait *toute honte bue* ; et moi je dis qu'à mon âge on ne pèche point contre la décence en se laissant aller à des *emportements* d'amitié, et ils ne doivent point effrayer quand il est bien démontré qu'on n'exige rien. Je ne vous connais pas, ajoutez-vous ; peut-être me trompé-je à votre caractère comme je fais à votre esprit : vous ne me donnez pas beaucoup d'inquiétude d'avoir porté un faux jugement : je ne me suis pas trompée à votre esprit ; mais je pourrais me tromper à votre caractère. Cependant, permettez-moi de croire que vous n'êtes ni *volage*, ni *ingrat*, ni *méchant* : vous êtes singulièrement bon ; et vous êtes, ainsi que feu mon ami Formont, la bonté incarnée, le plus reconnaissant des hommes, et le plus éloigné de toute méchan-

cité : c'est cette connaissance que j'ai de votre caractère qui me fait et qui me fera toujours vous dire tout ce que je pense, qui me fait applaudir de vous avoir donné mon amitié : il ne peut y avoir qu'un seul inconvénient, qui est grand, il est vrai, mais qu'on ne peut pas appeler dangereux, c'est de ne vous plus revoir : si cela arrive, je pourrai avoir à me reprocher de m'être laissé aller au goût que j'ai pris pour vous, mais non pas d'avoir fait un mauvais choix, ni d'avoir été indiscrète en vous donnant toute ma confiance.

Je suis comme était le feu Régent, je ne vois que des sots ou des fripons; tous les jugements que j'entends porter me sont insupportables ; quelques personnes qui paraissent assez raisonnables parlent de vous, vous louent à peu près bien; j'écoute, j'approuve, je suis contente, et l'instant d'après on vante M. K***: il a bien de l'esprit, dit-on, de la force, du nerf, mais il est bien anglais ; il n'est pas si aimable que M. Walpole; celui-ci a bien plus de douceur, de politesse, bien plus d'envie de plaire : oh! il est *tout-à-fait français*. Je me mords les lèvres, je me tords les mains, je me tais, mais j'enrage, et il me prend un dégoût pour ces gens-là, que je voudrais ne

leur parler de ma vie; cependant je n'ai rien de mieux à faire que de vivre avec eux. Allez, allez, mon tuteur, ne me recommandez pas de parler de vous : à qui voulez-vous donc que j'en parle ? Sera-ce à madame de Luxembourg (2), qui n'a d'estime et de vénération

(2) La maréchale duchesse de Luxembourg. Elle était la sœur du duc de Villeroi, et avait épousé en premières noces le duc de Bouflers, de qui elle eut un fils, qui mourut à Gênes de la petite vérole. Elle fut ensuite mariée au maréchal duc de Luxembourg, à la terre duquel (à Montmorenci) J. J. Rousseau demeura longtemps. — *Voyez* ses Confessions, ainsi que ses Lettres à madame la maréchale de Luxembourg, dans le volume de *Lettres originales de J. J. Rousseau*, publiées à Paris en 1798. Voici le portrait que fait M. Walpole de madame de Luxembourg, dans une lettre écrite de Paris en 1765. « Elle a été fort jolie, fort adonnée au plaisir » et fort malicieuse. Sa beauté est passée; elle n'a plus » d'amants, et craint l'approche du diable. Cette situa- » tion a adouci son caractère, et l'a rendu plus agréable; » car elle a de l'esprit et de bonnes manières. Mais en » voyant son agitation continuelle et les inquiétudes » qu'elle ne saurait cacher, on serait tenté de croire » qu'elle a signé un pacte avec l'esprit malin, et qu'elle » s'attend à devoir le remplir dans une huitaine de » jours. » *Voyez* les œuvres du lord Orford, tom. 5, p. 366; *voyez* aussi le portrait que madame du Deffand a donné de madame de Luxembourg dans le quatrième volume de ce recueil.

que pour l'Idole (3)? sera-ce à mad. de Mirepoix (4), pour qui tout est lanterne magique?

---

(3) La comtesse de Bouflers, née Saujon, était l'amie intime du dernier prince de Conti, et cherchait à s'en faire épouser. Comme ce prince était grand prieur de l'ordre de Malte en France, et qu'il habitait le Temple, madame de Bouflers devint, dans l'imagination vive de madame du Deffand, l'*idole du Temple*; et c'est sous le nom d'*idole*, qu'elle la désigne toujours dans sa correspondance.

M. Walpole parle d'elle, dans une lettre écrite de Paris, de la manière suivante : — « Madame de Bouflers, qui a été en Angleterre, est une savante, maîtresse du prince de Conti, dont elle désire beaucoup » de devenir la femme. — Elle est un composé de deux » femmes, celle d'en haut et celle d'en bas. Il est inutile de vous dire que celle d'en bas est galante et forme » encore des prétentions. Celle d'en haut est également » fort sensible, et possède une éloquence mesurée, qui » est juste et qui plaît; mais tout est gâté par une prétention continuelle d'obtenir des louanges. On dirait » qu'elle est toujours posée pour faire tirer son portrait » par son biographe. »

Elle passa une seconde fois en Angleterre au commencement de la révolution de France, en 1789, et demeura quelque temps à Londres avec sa belle-fille, la comtesse Amélie de Bouflers, fameuse par son talent à pincer la harpe.

(4) La maréchale duchesse de Mirepoix.

sera-ce à mad. de Beauvau (5), qui est toujours dans l'enivrement de ses succès? qui, malgré son attachement pour son mari, veut plaire à tout le monde, sans choix, sans discernement? Sera-ce à mad. de Jonsac (6)? elle est un être d'une espèce différente de la nôtre; elle est impassible, c'est-à-dire, sans passion, sans sentiment; et si elle n'était pas si souvent enrhumée, je croirais que son corps est comme son âme, qu'elle ne sent ni froid ni chaud. Sera-ce enfin à mad. de Forcalquier (7); ce pourrait être à elle plusqu'à personne; mais sa mad. du Pin (8), et peut-être aussi son miroir lui ont persuadé qu'elle n'est pas dans la région commune: on démêle cependant qu'elle a de la sensibilité, et la lettre qu'elle m'a chargée de vous envoyer en peut servir de preuve; car assurément tout ce qu'elle vous dit de moi n'est pas une suite des confidences que je lui ai faites; je ne lui parle jamais de vous que pour lui répondre, et je n'ai point

(5) La princesse de Beauvau.

(6) La comtesse de Jonsac, nièce du président Hénault.

(7) La comtesse de Forcalquier.

(8) La même dame dont il est parlé dans les lettres du lord Chesterfield à son fils.

avec elle non plus qu'avec nulle autre *des effusions* de cœur.

Encore un autre article à traiter : je dois de la reconnaissance à l'Omnipotence. Je vous écrivais il y a quelque temps que je reconnaissais sa providence ; mais si je lâchais la bride comme Voltaire, je dirais que j'ai bien à m'en plaindre. Quel esprit m'a-t-il donné ? celui qui fait qu'on ne peut être content de soi ni des autres. J'aimerais bien mieux qu'il m'eût traitée comme M. de Sault ; ou comme l'Idole, qui toujours s'aime et s'admire, et qui dans cette contemplation ne voit et ne sent rien que ce qui peut augmenter sa gloire. Que je suis différente d'elle, mon cher tuteur ! tout m'abat, tout m'accable ; si je ne fais pas cas des autres, j'en fais encore moins de moi.

L'héréditaire (9) dîna hier chez M. de Paulmy (10) ; il y avait vingt-deux personnes ; il avait demandé M. d'Alembert ; il l'avait déjà vu à l'Académie des Sciences, et l'avait com-

(9) Feu le duc de Brunswick, alors prince héréditaire.

(10) Le marquis de Paulmy, fils du marquis d'Argenson, ministre d'état. Il avait été lui-même ministre de la guerre en 1736. Il était de l'académie française et bel esprit.

blé de louanges et de caresses. Le président donne un pareil dîner samedi prochain. On tuera votre héréditaire à force de repas ; son succès est prodigieux : le grand feu de Paris a pourtant fait tomber celui de la Cour. A propos de la Cour, je n'ai vu ni entendu parler de la grand'maman depuis le 4 de ce mois que je la vis à Versailles ; il n'est plus question de la lettre (11) ; le moment de la faire voir est manqué ; vous ne vous souciez pas qu'on y revienne. Belles nouvelles à vous apprendre ; les Capucins se donnent les airs d'imiter les Anglais : le gardien du couvent de St.-Jacques, ces jours-ci, s'est coupé la gorge ; vous n'êtes pas curieux de savoir pourquoi — ni moi non plus. Pour le coup, adieu ; je finis en vous disant que je suis femme, très-femme, et femmelette, et nullement française.

LETTRE VI.

Paris, dimanche 25 mai 1766.

Je ne sais pas si les Anglais sont durs et féroces, mais je sais qu'ils sont avantageux et insolents. Des témoignages d'amitié, de l'empres-

(11) La lettre déjà mentionnée, adressée à Rousseau sous le nom d'Émile.

sement, du désir de les revoir, de l'ennui, de la tristesse, du regret de leur séparation, — ils prennent tout cela pour une passion effrénée ; ils en sont fatigués, et le déclarent avec si peu de ménagement, qu'on croit être surpris en flagrant délit ; on rougit, on est honteux et confus, et l'on tirerait cent canons contre ceux qui ont une telle insolence. Voilà la disposition où je suis pour vous, et ce n'est que l'excès de votre folie qui vous fait obtenir grâce : ce qui me pique, c'est que vous me trouvez fort ridicule (1). Je ne sais pas comment vous

(1) Voici comment M. Walpole s'était exprimé. « A » mon retour de Strawberry-Hill, je trouve votre lettre, » qui me cause on ne peut plus de chagrin. Est-ce que » vos lamentations, Madame, ne doivent jamais finir? » Vous me faites bien repentir de ma franchise ; il valait » mieux m'en tenir au commerce simple : pourquoi vous » ai-je avoué mon amitié? C'était pour vous contenter, » non pas pour augmenter vos ennuis. Des soupçons, » des inquiétudes perpétuelles ! — Vraiment, si l'amitié » a tous les ennuis de l'amour sans en avoir les plaisirs, » je ne vois rien qui invite à en tâter. Au lieu de me la » montrer sous sa meilleure face, vous me la présentez » dans tout son ténébreux. Je renonce à l'amitié, si elle » n'enfante que de l'amertume. Vous vous moquez des » lettres d'Héloïse, et votre correspondance devient » cette fois plus larmoyante. « *Reprends ton Paris ; je* » *n'aime pas m'amie au gué.* — Oui, je l'aimerais assez

aurez trouvé ma dernière lettre ; c'était un examen de conscience ; elle vous aura peut-être ennuyé à la mort, mais je m'amusai beaucoup à l'écrire : je suis devenue si dissimulée depuis votre départ, que, quand je vous écris, je me laisse aller à dire tout ce qui me passe par la tête : s'il faut encore que je me contraigne, même avec vous, cela m'attristera bien. Vous voulez toujours rire ; l'extravagance est votre élément, et moi je suis triste et mélancolique ; de plus, je ne me porte pas bien ; je vous l'avais mandé, mais cela ne vous fait rien ; vous ne vous informez pas seulement de mes nouvelles ; vous êtes un original où je ne comprends rien ; je crois quelquefois que vous avez de l'amitié pour moi, et puis tout de suite je pense tout le contraire :

» *au gai*, mais très-peu au triste. Oui, oui, m'amie, si » vous voulez que notre commerce dure, montez-le sur » un ton moins tragique ; ne soyez pas comme la com- » tesse de Suze, qui se répandait en élégies pour un » objet bien ridicule. Suis-je fait pour être le héros d'un » roman épistolaire ? et comment est-il possible, Madame, » qu'avec autant d'esprit que vous en avez, vous don- » niez dans un style qui révolte votre Pylade, car vous » ne voulez pas que je me prenne pour un Orondate ? » Parlez-moi en femme raisonnable, ou je copierai les » réponses aux Lettres Portugaises. »

je n'aime point tous ces virevousses-là ; cependant, à tout prendre, vous me divertissez.

Vous êtes étonnant avec votre Lally. Si vous saviez toutes les horreurs dont il était coupable, combien il a ruiné et fait périr de malheureux ! Joignez à cela que le public était persuadé que son argent le tirerait d'affaire, vous conviendriez qu'il fallait un exemple : qu'importe qu'il fût officier général ? il en méritait davantage un plus grand châtiment. Je suis persuadée que Pondicheri n'a été pris que par ses trahisons ; enfin on ne devrait jamais condamner au supplice aucun malfaiteur, si on lui avait fait grâce. A l'égard des trois années qu'il a été en prison, elles ont été nécessaires pour l'information de son procès ; il fallait faire venir les preuves des Indes ; enfin, je suis, je crois, toute aussi compatissante que vous, je ne pense pas qu'il soit suivant la loi naturelle de faire mourir personne ; mais puisque la loi civile s'en est arrogé le droit, M. de Lally a dû avoir la tête tranchée. A l'égard du bâillon et du tombereau, je les désapprouve ; mais ne croyez point qu'il y ait été fort sensible ; il a fini en enragé : de tous les hommes c'était le moins intéressant, et je crois le plus coupable. Je me perds dans votre

esprit ; qu'importe ? je veux toujours vous dire ce que je pense.

Vous ne *reprendrez pas Paris à cause de vos mies* tant gaies que tristes ; j'aurai ce soir votre *mie gaie* d'Aiguillon, et votre *mie triste* Forcalquier, et votre *mie ténébreuse* du Deffand aura quatorze personnes à souper, parce que madame de Mirepoix lui en a envoyé demander, ainsi que madame de Montrevel. Voilà votre monnaie ; j'aimerais mieux *vous* pour toute pièce, quoique vous ne soyiez pas assurément de bon aloi.

Ne m'écrivez plus d'impertinences ; il y a tel moment où elles me feraient beaucoup de peine. Ne me parlez plus de votre retour ; il y a cinq mois d'ici au mois de novembre, et sept jusqu'au mois de février ; je ne veux pas plus penser à cela qu'à l'éternité.

Je vous prie d'être infiniment persuadé que vous ne m'avez point tourné la tête, et que je prétends bien ne me pas plus soucier de vous que vous ne vous souciez de moi : adieu.

LETTRE VII.

Lundi 26 mai 1766.

Vous m'avez irritée, troublée, et qui pis est, gelée : me comparer à madame de la Suze (1)! me menacer de m'écrire pour réponse une portugaise (2)! ce sont les deux choses du monde que je hais le plus ; l'une pour sa dégoûtante et monotone fadeur, et l'autre pour ses emportements indécents. Je suis triste, malade, vaporeuse, ennuyée ; je n'ai personne à qui parler ; je crois avoir un ami, je me console en lui confiant mes peines, je trouve du plaisir à lui parler de mon amitié, du besoin que j'aurais de lui, de l'impatience que j'ai de le

(1) Henriette de Coligny, marquise de la Suze, était la fille du maréchal de Coligny. Elle florissoit à Paris, comme bel esprit, au milieu du dix-septième siècle, écrivit des élégies, des madrigaux, admirés par les demi-connaisseurs de son temps, et oubliés depuis longtemps comme eux. Elle mourut à Paris en 1673. Consultez sa vie dans le *Dictionnaire historique*, *tom.* II, *p.* 491.

(2) *Lettres d'amour d'une religieuse portugaise écrites au chevalier de C. —, officier français en Portugal.* Tel est le titre d'un petit volume de lettres publiées à la Haye en 1688, qui méritent bien la manière dont madame du Deffand en parle ici.

revoir ; et lui, loin de répondre à ma confiance, loin de m'en savoir gré, il se scandalise, me traite du haut en bas, me tourne en ridicule, et m'outrage de toutes les manières! Ah! fi, fi! cela est horrible; s'il n'y avait pas autant d'extravagance que de dureté dans vos lettres, on ne pourrait pas les supporter; mais à la vérité elles sont si folles que je passe de la plus grande colère à éclater de rire : cependant j'éviterai de vous donner occasion d'en écrire de pareilles.

J'eus dimanche à souper seize personnes ; on ne pouvait pas se tourner dans ma chambre ; madame de Forcalquier était assurément celle que j'aime le mieux ; j'en suis assez contente : elle a cependant quelquefois des airs à la Walpole, mais je les lui passe en faveur de quelque autre ressemblance que je lui soupçonne. Pour M. de Sault, si l'on ôtait l'article de son nom, qu'on en changeât l'orthographe, et qu'on n'y laissât que le son, il serait parfaitement bien nommé. A-propos, je me souviens que l'autre jour, pensant à vous, je vous comparais à un logogriphe ; on en tient tous les rapports, on a toutes les lettres, et on n'en trouve pas le mot. Est-ce là le style qu'il vous faut, et à quoi me comparez-vous?

à une amphigourie, à une parade; j'aime encore mieux cela qu'aux élégies de madame de la Suze, aux Lettres Portugaises, et aux romans de mademoiselle Scuderi.

Mardi 27.

Je vous prends et je vous quitte comme il me plaît; voyez ce qui m'est arrivé hier au soir : je fais copier la lettre que j'ai écrite au président, pour ne pas faire deux éditions.

« Je vais vous causer un moment de trouble, » mais il ne durera pas : je ramenai hier madame de Forcalquier; elle était dans le fond » du carrosse, et moi sur le devant. Vis-à-vis » M. de Praslin (4), l'essieu de derrière rompit » tout auprès de la roue; la roue tomba, nous » versâmes sans que la glace de devant, ni que » celle de la portière, du côté que la voiture » versa, ayent été cassées : mon cocher fut » jeté par terre, ainsi que les trois laquais qui » étaient derrière; personne n'a été blessé, et » les chevaux, à qui tout cela ne fit rien, s'en » revinrent tout seuls avec l'avant-train à la » porte de Saint Joseph : le portier les reçut » très-honnêtement, et leur tint compagnie

(4) L'hôtel du duc de Praslin, cousin du duc de Choiseul, et alors ministre des affaires étrangères.

» jusqu'à ce que mes gens les vinssent recher-
» cher pour ramener la voiture. Nous ne fûmes
» pas si heureuses, madame de Forcalquier et
» moi ; le suisse de M. de Praslin nous refusa
» l'hospitalité. Monseigneur trouverait mauvais
» qu'il nous reçût ; monseigneur n'était point
» rentré : nous le prîmes sur le haut ton ; nous
» entrâmes malgré lui ; le pauvre homme était
» tout tremblant : monseigneur rentra ; madame
» de Folcalquier proposa à ce suisse de lui
» aller dire que nous étions là : — Oh ! je n'en
» ferai rien : — et pourquoi donc, s'il vous
» plaît ? — parce que je n'oserais ; monseigneur
» le trouverait mauvais ; je ne dois pas quitter
» mon poste. Un laquais d'une mine superbe
» passe devant la porte ; madame de Forcal-
» quier lui demanda un verre d'eau ; — je n'ai
» ni verre ni eau. — Mais nous en voudrions
» avoir : — où voulez-vous que j'en prenne ? —
» Allez dire à M. de Praslin que nous sommes
» là ; — je m'en garderai bien ; monseigneur
» est retiré. Pendant ce temps-là, madame de
» Valentinois, qui revenait de la campagne, et
» qui était à six chevaux, passe devant l'hôtel
» de Praslin, voit notre voiture, demande à
» qui elle est, vient nous chercher, nous tire
» de la chambre du suisse, et nous ramène

» chez nous. Il est bien dommage que M. le
» chevalier de Bouflers (5) ne soit pas ici ;
» beau sujet de couplets : il est bon d'avertir
» les voyageurs de ne pas verser devant l'hô-
» tel de monseigneur de Praslin. »

Le président me mande : « Le feu ministre
» de la paix est un faquin, ainsi que tout ce qui
» a l'honneur de lui appartenir. Si le succes-
» seur (6) avait été à sa place, les choses ne se
» seraient pas passées de même, et madame
» de Forcalquier en aurait reçu tout au plus
» quelque demande honnête pour le droit de
» gîte : il faudrait faire la lecture de votre
» relation à l'assemblée du dimanche des am-
» bassadeurs. »

La suite de cette aventure est que monseigneur n'a pas compromis sa dignité, en envoyant savoir de nos nouvelles : madame de Forcalquier, ainsi que moi, s'en portent bien : mon cocher a une bosse à la tête et a été saigné : ainsi finit l'histoire.

Je vis hier mad. de Luxembourg ; elle était

---

(5) Le deuxième fils de la marquise de Bouflers, connu avantageusement par la vivacité de son esprit et par son talent pour la poésie.

(6) Le duc de Choiseul.

revenue à la ville au soir de l'Isle Adam (7); il y a eu des plaisirs ineffables; elle donne souper jeudi au prince héréditaire.

LETTRE VIII.

Paris, mardi 3 juin 1766.

En cas que le courrier ait une de vos lettres, je ne la recévrai que demain; il y a toujours un jour de retard, et comme je vais demain à Montmorency, je n'aurai pas le temps de vous écrire : je prends donc mes précautions, parce qu'il me semble que j'ai beaucoup de choses à vous dire. Je commence par vous rappeler l'aventure de notre versade, il y eut hier huit jours; je vous envoyai la lettre que j'écrivis au président; cette lettre a été lue par tous ceux qui ont été chez lui, et tous ceux qui ont été chez lui l'ont contée à tous ceux qu'ils ont vus : ainsi rien n'a fait tant de bruit que cette aventure, et n'a donné tant de ridicule à monseigneur de Praslin. Tout le monde s'étonnait qu'il n'eût pas jeté la faute sur ses gens, et qu'il ne fût pas venu ou qu'il n'eût pas envoyé chez mad. de Forcalquier et chez moi

(7) Le palais de plaisance du prince de Conti.

nous faire des excuses ; il y vint hier, qui était justement le jour de l'octave.

Je vis hier M. le duc de Choiseul, qui arriva chez madame de Mirepoix comme j'en sortais. Il me prit par le bras, me fit rentrer, et nous eûmes ensemble une vraie scène de comédie : j'ai fait copier la lettre que j'ai écrite ce matin à madame de Choiseul, pour m'épargner la peine de vous en faire le récit, et je vous l'envoie(1). Jamais on n'a dit autant d'injures que je lui en ai dit ; je l'appelai esprit borné, pédant, enfin excrément du ministère : il fit des cris, des rires outrés : je voulus qu'il se mît à genoux pour me demander pardon ; il me dit qu'il y était ; je lui fis baiser ma main, je lui pardonnai, et nous sommes pour le présent moment les meilleurs amis du monde. Tout cela vous aurait bien diverti si vous aviez été ici ; mais vraiment il y a une autre histoire qui fait bien tomber la nôtre : c'est celle de M. de ** et de madame de ***. Il y a trois semaines qu'elle est arrivée, et il n'y a que quatre jours qu'on la sait : ces deux personnes étant allées souper chez madame de Beuvron (2), ne voulurent

(1) On n'a pas trouvé cette lettre.

(2) La comtesse de Beuvron, née Rouillé, mariée au

point se mettre à table, et au lieu de rester dans la chambre ou dans le cabinet, elles allèrent dans un petit boudoir tout au bout de l'appartement. Après le souper, madame de * * * aborda madame de Beuvron avec l'air tout troublé, et tout déconcerté; elle lui dit qu'il lui était arrivé le plus grand malheur du monde. Ah! vous avez cassé mes porcelaines? il n'y a pas grand mal. — Non, madame, cela est bien pis. — Vous avez donc gâté mon ottomane? — Ah, mon dieu non, cela est encore bien pis! — Mais qu'est-ce donc qui est arrivé? qu'avez-vous pu faire? — J'ai vu un très-joli secrétaire, nous avons eu la curiosité de voir comme il était en dedans; nous avons essayé nos clefs pour tâcher de l'ouvrir; il s'en est cassé une dans la serrure. — Ah! Madame, cela est-il possible? il faut que vous le disiez vous-même pour que cela puisse se croire. Un valet-de-chambre, que l'on soupçonnait d'avoir vu cette opération, fut sollicité par prières et promesses d'aller chercher un serrurier pour raccommoder la serrure; il n'en voulut rien faire, et dit qu'il se garderait bien de toucher à ce qui

---

comte de Beuvron, frère du duc d'Harcourt, et ensuite duc d'Harcourt lui-même.

appartenait à sa maîtresse : la crainte, ou plutôt la certitude d'être dénoncé par cet homme, détermina à le prévenir en en faisant l'aveu. Voudriez-vous être à la place de M. * *? pour moi, j'aimerais mieux avoir été surprise en mettant la main dans la poche; il y aurait du moins de l'adresse et moins de perfidie; cela est horrible : comment peut-on rester dans le lieu où l'on s'est couvert d'une pareille infamie (3)?

LETTRE IX.

Paris, mardi 17 juin 1766, à 3 heures.

Nous avons tous les deux un pied de nez; vous, de ne m'avoir pas devinée (1); et moi, de ne l'avoir point été; je voudrais savoir qui vous avez pu soupçonner : oubliez votre méprise, je vous la pardonne.

(3) M. Walpole, en réponse, dit : — « Je ne souffierai pas un mot de l'histoire de la dame qui est si » curieuse sur le dedans d'un secrétaire : mylord H.... » se pendrait s'il la savait. Mais réellement le cavalier » était bien maladroit d'employer si lourdement son » temps dans un boudoir avec la plus jolie femme de » France, et une femme un peu disposée à la curiosité. » Mon dévot cousin s'y serait pris d'une autre façon. »

(1) Ceci fait allusion à une tabatière portant dans le

Je suis persuadée que vous êtes fort aise de trouver que ce soit moi, et que l'amitié l'emporte sur la vanité. Si le succès de cette folie n'a pas été tel que je l'espérais, elle m'a du moins bien diverti dans le temps; j'en avais fait le projet plus d'un mois avant votre départ. Rappelez-vous que vous allâtes chez un M. Doumeni, que vous fûtes mécontent du portrait que vous y vîtes; madame de Turenne (2), à qui je le dis, offrit de me prêter une boîte de M. de Bouillon; je l'acceptai; je la donnai à madame de Forcalquier; elle vous la fit voir dans mon petit cabinet bleu; vous reconnûtes madame de Sévigné, vous en parûtes content. Le lendemain je remis ce portrait entre les mains de mad. de Jonsac, qui se chargea d'en faire faire la copie; on dit qu'elle est bien. Elle ordonna la boîte, elle a transcrit la lettre, enfin elle a tout fait; vous lui devez un mot de remercîment: mandez-

---

couvercle le portrait de madame de Sévigné, et renfermant une lettre adressée à M. Walpole en son nom, qu'il ne soupçonna pas d'abord de venir de la part de madame du Deffand, mais qu'il crut lui avoir été adressée par la duchesse de Choiseul.

(2) La princesse de Turenne, la bru du duc de Bouillon.

lui que je vous ai conté tous ses soins ; elle a beaucoup d'estime et de goût pour vous. Toute cette besogne étant finie, il fallait que cela vous parvînt, et je voulais que ce fût mystérieusement. J'eus dessein de m'adresser à M. Craufurd (3) ; je vous priai de me mander s'il était à Londres, et puis je pensai que je lui causerais bien de l'embarras ; j'eus recours à la grand'maman, et avec sa bonté ordinaire elle entra dans toutes mes vues ; elle les perfectionna, se chargea de mon paquet, l'adressa à M. de Guerchy (4), lui écrivit ses instructions, et lui demanda de lui en apprendre la réussite. Je juge par votre récit que c'est un très-habile ministre, et qu'il a suivi très-exactement ce qui lui avait été prescrit. J'écrirai incessamment à la grand'maman pour la remercier, et je transcrirai ce que vous m'avez mandé à l'occasion de sa lettre : pourquoi ne me l'envoyez-vous pas, cette lettre ? je ne le comprends pas ; elle m'a envoyé la vôtre que je lui ai renvoyée ; j'en ferais de même de la sienne ; je vous la renverrais.

Voilà toute l'histoire ; si vous m'aviez de-

(3) Le même M. Craufurd dont il a déjà été parlé.

(4) Alors ambassadeur de France en Angleterre.

vinée, comme je n'en doutais pas, rien n'aurait manqué à mon plaisir; mais mon tuteur n'a pas reconnu sa pupille; voilà la plus utile leçon que j'aye jamais reçue de lui.

LETTRE X.

Paris, mercredi 9 juillet 1766.

Vous voyez quel est le quantième du mois, et ce n'est qu'à cet instant que je reçois votre lettre du 1er. et du 3. Vous avez si bien fait par vos leçons, vos préceptes, vos gronderies, et le pis de tout par vos ironies, que vous êtes presque parvenu à me rendre fausse, ou pour le moins fort dissimulée : je m'interdis de vous dire ce que je pense; quand je suis prête à me laisser aller à vous dire quelques douceurs, je crois entendre ces paroles du Seigneur aux trois Maries (à ce que je crois) *noli me tangere.*

Je possède plus l'Evangile qu'Horace. Oh non, je ne pourrai jamais dire *mon Horace* comme chacun dit; je ne possède point *Horace*, je ne connais point *Horace;* je sais qu'on l'estime, qu'on le prône, qu'on le vante; je ne dis pas qu'on ait tort, mais je ne le connais pas.

Vivez, vivez en paix avec votre sainte (1); livrez-vous tout entier à votre passion pour elle; en conséquence, lisez et relisez ses lettres, et jugez si l'amitié ne peut pas faire sentir et dire des choses mille fois plus tendres que tous les romans du monde. Savez-vous ce qui me fâche le plus contre vous aujourd'hui? c'est que vous ne répondiez point à ce tour mystique que j'avais pris pour vous forcer à me dire ce que je serais bien aise que vous me dissiez (2): apparemment que vous improuvez cette tournure, car vous m'avez écrit que, quand vous ne répondiez pas à quelque article de mes lettres, c'était une marque d'improbation. Ah! vous êtes un plaisant personnage; je vous dirais volontiers comme la capricieuse dans le *Philosophe Marié*; après avoir fait à son amant l'énumération de tous ses vices, de tous ses ridicules, elle termine ainsi sa longue kyrielle: « Mais malgré vos défauts, je vous aime à la » rage. » Ah! cette citation est *d'une petite emportée*, mais non pas d'une ennuyeuse héroïne de roman.

(1) Madame de Sévigné.

(2) Elle entend parler de la lettre écrite sous le nom de madame de Sévigné, où on l'engage de revenir au plutôt à Paris.

Non, non, vous vous trompez très-fort, si vous croyez que j'eusse été fâchée de ne pas réussir à vous attraper ; mais je vais vous citer l'opéra :

Les Dieux punissent la fierté ;
Il n'est point de grandeur que le ciel irrité
N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre.

Vous m'avez rendue poussière ; je vous le pardonne, n'en parlons plus.

J'ai une chose étonnante à vous dire, et qui le devient cent fois davantage depuis que j'ai reçu votre lettre, parce que vous ne me dites pas un mot de l'affaire dont il s'agit ; voici le fait.

Le baron d'Holbach (3) a reçu, samedi dernier, une lettre de M. Hume, remplie de plaintes, de fureurs contre Jean-Jacques : il va faire, dit-il, un pamphlet pour instruire le public de toutes ses atrocités ; je n'ai encore vu personne qui ait lu cette lettre, mais on dit que M. d'Alembert l'a lue ; il en court des extraits par tout

(3) Seigneur allemand établi à Paris, dont l'hôtel était le rendez-vous de tous les encyclopédistes, et de ceux qu'on appelait alors *Philosophes* à Paris. Voyez ce qui est dit de sa société dans les *Mémoires de Marmontel*, *tom.* II, *pag.* 316.

Paris (4). Milord Holderness avait reçu une lettre de sa femme, le même ordinaire, qui lui mandait avoir donné à dîner, la veille, à M. Hume, et elle ne lui mande point qu'il lui ait dit un mot de Jean-Jacques; vous ne m'en dites rien non plus, tout cela me paraît incompréhensible. Donnez-moi, je vous prie, tous les éclaircissements possibles sur cette affaire; et une fois pour toutes, ne craignez de moi aucune indiscrétion : je pousse la réserve snr tout ce qui me vient de vous jusqu'à la plus grande puérilité. Je garderais vos secrets, si vous me jugiez digne de m'en confier, et je vous sauverai du ridicule de l'intimité d'une liaison qui pourrait nuire à votre considération, et vous faire éprouver des froideurs de l'Idole et de ses adhérents.

(4) M. Walpole a donné, dans le tom. IV de ses œuvres, éd. in-4°, un récit détaillé de cette malheureuse querelle entre Rousseau et M. Hume, qui, selon Marmontel, avait été prédite par M. le baron d'Holbach.

LETTRE XI.

Paris, 24 septembre 1766.

J'avais résolu de ne vous point écrire ; non pas que vous soyiez mal avec moi, tout au contraire ; mais par la crainte que ce ne soit une fatigue, dans l'état de faiblesse où vous êtes, de recevoir des lettres : vous aurez tout au plus celle de la lire, car je prétends bien non seulement vous dispenser d'y répondre, mais je vous demande en grâce de n'y point penser. Je vous crois très-malade, et le récit que vous m'avez fait de votre état me donne beaucoup d'inquiétude (1), et à tel point que vous ne pouvez, sans manquer à l'amitié, ne me pas donner de vos nouvelles deux fois la semaine, comme je vous en ai prié dans ma dernière lettre. Je ne veux pas un seul mot de votre main, mais je vous aurai une vraie obligation de dicter en anglais un bulletin très circonstancié et très-véridique de votre situation du moment. Je crois vous avoir mandé que Wiart apprenait l'anglais; j'ai eu la précaution de fixer l'heure de ses leçons à celle où le facteur

(1) M. Walpole souffrait alors d'une forte attaque de goutte.

apporte les lettres, pour que celles que je recevrai de vous en anglais puissent être traduites sur-le-champ. Consentez donc, mon tuteur, à m'envoyer régulièrement des bulletins deux fois la semaine : je ne doute pas que la poste de Bath à Londres ne soit régulière; M. de Guerchy me l'a assuré. Si vous restez aux eaux tout le mois de novembre, lui et sa femme vous iront rendre visite. Je voudrais bien être de la partie; mais savez-vous ce que je désirerais? Ce serait d'être un vieillard à la place d'une vieille; j'irais, je vous jure, à Bath pour vous tenir compagnie et vous soigner : je suis très-persuadée, et même je n'en puis douter, que vous ne méritez pas tout ce que je pense pour vous; mais qu'y faire? Ce n'est ni votre faute ni la mienne; nous devons mutuellement, moi, vous épargner les reproches, et vous, m'épargner les réprimandes.

J'ai peur que vos médecins ne soient détestables; je les crois pires que les nôtres : les uns et les autres peuvent être des empoisonneurs; mais leurs poisons sont différents; les nôtres sont lents, et les vôtres prompts et violents. Donner à un homme comme vous, aussi faible, aussi maigre, pour le guérir de la goutte, des drogues chaudes, et le mettre à

l'usage du vin, cela me paraît comme un coup de pistolet dans la tête pour guérir de la migraine. J'attends beaucoup des eaux de Bath; mais je ne ferai pas une goutte de bon sang que je n'aye reçu un bulletin en anglais tel que je vous le demande. Ajoutez à ce bulletin un aveu franc et délibéré de l'effet que vous font mes lettres, si elles vous ennuient, si elles vous fatiguent; rien ne peut me déplaire, rien ne peut me fâcher que votre mauvaise santé. Adieu : vous ne vous souciez guère de nos nouvelles, ni moi non plus, en vérité.

LETTRE XII.

Paris, mercredi 24 septembre 1766.

MONSIEUR,

J'OSE vous supplier très-humblement de vouloir bien ordonner à un de vos gens de mettre à la poste deux fois la semaine le bulletin de l'état de votre santé; je ne puis vous dire à quel point madame en est inquiète. Je prends la liberté de vous mander ceci à son insçu, parce que je sais qu'elle est dans la résolution de ne vous point écrire pour ne vous pas mettre dans le cas de lui faire réponse,

ce qui vous fatiguerait beaucoup dans l'état de faiblesse où vous êtes; mais, Monsieur, je vous demande en grâce de faire mettre un petit bulletin en anglais deux fois par semaine. J'ai actuellement un maître d'anglais qui vient me donner des leçons tous les jours, et qui traduira ce que vous aurez la bonté de faire mander : ne vous donnez point la peine, Monsieur, d'écrire vous même.

Je ne puis vous exprimer l'inquiétude où est madame de votre état : elle me dit à tout moment qu'il faudrait que je partisse pour l'Angleterre, que je pourrais peut-être vous être de quelque utilité, et qu'à elle je lui serais d'une grande ressource. Je me trouverais très-heureux, Monsieur, si je pouvais espérer de vous être bon à quelque chose; je ne tarderais pas un moment à partir : je puis vous assurer que cela est très-vrai et très-sincère.

Je puis vous répondre, Monsieur, que, s'il existe de véritables amis, vous pouvez vous vanter que vous avez trouvé une amie en madame comme il y a bien peu d'exemples. Tirez-la d'inquiétude le plus souvent qu'il sera possible : si vous voyiez comme moi l'état où elle est, elle vous ferait pitié; cela l'empêche de dormir et l'échauffe beaucoup.

Je porte une très-grande application à la langue anglaise, pour être en état de traduire vos lettres; mais je prévois que ce ne pourra être que dans quatre ou cinq mois : mais, Monsieur, je vous le répète, ne vous donnez pas la peine d'écrire vous-même; un de vos gens écrira le bulletin en anglais, et mon maître, qui est tous les jours ici à l'heure que le facteur apporte les lettres, le traduira sur-le-champ.

Je vous demande mille pardons, Monsieur, de la liberté que je prends; mais j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous informer de l'inquiétude où est madame de votre santé; cela me donne occasion, Monsieur, de vous remercier des bontés que vous daignez avoir pour moi. Je vous supplie d'être persuadé de mon attachement et de mon respect.

WIART.

LETTRE XIII.

Mardi 30 septembre 1766, à 4 heures du matin, écrite de ma propre main avant la lettre que j'attends par le courrier d'aujourd'hui.

Non, non, vous ne m'abandonnerez point; si j'avais fait des fautes, vous me les pardon-

neriez, et je n'en ai fait aucune, si ce n'est en pensée ; car pour en parole ou en action, je vous défie de m'en reprocher aucune. Vous m'avez écrit, me direz-vous, des lettres portugaises, des élégies de madame de la Suze ; je vous avais interdit l'amitié, et vous osez en avoir ; vous osez me l'avouer : je suis malade, et voilà que la tête vous tourne ; vous poussez l'extravagance jusqu'à désirer d'avoir de mes nouvelles deux fois la semaine ; il est vrai que vous vous contentiez que ce fussent de simples bulletins en anglais, et avant que d'avoir reçu mes réponses sur cette demande, vous avez le front, la hardiesse et l'indécence de songer à envoyer Wiart à Londres pour être votre résident. Miséricorde ! que serais-je devenu ? j'aurais été un héros de roman, un personnage de comédie, et quelle en serait l'héroïne ? — avez vous tout dit, mon tuteur ? écoutez-moi à mon tour.

J'ai voulu vous envoyer Wiart ; ce projet n'était qu'une idée nullement extraordinaire dans les circonstances ou je l'aurais exécuté ; j'aurais eu la même pensée pour feu mon pauvre ami Formont, s'il avait été bien malade à Rouen, et qu'il n'eût eu personne pour me donner de ses nouvelles ; voilà votre plus

grand grief. Ah! un autre qui selon moi est bien pis, c'est l'ennui de mes lettres; vous y trouvez la fadeur, l'entortillé de tous nos plus fastidieux romans; peut-être avez-vous raison, et c'est sur cela que je m'avoue coupable. Je peux parler de l'amitié trop longtemps, trop souvent, trop longuement; mais, mon tuteur, c'est que je suis un pauvre génie; ma tête ne contient point plusieurs idées, une seule la remplit. Je trouve que j'écris fort mal, et quand on me dit le contraire, qu'on me veut louer, je dirais à ces gens-là : Vous ne vous y connaissez-pas, vous n'avez point lu les lettres de Sévigné, de Voltaire et de mon tuteur. Par exemple, celle du 22, où vous me traitez avec une férocité sarmate, est écrite à ravir : — mais venons à nos affaires; voilà le procès rapporté : soyez juge et partie, et je vous promets d'exécuter votre sentence : prescrivez-moi exactement la conduite que vous voulez que je tienne; vous ne pouvez rien sur mes pensées, parce qu'elles ne dépendent pas de moi, mais pour tout le reste vous en serez absolument le maître.

J'intercède votre sainte (1), je la prie d'ap-

(1) Madame de Sévigné.

paiser votre colère ; elle vous dira qu'elle a eu des sentiments aussi criminels que moi, qu'elle n'en était pas moins honnête personne; elle vous rendra votre bon sens, et vous fera voir clair comme le jour qu'une femme de soixante et dix ans, quand elle n'a donné aucune marque de folie ni de démence, n'est point soupçonnable de sentiments ridicules, et n'est point indigne qu'on ait de l'estime et de l'amitié pour elle. Mais finissons, mon cher tuteur, oublions le passé ; ne parlons plus que de balivernes, laissons à tout jamais les amours, amitiés et amourettes ; ne nous aimons point, mais intéressons-nous toujours l'un à l'autre sans nous écarter jamais de vos principes ; je les veux toujours suivre et respecter sans les comprendre ; vous serez content, mon tuteur, soyez-en sûr, et vous me rendrez parfaitement contente si vous ne me donnez point d'inquiétude sur votre santé, et si vous ne vous fâchez plus contre moi au point de m'appeler *Madame ;* ce mot gèle tous mes sens; que je sois toujours votre Petite ; jamais titre n'a si bien convenu à personne, car je suis bien petite en effet.

Ne *frémissez* point quand vous songez à votre retour à Paris ; souvenez-vous que je ne

vous y ai causé nul embarras, que j'ai reçu avec plaisir et reconnaissance les soins que vous m'avez rendus, mais que je n'en exigeais aucun. On s'est moqué de nous, dites-vous, mais ici on se moque de tout, et l'on n'y pense pas l'instant d'après.

Il me reste à vous faire faire une petite observation pour vous engager à être un peu plus doux et plus indulgent; ce sont mes malheurs, mon grand âge, et je puis ajouter aujourd'hui, mes infirmités; s'il était en votre pouvoir de m'aider à supporter mon état, d'en adoucir l'amertume, vous y refuseriez-vous? et ne tiendrait-il qu'à la première caillette maligne ou jalouse, de vous détourner de moi? Non, non, mon tuteur, je vous connais bien, vous êtes un peu fou, mais votre cœur est excellent; et quoiqu'incapable d'amitié, il vaut mieux que celui de tous ceux qui la professent: grondez-moi tant que vous voudrez, je serai toujours votre pupille malgré l'envie.

J'avais écrit tout cela de ma propre main, sans trop espérer qu'on pût le lire; Wiart l'a déchiffré à merveille, et si facilement que j'ai été tentée de vous envoyer mon brouillon, mais je n'ai pas voulu vous donner cette fatigue.

J'attends votre première lettre avec impatience pour savoir de vos nouvelles, mais avec tremblement : m'attendant à beaucoup d'injures, j'ai été bien aise de les prévenir, et je vous préviens que je n'y répondrai pas.

Mercredi 1er octobre, avant l'arrivée du courrier, et par conséquent point en réponse à votre lettre s'il m'en apporte, et que je ne puis encore avoir reçue.

Vous avez raison, vous avez raison, enfin toute raison ; je ne suis plus soumise, mais je suis véritablement convertie. Un rayon de lumière m'a frappée à la manière de St. Paul ; il en fut renversé de son cheval, et moi je le suis de mes chimères. Je ne sais de quelle nature elles étaient, quel langage elles me faisaient tenir ; mais j'avoue qu'elles devaient vous paraître ridicules, et l'effet qu'elles vous faisaient ne me choque plus aujourd'hui. Il y a déja quelque temps qu'en me figurant votre retour ici, je sentais que votre présence me causerait de l'embarras. Je me disais : oh! mon Dieu, pourquoi? et je trouvais que c'était vos réprimandes que mon jargon m'avait attirées qui me donneraient quelque honte. Brûlez toutes mes lettres (s'il vous en reste) qui

pourraient laisser traces de tous ces galimatias. Je suis votre amie, je n'ai jamais eu ni pensée ni sentiment par-delà cela, et je ne comprends pas comment j'étais tombée à user d'un langage que j'ai toujours fui et proscrit, et que vous avez toute raison de détester. Voilà donc un nouveau baptême, et nous allons être l'un et l'autre bien plus à notre aise.

J'ai fait connaissance avec deux ambassadeurs; celui de Venise, qui est un homme tout rond, tout franc; celui de Sardaigne (2), tout sensé, tout sérieux, qui a été deux ans dans votre pays et qui cause assez bien.

Nous allons perdre madame Greville (3); je ne veux pas vous écrire tout ce que j'en pense; je réserve à vous le dire.

Il me prend une terreur; c'est que vous ne voyiez que trop clairement que cette lettre a été écrite avant que j'aye reçu la vôtre. Si j'allais apprendre que vous êtes encore bien malade! — cette pensée me coupe la parole.

---

(2) M. de Marmora.

(3) ..... Macartney, femme de feu M. Fulke Greville. Elle mourut en 1789.

Mercredi, après l'arrivée du courrier.

Quelquefois les lettres qu'on doit recevoir le mardi n'arrivent que le jeudi ; je fermerai celle-ci après l'arrivée du facteur.

Oh, mon Dieu, que je suis contente! vous vous portez bien, voilà tout ce que je voulais ; vous jugerez par ce que j'ai écrit ce matin et hier, si je suis fâchée contre vous. Il ne me reste plus qu'à vous dire un mot : on ne croit point dans ce pays-ci, qu'on puisse être l'amant d'une femme de soixante et dix ans, quand on n'en est pas payé ; mais on croit qu'on peut être son ami, et je puis vous répondre qu'on ne trouvera nullement ridicule que vous soyiez le mien. Je ne vous garantirai pas que l'on ne vous fasse quelques plaisanteries, mais c'est faire trop d'honneur à notre nation que d'y prendre garde. Je ne sais d'où peuvent venir toutes nos craintes, et vous deviez bien me parler avec la même confiance que je vous parle. J'ai dans la tête que c'est quelque mauvaise raillerie de madame la duchesse d'Aiguillon à miladi Hervey (4), qui a troublé

(4) Marie Lepel, baronne d'Hervey, qui avait longtemps résidé à Paris, et qui fut dans une correspondance suivie avec la duchesse douairière d'Aiguillon.

votre tête; je n'y ai pas donné le moindre lieu. Il y a long-temps que je connais sa jalousie, mais elle n'est nullement dangereuse. Je ne me suis laissé aller à parler de vous avec amitié et intérêt qu'à mesdames de Jonsac et de Forcalquier qui vous aiment beaucoup l'une et l'autre, et sans jalousie.

LETTRE XIV.

Paris, dimanche 19 octobre 1766.

Jugez si je suis bien corrigée; j'ai été depuis le dimanche 5 jusqu'au jeudi 16, sans recevoir de vos nouvelles, sans proférer votre nom, et sans songer à vous écrire, si ce n'est en vous envoyant la suite de la Chalotais (1) par M. Jenkinson (2).

---

(1) *Mémoires de M. de la Chalotais, procureur-général au parlement de Bretagne, avec addition.* C'est le premier du nombre infini de pamphlets, factums et exposés, qui parurent sur l'infâme persécution que M. de la Chalotais souffrit de la part du duc d'Aiguillon, commandant pour le roi en Bretagne, et, sous ses ordres, de la part de M. de Calonne. — Ces mémoires sont datés du château de Saint-Malo, prison d'État, où leur auteur se trouvait si étroitement et si rigoureusement détenu, qu'il déclare les avoir écrits « *avec une*

J'ai reçu jeudi 16, deux lettres, l'une du 3, l'autre du 6, et hier, une du 10; toutes trois m'ont fait plaisir. La première (quoiqu'infiniment sèche) est celle qui m'en a fait le plus, parce qu'elle me tirait de l'inquiétude où j'étais de votre santé. La seconde n'était ni bien ni mal. La troisième est parfaite; il n'y a rien à redire, si ce n'est les louanges que vous m'y donnez. Oh! mon tuteur, pourquoi vous avisez-vous de flatter ma vanité? ne m'en avez-vous pas jugée exempte, et ne m'avez-vous pas traitée en conséquence? Si j'avais eu de l'amour-propre, il y a long-temps que vous l'auriez écrasé; mais c'est un sentiment que je n'ai point écouté avec vous; jamais votre franchise ne m'a blessée, jamais vous ne m'avez humiliée; je serai toujours fort aise que vous

---

» *plume faite d'un cure-dent, de l'encre composée* » *d'eau, de suif de cheminée, de vinaigre et de suie,* » *sur des papiers d'enveloppe de sucre et de chocolat;* » ils commencent ainsi : « *Je suis dans les fers, je trouve* » *le moyen de former un mémoire, je l'abandonne à* » *la providence. S'il peut tomber entre les mains de* » *quelque honnête citoyen, je le prie de le faire passer* » *au roi, s'il est possible, et même de le rendre pu-* » *blic pour ma justification et celle de mon fils.* »

(2) Le feu comte de Liverpool.

me disiez la vérité. Vos craintes sur le ridicule sont des terreurs paniques, mais on ne guérit point de la peur (3); je n'ai point une semblable faiblesse; je sais qu'à mon âge on est à l'abri de donner du scandale : si l'on aime, on n'a point à s'en cacher; l'amitié ne sera jamais un sentiment ridicule quand elle ne fait pas faire des folies; mais gardons-nous d'en proférer le nom, puisque vous avez de si bonnes raisons de la vouloir proscrire; soyons amis (si ce mot n'est point mal sonnant), mais amis sans amitié; c'est un système nouveau, mais dans le fond pas plus incompréhensible que la Trinité.

Vous vous portez donc bien? — voilà de quoi il est question; aucun de vos compatriotes ne pourra vous dire que j'en suis bien aise,

---

(3) Dans la lettre dont il est question, M. Walpole s'était exprimé sur ce sujet comme il suit : « Il y avait » long-temps avant la date de notre connaissance que » cette crainte de ridicule s'était plantée dans mon es- » prit, et vous devez assurément vous ressouvenir à » quel point elle me possédait, et combien de fois je » vous en ai entretenue. — N'allez pas lui chercher une » naissance récente. Dès le moment que je cessai d'être » jeune, j'ai eu une peur horrible de devenir un vieillard » ridicule. »

et s'ils étaient observateurs, ils auraient peut-être trouvé une sorte d'affectation dans l'indifférence que j'ai montrée quand ils ont parlé de vous. J'ai donné à souper à M. et à madame Fitzroy (4) et à mademoiselle Lloyd (5), à M. Selwyn (6 et à son petit milord (7); peut-être aurai-je ce soir ces deux derniers. Je les en ai laissés les maîtres; j'aimerais autant qu'ils ne vinssent pas, parce que je crains d'avoir beaucoup de monde; non seulement j'aurai madame d'Aiguillon sur qui je ne comptais pas, mais j'imagine qu'elle amènera M. de Richelieu (8). Je ferai vos compliments à madame de Forcalquier; elle se donne l'air d'être dans vos principes, mais elle n'est pas comme vous; elle joue ce qu'elle est, et vous, vous jouez ce que vous voulez être et ce que vous n'êtes pas.

Je fus jeudi dernier passer une partie de la journée et la soirée chez elle à une petite mai-

---

(4) Charles Fitzroy, le premier lord Southampton, et son épouse.

(5) Mlle. Rachel Lloyd, qui fut long-temps employée au palais de Kensington.

(6) Feu George Auguste Selwyn.

(7) Le présent comte de Carlisle.

(8) Le maréchal duc de Richelieu.

son qu'elle a à Boulogne ; j'y menai madame de Greville : je remets à vous dire ce que je pense de celle-ci, si jamais je vous revois ; mais je ne veux pas vous en écrire, si ce n'est que je lui trouve beaucoup d'esprit. Nous passâmes une très-agréable soirée. Le lendemain vendredi, je soupai chez la grand'maman, à qui je dis que j'avais eu de vos nouvelles ; elle s'informa avec empressement, me répéta qu'elle vous avait écrit, me demanda si vous me parliez d'elle ; je lui dis que non, elle fut fâchée, et n'en marqua pas moins de désir de vous revoir, et me chargea de vous faire des reproches : elle me marque beaucoup d'amitié, et comme elle n'en a point, et que je n'en ai pas plus pour elle, il nous est permis de nous dire les choses les plus tendres ; n'est-ce pas comme cela, mon tuteur, que vous l'entendez ?

Je soupai hier chez le président, avec mesdames de Jonsac, d'Aubeterre (9), et du Plessis-Châtillon (10) ; nous jouames à des

---

(9) La maréchale d'Aubeterre. Son mari était le frère aîné du comte de Jonsac, qui avait épousé la nièce du président Hénault.

(10) Madame du Plessis-Châtillon était la fille du mar-

petits jeux de couvent : je fis vos compliments au président et à madame de Jonsac : le pauvre président s'affaiblit terriblement ; il aura bien de la peine à passer l'hiver.

Voilà, mon tuteur, tout ce que je puis vous apprendre ; j'apprendrai apparemment, par votre première lettre, quand vous serez de retour à Londres. Ne vous embarrassez point de ce que je pense de vous ; laissez-moi mon libre arbitre sur mes pensées ; contentez-vous de diriger mes paroles et mes actions, et soyez parfaitement convaincu que ni les unes ni les autres ne vous attireront jamais aucun ridicule. Ne *frémissez* (11) point de revenir en France ; que ce ne soit point moi du moins, qui vous empêche d'y revenir ; tout ce que je vous dis n'est qu'après vos textes : il est vrai, vos lettres sont comme l'évangile, qui fournit des textes pour toutes les sectes. Si je ne craignais de faire une trop longue lettre, je vous intenterais un procès sur le jugement que vous portez de Montaigne (12). Adieu, mon tuteur.

---

quis de Torcy, ministre des affaires étrangères à la fin du règne de Louis XIV.

(11) Mot dont M. Walpole s'était servi dans une de ses lettres, et qui avait fort déplu à madame du Deffand.

(12) Il avait dit dans la lettre ci-dessus mentionnée, et

LETTRE XV.

Lundi, 20 octobre 1766.

Je suis dans une grande inquiétude ; M. Selwyn vint hier chez moi, et me dit qu'un Anglais avait reçu une lettre qui lui apprenait que M. Craufurd (1) était mort en Ecosse : je vous laisse à juger l'effet que cela me fit ; M. et madame Fitzroy et leur demoiselle (2) arrivèrent au même instant ; ils tachèrent de me persuader que cette nouvelle était fausse. Ce matin, à dix heures, un nommé M. Dickinson est venu chez moi ; il avait appris hier au soir le chagrin où j'étais, et il a eu la bonté d'aller aux informations, et par tout ce qu'il m'a rapporté, il en résulte que je suis dans le doute ; mais je vous avoue que je suis du moins bien inquiète, et que mon âme est

---

qui était datée de Bath : « Je lis les Essais de Montaigne, et » m'en ennuie encore plus que de Bath ; — c'est un vrai » radotage de pédant ; une rapsodie de lieux communs, » même sans liaison. — Son Sénèque et lui se tuent à » apprendre à mourir, — la chose du monde qu'on est » le plus sûr de faire sans l'avoir appris. »

(1) M. John Craufurd, d'Auchinames, en Écosse.

(2) Mlle. R. Lloyd.

bien troublée, non seulement par rapport à M. Craufurd, que j'estime et que j'aime beaucoup, mais cela m'a jeté un noir dans l'âme sur tout ce qui m'intéresse. Ah, mon Dieu ! que vous avez bien raison ! l'abominable, la détestable chose que l'amitié ! par où vient-elle ? à quoi mène-t-elle ? sur quoi est-elle fondée ? quel bien en peut-on attendre ou espérer ? Ce que vous m'avez dit est vrai, mais pourquoi sommes-nous sur terre, et surtout pourquoi vieillit-on ? Oh, mon tuteur, pardonnez-le moi, je déteste la vie.

J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi ; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressorts qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir ; chacun jouait son rôle par habitude : madame la duchesse d'Aiguillon crevait de rire, madame de Forcalquier dédaignait tout, madame de la Valière (3) jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires ; je

(3) La duchesse de la Valiere, fille du duc d'Usez ; elle avait été une des plus belles femmes de France, et a conservé sa beauté dans un âge fort avancé. Elle est morte vers 1793, âgée de quatre-vingts ans.

pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions ; que je m'étais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée ; que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne ; que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même. On désire un appui, on se laisse charmer par l'espérance de l'avoir trouvé ; c'est un songe que les circonstances dissipent et qui font l'effet du réveil. Je vous assure, mon tuteur, que c'est avec remords que je vous peins l'état de mon âme ; je prévois non seulement l'ennui, mais à qui puis-je avoir recours ? Vous penserez, si vous ne l'articulez pas, pourquoi faut-il que ce soit à moi ? pourquoi faut-il que des soins, des attentions que la bonté de mon caractère m'ont porté à avoir, ayent pour moi l'inconvénient d'être devenus l'objet d'une correspondance aussi triste ? Vous avez raison, mon tuteur, et vous aurez grande patience si vous consentez à la continuer.

Le frère (4) du duc de Buccleugh mourut hier

(4) Le lord Henri Scott.

après dîner : les Georges (5) sont revenus (6) pour consoler le duc; il loge chez eux, et il est dans la plus excessive douleur : je crois qu'ils partiront tous vendredi.

Je compte faire partir ce soir cette lettre avec l'histoire de M. Hume et de Jean-Jacques; les éditeurs passent pour être le baron d'Holbach et M. Suard (7), mais tout le monde y reconnaît d'Alembert. Pour madame de Luxembourg, elle ne doute pas que la préface ne soit de M. Hume; cela serait bien ridicule de se louer soi-même de cette force : ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il a fourni des faits, et qu'elle lui a été communiquée. Tous ces gens-là sont bien modestes et bien philosophes, et justifient bien le choix qu'ils ont fait de leurs idoles et de la protection qu'elles leur accordent. A l'égard de la déclaration de M. d'Alembert, vous verrez combien il vous désapprouve (8), et qu'il ne veut

(5) Lord et lady George Lenox. Il était le frère unique du feu duc de Richmond.

(6) D'Aubigni, terre de son frère le duc d'Aubigni.

(7) Qui fut ensuite de l'académie française.

(8) Relativement à la lettre de M. Walpole à Rousseau, sous le nom du roi de Prusse, qui avait été écrite et répandue à Paris, et dans la composition de laquelle

pas vous faire l'honneur du style; il dit que vous convenez de le devoir à une personne que vous ne voulez pas nommer, mais qu'elle devrait bien se faire connaître : madame de Luxembourg m'a dit que c'était apparemment moi qu'il voulait désigner; — cela pourrait bien être, Madame, lui ai-je répondu; je ne doute pas que ce ne soit son intention, mais je ne vois pas bien pourquoi ni moi ni tout autre devraient bien se faire connaître; mais lui, d'Alembert, devrait nommer les gens à qui M. Walpole a dit qu'il avait fait corriger le style de sa lettre; je suis très-certaine que telle qu'elle est, elle est entièrement de lui, parce

---

on supposa qu'il avait été assisté par madame du Deffand; mais cette supposition n'était point fondée, ainsi qu'on le verra par l'extrait d'une lettre adressée au maréchal Conway.

« Je m'amusai un soir dans la société de madame » Geoffrin à plaisanter sur les prétentions et les contra- » dictions de Rousseau, et avançai quelques proposi- » tions qui divertirent la compagnie. De retour chez » moi, j'en formai une lettre que je fis voir le lende- » main matin à Helvétius et au duc de Nivernois, qui » en furent si contents, qu'après m'avoir indiqué quel- » ques fautes de langage à corriger, ils m'engagèrent à » la faire voir. » *Voyez* OEuvres du lord Orford, t. V, pag. 129.

qu'il me l'a dit, et que je le connais incapable du plus petit mensonge. — Que pensez-vous de tout cela? m'a-t-elle dit. — Que rien n'est plus misérable, madame, et plus rempli de puérilités et sottes vanités : — et ajoutez de venin, m'a-t-elle dit.

Ah! que les hommes sont foux! qu'ils sont méchants! et qui pis est, qu'ils sont ennuyeux!

J'ai regret de laisser les deux tiers de cette page, mais en vérité je n'ai plus rien à dire, si ce n'est de vous recommander d'avoir le soin le plus excessif de votre santé; car quoique sans amitié, je suis toute capable de mourir de douleur si je perdais ce qui m'est aussi indifférent que vous.

LETTRE XVI.

Paris, 27 octobre 1766.

Pour commencer ainsi que vous, je ne suis pas contente, mon tuteur, que vous fassiez faux bond à la prudence, en finissant vos eaux huit ou dix jours plus tôt qu'il ne serait à propos pour qu'elles vous fissent du bien. Vous avez toujours des maux d'estomac, des langueurs;

vous me paraissez dans le même état où vous étiez avant de tomber dans les grands accidents où vous avez pensé succomber. Loin de faire ce qu'il faudrait pour les prévenir, vous vous jetez tout au travers les choux ; vous allez entrer au parlement. Je me suis fait expliquer quelle était la vie que cela faisait mener ; je vous crois un homme perdu ; jamais vous ne résisterez à tous les inconvénients qui surviennent ; des séances quelquefois de huit ou dix heures, une chaleur infernale dans la salle, un froid glacial quand on en sort ; voilà le physique. Une agitation d'esprit, toutes les passions en mouvement ; voilà le moral. Mon pauvre tuteur n'a certainement pas la force de résister à tout cela.

Je suis très-contente de la Milady Georges (1); elle m'a fort bien fait tous ces derniers temps-ci ; elle a un certain revêche qu'on est flatté d'apprivoiser ; c'est elle qui vous rendra cette lettre avec la brochure dont je vous ai parlé. La déclaration de d'Alembert aux éditeurs est trouvée de la dernière imperti-

(1) Lady Louise Ker, sœur du marquis de Lothian, et mariée au lord George Lenox, frère unique du défunt duc de Richmond.

nence. J'ai du regret à madame Greville ; c'est une femme qui a véritablement beaucoup d'esprit, mais je n'ai point voulu précipiter mon jugement sur son caractère ; je veux savoir de vous ce que j'en dois juger : les apparences m'en ont donné bonne opinion : j'ai cru remarquer que nous évitons également l'une et l'autre de parler de vous ; la conduite était semblable, mais les motifs pouvaient bien être différents. Je crois sa situation malheureuse, son âme sensible ; j'ai trouvé des rapports entre nous qui ne m'ont cependant point entraînée à aucune confiance ; nous nous sommes plû mutuellement en nous observant et en nous tenant l'une et l'autre dans une assez grande réserve. Madame de Mirepoix fait un grand cas d'elle, et m'en a fait de grands éloges.

Madame d'Aiguillon me dit hier que madame Hervey lui mandait que vous vous portiez à merveille, et que vous lui aviez écrit de Bath la lettre la plus charmante et la plus gaie : pour celles que vous m'écrivez, mon tuteur, je les trouve d'un genre tout particulier ; tout y est nouveau, tout y est neuf ; vos réflexions sur la prudence, ce qu'elle devait être dans l'âge d'or, ce qui la rend

vertu aujourd'hui est senti, pesé, et d'une vérité extrême (2).

Je suis bien sûre que vous vous accoutumerez à Montaigne ; on y trouve tout ce qu'on a jamais pensé, et nul style n'est aussi énergique : il n'enseigne rien, parce qu'il ne décide de rien ; c'est l'opposé du dogmatisme : il est vain, et tous les hommes ne le sont-ils pas ? et ceux qui paraissent modestes, ne sont-ils pas doublement vains ? le *je* et le *moi* sont à chaque ligne, mais quelles sont les connaissances qu'on peut avoir, si ce n'est pas le *je* et le *moi ?* Allez, allez, mon tuteur, c'est le seul bon philosophe et le seul bon métaphysicien qu'il y ait jamais eu. Ce sont des rapsodies, si vous voulez, des contradictions perpétuelles, mais il n'établit aucun système ; il cherche, il observe, et reste dans le doute : il n'est utile à rien, j'en conviens, mais il détache

(2) M. Walpole avait dit : « Je suis charmé que vous » commenciez à faire bon accueil à la prudence. Il ne » vous manquait que cette..... mais non, ce n'est pas » vertu ; ce n'est qu'une cuirasse qui sert de garde contre » les méchants. Il fallait que le monde fourmillât de » crimes, avant qu'on eût pensé à ériger la prudence » en vertu. Si jamais il y eut un siècle d'or, la prudence » aurait dû passer pour de la fausse monnaie. »

de toute opinion, et détruit la présomption du savoir.

Adieu, mon tuteur; je crois que ma lettre du 21 vous aura fort déplu, mais je vous avertis que si vous m'appelez jamais *Madame*, je ne vous appellerai jamais mon tuteur : je ne puis souffrir de votre part aucune punition; pour des réprimandes, à la bonne heure.

Ah! mon Dieu! je me rappelle que vous me dites que si j'étais malade, vous m'enverriez votre Wiart; comment pouvez-vous faire aujourd'hui une plaisanterie de ce qui vous a précédemment pensé coûter la vie, et vous avait inspiré pour moi la plus horrible aversion? Cela est fâcheux, mon tuteur, mais vous avez certainement des accès de folie : je ne veux point croire que la politique aujourd'hui soit de ce nombre, mais j'en aurais cependant quelque soupçon, par la certitude que j'ai de votre désintéressement personnel : vous êtes un être bien singulier, qu'il faudrait n'avoir jamais connu, si on ne doit jamais le revoir.

LETTRE XVII.

Paris, jeudi 30 octobre 1766.

Ah! quelle folie, quelle folie, d'avoir des amis d'outre-mer, et d'être dans la dépendance des caprices de Neptune et d'Éole! joignez à cela les fantaisies d'un tuteur, et voilà une pupille bien lotie. Il n'y a point eu de courrier ces jours-ci; je m'en consolerais aisément si je n'étais pas inquiète de votre santé. Je vous assure qu'il n'y a plus de votre individu que ce seul point qui m'intéresse; d'ailleurs, je crois que je ne me soucie plus de vous, mais il m'est absolument nécessaire, aussi nécessaire que l'air que je respire, de savoir que vous vous portez bien : il faut que vous ayez la complaisance de me donner régulièrement de vos nouvelles par tous les courriers: remarquez bien que ce ne sont point des lettres que j'exige, mais de simples bulletins : si vous me refusez cette complaisance, aussitôt je dirai à Wiart: partez, prenez vos bottes, allez à tire-d'aile à Londres, publiez dans toutes les rues que vous y arrivez de ma part, que vous avez ordre de résider auprès de Horace Walpole, qu'il est mon tuteur, que je suis sa pupille, que j'ai

pour lui une passion effrénée, et que peut-être j'arriverai incessamment moi-même, que je m'établirai à Strawberry-Hill, et qu'il n'y a point de scandale que je ne sois prête à donner.

Ah! mon tuteur, prenez vite un flacon; vous êtes prêt à vous évanouir; voilà pourtant ce qui vous arrivera, si je n'ai pas de vos nouvelles deux fois la semaine.

Je ne doute pas que vous ne soyiez persuadé que la personne de France qui vous aime le mieux, c'est moi; eh bien, vous vous trompez; il y en a une autre qui vous aime cent fois davantage, et d'un amour si aveugle, qu'elle ne vous croit aucun défaut, et certainement je ne suis pas de même : avant de vous la nommer, il faut que je vous y prépare par une petite histoire que peut-être vous savez, car tout Paris la sait; mais vous pouvez l'avoir oubliée, et le pis, c'est que vous l'entendiez pour la seconde fois : — la voici.

L'archevêque de Toulouse avait un grand-père, ce grand-père était mon oncle, cet oncle était un sot, et ce sot m'aimait beaucoup; il me venait voir souvent. Un jour il me dit : ma nièce, je vais vous apprendre une chose qui vous fera grand plaisir; il y a un homme de beaucoup d'esprit, du plus grand mérite, qui

fait de vous un cas infini ; il vous est parfaitement attaché ; vous pouvez le regarder comme votre meilleur ami, vous le trouverez dans toute occasion ; il n'a pas été à portée de vous dire lui-même ce qu'il pense pour vous, mais je me suis chargé de vous l'apprendre. Ah! mon oncle, nommez-le moi donc bien vite. C'est, ma nièce, . . . c'est *le sacristain des Minimes*. Eh bien, mon tuteur, cette personne qui vous aime tant, c'est mademoiselle Dévreux (1); c'est à son état qu'il faut attribuer cet apologue, car sa personne et son mérite la rendent bien préférable à toutes les princesses, et idoles de comtesses. Cette pauvre Dévreux vous adore, et elle ne veut pas que je sois jamais fâchée contre vous ; elle trouve que vous avez toujours raison.

Savez-vous, mon tuteur, à quoi je vais m'amuser ? à faire des portraits. Je fis hier celui de l'archevêque de Toulouse (2); on le lui lut en lui donnant à deviner de qui il était ; il s'y reconnut, comme s'il s'était vu dans un miroir. Si vous le connaissiez davantage, je vous en-

(1) Femme de chambre de madame du Deffand.

(2) Son petit neveu. Ce portrait se trouve dans le quatrième volume de ce recueil.

verrais ce portrait, et je ne sais si je ferais bien, car vous ne faites pas grand cas des productions de ma Minerve. Je pourrai bien quelque jour chercher à vous peindre, mais je ne sais pas si je vous connais bien ; enfin, nous verrons.

Votre parlement me tourne la tête ; quelle idée il vous a pris de vous jeter dans le chaos des affaires ! mais à quoi servirait tout ce que je pourrais vous dire sur cela ? qu'à vous impatienter et à augmenter le dégoût que je m'aperçois que depuis long-temps vous avez pris pour moi : faites donc ce que vous voudrez ; je n'exige de vous que des bulletins de votre santé.

Vendredi à 2 heures.

Un ange ou un diable m'apporte votre lettre de Strawberry-Hill, du 22 : c'est celle qui devait arriver le mardi 28. Je ne puis vous peindre quel est mon étonnement, premièrement de ce que je ne comptais en recevoir que demain, ou même dimanche ; et ce qui me surprend à l'excès, c'est ce qu'elle contient. Quoi donc, *Monsieur*, êtes-vous devenu tout-à-fait fou ? Voulez-vous m'éprouver ? voulez-vous déranger ma tête ? que prétendez-vous ? *que voulez-vous de moi ? n'avez-vous pas qua-*

rante-neuf ans? n'en ai-je pas *soixante et dix?* Est-il permis, à ces âges-là, d'avoir des *sentiments*? Qu'est-ce que c'est que ceux de l'amitié? ce n'est qu'un amour déguisé qui couvre de ridicule. Qu'est-ce que c'est encore que cette inquiétude sur ma santé? que vous importe que je vive ou que je meure? votre projet est-il de me voir? n'êtes-vous pas uniquement occupé de la chose publique? serait-il raisonnable que vous l'abandonnassiez pour moi, quand vous consentez à y sacrifier votre vie? Ah! *Monsieur*, faites des réflexions solides, et ne m'exposez pas au *ridicule* de laisser croire que je compte sur votre amitié. Ne dois-je pas penser tout cela? — Mais non, non, mon tuteur, je suis bien loin de le penser; votre lettre me charme et ne me surprend pas; vos injures, vos duretés, vos cruautés même ne m'ont point fait méprendre à la bonté et à la sensibilité de votre cœur; — mais je ne veux pas vous en dire davantage; vous êtes sujet à des retours qui me mettent en garde contre moi-même et contre vous : tout ce que je me permets de vous dire, c'est que je suis heureuse dans ce moment-ci, mais que je pourrais l'être bien plus parfaitement si vous le vouliez : je n'articulerai point ce qu'il fau-

drait que vous fissiez pour cela ; vous le devinez de reste.

Ce que vous me dites de M. Selwyn est parfait (3) ; j'y ajoute qu'il n'a que de l'esprit de tête, et pas un brin du cœur ; vous définiriez bien mieux que moi ce que je veux dire.

Votre lettre m'a si fort troublée, que je suis comme si j'étais ivre : je remets à demain à continuer celle-ci.

Samedi 1er novembre à 4 heures.

C'est un malheur pour moi, et un très-grand malheur, que l'amitié que j'ai prise pour vous. Ah! mon Dieu, qu'elle est loin du roman, et que vous m'avez peu connue quand vous m'en avez soupçonnée! je ne vous aime que parce que je vous estime, et que je crois avoir trouvé en vous des qualités que depuis cinquante ans j'ai cherchées vainement dans tout autre ; cela m'a si fort charmée, que je n'ai pu me défen-

(3) M. Walpole avait dit : « De tous les Anglais que » vous verrez, c'est M. Selwyn qui a le plus véritablement de l'esprit ; mais il faudra le démontrer ; faites » en sorte qu'il vous parle mauvais français. Il fait tant » d'efforts pour parler votre langue en vrai académicien, » qu'il oublie totalement d'y joindre des idées. C'est un » beau vernis pour faire briller des riens. »

dre de m'attacher à vous, malgré le bon sens qui me disait que je faisais une folie et que nous étions séparés par mille obstacles ; qu'il était impossible que je vous allasse trouver, et que je ne devais pas m'attendre que vous eussiez une amitié assez forte pour quitter votre pays, vos anciens amis, votre Strawberry-Hill pour venir chercher, quoi ? une vieille Sibylle, retirée dans le coin d'un couvent. Ah ! je me suis toujours fait justice dans le fond de mon âme. Votre lettre de Chantilly m'avait donné de l'espérance, mais presque toutes celles qui l'ont suivie l'ont si bien détruite, que votre dernière (qui est charmante), ne peut la faire renaître. Non, je ne vous reverrai plus ; vous vous annoncez pour le mois de février ; mille et mille inconvénients surviendront de votre part ; et puis ne peut-il pas y en avoir un bien grand de la mienne ? Ah ! mon tuteur, j'aurais bien désiré, qu'avant le grand voyage que je ne suis pas bien éloignée de faire, vous en eussiez pu faire un en France. Vous voyez à quel point je suis triste ; ne m'en sachez pas mauvais gré, et donnez-moi la liberté de me montrer à vous telle que je suis. — Y a-t-il un autre plaisir, un autre bonheur, que d'épancher son cœur avec un ami sur lequel on

compte uniquement? Adieu, mon tuteur; le papier me manque.

LETTRE XVIII.

Paris, 20 novembre 1766.

Mes numéros (1) vont grand train; ils courent comme un lièvre, tandis que les vôtres marchent à pas de tortue : mais cela est dans l'ordre; votre intention n'est pas de m'attraper; vous serez à cinquante quand je serai à cent, et sans lire nos lettres, les dates suffiront pour faire notre histoire. Vous m'avez demandé votre portrait, j'ai cru que c'était la chose impossible; mais comme il faut que je fasse vos volontés, et que je me soumette à toutes vos fantaisies, je viens de vous peindre : c'est une vraie enluminure; vous n'en serez pas content; il est mal écrit, mais comme il n'y aura que vous qui le verrez, je ne me soucie pas qu'il soit plus éloquent. Je n'ai ni médité, ni réfléchi pour le faire; mandez-moi naturellement si vous en êtes content (2); la vérité, la vérité

(1) M. Walpole et madame du Deffand numérotaient tous deux leurs lettres.

(2) Voyez ce portrait dans le quatrième volume de ce recueil.

est tout ce que je désire et que j'attends de vous ; c'est votre langage ordinaire, et je m'aperçois dans ce moment que c'est un article que j'ai omis dans votre portrait : c'est pourtant de toutes vos bonnes qualités celle dont je fais le plus de cas, et qui m'attache le plus à vous.

Il faut, mon tuteur, que vous ayez une complaisance; c'est de faire mon portrait et de n'avoir aucun ménagement pour mon amour-propre; je vous en saurai un gré infini; que ce soit au courant de la plume; cela ne sera point inutile, et nous nous en trouverons peut-être fort bien l'un et l'autre.

M. de la Chalotais est à la Bastille (3), ainsi que tous les autres prisonniers : je ne suis point en état de vous rendre compte de tout ce qui regarde cette affaire; je ne saurais m'occuper que de ce qui m'intéresse.

Je soupai l'autre jour chez madame d'Aiguillon (4); elle nous lut la traduction de la lettre d'Héloïse de Pope, et d'un chant du poème de Salomon, de Prior; elle écrit admi-

---

(3) Par la vengeance du duc d'Aiguillon.

(4) La mère du duc d'Aiguillon, dont le caractère, à ce qu'il paraît, ne ressemblait nullement au sien.

rablement bien ; j'en étais réellement dans l'enthousiasme : dites-le à miladi Hervey, je ne serais pas fâchée que cela revînt à madame d'Aiguillon. Je voudrais aussi que vous fissiez de temps en temps quelque mention de moi aux Guerchy (5). — N'approuvez-vous pas ce désir de conciliation?

Votre duchesse de Northumberland (6) est ici depuis cinq ou six jours; elle ne fait pas encore grand bruit.

LETTRE XIX.

Dimanche 4 janvier 1767.

Ah! ne vous épuisez plus en imprécations contre l'amitié. Pourquoi me rappeler sans cesse tout ce que vous m'avez dit et écrit qui pouvait me détourner d'en prendre pour vous? que vous importe ce que je pense quand vous êtes libre de penser ce que vous voulez? C'est, dites-vous, la peur que je ne me rende malheureuse; c'est une précaution que vous prenez pour moi dans le genre de celle de Gri-

(5) La famille du comte de Guerchy, alors ambassadeur de France en Angleterre.

(6) Élisabeth Seymour, duchesse de Northumberland, mère du duc actuel de ce nom.

bouille, qui se jetait dans l'eau de peur de la pluie (1).

J'aurais des choses infinies à vous raconter, qui, selon toute vraisemblance (si vous étiez fait comme un autre), devraient vous être fort agréables ; mais on ne sait sur quel pied danser avec vous : ainsi j'ai résolu de remettre à vous dire à vous-même, quand je vous reverrai, toutes ces sortes de choses : je ne veux rien hasarder dans mes lettres.

Je suis persuadée que vous n'êtes point content de votre portrait ; quand je serai en humeur, j'y retoucherai : je retrancherai d'abord tout ce qui peut avoir rapport à moi, parce qu'en effet cela le gâte, et que cela est très-ridicule ; excepté cela, je n'y ferai aucun changement : vous pouvez ne vous y pas reconnaître, mais c'est ainsi que je vous vois.

Vous recevrez dans le paquet que vous portera M. Selwyn le portrait de la grand'maman (2) ; j'imagine que vous en serez content, quoique je n'aye point un style original comme vous : ce que j'écris est sans feu et sans vie,

---

(1) Proverbe français.

(2) Le portrait de la duchesse de Choiseul. *Voyez* le quatrième volume de ce recueil.

mon style sent l'imitation; s'il est assez correct, dont je doute fort, il est lâche et froid, je le sais bien; c'est ce qui vous déplaît souverainement, et vous avez raison. N'allez pas croire que je quête des louanges; je n'en veux de vous moins que de personne. Vous me combleriez de plaisir si vous preniez la peine de faire de moi un portrait à la rigueur. Pourquoi, quand vous êtes seul à Strawberry-Hill, n'auriez-vous pas cette complaisance? N'allez pas me faire un crime de cette demande.

J'ai quelque petit chagrin de voir partir M. Selwyn; je ne l'ai pas vu fort souvent; je le trouve assez aimable; il est malin, mais je ne le crois pas méchant. Je n'ai encore vu qu'une fois milady S***; elle ne partira que dans trois semaines ou un mois; elle me paraît aimable, mais elle est bien jeune; j'ai vu davantage l'ambassadrice (3): elle a beaucoup de babil et de politesse; je n'ai eu nulle conversation avec l'ambassadeur; ils logent tout auprès de chez moi, et vraisemblablement je les verrai assez souvent.

---

(3) La jeune vicomtesse Rochford; le lord Rochford était, dans ce temps, ambassadeur d'Angleterre en France.

Je vous prie de me mander si vous avez connaissance d'une brochure en deux volumes, qui a pour titre : « *Testament du chevalier Robert Walpole* (4). Il y a au commencement vingt ou trente lettres de monsieur votre père; mon opinion est qu'elles sont de lui, mais qu'il y en a deux ou trois de falsifiées, et que le commencement du testament est aussi de lui : je mettrai cette brochure dans le paquet que vous portera M. Selwyn; j'y joindrai les mémoires du procès de la Chalotais, votre traduction des Patagons (5), et les lettres de madame de Sévigné, sur M. Fouquet (6), que

(4) C'était une pièce forgée à Paris, à laquelle M. Walpole fit une réponse sous le titre de *Detection of a late Forgery*, etc., et qu'on trouve dans le second volume de ses œuvres in-4°.

(5) Le chevalier Redmond, officier irlandais au service de France, avait traduit la lettre de M. Walpole sur les Patagons, qui se trouve dans le second volume de ses œuvres in-4°.

(6) On avait dit à M. Walpole que madame de Sévigné avait écrit une relation du procès de M. Fouquet; madame du Deffand lui répondit : « Il n'y a point de » procès de M. Fouquet par madame de Sévigné; mais » il y a une petite brochure de quelques-unes de ses » lettres où il en est question. »

Ces lettres, adressées à M. de Pomponne, ont été pu-

j'ai fait copier, n'ayant pas pu en trouver un exemplaire imprimé. Mandez-moi si vous voulez *le Philosophe ignorant* de Voltaire; je vous l'enverrai par milady S***; enfin, chargez-moi de toutes vos commissions; cela ne tire à aucune conséquence.

LETTRE XX.

Dimanche matin, 18 janvier 1767.

Enfin M. Selwyn part aujourd'hui à midi, chargé de deux paquets pour vous; il prétend qu'il sera vendredi à Londres, et qu'il vous les remettra le même jour.

Je prie le bon Dieu de vous mettre dans une disposition favorable, et de vous rendre un lecteur bénévole; vous verrez du moins qu'il n'est pas impossible, et qu'il est même très-facile d'écrire, quoiqu'il semble qu'on manque de sujet: il n'y a qu'à se laisser aller à dire tout ce qui passe par la tête.

Ah! mon Dieu, que la tête de ce pauvre président est en mauvais état! Je viens de recevoir un billet de sa propre main, dans lequel

---

bliées depuis dans l'édition des Lettres de madame de Sévigné, donnée à Paris par M. Grouvelle, en 1806.

il me raconte une chute qu'il fit hier dans sa chambre, dont il m'avait fait lui-même le récit hier au soir ; il n'a plus du tout de mémoire ; cela me serre le cœur, et me dégoûte bien de la vie. Peut-on désirer de vieillir ? Mais parlons d'autres choses.

Je soupai hier au soir chez madame de Forcalquier ; il y avait la duchesse de Villeroi (1), avec qui j'ai lié connaissance. Je l'ai priée à souper demain chez le président, et je la prierai dans huit jours à souper chez moi : elle ne devine pas mon intention ; c'est à cause des comédies qu'elle a souvent chez elle, où joue mademoiselle Clairon (2) ; et puis c'est une hurluberlue, un drôle de corps, que vous ne serez pas fâché de connaître ; elle ne donne point dans l'*idolâtrie* (3) ; enfin, si cela n'est pas excellent, cela est du moins sans inconvénient.

La maréchale de Mirepoix donne vendredi un bal à tous les jeunes gens de la cour et de la ville. Sa figure suit la marche ordinaire, et elle atteindra soixante ans au mois d'avril

(1) Sœur du duc d'Aumont.

(2) Qui était retirée du théâtre.

(3) Elle veut dire qu'elle n'était pas de la société du prince de Conti, au Temple.

prochain ; mais son esprit rétrograde, et aujourd'hui il n'a guère plus de quinze ans ; il est inoui d'avoir une aussi mauvaise tête. Elle est brouillée avec M. de Choiseul ; elle a refroidi tous ses amis, ses connaissances, et elle a éteint la tendre amitié que j'avais pour elle ; il me reste encore quelque pointe de goût, mais je ne m'y livrerai pas. J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître ; je suis cependant fort bien avec elle, ainsi qu'avec l'autre maréchale (4) ; mais de ces amis-là, je dis comme Socrate : *mes amis, il n'y a point d'amis.* Ce mot-là est très-bon quand il est bien placé.

A propos de Socrate, nous avons ici un comte de Paar, qui a, dit-on, une grande figure triste et froide ; il grassèye les rr, parle très-lentement et en hésitant. Il disait l'autre jour chez le président : Quel est ce Socrif qui s'empoisonna en mangeant ou buvant des cigales ? Eh bien, j'aime mieux entendre ces choses-là que les excellentes maximes de morale de madame de Verdelin (5), les savantes dissertations de madame d'Houtetot (6),

(4) De Luxembourg.

(5) Madame de Verdelin, dame qui fréquentait beaucoup la maréchale de Luxembourg.

(6) *Voyez* le récit que J. J. Rousseau fait de sa passion

les remarques fines de madame de Montigny (7) : j'en ajouterais encore bien d'autres, mais vous me gronderiez.

Enfin, mon tuteur, j'ai le malheur de passer pour un bel-esprit, et cette impertinente et malheureuse réputation me met en butte à tous les étalages et à toute l'émulation de ceux qui y prétendent. Je leur romps souvent en visière, et voilà l'occasion où je m'écarte de vos préceptes de prudence. Cependant, hier, chez le président, je fus d'une sagesse admirable ; je me dis : Je suis à la comédie ; écoutons les acteurs, et gardons-nous bien de devenir actrice en leur disant un seul mot : je m'en allai avec la tranquillité de la bonne conscience, c'est-à-dire avec la sécurité de n'avoir choqué personne.

Je ne fermerai ma lettre qu'à six heures du soir. Que sait-on ? — j'en recevrai peut-être

---

romanesque pour cette dame, et sa conduite envers elle, dans le tome III, p. 304, de ses Confessions. Elle atteignit un grand âge, toujours fidèlement attachée à M. de Saint-Lambert, l'ami dont Rousseau avait cherché en vain à la détacher. Il est mort en 1802 ; et elle ne lui a survécu que deux ou trois ans.

(7) L'épouse de M. de Montigny-Trudaine, fils de M. de Trudaine, intendant des finances.

une d'ici à ce temps-là qui me fera ajouter quelque chose à celle-ci. Sinon, adieu, tout est dit.

LETTRE XXI.

Jeudi, 22 janvier 1767.

Le courrier d'Angleterre arriva hier et ne m'apporta rien. Je fus, suivant ma louable coutume, fort inquiète, mais je résistai à l'envie que j'avais de vous écrire, ne voulant pas vous accabler.

Venons à mon portrait (1); il est le plus charmant du monde; mais ce qui m'en plaît le plus, c'est — *Censeur, tais-toi, etc.*; cela fait que je me flatte que vous pensez ce qui précède. Mais, mon tuteur, ce n'est pas comme cela que je voudrais être peinte par vous; je voudrais entendre des vérités dures; c'est-à-dire, que vous ne me fissiez grâce d'aucun de mes défauts, tel que vous l'auriez fait dans vos moments de colère. N'y en aurait-il point un par hasard? Si cela était vrai, en-

(1) Le portrait en vers de madame du Deffand, par M. Walpole, commençant par ces mots:

Where do wit and memory dwell;

et publié dans le tome IV, p. 385, de l'édition in-4° de ses œuvres.

voyez-le moi; soyez bien sûr que vous ne me fâcherez point. Je ne compterais point sur vous, si je n'étais pas bien persuadée que vous me voyez telle que je suis, et par conséquent parfaitement imparfaite. Je suis convaincue que je vous plairais bien moins si j'étais exempte de défauts; j'en juge par la grand'maman; je l'aimerais bien mieux si, avec toutes ses vertus, elle avait quelques faiblesses; elle s'est trop perfectionnée elle-même; toutes les qualités qu'on acquiert ne sont pas d'un aussi grand prix que les premiers mouvements. Mais pour vous, mon pauvre tuteur, vous me serrez le cœur quand vous vous épanchez sur la haine que vous avez pour le genre humain. Comment est-il possible que vous ayiez eu tant de sujet de vous en plaindre? Vous avez donc rencontré des monstres, des hyènes, des crocodiles? Pour moi, je n'ai rencontré et je ne rencontre encore que des fous, des sots, des menteurs, des envieux, quelquefois des perfides; eh bien, cela ne m'a pas découragée, et ma persévérance à croire qu'il n'était pas impossible de trouver un honnête homme, me l'a fait rencontrer. Ne vous avisez pas de me demander qui c'est; c'est un secret que je ne révélerai ni à vous ni à personne : je vois bien que vous

croyez le deviner; si cela est, je m'en lave les mains, ce n'est pas ma faute.

Voyez ce que vous aurez pour aujourd'hui; je voulais vous parler de vous et de moi; demain nous dirons autre chose; cette lettre se continuera jusqu'à dimanche inclusivement.

Vendredi 23.

Voulez-vous savoir nos nouvelles? madame de Mirepoix donne aujourd'hui un bal à l'hôtel de Brancas; il y a vingt-quatre danseurs et vingt-quatre danseuses; les habits sont de caractères chinois, indiens, matelots, vestales, sultanes, etc., etc., etc. Chaque femme a son partner; les danseurs et danseuses sont divisés en six bandes, chaque bande de quatre hommes et quatre femmes. M. le duc de Chartres (2) et madame d'Egmont (3) sont à la tête de la première. On répète les danses depuis huit jours chez madame de Mirepoix. La coupable et infortunée madame de Stainville, qui devait figurer avec M. d'Hénin (4), a été tous les

(2) Le dernier duc d'Orléans.

(3) La comtesse d'Egmont était fille du maréchal duc de Richelieu.

(4) Le prince d'Hénin, frère cadet du prince de Chimay, et neveu de madame de Mirepoix.

jours à ces répétitions. Mardi elle soupa chez madame de Valentinois, avec toutes ses compagnes et camarades de danse; elle était fort triste; elle avait les yeux remplis de larmes; ce n'était pas sans sujet, car à trois heures du matin, son mari la fit entrer dans une chaise avec lui pour la mener à Nancy, et la confiner dans un couvent (5). Vous conviendrez que la prudence ne peut aller plus loin, et qu'on ne pouvait pas choisir un moment plus convenable pour faire un scandale public. Ses parents ont fait tout ce qu'ils ont pu pour l'en détourner, mais ils n'ont pu le persuader. On a pris une autre femme à sa place. Je vous manderai demain des nouvelles du bal.

Je soupai mardi chez la grand'maman, dans

(5) La comtesse de Choiseul Stainville, née Clermont d'Amboise, mariée au frère du duc de Choiseul. Elle fut renfermée, pour le reste de sa vie, dans le couvent des Filles de Sainte-Marie, à Nancy, où son mari la conduisit, sur le soupçon qu'elle avait une intrigue; mais cette intrigue n'a jamais été prouvée. La comtesse de Choiseul-Stainville laissa deux filles, dont l'une fut mariée à son cousin, le duc de Choiseul, et l'autre au prince Joseph de Monaco. Cette dernière périt dans la révolution, et alla à la mort avec une fermeté qu'on n'aurait pas dû attendre d'un caractère qui avait paru dissipé et frivole.

un petit appartement au premier, qu'elle a fait accommoder pour l'hiver : elle n'y peut recevoir que très-peu de monde : nous n'étions que quatre ; elle, madame de Mirepoix, l'abbé Barthélemi (6) et moi : elle m'ordonna de ne point sortir de la journée le lendemain mercredi, qu'elle avait ses raisons pour cela ; elle devait souper chez moi. Je lui obéis ; elle arriva à huit heures, et dit à Wiart de ne laisser entrer personne : elle était avec l'abbé Barthélemi. Vers les neuf heures, on m'annonça M. de Morfontaine (7) ; je pris un air mécontent, je dis tout bas à la grand'maman : j'espère qu'il ne compte pas souper ici ; et puis je fis des politesses à ce M. de Morfontaine : notre conversation dura deux ou trois minutes : après quoi, je pouffai de rire, et je dis : non, ce n'est point M. de Morfontaine, ce n'est point sa voix ; c'est M. de Choiseul, j'en suis sûre : je me levai, et lui sautai au cou : c'était lui, en effet, mais je n'eus pas le mérite de le

(6) Le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*

(7) M. de Morfontaine était l'intendant de Soissons, et se trouvait alors à Paris. Il différait probablement de beaucoup de M. de Choiseul, par ses manières et sa conversation.

deviner, car j'étais prévenue : il n'y eut que lui et la grand'maman d'attrapés par le semblant que je fis de l'être. Il marqua beaucoup de regret de ne pouvoir rester à souper avec nous. La conversation fut fort bonne ; il me parut avoir acquis de la solidité ; il fit de bons raisonnements : je vous raconterai tout cela quand je vous verrai. Adieu jusqu'à demain.

Samedi 24.

Je viens de relire ce que j'écrivis hier. Ah ! mon Dieu, quel galimatias ! Vous n'y comprendrez rien : heureusement vous pouvez vous en passer. Le fait est que madame de Stainville a été enlevée par son mari, la nuit du 20 au 21, muni d'un ordre du roi pour la faire recevoir dans un couvent à Nancy. Tous ses domestiques ont été renvoyés, une de ses femmes menée à Sainte-Pélagie, maison de force. Cette aventure fait grand bruit ; on ne parla que de cela au bal d'hier, et excepté la grand'-maman (8), qu'on respecte, tous ceux qui lui appartiennent ne sont pas épargnés.

Le bal fut charmant ; il a duré jusqu'à neuf heures du matin. Le prix de la beauté a été

(8) La duchesse de Choiseul, qui était la belle-sœur de la comtesse de Stainville.

accordé à madame de Saint-Maigrin (9). La princesse d'Hénin (10), qui était le principal prétexte du bal, fut prise hier, dans l'après-dîner, d'une herpesse millière.

Adieu, mon tuteur : si je n'ai point de vos nouvelles demain, je n'ajouterai rien à cette lettre. Je suis indigne de vous écrire, tant je me sens bête.

Dimanche 25, à trois heures.

Voici une lettre : j'exécuterai tous les ordres qu'elle contient.

Le prix de la beauté n'a point été accordé à madame de Saint-Maigrin ; c'était une opinion très-particulière, et qui s'est trouvée unique ; madame d'Egmont l'a emporté unanimement, et son partner, M. le duc de Chartres, était fort bien, et le seul homme qu'on ait pu regarder.

Serai-je long-temps sans savoir de vos nouvelles ?

---

(9) La marquise de Saint-Maigrin, née Pons, épouse du fils aîné du duc de la Vauguion.

(10) Fille de madame de Monconseil.

LETTRE XXII.

Mardi, 3 février 1767.

L'irrégularité de la poste est insupportable; on ne reçoit que le lundi les lettres qui devraient au plus tard être rendues le dimanche. Ainsi il se passe un courrier sans qu'on puisse faire réponse. C'est un petit inconvénient pour vous, parce que votre tiédeur est un bon préservatif contre l'impatience.

M. Selwyn aura une de mes lettres avant que vous receviez celle-ci, parce que je lui ai répondu à celle qu'il m'avait écrite de Calais; mais je ne vous ferai plus la chronologie des lettres que je recevrai et que j'écrirai; cela m'ennuie à la mort, et me fait faire des galimatias.

Les Beauvau reviendront ici vers le 20, j'en suis bien aise, mais pas trop cependant; je sais bien les gens qui me déplaisent, mais je ne sais pas ceux qui me plaisent.

Madame de Jonsac, je l'aime assez, parce qu'elle souhaite ce que je désire; écrivez-moi quelques lignes pour elle que je lui puisse montrer, et traitez-la de votre bonne amie; cette façon lui plaît: réellement je crois qu'elle

est ce qui vaut le mieux, je dirais après la grand'maman; mais la cour, la cour ôte la fleur du naturel.

Mon Dieu, mon tuteur, vous avez beau dire, nous voyons de même, nous sentons de même, et cela me fait peur; j'en conclus que je ne saurais vous plaire, car tous les défauts me choquent et souvent me dégoûtent; mais en quoi je diffère de vous, c'est sur Montaigne: de qui vouliez-vous qu'il parlât, s'il n'avait pas parlé de lui? il était tout seul à son Strawberry-Hill, il ne faisait aucun système, il n'épousait aucune opinion, il n'avait point de passions, il rêvait, il songeait, aucune idée ne le fixait; il disait: que sais-je? et que sait-on en effet? allez, allez, Horace ressemble plus à Michel qu'il ne croit. Pour moi, je suis la servante très-affectionnée de tous les deux; mais il avait un ami, ce Michel, il croyait à l'amitié, et voilà sa différence d'avec Horace.

Adieu, je suis fatiguée, et persuadée qu'il faudra jeter au feu tout ce que j'écris: et à qui est-ce que j'écris? à un Scythe, à un homme de pierre ou de neige; en un mot à un anglais qui le serait par système, s'il ne l'était par naissance.

Je soupai hier au soir chez madame de Valentinois avec un des plus malheureux et des plus décontenancés des maris, M. de Stainville. Je crois vous avoir mandé qu'il avait mené lui-même sa femme aux Filles de Ste.-Marie de Nancy, où il l'a laissée, et il était de retour à Paris quatre jours après; il a rendu tout le bien, a fait nommer un tuteur qui doit donner à madame de Stainville toutes les choses nécessaires, et même satisfaire toutes ses fantaisies, mais on ne lui donnera pas un écu. Il y a une somme réglée pour l'entretien de ses deux filles; le reste du revenu sera mis en séquestre à leur profit. Cette aventure a fait jusqu'à présent le sujet de tous les entretiens, mais aujourd'hui on ne parle plus que du mariage de M. de Lamballe (1) et des procédés de M. le prince de Conti (2).

---

(1) Le prince de Lamballe, fils unique du duc de Penthièvre, épousa une sœur du prince de Carignan, de la maison royale de Sardaigne. Elle fut, sous le règne suivant, nommée surintendante de la maison de la reine; et devint, à cause de son intimité avec cette princesse, et comme prétendue complice des intrigues de la cour, une des premières victimes qui périrent dans la révolution.

(2) Il fut accusé d'avoir un peu manqué de politesse

J'ai une faible espérance d'avoir aujourd'hui une de vos lettres; j'attendrai le passage du facteur avant de fermer celle-ci.

A quatre heures.

Je ne me suis point trompée, voilà deux lettres; une de M. Walpole, l'autre de M. Selwyn : — commencez par celle-ci; — elle est de M. Fitzroy. L'autre est-elle bien longue? — de six pages. Je ne dis mot, je me recueille, et je suis bien aise; et puis je suis fâchée de ce que dans six pages mon tuteur ne me dit pas un mot de la santé de milord Chatham et de ce qui doit s'en suivre. Vous êtes véritablement tout aussi philosophe que Montaigne : c'est pour moi la suprême louange, car malgré mon excessive partialité, malgré l'ascendant de votre génie sur le mien, je ne trouve aucun esprit aussi éclairé et aussi parfaitement juste que celui de Montaigne. Il n'avait pas comme vous les passions très-fortes; vous avez le courage d'y résister, de leur tenir tête; mais comme vous ne pouvez en détruire le germe, elles produisent aujourd'hui des caprices, et

---

ou d'attention envers les dames qui se trouvèrent à son mariage.

par fois des folies : mais je suis fâchée de n'avoir pas le temps de vous dire toutes les réflexions que vos aveux, ou pour mieux dire, votre confession générale me font faire : il me semble qu'on ne vous tient que par un fil ; on a beau se flatter de l'idée qu'on ait le seul fil, ce n'en est pas moins un fil. J'ai senti une sorte de terreur quand vous m'avez dit que votre dernier voyage de Paris avait dû être votre dernière escapade : vous avez changé d'avis, mais ce qui vous attire est bien faible contre ce qui peut vous retenir : il faut s'abandonner à la Providence, et vous laisser le maître. Mais je crois sentir, mon tuteur, qu'on aurait moins de peine à quitter la vie si l'âme était contente et satisfaite ; on penserait moins à soi, on s'appitoierait moins sur soi-même : vous riez, vous vous moquez de moi, et vous dites : « toute cette métaphysique » n'est que pour me presser de revenir ». Eh bien, il est vrai, je crains de mourir avant de vous revoir.

Tout ce que vous dites de madame de Choiseul est charmant, à une phrase près qui gâte tout, et qui fait que je ne puis pas transcrire cet article pour le lui envoyer. Pourquoi dites-vous qu'on ne peut pas en devenir amoureux ?

il n'y a point de femme qui, avant quarante ans, puisse s'accommoder de cette manière d'être louée. Vous me direz à cela de corriger cette phrase, mais vous avez un pinceau qui ne souffre pas que d'autres y joignent le leur ; c'est comme si Coypel, que je suis, avait voulu changer quelque trait de Raphael, que vous êtes.

Oh! vraiment oui, M. et madame de Choiseul ont été dans une belle colère contre Fréron, et je vous enverrai ces jours-ci la réparation de ce petit faquin, qui lui a été dictée par la grand'maman : j'ai l'histoire de toute cette affaire que je vous montrerai ; elle a été conduite de ma part et de celle de la grand'maman avec une sublime prudence (3).

---

(3) Fréron, que Voltaire a daigné immortaliser en l'accablant de son mépris, était l'éditeur d'un papier périodique qui paraissait à Paris, et dans lequel il avait attaqué la lettre de M. Walpole à M. Hume, publiée dans le récit que ce dernier a donné de sa querelle avec Rousseau. Mais M. Walpole était si éloigné de prendre part à la colère de madame du Deffand contre Fréron, qu'il s'exprime de la manière suivante à ce sujet :

« Je suis encore redevable à vous et à la duchesse de » Choiseul de cette affaire de Fréron, mais elle ne laisse » pas de me fâcher. Nous aimons tant la liberté de l'im-

Madame de Forcalquier s'apprivoise terriblement ; elle a été excessivement fêtée à la noce Lamballe ; le prince (vous entendez que c'est le Conti) l'a extrêmement courtisée ; madame de Luxembourg l'a louée, flattée, caressée, admirée ; gare le fromage (4) ! Sa prudence, sa philosophie, qu'on peut peut-être y comparer, pourrait bien tomber par terre. Elle vient de m'envoyer dire tout à l'heure que, si le souper avait été chez moi ce soir, elle m'aurait demandé d'y venir ; je lui ai répondu qu'il était égal que ce fût chez le président, qu'elle pouvait y venir de même, et je lui ai fait la peinture de tout l'effet qu'elle produirait sur chaque personne. Gare, gare le fromage ! ils me

---

» primerie, que j'aimerais mieux en être maltraité que » de la supprimer. De plus, c'est moi qui avais com- » mencé cette ridicule guerre ; il est injuste que j'em- » pêche les autres de prendre la même liberté avec moi. » Je ne sais ce que Fréron a dit ; je ne m'en soucie pas : » c'est ma règle constante de ne faire jamais réponse à » des libelles, et je serais au désespoir qu'on crût que » je me fusse intéressé à attirer des réprimandes à ces » gens-là. »

(4) Madame du Deffand fait ici allusion à la seconde fable du premier livre des Fables de La Fontaine, commençant par ces mots : « Maître Corbeau sur un arbre » perché, etc. »

l'enlèveront cette belle comtesse, et l'idole la séduira : il faudra s'en consoler et aller au café St.-Jacques (5).

Madame de Villeroi, à qui Pontdeveyle a demandé pourquoi elle ne m'avait pas priée à sa comédie, vient de m'envoyer dire qu'elle était au désespoir de n'avoir point imaginé que j'aurais été bien aise d'y venir, qu'elle m'aurait gardé une bonne place, mais qu'actuellement il n'y en avait pas une. Cette femme ne vous déplaira pas, c'est le tintamarre personnifié : elle ne manque pas d'esprit; elle pourrait bien être étourdissante et fatigante à la longue, mais on ne la voit qu'en passade; elle a tant d'affaires, tant de mouvements; — c'est un ouragan sous la figure d'un vent-coulis : mais — nous aurons des places à sa comédie.

Nouvelle brochure qu'on m'apporte; *Bélisaire*, histoire romanesque par M. de Marmontel. Ce Marmontel est le protégé et l'âme damnée de d'Alembert; ce M. de Creûtz,

(5) Ceci a rapport à l'histoire que M. Walpole avait contée à madame du Deffand, d'un anglais qui, en allant consoler quelqu'un de la mort d'un ami, lui dit : lorsque j'ai le malheur de perdre un de mes amis, je vais sur-le-champ au café de Saint-Jacques pour en prendre un autre.

envoyé de Suède, dont je vous ai parlé, l'a présenté à votre ambassadrice ; si elle se laisse entourer de ces sortes de gens, je ne la verrai guère : d'ailleurs il me semble que je ne prends point avec eux ; elle me baragouine des compliments, mais elle ne sait trop que me dire. Je n'ai pas le vol de vos ambassadeurs ; votre miladi Hertfort ne faisait nul cas de moi ; cela ne m'empêchait pas de la trouver bonne femme : pour son mari, il ne m'a jamais parlé.

Je reprends encore ma lettre pour vous dire que les carabiniers sont à Saumur, et que ces braves gens, remplis de zèle et d'amour pour la chose publique, ont fait une mission dans un couvent ; ils ont prêché la population avec tant d'éloquence, et ils ont eu tant de succès, qu'il en résulte pour l'État sept citoyens de plus.

LETTRE XXIII.

Paris, 20 février 1767.

Je fus hier à la représentation de Molé (1) : mon Dieu, que je vous regrettai ! Mademoiselle Clairon fut admirable ; c'était véritablement

(1) Molé, acteur de la comédie française, dont le talent a été justement admiré. Ayant été dangereusement malade et long-temps hors d'état de jouer, mademoiselle

Melpomène; la pièce était *Zelmire*, de l'auteur du *Siége de Calais* (2): elle est faiblement écrite, mais les sentiments, les situations, sont du plus grand intérêt. J'aurais voulu entendre Corneille; lui seul avait l'énergie, la force et l'élévation qui rendent les grandes passions et la sublimité des grands sentiments. Le jeu de mademoiselle Clairon y suppléa autant qu'il était possible; cette pièce, avec de grands défauts, fait un plaisir extrême; le courage, la générosité, la fierté y sont bien rendus; je fus transportée, ravie; j'aurais voulu tout de suite rentrer chez moi, me mettre à vous écrire tout ce qui se passait dans mon âme; elle était remplie de tristesse, mais d'une tristesse préférable aux plaisirs de tous les autres spectateurs; j'y résistai, je fus chez le président, que je trouvai occupé de ce que la

---

Clairon, la célèbre tragique, qui était retirée du théâtre, proposa de donner une représentation au bénéfice de Molé, sur un des théâtres privés de Paris, où elle s'offrait de jouer elle-même. Ce projet fut appuyé par plusieurs dames du premier rang, et tellement favorisé, qu'on distribua plus de six cents billets. La représentation eut lieu sur le théâtre du baron d'Esclapon dans le faubourg Saint-Germain, et son produit fut évalué à un millier de louis pour Molé.

(2) M. du Belloy.

comtesse de Noailles venait de lui mander que la marquise de Duras sa fille venait d'être nommée dame du palais; de ce qu'il avait eu à dîner l'archevêque de Cambray (3); de ce qu'il avait vu le matin le prince de Beauvau; qu'il aurait ce soir mesdames les maréchales (4), etc. : enfin, mille petites vanités qu'aucun microscope ne pourrait vous faire apercevoir. Mon Dieu, mon Dieu, quelle différence il y a d'une âme à une autre! J'y en trouve une aussi grande que d'un ange à une huître.

De chez le président, je fus chez la grand'-maman, que je trouvai entre l'abbé Barthélemi et le docteur Gatti (5); la petite Lauzun (6) y

(3) Frère du duc de Choiseul.

(4) De Luxembourg et de Mirepoix.

(5) Médecin de Florence, l'un de ceux qui pratiquèrent les premiers l'inoculation de la petite vérole en Italie.

(6) La duchesse de Lauzun. — Elle était l'enfant unique et la seule héritière du duc de Boufflers, qui mourut à Gênes, et qui était fils de la maréchale de Luxembourg, par son premier mariage. Elle fut élevée par la maréchale son aïeule, avec qui elle continua long-temps de vivre après son mariage mal assorti avec le duc de Lauzun. A la mort de son oncle, le maréchal de Biron,

arriva ; nous soupâmes tous les cinq ; le docteur et la petite femme s'allèrent coucher de bonne heure : le docteur ne manque pas d'esprit ; la petite femme est un petit oiseau qui n'a encore appris aucun des airs qu'on lui siffle ; elle fait de petits sons qui n'aboutissent à rien ; mais comme son plumage est joli, on l'admire, on la loue sans cesse ; sa timidité plaît, son petit air effarouché intéresse ; mais moi, je n'en augure pas trop bien. C'est l'idole qui l'apprivoise, et avec qui elle paraît se plaire ; cette idole va tranquillement dîner entre le mari et la femme ; elle croit que cela lui donne de la considération. Mon Dieu, que le monde est sot, et que j'aurais de plaisir à vous communiquer toutes mes pensées, et mille fois davantage à entendre et découvrir toutes les vôtres ! A une heure après minuit, je restai seule

---

il devint duc de Biron, et sa femme, dont il s'était éloigné depuis long-temps, habita, au commencement de la révolution, deux fois l'Angleterre, sous le nom de duchesse de Biron ; mais étant imprudemment retournée en France en 1793, elle périt sur l'échafaud. On trouve un récit plus circonstancié du caractère aimable et intéressant de la duchesse de Lauzun, dans une note de la page 178, vol. 5 des OEuvres du lord Orford, édition in-4°.

avec la grand'maman; elle fut parfaitement à son aise avec moi; je trouvai des rapports infinis entre sa façon de penser et la mienne; elle enfile une plus profonde métaphysique que moi, parce que son esprit a plus de force, et qu'elle se plaît à l'exercer; mais nos sentiments sont les mêmes: elle en veut découvrir la source, le germe, et moi je ne suis pas si curieuse; je m'en tiens aux effets. Elle me montra des choses fort bien écrites, peut-être un peu trop abstraites; je lui dis: grand'maman, il faudra montrer tout cela à M. Walpole: oh! très-volontiers, dit-elle, mais jamais rien qu'à vous et à lui.

J'avais vu la veille M. de Choiseul chez madame de Beauvau, où il y avait M. le duc d'Orléans, M. le duc de Chartres, et un monde infini: je voulus m'en aller; Pontdeveyle vint pour me donner la main; M. de Choiseul se leva, repoussa Pontdeveyle, me donna son bras, et me conduisit jusqu'à l'antichambre où étaient mes gens; je lui dis que je souperais le lendemain avec la grand'maman, et il promit de m'y rendre une visite en rentrant, et qu'il me priait de l'attendre. Il ne rentra qu'à deux heures, et il resta avec nous jusqu'à près de trois heures et demie. Je

ne puis vous rendre compte de la conversation; mais elle fut aisée, gaie et franche, familière, enfin tout au mieux : il me parla de vous, il reprocha à sa femme de ne lui avoir pas fait faire connaissance avec vous; il me demanda quand vous arriveriez; il en marqua de l'impatience : j'observais mes mots, mes paroles, jusqu'à ma contenance, comme si vous aviez été derrière une jalousie à m'écouter et à m'examiner.

Le petit Lauzun (7) n'est point bien avec lui; il en est mécontent parce qu'il a joué le rôle d'un sot dans l'aventure de madame de Stainville; il trouve son voyage (8) ridicule;

(7) Le duc de Lauzun, ensuite duc de Biron. Il était le fils du duc de Gontault, et neveu, par sa mère, de la duchesse de Choiseul. Il servit dans l'armée française en Amérique, pendant la guerre de la Grande-Bretagne avec ses colonies, et fut fort connu et estimé de plusieurs officiers anglais. Au commencement de la révolution il se déclara pour le parti démocratique, et commanda même une armée sous les ordres de l'assemblée législative; mais durant les excès de la fureur populaire, au commencement de 1793, il périt sous la guillotine, en éprouvant le sort commun aux hommes de son caractère, dans de pareilles circonstances, d'être détesté du parti qu'il avait quitté, et sacrifié aux soupçons de celui pour lequel il s'était déclaré.

(8) En Angleterre.

il n'a pas voulu lui confier ses dépêches, et il a écrit à M. de Guerchy pour lui recommander d'avoir attention sur sa conduite : la grand'maman l'aime assez : nous avions soupé il y a quelques jours avec lui (je crois vous l'avoir mandé), et nous le trouvâmes assez plaisant : ayez quelques attentions pour lui, mais ne vous en gênez pas le moins du monde.

Madame d'Aiguillon est enchantée de la lettre que vous lui avez écrite; elle m'en a écorché la traduction. Ah ! c'est bien dommage, mon tuteur, de ce que vous ne reviendrez jamais ici : mais non, vous y reviendrez, mais ce sera quand je n'y serai plus : ne vous fâchez point, ce n'est point pour vous presser de revenir; je ne suis point assez personnelle pour désirer que vous avanciez d'un jour votre départ; je ne suis pas assez extravagante pour exiger rien de vous; je n'ai aucun droit sur vous; aucune raison ne vous oblige à rien faire pour moi; je recevrai tout ce qui me viendra de vous comme une grâce et non comme une dette.

Samedi matin.

Je soupai hier chez le président en nombreuse compagnie, les divinités du Temple (9), les maréchales (10); — je m'y ennuyai à la mort. Ce soir je donne à souper aux Beauvau, avec l'archevêque (11) et Pontdeveyle; demain ce sera mon assemblée des dimanches, où vos ambassadeurs sont maîtres de venir quand il leur plaît; des Italiens, des Suédois, des Lapons même y sont admis, tout me paraît égal: excepté la grand'maman, que je trouve cependant un peu trop métaphysicienne et abstraite, et madame de Jonsac, qui, à peu de chose près, est fort raisonnable, tout me paraît ridicule, insipide et ennuyeux.

Ne sachant plus que lire, je me suis jetée dans le théâtre de Corneille; il me ravit d'admiration; je lui pardonne tous ses défauts: il n'a jamais la faiblesse de notre nation, mais il manque souvent de l'élégance de notre style.

Adieu pour aujourd'hui; demain je pourrai reprendre cette lettre, surtout s'il m'en arrive une de vous.

---

(9) Le prince de Conti et la comtesse de Boufflers.

(10) De Luxembourg et de Mirepoix.

(11) L'archévêque de Toulouse, le petit neveu de madame du Deffand.

Dimanche, à quatre heures.

Je n'espérais point de lettre, et en voilà une; j'en avais bon besoin, car je suis bien triste : je ne puis vous peindre mon état qu'en vous disant que je me sens besoin de mourir comme on sent le besoin de dormir; vous m'avez un peu ranimée; l'idée de vous revoir me donne quelque courage, mais je ne puis plus tenir à l'ennui.

Mon souper d'hier ne m'a fait nul plaisir; la dame (12) est d'une personnalité intolérable, le mari d'une soumission aveugle, plus par paresse et par indifférence que par excès de passion; le prélat (13) a de la vivacité et de la justesse; il a encore assez de droiture parce qu'il n'a pas encore besoin d'en manquer; mon ami Pontdeveyle ne se soucie de rien que de s'étourdir, de s'amuser; il préfère ceux qui lui peuvent procurer de la dissipation; c'est pour cela qu'il est si attaché au prince (14).

Oh! ne me demandez point les détails des tracasseries du mariage Lamballe! ce sont de

(12) La princesse de Beauvau.

(13) L'archevêque de Toulouse.

(14) De Conti.

pures misères que je vous raconterai si je vous revois, et vous me ferez taire. Je ne sais si j'irai demain au Temple; je m'y sens une grande répugnance, mais ce qui me pousse à y aller, c'est que je ne veux pas, en cas que vous veniez, que vous me trouviez mal avec personne, afin de n'être pas pour vous l'occasion du plus petit embarras. J'ai la vertu de l'humilité au plus haut degré, et je vous en ai l'obligation; ce n'est pas assurément que vous n'ayiez flatté mon amour-propre par l'endroit le plus sensible, en ayant pour moi des préférences et des attentions que vous n'avez pour personne; mais elles me font connaître la bonté de votre cœur, votre sensibilité, votre humanité, et ne relèvent point l'opinion que j'ai de moi-même : je le savais bien, mais vous m'avez empêchée d'en jamais douter, que je ne dois pas espérer de trouver jamais dans l'amitié ce qui tient au goût. Ce n'est pas la faute de l'âge; le goût que j'entends tient moins à la jeunesse qu'à tout autre âge : ce n'est point une séduction des sens, c'est un rapport, c'est une convenance; enfin, enfin, ce ne serait plus qu'un galimatias, si je continuais à vouloir le définir, et mon tuteur se moquerait de moi.

Oh! cela est bien plaisant; je suis tout comme vous; malgré mes plaidoyers pour Montaigne, je ne saurais le lire, mais en m'ennuyant je souscris à tout ce qu'il dit. Pour M. Marmontel, vous le définissez à merveille; enfin vos lettres sont la traduction de mes pensées; vous les éclaircissez, vous les rendez avec vérité et énergie, tandis que je ne fais que les annoncer, les bégayer.

LETTRE XXIV.

Paris, dimanche 8 mars 1767,
à quatre heures du soir.

Je vous écris par M. de Fronsac (1); madame d'Aiguillon vint hier chez moi me demander si je n'avais rien à envoyer, je lui dis que non; je comptais alors vous écrire par la poste, ou ne vous point écrire en cas que je n'eusse point de vos nouvelles aujourd'hui : je vais envoyer cette lettre chez elle, et je la prierai, s'il en est encore temps, de la mettre dans le paquet qu'elle donne à M. de Fronsac, et si ce paquet est fermé, de recommander que M. de Fronsac envoie ma lettre directement chez vous.

(1) Le duc de Fronsac, fils aîné du duc de Richelieu.

Digitized by Google

Je suis devenue très-prudente, mon tuteur, et je n'ai pas la plus légère indiscrétion à me reprocher sur ce qui vous regarde. Je ne vous trouve point déraisonnable d'exiger une grande réserve : on est environné d'armes et d'ennemis, et ceux qu'on nomme amis sont ceux par qui on n'a pas à craindre d'être assassiné, mais qui laisseraient faire les assassins. C'est une réflexion que nous fîmes hier, la grand'-maman et moi ; non pas à l'occasion de vos affaires, car il n'en fut pas dit un mot, mais sur le monde en général.

Je soupai hier avec cette grand'maman, l'abbé Barthélemi, et un M. de Castelane : ce sont deux hommes avec qui l'on peut causer : nous ne proférâmes pas votre nom devant le Castelane ; mais quand il fut parti, je fis lire à la grand'maman l'article de votre lettre qui la regardait (dont j'avais retranché que vous m'aimiez cent fois plus qu'elle); elle en fut on ne peut pas plus contente.

Nous parlâmes ensuite d'une brochure nouvelle, qui a pour titre *Le Château d'Otrante, par Horace Walpole* : elle n'en avait pas entendu parler, mais je l'avais déjà lue deux fois. J'aurais voulu qu'on eût supprimé la préface qui est celle de la seconde édition : il y

est dit que Shakespear a beaucoup plus d'esprit que Voltaire.: ce trait vous met à l'abri de la critique de Fréron, mais ne peut manquer de vous en attirer bien d'autres (2). Nous avons

(2) M. de Walpole, en réponse, dit : « On a donc » traduit mon Château d'Otrante ; c'était apparemment » pour me donner un ridicule ; à la bonne heure, tenez-» vous au parti de n'en point parler ; laissez aller les » critiques ; elles ne me fâcheront point ; je ne l'ai » point écrit pour ce siècle-ci, qui ne veut que de » la *raison froide*. Je vous avoue, ma petite, et vous » m'en trouverez plus fou que jamais, que de tous » mes ouvrages, c'est l'unique où je me sois plû ; j'ai » laissé courir mon imagination ; les visions et les pas-» sions m'échauffaient. Je l'ai fait en dépit des règles, » des critiques et des philosophes ; et il me semble qu'il » n'en vaille que mieux. Je suis même persuadé que » dans quelque temps d'ici, quand le goût reprendra sa » place, que la philosophie occupe, mon pauvre Châ-» teau trouvera des admirateurs : il en a actuellement » chez nous ; j'en viens de donner la troisième édition. » Ce que je viens de dire n'est pas pour mendier votre » suffrage ; je vous ai constamment dit que vous ne l'ai-» meriez pas ; vos visions sont d'un genre différent. Je » ne suis pas tout à fait fâché qu'on ait donné la seconde » préface ; cependant la première répond mieux à la » fiction ; j'ai voulu qu'elle passât pour ancienne ; et » presque tout le monde en fut la dupe. Je ne cherche » pas querelle avec Voltaire ; mais je dirai jusqu'à la » mort, que notre Shakespear est mille piques au-» dessus. »

tenu conseil, la grand'maman, l'abbé et moi, car nous sommes tous trois votre ministère, et nous conduisons fort bien vos affaires. Nous avons donc conclu qu'il ne fallait rien dire sur cette brochure, ni la louer, ni la blâmer; et surtout qu'il ne fallait pas employer la police pour interdire la critique. Vous pouvez compter sur quatre amis fort prudents et fort zélés, nous trois, et j'y ajoute madame de Jonsac; je pourrais y ajouter aussi l'ami Pont-deveyle, car il vous aime fort. Ce sont les brochures sur J. Jacques et M. Hume, qui m'ont fait connaître leurs sentiments pour vous, car *sur la chose publique*, je suis aussi muette que je suis aveugle. M. de Choiseul, en rentrant, monta chez la grand'maman; je suis parfaitement bien avec lui; il ne cesse de dire du bien de moi, mais il me trouve, dit-il, devenue trop circonspecte; j'en fis des plaisanteries avec lui. Pour lui, je le trouve tout aussi gai et tout aussi léger qu'il l'a jamais été. Quand il fut parti, je dis à la grand'maman que je ne pouvais pas désapprouver la sorte de crainte que vous aviez de faire connaissance avec lui; elle me dit que j'avais tort, et l'abbé dit qu'il faudrait que vous vinssiez dîner avec lui à Paris; qu'il n'y avait jamais

que deux ou trois personnes, et que vous y seriez fort à votre aise. Moi je ne le crois pas; mais alors comme alors, nous en délibérerons. Pour ce qui me regarde, mon tuteur, je ne sais pas quel parti je prendrai; aucun régime ne me réussit, et mes insomnies ne font qu'empirer. Je ne mange presque plus, et le seul bien que je tire de ma diète, c'est d'avoir moins de vapeurs mais pas plus de sommeil: cela me fâche d'autant plus, que cela m'oblige à me lever fort tard: peut-être entre ci et votre arrivée cela changera. J'y fais de mon mieux, et, je vous assure, par rapport à vous; car sans vous je ne me soucierais guères de vivre: tout me choque, tout me déplaît, tout m'ennuie. J'ai eu un ami, M. Formont, pendant trente ans; je l'ai perdu: j'ai aimé deux femmes passionnément; l'une est morte, c'était madame de Flamarens; l'autre est vivante, et a été infidèle, c'est madame de Rochefort. Le hasard m'a fait faire votre connaissance; vous avez remplacé ces trois pertes, mais vous êtes un étranger, toujours à la veille de devenir notre ennemi: et puis l'océan, vos affaires, et qui pis est, votre santé, nécessairement nous séparent. Cependant je suis bien aise de vous avoir connu; c'est mourir tous

les jours que de vivre sans aimer rien, et « plutôt souffrir que mourir » c'est la devise des hommes, dit La Fontaine.

Il serait obligeant de ne me pas laisser dans l'inquiétude sur tout ce qui vous regarde. Je n'exige rien ; je m'en rapporte à votre amitié.

Madame la dauphine (3) a été administrée ce matin ; on ne croit pas qu'elle passe la semaine : elle ne sera regrettée que de quatre personnes, mesdames de Marsan et de Caumont, MM. de la Vauguion et l'évêque de Verdun. — Elle brutalisa l'autre jour madame de Lauraguais, sa dame d'atours, qui dit à quelqu'un qui était auprès d'elle : *Cette princesse est si bonne qu'elle ne veut pas que sa mort soit un malheur pour personne.*

Adieu, mon bon ami ; adieu, mon tuteur ; venez le plus tôt que vous pourrez. Je crois que ce qui fait ma mauvaise santé, c'est que mon âme a trop de mouvement pour l'étui qui la renferme.

---

(3) Marie-Joséphine de Saxe, seconde épouse du dauphin, fils de Louis XV.

LETTRE XXV.

Dimanche, 26 avril 1767.

Vous faites beaucoup d'honneur aux *Scythes* (1) ; je trouve qu'ils ne valent pas la critique : cet ouvrage est d'un commençant qui n'annoncerait aucun talent ni génie. Ces Scythes sont des paysans de Chaillot ou de Vaugirard ; les Persans, des gens de fortune devenus gentilshommes ; la Zobéide est une assez honnête fille, dont l'âme n'a pas un grand mouvement, et à qui l'obéissance ne coûte guère : elle se tue parce qu'il faut faire une fin.

Je ne vous aurais jamais envoyé *la Guerre de Genève*. C'est un rabachage de *la Pucelle* : vous n'avez apparemment vu que le premier chant, il n'y a point de second, mais il y en a un troisième qui est encore au-dessous du premier.

Je vais entendre tout à l'heure la comédie de Henri IV (2), chez madame de Villeroi ; je vous en rendrai compte dans ma première lettre.

---

(1) Tragédie de Voltaire.

(2) *La Partie de Chasse de Henri IV*, par M. Collé.

Digitized by Google

Je soupai hier chez votre ambassadeur (3) : il lui manqua sept personnes que M. le prince de Conti avait retenues à l'Isle-Adam, dont il revient aujourd'hui : nous n'étions que neuf. Madame l'ambassadrice était dans son lit avec la fièvre. Ces neuf étaient mesdames de la Vallière, de Forcalquier, la vicomtesse de Narbonne et moi ; le maître de la maison, les ambassadeurs de Sardaigne et de Venise, M. de Lauzun et monsieur votre neveu (4). Je l'ai prié à souper pour d'aujourd'hui en huit : l'ambassadeur l'aime, et le traite comme son fils.

Ce que vous me dites de vos affaires ne m'éclaircit pas beaucoup plus que ce que j'en apprends dans les gazettes ; mais heureusement il n'est pas nécessaire que j'en sache davantage. Il ne se passe rien ici qui puisse vous intéresser ; mais c'est une espèce d'événement pour nous, que l'appartement à Versailles de feu madame la dauphine, qui était vacant depuis sa mort, et qui précédemment avait été à madame de Pompadour, vient d'être donné à madame Victoire (5) : il ne reste plus à attendre

(3) Lord Rochford.

(4) Fils de M. Édouard Walpole, qui mourut bientôt après.

(5) Une des filles de Louis XV.

que le voyage de Marli, qui sera pour le 7. Nous verrons ce qu'il produira : j'en attends l'issue sans aucune impatience (6).

La grand'maman part de demain en huit pour Chanteloup : elle est transportée de joie. Je ne crois pas en effet que sa métaphysique soit semblable à celle de votre ambassadrice. Cette pauvre ambassadrice est abîmée de fluxions et d'ennui : son mari est assez aimable.

Je pourrais vous envoyer une épître d'un nommé La Harpe ; c'est un moine de la Trappe qu'il fait écrire à l'abbé de Rancé, pour lui reprocher la folie de son institut. Il y a, à mon gré, de fort bonnes choses ; mais vous ne devez pas avoir le temps de lire, et je ne conçois pas que vous en ayiez trouvé pour *les* Scythes *et Genève*. Votre parlement viendra à bout de vous. Si vous le jugez à propos, vous me donnerez de vos nouvelles.

Vous allez avoir M. de Sarcefield (7).

Voulez-vous que je vous envoie la comédie d'*Henri IV* ?

---

(6) Madame du Deffand a certainement ici en vue quelques changements politiques qui devaient avoir lieu pendant la demeure du roi à Marli.

(7) Comme ambassadeur de France à Londres. Cette mission n'eut pas lieu.

LETTRE XXVI.

Paris, dimanche 3 mai 1767.

Il faut commencer par répondre à votre lettre ; et puis après je vous dirai cent mille choses dont peut-être pas une ne vous intéressera ni ne vous sera agréable ; car, sauf votre respect, il est assez difficile d'attraper ce qui peut vous plaire.

Votre parlement ne finira point : votre cousin (1) ne se déterminera à rien tant qu'il pourra rester dans l'indécision, et vous ne parviendrez point à justifier votre Richard III (2). Comment avez-vous formé un si étrange projet ? et comment se peut-il que vous vous en promettiez beaucoup d'amusement ? Oh ! votre

(1) Le général Conway.

(2) M. Walpole lui avait ainsi annoncé son intention.

« Dans ce moment même je voudrais me donner tout » entier à la recherche d'un fait dans notre histoire qui » m'intéresse infiniment, et que je n'ai pas le temps » d'approfondir ; c'est le règne de notre Richard III, » qu'on nous donne pour le plus abominable des hom- » mes : un monument authentique de son sacre que j'ai » découvert, met extrêmement en doute l'assassinat de » ses neveux. »

Digitized by Google

tête est ineffable ; il n'y a que le cardinal de Luynes qui pourrait me l'expliquer, parce qu'il a le talent de faire entendre en un demi quart-d'heure ce que c'est que l'essence et l'existence de Dieu. Tout ce que je comprends, c'est que, grâce à toutes vos fantaisies, vous ne devez jamais vous ennuyer, et vous jouissez de l'avantage le plus grand qu'il y ait au monde. Si l'on me disait de choisir ce que je désire, de former un seul souhait, et qu'il me serait accordé, je dirais, sans hésiter, de ne jamais m'ennuyer : mais s'il en fallait choisir les moyens, jamais je ne me déciderais. Nous ne sommes pas assez stables dans nos façons de penser pour pouvoir compter que telle ou telle chose puisse nous rendre heureux : le vrai bonheur est d'être exempt d'ennui ; tout ce qui en préserve est également bon. Gouverner un État, ou jouer à la toupie, me paraît égal ; mais c'est la pierre philosophale que de s'assurer de ne s'ennuyer jamais. Oh! mon Dieu, bien loin de cela, on doit être bien sûr qu'on s'ennuiera toujours. Mais je m'aperçois que je suis votre méthode quand vous parlez contre l'amitié : pour prouver qu'elle est dangereuse, vous faites éprouver combien elle l'est en effet : je fais de même en vous parlant de l'ennui.

Nous ne sommes pas sans inconvénient l'un pour l'autre, il en faut convenir.

Je ne suis point étonnée du bon accueil que vous a fait l'héréditaire (3), vous n'êtes point dans l'obscurité dont vous vous flattez; vous auriez plus de calme et moins d'inégalité, si en effet vous étiez un homme obscur : vous êtes envié, estimé, craint, recherché; je ne dirai point haï, parce qu'il faudrait ajouter *aimé :* ce mot est trop mal sonnant, trop indécent pour qu'une honnête femme puisse

(3) Le dernier duc de Brunswick, alors prince héréditaire. M. Walpole a donné le récit suivant de la conduite de ce prince envers lui:

« Hier j'ai dîné avec vingt-trois personnes chez les » Guerchys; j'y trouvai le prince héréditaire; c'était un » peu incommode, ne lui ayant pas été présenté. Je » priai M. de Guerchy de lui faire mes excuses, que » l'année passée j'avais été en France; je prétextai une » maladie; mon visage et ma maigreur y donnaient un » grand air de vérité.—Il me comblait de politesses, me » dit qu'il avait tant entendu parler de moi, qu'il avait » eu la plus grande impatience de faire connaissance » avec moi; enfin, tout s'est passé à merveille; je mets » ma prétendue renommée sur le compte de Paris; car » assurément je ne joue pas un rôle fort brillant ici, et » de jour en jour je cherche à me soustraire à la foule. » Qu'a-t-on à faire dans le grand monde quand on n'y » a rien à faire ?»

le prononcer, et un honnête homme puisse l'entendre.

Le M. de Surgères, qui est mort, n'est point le fils de madame de Surgères; il n'avait ce nom que parce qu'il en avait la terre; il s'appelait Pudion; il était je ne sais pas quoi dans la maison de M. le dauphin. Voilà votre lettre répondue.

Je vous promis dans ma dernière lettre de vous rendre compte de la comédie d'*Henri IV*; la pièce ne vaut rien; le premier acte est exécrable, et m'ennuya à la mort: dans le second, il y a deux scènes d'un paysan avec deux petites filles qui sont charmantes, et jamais on n'a si parfaitement bien joué que l'acteur qui faisait Lucas. Le troisième acte me fit un plaisir extrême; j'y pleurai de tout mon cœur; ce ne furent point des larmes douloureuses et amères, mais des larmes de plaisir et d'attendrissement. Lisez la pièce; madame Hervey l'a; c'est pourquoi je ne vous l'ai pas envoyée, et vous jugerez, qu'étant bien jouée, elle doit être fort touchante.

Les spectacles de madame de Villeroi sont finis, ou du moins suspendus: je n'y ai pas grand regret, parce que je ne me soucie de rien.

La grand'maman n'est pas encore partie, mais elle part demain à cinq heures du matin; elle fera ses soixante et deux lieues tout de suite, et couchera à Chanteloup; elle est transportée de joie du séjour qu'elle y va faire; elle y restera jusqu'à Compiègne (4), c'est-à-dire deux mois et plus. Je la regrette; depuis quelque temps je l'ai beaucoup vue; elle croyait m'aimer, elle me le disait, et je lui répondais : ma grand'maman, vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas. Je soupai hier au soir chez elle avec son mari, son oncle, M. de Thiers, l'abbé Barthélemi et madame de Choiseul-Betz (5); cette petite femme mit quelque gêne et quelque contrainte; cependant nous ne nous sommes séparés qu'à deux heures, et, à tout prendre, la soirée fut assez agréable.

---

(4) Elle veut dire, jusqu'à ce que la cour aille à Compiègne.

(5) La comtesse de Choiseul, née Allemand-Betz, mère de M. Choiseul-Gouffier, long-temps ambassadeur de France à Constantinople, auteur du *Voyage Pittoresque de la Grece.*

Digitized by Google

LETTRE XXVII.

Paris, dimanche 17 mai 1767.

Si j'ai donné dans le travers de chercher la pierre philosophale (1), je n'en rougirai point, et je ne m'en repentirai peut-être pas. Si, ne pouvant trouver à faire de l'or, on est parvenu à trouver d'autres secrets, on n'a pas perdu son temps : il n'y a de recette contre l'ennui que l'exercice du corps, l'application de l'esprit, ou l'occupation du cœur; c'est être automate que de se passer de tous les trois; mais on le devient, ou du moins on doit le devenir, quand on pousse sa carrière plus loin qu'il ne faudrait.

Bon Dieu, quelle différence de votre pays au nôtre! Je serais tentée de vous envoyer le discours que l'abbé Chauvelin (2) a fait au parlement pour lui dénoncer la sanction pragmatique; nos forcenés sont à la glace; jamais ils ne perdent de vue la prétention du bel-esprit et du beau langage; l'on enragerait chez nous

(1) D'espérer de trouver un parfait ami.
(2) Conseiller au parlement de Paris.

avec *urbanité;* ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence m'est devenu si odieux que j'y préférerais le langage des halles; à force de rechercher l'esprit, on l'étouffe. Vous autres anglais, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode ; vous laissez croître le génie sans le contraindre à prendre telle ou telle forme; vous auriez tout l'esprit que vous avez, si personne n'en avait eu avant vous. Oh! nous ne sommes pas comme cela; nous avons des livres; les uns sont l'art de penser; d'autres l'art de parler, d'écrire, de comparer, de juger, etc., etc. Nous sommes les enfants de l'art : quelqu'un de parfaitement naturel chez nous devrait être montré à la foire; enfin ce serait un phénomène, mais il n'en paraîtra jamais.

Je fus avant-hier, vendredi, entendre mademoiselle Clairon dans *Bajazet*, chez la duchesse de Villeroi; elle joua bien, mais elle ne cache pas assez son art; aussi on l'admire, mais elle ne touche pas; le reste des acteurs était affreux, et déshonora la pièce au point que je la trouvai très-mauvaise, et en effet elle pourrait bien ne pas valoir grand'chose; elle est certainement de mauvais goût,

puisque le bon goût est ce qui approche de la nature, ou ce qui imite parfaitement ce qu'on veut représenter. Si vous saviez votre Durfé (3) aussi bien que moi mon Scudéri, vous trouveriez que la scène de *Bajazet* devrait être au bord du Lignon, qu'Acomat est le grand Druide Adamas, Céladon Bajazet, et Atalide, la bergère Astrée.

Quoi! vous avez le front d'être content du troisième chant de *la Guerre de Genève!* oh! cela me surprend bien. Je n'aurais jamais osé vous envoyer une telle rapsodie, de telles ordures, de pareilles infamies, qui ne sont sauvées par aucun trait d'esprit; je ne me mêle plus de ce qui vous regarde, sans quoi je vous aurais envoyé une épître d'un moine de la Trappe, où il y a à mon gré de grandes beautés; mais j'ai supprimé avec vous tous soins et toutes attentions; en ne faisant rien, en ne disant rien, et même ne pensant rien (car il est à propos d'aller jusques-là), on évite de

(3) Elle veut dire, que si M. Walpole connaissait aussi bien les ouvrages de Durfé, qu'il la supposait connaître ceux de mademoiselle de Scudéri, il aurait trouvé de la ressemblance entre les caractères du Bajazet de Racine et ceux des romans héroïques de Durfé.

déplaire, on se procure de la tranquillité à soi-même, on ouvre les lettres qu'on reçoit sans crainte et sans terreur, on est sûr de n'y rien trouver qui choque, on s'en tient là, parce qu'à toute force on se passe de ce qui fait plaisir.

Je vous remercie de vos livres (4), j'en ferai la distribution. Quelle idée que votre Richard III ! j'aurais passé cette fantaisie à notre abbé de Longuerue (5) ; mais votre tête, votre tête! ah! je ne dis pas ce que j'en pense.

LETTRE XXVIII.

Paris, samedi 23 mai 1767.

Vous voulez que j'espère vivre quatre-vingt-dix ans? Ah ! bon Dieu, quelle maudite

(4) Quelques-uns des livres imprimés à Strawberry-Hill, que madame du Deffand avait demandés à M. Walpole pour M. l'abbé Barthélemi et M. de Pontdeveyle.

(5) M. l'abbé de Longuerue a écrit une dissertation latine sur Tatien, disciple de saint Justin, *Annales Arsacidarum*, et quelques autres ouvrages sur des points obscurs de l'histoire, auxquels madame du Deffand compare les doutes de M. Walpole sur l'histoire de Richard III.

Digitized by Google

espérance! ignorez-vous que je déteste la vie, que je me désole d'avoir tant vécu, et que je ne me console point d'être née? Je ne suis point faite pour ce monde-ci; je ne sais pas s'il y en a un autre; en cas que celui-ci soit, quel qu'il puisse être, je le crains; on ne peut être en paix ni avec les autres, ni avec soi-même; on mécontente tout le monde; les uns, parce qu'ils croient qu'on ne les estime ni ne les aime pas assez, les autres par la raison contraire; il faudrait se faire des sentiments à la guise de chacun, ou du moins les feindre, et c'est ce dont je ne suis pas capable; on vante la simplicité et le naturel, et on hait ceux qui le sont; on connaît tout cela, et malgré tout cela on craint la mort, et pourquoi la craint-on? Ce n'est pas seulement par l'incertitude de l'avenir, c'est par une grande répugnance qu'on a pour sa destruction, que la raison ne saurait détruire. Ah! la raison, la raison! qu'est-ce que c'est que la raison? quel pouvoir a-t-elle? quand est-ce qu'elle parle? quand est-ce qu'on peut l'écouter? quel bien procure-t-elle? elle triomphe des passions; cela n'est pas vrai; et si elle arrêtait les mouvements de notre âme, elle serait cent fois plus contraire à notre bon-

heur que les passions ne peuvent l'être ; ce serait vivre pour sentir le néant, et le néant (dont je fais grand cas) n'est bon que parce qu'on ne le sent pas. Voilà de la métaphysique à quatre deniers, je vous en demande très-humblement pardon ; vous êtes en droit de me dire : contentez-vous de vous ennuyer, abstenez-vous d'ennuyer les autres. Oh ! vous avez raison ; changeons de conversation.

Vous m'avez alarmée par votre sourde (1); mais je ne sais pas quel est le mal Saint-Antoine; je l'ai demandé (non pas encore à un médecin), et l'on m'a dit que c'était une manière de peste ; s'il est vrai, cela doit être contagieux, je suis ravie qu'elle soit guérie. Je le suis aussi, quoique j'aye toujours des insomnies, et passablement de vapeurs ; mais je m'y accoutume.

J'ai reçu avant-hier une lettre de Voltaire ; je serais assez tentée de vous l'envoyer ; elle vaut mieux que son poème de Genève ; mais je me contenterai de vous en transcrire un article, il me fait l'éloge de la Czarine : « Je

(1) Henriette Hobart, comtesse douairière de Suffolk, demeurant alors à Marble-Hill, près de Twickenham.

» suis, dit-il, son chevalier envers et contre » tous. Je sais bien qu'on lui reproche quel- » ques bagatelles au sujet de son mari; mais » ce sont des affaires de famille dont je ne me » mêle point; et d'ailleurs, il n'est pas mal » qu'on ait une faute à réparer, cela engage » à faire de grands efforts pour forcer le pu- » blic à l'estime et à l'admiration. » Il joint à sa lettre un petit imprimé sur les panégyriques plein d'éloges de cette Catherine.

Jean-Jacques est un grand fou; il vous donne quelques remords; je le comprends aisément: on doit éviter de faire le malheur de personne, mais surtout de ceux qui nous estiment et nous aiment. Je ne sais ce que c'est que mon bon mot; hors celui de saint Denis, je ne sache pas en avoir jamais dit.

LETTRE XXIX.

Paris, dimanche 31 mai 1767.

Rien dans le monde ne peut me procurer de sommeil; et quoique vous l'espériez, vos lettres n'auront point cette gloire; elles me font beaucoup de plaisir, mais elles me laissent comme elles me trouvent; c'est l'effet que vous en désirez, et j'ose me flatter d'être très-conforme en tout point à ce que vous souhaitez que je sois, que je reconnais être très-raisonnable, et qui sera, je vous le jure, un état permanent.

L'histoire de Jean-Jacques est admirable(1); elle n'a pas fait grande sensation sur tous les gens que j'ai vus; il est si décidé fou, que personne n'oserait chercher quelque ombre de bon sens dans tout ce qu'il a jamais fait: il m'est revenu que l'idole (2) est la première à raconter toutes ses folies; pour le prince (3), qui pousse les principes encore plus loin, il persévère à n'en pas dire un mot.

---

(1) C'était sa fuite de la maison de M. Davenport, dans le Derbyshire, sans en avoir prévenu, et en laissant une lettre pleine d'injures pour son hôte obligeant.

(2) Elle (la comtesse de Boufflers) avait été un de ses plus grands admirateurs.

(3) De Conti.

Je ne puis vous dire à quel point je suis étonnée des éloges que vous faites du poème de Genève; si j'étais à portée de le lire avec vous, je ne vous laisserais point de repos que vous ne me fissiez comprendre et sentir ce que vous trouvez de si charmant et de si spirituel. J'aurais pu vous envoyer par M. votre neveu, une épître d'un nommé La Harpe, où il y a des choses qui me plaisent infiniment (4). Je pourrais charger le chevalier de Barfort qui part demain avec madame de Chabot (5), de la lettre que j'ai reçue de Voltaire, et d'un petit écrit sur les panégyriques qu'il m'a envoyés, et aussi du dernier mémoire de la Chalotais; mais je crois plus à propos de supprimer toute espèce de soins et d'attentions, de conformer ma conduite à la vôtre, en ne chargeant point les gens de mon pays de vous parler de moi, comme vous ne chargez point ceux qui revien-

(4) L'épître d'un moine de la Trappe à l'abbé de Rancé.

(5) Le chevalier Jermingham, oncle de sir William Jermingham, de Cossey, dans le Norfolk, avait été élevé en France, et entra au service de France, sous le nom de chevalier de Barfort. Madame de Chabot était sa proche parente, étant la fille du dernier comte de Stafford.

nent du vôtre de me parler de vous; enfin, enfin, jamais prédicateurs, ni chez vous, ni chez nous, ne peuvent se vanter d'avoir fait une plus belle conversion; je n'y trouve de fâcheux que la honte et les remords qui restent. Oh! les justes doivent être bien plus heureux que les pécheurs pénitents.

Je n'aime point les arrangements que vous prévoyez; je voudrais que votre cousin ne quittât point sa place (6), je le désirerais pour lui, et encore plus pour vous : on a plus besoin d'occupation que vous ne pensez, et celles qu'on recherche ne nous garantissent pas si certainement de l'ennui que celles qui nous viennent chercher. Votre Richard III ne suppléera point à l'occupation que vous donnent les affaires : peut-être me trompé-je, mais je suis comme le jardinier dans la comédie de l'*Esprit de Contradiction*, je juge le monde et les hommes par mon jardin. Votre scène avec votre Irlandaise est charmante, elle m'aurait bien divertie (7); j'aime à la folie à voir

(6) Le général Conway, qui était ministre des affaires étrangères.

(7) M. Walpole l'avait décrite comme il suit : « Après dîner, ma comédienne (mad. Clive), m'a pro» posé de passer chez elle. J'y ai trouvé un de mes

bien contrefaire; c'est un talent qu'a d'Alembert, et qui fait que je le regrette (8). Je dois

---

» neveux (feu M. Robert Cholmondeley) et sa femme » qui a de l'esprit, une autre femme (madame » Griffiths) qui a fait des comédies, et qui est très-» précieuse, et une jeune et jolie irlandaise (madame » Balfour) sauvage comme une iroquoise, parlant sans » cesse par bonté de cœur, et avec le patois le plus » marqué qu'il est possible ; les autres riaient à gorge » déployée, et la pauvre petite créature était charmée » qu'on la trouvât si aimable. Moi, je souffrais mort et » passion, j'étouffais de rire, je craignais de la choquer, » et je trouvais très-malhonnête que la compagnie en » usât de la sorte. Elle caressait mon chien, demandait » son nom, le prononçait de la manière la plus gauche, » me contait les visites qu'on lui avait rendues sur son » mariage; enfin était si naturelle, si naïve, et si » franche, et se servait d'exclamations si burlesques, » que je restais immobile, ne sachant si je devais » l'aimer ou la croire une imbécille. Tout d'un coup ma » nièce (mad. Cholmondeley) a crié : Allons, Madame, » quittons ce personnage. — Non, de mes jours je n'ai » jamais été si surpris ; c'était une dame très-bien née, » très-polie, et qui a les manières les plus comme il » faut. Il est vrai qu'elle était née en Irlande, mais elle » n'en a pas le moindre accent. C'était une scène qu'on » avait ménagée pour me divertir, et j'en ai été si par-» faitement la dupe, que tous les éclats de la com-» pagnie ne m'avaient pas dessillé les yeux. »

(8) Elle avait cessé de voir d'Alembert depuis la

Digitized by Google

souper mercredi chez Montigni (9), ils m'ont offert de prier mademoiselle Clairon, je l'ai accepté. Je rêve à ce que je lui demanderai de réciter ; ce pourra bien être le songe d'Athalie, et peut-être le rôle de Viriate dans Sertorius, qu'on dit être son triomphe. Je vous rendrai compte d'aujourd'hui en huit de ce que j'aurai entendu. Vous ne me parlez point de votre sourde, se porte-t-elle bien ?

Madame de Peire est morte ce matin à sept heures et demie; elle envoya, il y a deux jours, son perroquet à madame de la Vallière, et son catacoa à madame d'Aiguillon ; ces dames étaient ses amies intimes, mais les perroquets les consoleront. Madame d'Aiguillon la jeune est arrivée hier à Paris, son mari est encore en Bretagne, en horreur à toute la province.

Ma correspondance avec la grand'maman est assez vive, mais elle aura demain son mari, il y restera jusqu'à jeudi ou vendredi ; je vois avec plaisir qu'elle est heureuse, elle a de la raison et de la jeunesse, et il en résulte de la

querelle qu'elle avait eue avec mademoiselle de Lespinasse, et leur séparation.

(9) M. de Montigni-Trudaine, qui avait succédé à son père, M. de Trudaine, dans sa place d'intendant des Finances.

Digitized by Google

force et du courage. Sa santé est bonne ; l'abbé Barthélemi lui est véritablement attaché, et c'est un homme tel qu'il le faut pour une compagnie journalière ; elle a aussi Gatti, et un M. de Castelane, dont elle fait plus de cas qu'il ne mérite : elle ne reviendra que pour Compiègne, c'est-à-dire, les premiers jours de juillet.

On dit que votre ambassadeur (10) partira à la fin de cette semaine pour Londres ; il y a huit jours que je n'ai entendu parler d'eux ; c'est madame de Forcalquier qui est leur favorite ; elle fait des petits soupers fins chez eux, et elle leur trouve prodigieusement d'esprit. Monsieur votre neveu était aussi fort empressé pour elle ; je ne sais si j'aurai leurs excellences ce soir, je les ai priées pour mes dimanches une fois pour toutes.

Le prince, l'idole, et toute leur clique reviennent aujourd'hui de l'Isle-Adam ; le prince, sa belle-fille (11) et l'idole partiront le 20 de juin pour les eaux de Pongues, où ils resteront tout le mois de juillet ; et la cour partira le 7

(10) Lord Rochford.

(11) La comtesse de la Marche, une princesse de Modène, mariée au fils unique du prince de Conti.

Digitized by Google

de juillet pour Compiègne, où elle restera jusqu'au 29 août. Vous ne me parlez point de vos Patagons que la gazette dit être arrivés en Angleterre.

LETTRE XXX.

Paris, samedi 6 juin 1767,
à trois heures après midi.

Votre lettre du 30 et du 2 que je reçois dans le moment, n'a pour ainsi dire point interrompu la lecture que je fais depuis cinq ou six jours, elle m'en a semblé la continuation; ce sont les *Lettres de Pline*. Je me proposais de vous en beaucoup parler, mais je les laisse là, aimant bien mieux parler de la vôtre. Je suis cependant bien peu en état aujourd'hui d'écrire et de penser; mon âme, toute immortelle qu'elle est, est terriblement soumise à son enveloppe, et j'aurais bien du penchant à ne l'en pas distinguer; mais je n'ai sur cela aucun système, et j'approuve extrêmement votre opinion, vos réflexions et les conséquences que vous en tirez (1); ce sujet entrera dans nos conversations.

(1) Voici comment M. Walpole s'était exprimé : « Je » crois une vie future; Dieu a tant fait de bon et de » beau qu'on devrait se fier à lui sur le reste. Il ne faut

Soyez bien sûr que tout ce que vous pourrez me conter m'intéressera ; vous serez plutôt fatigué de mes questions que je ne le serai de vos histoires : osez-vous craindre de mettre ma patience à bout après les épreuves où vous l'avez mise ? Pouvez-vous ignorer ? mais. . . je me tais.

Soyez certain que je n'ai point l'intention de vous picoter, ni de vous faire aucun reproche. Il y a trop de mal entendu entre nous, et rien n'est plus nécessaire pour constater à tout jamais notre amitié, que de nous entretenir avec la plus parfaite confiance ; vous valez mille fois mieux que moi, et loin que je prétende m'humilier par cet aveu, ma vanité y trouve son compte, parce que tout de suite je crois que je suis la seule personne digne de vous avoir pour ami, et d'être la vôtre. Je vous dirai toutes vos vérités, c'est-à-dire, tout ce que je pense de vous ; vous me rendrez la pareille, et nous ne nous tromperons ni l'un ni l'autre. Votre âme

---

» pas avoir le dessein de l'offenser. La vertu doit lui
» plaire ; donc il faut être vertueux. Mais notre nature ne
» comporte pas la perfection ; Dieu ne demandera donc
» pas une perfection qui n'est pas naturelle. Voilà ma
» croyance ; elle est fort simple et fort courte. Je crains
» peu, parce que je ne sers pas un tyran. »

Digitized by Google

est plus ferme que la mienne, mais la mienne est moins variable que la vôtre : mais c'est assez parler de notre valeur intrinsèque.

Vous me demandez mon mot de saint Denis, cela est bien plat à raconter, mais vous le voulez.

M. le cardinal de Polignac, beau diseur, grand conteur, et d'une excessive crédulité, parlait de saint Denis, et disait que quand il eut la tête coupée, il la prit et la porta entre ses mains. Tout le monde sait cela; mais tout le monde ne sait pas qu'ayant été martyrisé sur la montagne de Montmartre, il porta sa tête de Montmartre à Saint-Denis, ce qui fait l'espace de deux grandes lieues. . . . Ah! lui dis-je, Monseigneur, je crois que dans une telle situation, *il n'y a que le premier pas qui coûte.*

Cela est conté à faire horreur, je ne sais rien faire de commande, et je suis bien loin dans ce moment-ci d'avoir de la facilité.

LETTRE XXXI.

Paris, dimanche 5 juillet 1767,
à dix heures du matin.

Vous n'étiez pas dans la plus agréable disposition le 29 et le 30, qui sont les dates de votre dernière lettre; ce n'est pas que je m'en plaigne, elle est froidement honnête, et vous ne m'y grondez plus, ainsi je n'ai rien à dire; mais je voudrais savoir si je suis enfin parvenue à vous contenter, et si je suis parfaitement corrigée de tout ce qui vous déplaisait. Ce qui me fait craindre que cela ne soit pas, c'est que je crois entrevoir que votre séjour ici vous inquiète, et que la complaisance qui vous y amène vous coûte beaucoup; mais, mon tuteur, songez au plaisir que vous me ferez, quelle sera ma reconnaissance. Je ne vous dirai point combien cette visite m'est nécessaire; vous jugerez par vous-même si je vous en ai imposé sur rien, et si vous pourrez jamais vous repentir des marques d'amitié que vous m'avez données. Vous faites une récapitulation des personnes que vous pourrez voir, vous n'aurez d'embarras que le choix, et le choix sera extrêmement libre. Vous avez beau me dire que vous ne vien-

drez ici que pour moi, je ne m'en souviendrai que pour vous en être obligé, et non pas pour exiger de vous de me voir un quart-d'heure de plus qu'il ne vous conviendra. Vous vivrez avec mes connaissances, si cela vous convient; avec les Rochefort (1), Maurepas (2) et d'Egmont (3), si cela vous est plus agréable; enfin, je resterai tranquille dans ma cellule; vous m'y viendrez

(1) Dans une lettre à M. Gray, après avoir parlé de quelques autres dames françaises, M. Walpole s'énonce sur madame la comtesse de Rochefort comme il suit :

« Madame de Rochefort diffère de tout le reste. » Son jugement est juste et délicat, avec une finesse » d'esprit, qui est le résultat de la réflexion. Ses ma- » nières sont douces et aimables, et quoique savante, » elle n'a aucune prétention marquée. Elle est l'amie » *décente* de M. de Nivernois; car vous ne devez pas » croire un mot de ce qu'on lit dans leurs nouvelles. Il » faut la plus grande attention ou la plus grande habi- » tude pour découvrir ici la plus petite liaison entre les » personnes de sexe différent. On ne permet aucune fa- » miliarité que sous le voile de l'amitié; et le Diction- » naire d'Amour est autant prohibé, qu'on croirait » d'abord que le serait son rituel.... M. de Niver- » nois vit dans un cercle d'admirateurs répandus, et » madame de Rochefort est la grande prêtresse; ce qui » lui vaut un petit salaire de crédit. »

(2) Le comte de Maurepas, ex-ministre.

(3) La comtesse d'Egmont, fille du duc de Richelieu.

trouver quand vous voudrez, et jamais vous n'entendrez ni plaintes, ni reproches, ni raisonnements, ni sentiments, ni romans; nous dirons un jour le diable de la jeunesse, le lendemain nous trouverons qu'il n'y a qu'elle d'aimable; mais je persisterai toujours à vous dire que vous ne devez pas craindre la grand'-maman, qu'elle a un goût infini pour vous, et que vous serez ingrat, si vous ne lui marquez pas de l'empressement et de l'amitié. Elle est aujourd'hui la seule personne qui en soit digne; elle est revenue mercredi de Chanteloup, je l'ai vue tous les jours; avant-hier, je soupai chez elle avec la petite Lauzun et l'abbé Barthélemi, nous n'étions que nous quatre; vous fûtes regretté; elle a retenu la phrase de votre lettre sur la Czarine, où vous me dites positivement les mêmes choses qu'elle m'en avait écrit, elle l'a retenue mot pour mot; je m'étais malheureusement engagée hier à souper chez madame de Forcalquier, laquelle, par parenthèse, s'est réchauffée pour moi; la grand'-maman m'envoya prier de la part de son époux de venir souper chez elle, je ne pus l'accepter, mais j'y fus à minuit; le ministre me demanda quand vous viendriez, et j'eus le chagrin de répondre que je n'en savais rien. La grand'-

maman partira jeudi ou vendredi pour Compiègne. L'idole et son temple sont aux eaux jusqu'à la fin du mois ; la madame de Luxembourg partira samedi pour une campagne où elle sera douze ou quinze jours ; les Mirepoix, les Beauvau iront à Compiègne le 15, où ils resteront tout le voyage, qui sera jusqu'au 26 d'août ; vos ambassadeurs iront dans le même temps, ainsi que tous les étrangers que je vois ; il ne me restera que madame d'Aiguillon (qui est tantôt à Ruel, tantôt à Paris, et avec qui je suis fort bien), de la Vallière, de Forcalquier, de Crussol, etc., et puis la maison du président que madame de Jonsac me rend très-agréable. Voilà, mon tuteur, l'état des choses ; je me flatte que vous ne vous ennuierez point. Je dois vous prévenir que vous me trouverez très-près de la décrépitude, cela ne devra point vous surprendre ni vous fâcher ; je n'en suis pas de plus mauvaise humeur, je me soumets paisiblement, et avec assez de courage, aux malheurs qu'on ne peut éviter, et j'aurais bien du plaisir à pouvoir vous dire un vers de Voltaire sur l'amitié.

Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.

A propos de Voltaire, je vous garde sa

lettre et ma réponse dont la grand'maman a été très-contente; il n'y a point répliqué, et c'est ce qui m'étonne.

Mon Dieu, que nous aurons de sujets de conversations! nous n'aurons pas besoin de recourir à la métaphysique ; je vous accablerai de questions, et je compte bien me mettre au fait de ce qui vous regarde et vous intéresse ; notre commerce en deviendra par la suite beaucoup plus agréable et plus intelligible. Tenez, mon tuteur, je ne puis pas m'empêcher de vous le dire, j'ai de l'amitié pour vous, et votre excessive franchise est ce qui m'attache le plus. Je ne vous suis bonne à rien, je dois passer le reste de ma vie loin de vous ; mais ce m'est une consolation de savoir qu'il existe une personne qui mérite l'estime et qui en a pour moi. Vous me pardonnez bien cette petite douceur, elle n'excède point ce qui est d'usage pour tout le monde, il n'y a de différence que de la vérité au compliment.

Je finis, parce que je ne veux pas fatiguer plus long-temps mon secrétaire; il n'est rentré dans ses fonctions que d'aujourd'hui, il a été très-malade, et m'a causé des inquiétudes mortelles.

Adieu, mon tuteur, que je n'aye rien à com-

battre avec vous, n'ayez nulle espèce de défiance de moi, exceptez-moi, s'il se peut, des règles que vous vous êtes prescrites, n'ajoutez point volontairement de la froideur à l'indifférence.

A trois heures après midi.

J'ai laissé reposer Wiart, je reprends ma lettre. Le ministre (1) me dit hier que rien n'était plus étonnant qu'on eût donné une pension à Jean-Jacques, qu'on n'avait point d'argent à jeter par les fenêtres; à la sollicitation de qui? en vertu de quoi? que cela n'avait pas de bon sens; effectivement je trouve ses réflexions justes (2); nous ne donnerions point ici une pension à un banni de chez vous; mais on dit que cette pension ne sera pas payée,

(1) Le duc de Choiseul.

(2) M. Walpole dit dans sa réponse : « Le ministre ne » doit pas s'étonner que nous ayions donné une pension » à Jean-Jacques. Il est Suisse, il n'est pas Français. » Personne n'a sollicité pour lui; lui-même il l'a demandée. Il est vrai que j'ai appuyé la demande. Mon » cousin (M. Conway) l'a procurée, à ma prière et à celle » de M. Hume. Mais tenez, que votre cour en donne » l'équivalent à Wilks; le pauvre diable en a bien besoin. A vous parler sérieusement, il me semble que » Rousseau ne compte pas fort sur la pension, car il n'a » pas même envoyé son adresse à M. Conway. »

non par mauvaise volonté, mais par impossibilité; je vous conseille de ne vous en pas mettre en peine, vos réparations vont bien par-delà vos torts.

Je m'aperçois que je n'ai point répondu à l'article principal de votre lettre, votre *plaidoyer pour la jeunesse* (3). Il est vrai pour l'ordinaire que la jeunesse n'est pas corrompue, que ses fautes sont moins criminelles, parce qu'elles ne sont pas réfléchies, ni de propos délibéré; les agréments de la figure lui tiennent lieu de bon sens et d'esprit; mais toutes les liaisons qu'on peut former avec la jeunesse, ne tiennent qu'aux sens, et c'est peut-être tout ce qu'il y a de réel pour bien des gens; et je crois avoir remarqué, sans me tromper, que ceux qui dans leur jeunesse n'ont eu que des affections de ce genre, perdent

(3) M. Walpole avait dit : « On veut imposer quand » on cesse de plaire, et quand on est à l'âge de plaire, » assurément on ne s'avise pas de plaire par la sagesse. » La jeunesse, qu'on prétend ne rien savoir, sait son » intérêt sur cet article essentiel. Ah! ma petite, passé » vingt-cinq ans, que vaut tout le reste? La science, le » pouvoir, l'ambition, l'avarice, la gloire, les talents, » ne troqueraient-ils pas leurs plus grandes possessions » contre les folies et la gaîté, contre les défauts même » de la jeunesse? »

toute existence dans leur vieillesse; ils ne tiennent à rien, et leur âme est pour ainsi dire dans un désert, quoiqu'ils soient environnés de connaissances, de parents et d'amis. Je plains ces gens-là, ce n'est pas leur faute, nous sommes tels que la nature nous a faits; on peut, *peut-être* (et c'est un peut-être), régler sa conduite, mais non pas changer ses sentiments ni son caractère.

Je n'ai pas bien entendu ce que vous me dites sur la grand'maman; elle a toute la vérité et la naïveté de la première jeunesse, mais elle y joint les réflexions de l'expérience: elle est vieille, elle est jeune, elle est enfant; je serais bien étonnée si en la voyant un peu souvent, vous ne vous en accommodiez pas extrêmement.

J'aime cent mille fois mieux César qu'Alexandre; la folie ne me fera jamais excuser les crimes; enfin, quelque soumission que je me sente entraînée à avoir pour toutes vos pensées, je ne suis point de votre avis sur bien des points de votre lettre.

J'en reçois une dans ce moment de Pontdeveyle, qui est avec le prince (4). L'idole lui

(4) De Conti, à Pougues.

a débité toutes les nouvelles de votre pays ; que M. Pitt est devenu imbécile ; que M. de Bedfort prend le dessus, que les affaires sont plus embrouillées que jamais, ce qui retardera la fin du parlement, et que M. Conway sera bien traité. Ce pauvre Pontdeveyle ! je suis fâchée qu'il ait fait un pacte avec ces gens-là, mais c'est la crainte de l'ennui qui l'y a déterminé ; je l'aime beaucoup ce Pontdeveyle, il m'a toujours été fidèle, et c'est peut-être la seule personne dont je n'aye jamais eu occasion de me plaindre, et nous nous connaissions il y a cinquante ans avant que vous fussiez au monde. A propos de cinquante ans, il y a à peu près ce temps-là que j'ai été mariée ; il était dans l'ordre des choses possibles que vous eussiez été mon fils, j'ai bien du regret que cela ne soit pas.

Adieu ; Wiart n'est pas en état d'écrire plus long-temps des balivernes, j'ai d'autres lettres à écrire, je vais changer de secrétaire. Wiart ne *saute que pour vous*.

LETTRE XXXII.

Lundi 3 août 1767,
à 7 heures du matin.

Votre pauvre sourde (1)! Ah! mon Dieu que j'en suis fâchée, c'est une véritable perte et je la partage. J'aimais qu'elle vécût, j'aimais son amitié pour vous, j'aimais votre attachement pour elle, tout cela, ce me semble, m'était bon. Il n'en est pas de même du cousinage (2), je trouve qu'il m'est bien contraire, c'est lui qui vous met tout à travers les choux; sans lui, qu'auriez-vous été faire dans cette galère? Votre Strawberry-Hill, suivant ce que vous dites vous-même, vous aurait suffi; mais vous êtes devenu politique, ambitieux, pour vos cousins, sans y avoir aucun intérêt personnel, et ce qui est ineffable, sans une amitié fort tendre, si l'on vous en croit. Oh! vous

(1) Henriette Hobart, comtesse douairière de Suffolk, qui mourut à Marble-Hill, le 24 juillet 1767. *Voyez* l'histoire de sa jeunesse, et quelques particularités qui la concernent, dans les *Souvenirs* publiés dans le quatrième volume des Œuvres du lord Orford, in-4°.

(2) Elle parle ici du général Conway et de sa famille.

aurez bien des choses à m'apprendre, mais la première, et dont je suis la plus curieuse, ce sera de me définir votre caractère, car je veux mourir si j'y comprends rien ; je ne saurais douter de votre sincérité, et j'y ai autant de foi qu'à la mienne; cependant, comment accorder vos contradictions? Votre expérience vous a amené à mépriser tous les hommes, vous fait détester l'amitié, vous a rendu insensible, et en même temps vous sacrifiez votre santé, votre tranquillité, votre vie aux intérêts de ceux dont vous ne vous souciez point! Ah! convenez que cela est incompréhensible. Votre conduite avec moi est bien plus intelligible, malgré toutes ses contradictions apparentes; aussi sais-je bien à quoi m'en tenir, et je ne vous demanderai jamais d'éclaircissements sur cet article ; je sais pourquoi je vous suis attachée : ni le temps, ni l'absence, ni vos variations ne me feront jamais changer pour vous, vous êtes sincère et bon; vous êtes variable, mais constant ; vous êtes dur, mais sensible; oui, sensible, et très-sensible ; quoi que vous puissiez dire, vous êtes noble, fier, généreux, humain ; hé bien! n'est-ce pas assez pour que vous puissiez être impunément fantasque, bizarre

et quelquefois un peu fou ; ce portrait vous plaît-il plus que l'autre (3) ?

Vous avez, dites-vous, relu mes lettres. Ah! c'est à quoi je ne me serais pas attendue ; je n'aurais jamais imaginé que ce qui vous a été si ennuyeux en détail, eût pu vous plaire en total ; mais il faut que ce soit comme les aliments, ils ne sont ni bons ni mauvais par eux-mêmes, et ils ne font du bien ou du mal que suivant la disposition où l'on est.

J'aime vos lettres à la folie, mais je me garde bien de les relire ; il y a des nuances si différentes, qu'elles forment des époques ; mais laissons tout cela, je ne vous ai que trop parlé de vous et de moi : parlons de votre duc d'Yorck (4).

J'avais peur qu'on ne le critiquât, qu'on ne se moquât de lui ; on n'en est point charmé, comme on l'a été du prince héréditaire, mais on n'en dit point de mal : il se conduisit fort bien avec le roi ; on en rapporte seulement quelques ingénuités, celle-ci par exemple : on lui nomma mesdames de Choiseul, de

(3) Celui qu'on trouve dans le quatrième volume de ce recueil.

(4) Edouard, duc d'York, frère du roi actuel, qui mourut à Monaco, le 17 septembre suivant.

Grammont, de Mirepoix, de Beauvau et de Châteaurenaud (celle-ci a soixante-sept ou soixante-huit ans) ; on lui dit que c'étaient les dames du roi, il comprit que c'étaient ses maîtresses ; il approuva madame de Choiseul, ne désapprouva pas mesdames de Grammont et de Beauvau, toléra même madame de Mirepoix ; mais pour madame de Châteaurenaud, il avoua qu'il ne pouvait le comprendre ; cela a beaucoup fait rire.

Le prince de Ligne n'est point le beau-fils de la princesse de Ligne du Luxembourg, c'est son cousin ; il est de ma connaissance, je le vois quelquefois ; il est doux, poli, bon enfant, un peu fou ; il voudrait, je crois, ressembler au chevalier de Bouflers, mais il n'a pas, à beaucoup près, autant d'esprit, il est son Gilles (5).

Vous aurez à Londres, le 13 ou le 12 de ce mois, un homme de mes amis, c'est M. Poissonnier ; il est médecin, il dessale l'eau de mer, il a été en Russie ; je l'ai chargé d'un livre pour vous ; ce sont des lettres du prési-

(5) Le même prince de Ligne, dont, en dernier lieu, madame la baronne de Staël-Holstein a publié les *Lettres et Pensées*.

dent de Montesquieu (6) ; celui à qui elles s'adressent, les a fait imprimer par fatuité, mais quoique ces lettres ne fussent pas faites pour souteuir l'impression, elles ne m'ont pas ennuyée, et la célébrité de l'auteur leur donne quelque valeur.

LETTRE XXXIII.

Dimanche 23 août 1767,
à 7 heures du matin.

Enfin, enfin, il n'y a plus de mer qui nous sépare ; j'ai l'espérance de vous voir dès au-

---

(6) *Lettres familières du président de Montesquieu, baron de Brede, à divers amis d'Italie.* Tel est le titre d'un petit volume de lettres, publiées en 1767, sans date et sans nom d'imprimeur et de lieu. Voici ce que M. Walpole en dit dans sa réponse à madame du Deffand : « Savez-vous qu'il y a plus de trois mois que j'ai eu les » lettres de Montesquieu ? On me les avait envoyées de » Florence, et il n'y a que depuis dix jours qu'on les vend » publiquement à Londres, que j'en ai proféré une pa- » role. Il y a des notes, et un portrait de madame Geof- » frin qui, je savais, feraient de la peine à Milady » Hervey ; on me les aurait empruntées, et je ne voulais » pas qu'on dit que je les eusse distribuées . . . . . » les lettres sont écrites avec gentillesse et voilà tout. »

jourd'hui (1); j'aurais été certainement tête-à-tête sans vos variations ; mais comptant que vous partiriez le lundi 17, et que vous arriveriez le jeudi 20, je n'avais point contremandé mon dimanche, et j'avais seulement eu soin de n'avoir que vos plus particulières connaissances, excepté madame de Villeroi, qui était engagée quinze jours d'avance, et j'avais prié mademoiselle Clairon; je l'aurai donc aujourd'hui à sept heures, les spectateurs seront mesdames de Villeroi, d'Aiguillon, de Chabrillant, de la Vallière, de Forcalquier, de Montigny. Les hommes, de Sault, et Pontdeveyle, le président et madame de Jonsac, qui ne resteront point à souper.

J'ai fait prier, hier, madame Simonetti (2) d'envoyer chez moi au moment de votre arrivée; si vous voulez venir chez moi, comme je

(1) M. Walpole arriva à Paris le 23 août 1767, et quitta cette ville le 9 octobre suivant.

(2) Madame Simonetti tenait l'hôtel garni du Parc-Royal, rue du Colombier, où M. Walpole logeait ordinairement pendant ses séjours à Paris. Dans le journal qu'il a fait de son voyage en 1767, on lit son arrivée comme il suit :

« Le 23 août, arrivé à Paris un quart avant sept » heures ; à huit heures, rendu chez madame du » Deffand; trouvé la Clairon, qui jouait les rôles

l'espère, vous aurez sur-le-champ mon carrosse ; mais si, comme je le crains, vous voulez rester chez vous, je vous enverrai à souper, du riz, un poulet, des œufs frais, en un mot ce qui vous conviendra.

Je me flatte que demain vous dînerez et souperez avec moi tête-à-tête ; nous en aurons bien à dire. Je suis comblée de joie, mais j'ai en même temps une peur terrible ; attendez-vous à me trouver bien bâton rompu.

Sans cette maudite compagnie que j'ai si sottement rassemblée, et qui, comme je vous l'ai dit, doit arriver à sept heures, vous m'auriez trouvée chez vous à la descente de votre chaise ; cela vous aurait fort déplu, mais je m'en serais moquée.

Allons, mon tuteur, si vous n'êtes pas las à mourir, venez souper chez moi, ou du moins venez me voir un moment. Mais, bon ! qu'est-ce que je dis ? vous n'arriverez point aujourd'hui ; j'ai calculé les postes, et si vous avez couché à Arras, vous aurez quarante et une lieues à faire. Enfin, si vous arrivez, et que

---

» de Phèdre et d'Agrippine. Elle n'est pas grande : je » goûtai son jeu plus que je ne m'y attendais. Soupé là » avec elle et avec les duchesses de Villeroi et d'Aiguillon, etc., etc. »

vous ne vouliez pas me voir aujourd'hui, que j'aye du moins de vos nouvelles avant de me coucher. Mandez-moi ce que vous voulez pour votre dîner de demain, et quelle est votre heure.

Vous trouverez chez vous tous vos charmants bijoux *Julienne* (3), et un misérable petit déjeûner, une petite jatte, et un petit pot au lait pour votre usage journalier, et aussi pour moi, quand j'aurai la fantaisie d'aller prendre du thé avec vous.

Oh! je ne saurais me persuader qu'un homme de votre importance, qui tient dans sa main tous les ressorts d'un grand État, et par concomitance ceux de toute l'Europe, se soit déterminé à tout quitter pour venir trouver une vieille Sibylle. Oh! cela est bien ridicule; c'est avoir toute *honte bue* que d'avoir pu prendre un tel parti; toutefois, je l'avoue, j'en suis bien aise.

---

(3) Un tableau et quelques autres articles achetés à la vente de M. Julienne.

LETTRE XXXIV.

Paris, vendredi 9 octobre 1767,
à 10 heures du matin.

Que de lâcheté, de faiblesse, et de ridicule je vous ai laissé voir (1)! je m'étais bien promis le contraire; mais, mais..... oubliez tout cela, pardonnez-le-moi, mon tuteur, et ne pensez plus à votre petite que pour vous dire qu'elle est raisonnable, obéissante, et par-dessus tout reconnaissante; que son respect, oui, je dis respect, que sa crainte, mais sa crainte filiale, son tendre, mais sérieux attachement, feront, jusqu'à son dernier moment, le bonheur de sa vie. Qu'importe d'être vieille, d'être aveugle? qu'importe le lieu qu'on habite? qu'importe que tout ce qui environne soit sot ou extravagant? Quand l'âme est fortement occupée, il ne lui manque rien que l'objet qui l'occupe; et quand cet objet répond à ce qu'on sent pour lui, on n'a plus rien à désirer.

Après votre départ je restai un peu interdite, je montai dans ma chambre. M. Craufurd m'avait mandé qu'il viendrait entre quatre

(1) M. Walpole avait quitté Paris ce jour.

et cinq, et il ne vint qu'entre six et sept. Je reçus la visite de madame de Luxembourg, qui vint avec la marquise de Boufflers (2); celle-ci a toujours l'air de venir d'être surprise en flagrant délit; elle est toujours troublée, mais son trouble ne ressemble pas à celui du tuteur; elle fit, ainsi que tout le monde, des exclamations sur les mouchettes; je dis à la maréchale que j'étais fâchée qu'elle ne fût pas venue seule (à l'oreille s'entend). Elle me proposa d'aller avec elle à l'Opéra-Comique. J'hésitai; je lui dis que je n'étais point habillée: elle me dit que je viendrais la trouver quand je voudrais; mais comme elle vit mon indécision, elle se fâcha; je lui promis que j'irais; j'avais peine à m'y résoudre, parce que j'attendais M. Craufurd, je ne voulais point perdre sa visite; j'attendais de lui des choses un peu plus intéressantes qu'un opéra comique; cependant je trouvais beau et héroïque d'aller au spectacle avec les maréchales, dans les circonstances où j'étais; je fis donc courir après la maréchale, qui était déjà dans son carrosse, pour lui dire que j'irais sûrement,

(2) Sœur du prince de Beauvau, et mère du chevalier de Boufflers.

mais que je lui demandais la permission d'y mener M. Craufurd, à quoi elle consentit de très-bonne grâce, et avec plaisir.

Adieu, j'attends votre lettre.

Samedi 10, à une heure après-midi.

Voila cette lettre de Chantilly que j'attendais hier, et qui apparemment trouva le paquet fermé quand elle fut portée à la poste; je commence par vous en remercier, et par vous assurer que j'en suis très-contente; je serais bien tentée de vous faire une citation de *mon frère* Quinault, mais vous me gronderiez, et je ne me permettrai plus rien qui puisse vous fâcher, et jamais, jamais je ne vous écrirai un mot qui puisse vous forcer à me causer du chagrin par vos réponses; j'aime mieux étouffer toutes mes pensées que de vous en laisser voir aucune qui puisse vous fatiguer, ou vous ennuyer, ou vous déplaire. Ce que je pense pour vous est tellement devenu ma propre existence, que tant que je vivrai il est impossible que j'aye aucune idée différente; mais vous, mon tuteur, qui avez six ou sept choses dans la tête, et de qui tous les jours de la semaine sont différents les uns des autres, votre style doit être plus varié que le mien; tout ce que vous m'é-

crirez me sera également agréable, laissez-vous aller à me dire tout ce qui vous passera dans l'esprit ; ne songez point à moi en m'écrivant, ne me parlez que de vous, ne vous occupez point de mon bonheur ; n'ayez point de conduite avec moi, laissez-vous aller tout naturellement, mais surtout, surtout n'ayez jamais le dessein de rien changer à ma façon de penser pour vous ; ce serait inutilement que vous y travailleriez, vous détruiriez mon bonheur en voulant l'assurer.

Vous ne savez pas la folie qui me passe par la tête. Si vous pouviez donner à vos lettres le son de votre voix, votre prononciation, je serais aussi heureuse une fois la semaine que je le suis tous les jours quand vous êtes ici. Ah! voilà, direz-vous, la Petite qui s'égare ; *ha po-int dutout, au contraire* (3); et pour preuve parlons d'autres choses.

Ah! mon tuteur, que le petit Craufurd est fou, et quel dommage! je désespère qu'il devienne jamais raisonnable, il me confirme bien dans ce que je pense sur les Anglais ; je crois

(3) Ces mots en lettres italiques sont divisés de la manière dont M. Walpole les prononçait en parlant français.

qu'il n'y a chez eux que les imbéciles qui ne soient pas extrêmes: ceux qui ont de l'esprit sont ou excellents, ou détestables, ou insensés.

LETTRE XXXV.

Paris, mardi 27 octobre 1767.

Vous êtes content de ma première lettre, vous le serez de toutes les autres, au moins à certains égards; mais je ne vous réponds pas de suivre exactement votre exemple: je n'ai pas tant de dignité que vous; je ne suis ni aussi raisonnable ni aussi calme, parce que je ne suis pas aussi froide; mais, mon tuteur, pourvu que l'on fasse de son mieux, on n'est pas tenu à davantage.

Je soupai hier avec la grand'maman; je lui remis votre lettre qu'elle m'avait envoyée sur-le-champ; elle en est charmée; elle la fit lire tout haut par l'abbé Barthélemi, en présence du Selwyn et du président, à qui elle était venue rendre une petite visite avant souper.

J'écrivis hier au soir au comte de Broglio; je lui fis le récit d'une petite aventure; et pour n'avoir pas l'embarras de la dicter deux

fois, j'en ai fait faire une copie que je vous envoie.

M. du Châtelet (1) a le régiment du Roi ; on ne sait pourquoi on a tant tardé à le nommer.

Adieu, mon tuteur, je suis trop engourdie aujourd'hui, demain je serai peut-être plus animée.

Mercredi, à 10 heures du matin.

Je vous ai annoncé hier une histoire ; je croyais qu'on n'aurait qu'à la copier ; on a fait partir ma lettre, il faut la dicter de nouveau, ce qui m'est très-pénible ; cependant je la fis raconter hier par M. de Choiseul ; je pourrai vous l'écrire cet après-dîner ; mais j'attendrai que le facteur soit passé : si par hasard il m'apportait une lettre, cela me mettra de bonne humeur, et vous aurez l'histoire ; si je n'ai point de lettre, vous vous en passerez ; adieu, à tantôt.

---

(1) Le marquis du Châtelet était le fils de la marquise du Châtelet, qui a fait un Commentaire sur Newton, et la célèbre *Emilie* de Voltaire. *Voyez* son portrait, écrit par madame du Deffand dans le quatrième volume de ce recueil. Son fils fut nommé ambassadeur de France en Angleterre après le rappel du comte de Guerchy.

A 4 heures.

Point de courrier. Voici l'histoire : elle est d'environ huit jours. Le roi, après-souper, va chez madame Victoire ; il appelle un garçon de la chambre, lui donne une lettre, en lui disant : Jacques, portez cette lettre au duc de Choiseul, et qu'il la remette tout à l'heure à l'évêque d'Orléans ; Jacques va chez M. de Choiseul, on lui dit qu'il est chez M. de Penthièvre, il y va ; M. de Choiseul est averti, reçoit la lettre, trouve sous sa main Cadet, premier laquais de madame de Choiseul, il lui ordonne d'aller chercher partout l'évêque, de lui venir promptement dire où il est ; Cadet, au bout d'une heure et demie, revient, dit qu'il a d'abord été chez monseigneur, qu'il a frappé de toutes ses forces à la porte, que personne n'a répondu ; qu'il a été par toute la ville sans trouver ni rien apprendre de monseigneur. Le duc prend le parti d'aller à l'appartement dudit évêque, il monte cent vingt-huit marches, et donne de si furieux coups à la porte, qu'un ou deux domestiques s'éveillent, et viennent ouvrir en chemise. Où est l'évêque ?..... Il est dans son lit depuis dix heures du soir.....Ouvrez-moi sa porte.....L'évêque s'éveille.....Qu'est-ce qui est là ?....C'est moi,

c'est une lettre du roi.....Une lettre du roi! hé! mon Dieu, quelle heure est-il?.....Deux heures, et prend la lettre. Je ne puis lire sans lunettes....Où sont-elles?....Dans mes culottes. Le ministre va les chercher, et pendant ce temps-là ils se disaient: Qu'est-ce que peut contenir cette lettre? L'archevêque de Paris est-il mort subitement? Quelque évêque s'est-il pendu? Ils n'étaient ni l'un ni l'autre sans inquiétudes. L'évêque prend la lettre; le ministre offre de la lire; l'évêque croit plus prudent de la lire d'abord; il n'en peut venir à bout, et la rend au ministre, qui lut ces mots: « *Monseigneur l'évêque d'Orléans, mes filles* » *ont envie d'avoir du cotignac* (2); *elles veu-* » *lent de très-petites boîtes, envoyez-en; si* » *vous n'en avez pas, je vous prie.....*» Dans cet endroit de la lettre il y avait une chaise à porteur dessinée; au-dessous de la chaise, « *d'envoyer sur-le-champ dans votre ville épis-* » *copale en chercher, et que ce soit de très-* » *petites boîtes; surce, monsieur l'évêque d'Or-* » *léans, Dieu vous ait en sa sainte garde.*

Signé, Louis.»

---

(2) Marmelade de coins pour laquelle la ville d'Orléans est en réputation.

Et puis plus bas, en post-scriptum : « *La chaise* » *à porteur ne signifie rien ; elle était des-* » *sinée par mes filles sur cette feuille que* » *j'ai trouvée sous ma main* ».

Vous jugez de l'étonnement des deux ministres; on fit partir sur-le-champ un courrier; le cotignac arriva le lendemain, on ne s'en souciait plus. Le roi lui-même a conté l'histoire, dont les ministres n'avaient point voulu parler les premiers. Si nos historiens étaient aussi fidèles que l'est ce récit, on leur devrait toute croyance. M. de Choiseul nous dit que le roi avait fort bien traité M. du Châtelet, quand il lui a fait son remercîment; qu'il avait toujours eu l'intention de lui donner son régiment ; mais qu'il avait voulu faire toutes les informations, que toutes lui avaient été très-favorables, et qu'il comptait sur ses soins pour maintenir son régiment, etc. etc.

LETTRE XXXVI.

Paris, dimanche 8 novembre 1767.

Vos lettres sont très-plaisantes, et je ne conçois pas trop bien que vous ayez tant de répugnance à écrire ; on dirait que c'est un

divertissement pour vous ; c'en est un du moins pour ceux qui les reçoivent.

Je voudrais avoir à vous mander des nouvelles de la cour de Louis XIV, je serais sûre de ne vous pas ennuyer; mais à la place de cela, je ne puis vous parler que de ce que je fais, et rendre mes lettres des journaux très-plats. Vous me direz, avec votre vérité ordinaire, si ce genre vous ennuie; je vais vous en faire faire l'essai, et je commence pour vous rendre compte de ma semaine, par Dimanche, premier de ce mois. J'eus ce jour-là à souper quatorze personnes, dont M. et madame de Beauvau et madame de Poix (1) étaient du nombre. Madame de Beauvau me demanda de vos nouvelles, me chargea de vous faire ses compliments.

Le mardi j'étais engagée chez madame de Valentinois, je préférai de rester chez le président, et je ne fus chez elle qu'à minuit.

Le mercredi, je passai la soirée, moi sixième, chez votre ambassadeur; il y avait milady

(1) La princesse de Poix. Elle était la fille unique du prince de Beauvau, de son premier mariage avec une sœur du duc de Bouillon, et mariée au prince de Poix, le fils aîné du maréchal de Mouchy-Noailles. La princesse de Poix vit encore à Paris.

Holland (2), les milords Clanbrassill et Carlisle; Selwyn était chez madame de Praslin (3), il vint nous trouver à minuit. Madame de Forcalquier vint à la même heure; elle avait été priée, mais elle resta avec sa bonne amie madame Dupin, pour la consoler; elle venait d'apprendre que son fils était mort le 3 de mai à l'Isle-de-France, où il était relégué; mais les entrailles de mère dans les âmes vertueuses, sensibles, honnêtes! et puis quand on a de grands principes, on a de grandes douleurs, on fait de profondes réflexions; — enfin on retient madame de Forcalquier qui rend tout cela d'une manière fort pathétique.

Le jeudi, les Beauvau et leur fille, la comtesse de Noailles et sa fille soupèrent chez le président, j'y fus admise pour diminuer l'ennui de madame de Beauvau.

Le vendredi, encore chez le président avec mesdames de Luxembourg, de Lauzun, l'Idole : je ne me souviens pas du reste. Hier,

(2) Lady Caroline Lenox, sœur du feu duc de Richmond, et épouse du premier lord Holland, de la famille de Fox.

(3) La duchesse de Praslin, épouse du ministre des affaires étrangères.

samedi, encore chez le président avec mesdames de Maillebois (4), de Biron, et de Broglio (5); je voudrais que celle-ci fût aimable, parce qu'il me paraît qu'elle me trouve telle. Avant tous ces soupers que je vous raconte, j'ai fait une visite tous les jours chez le petit Craufurd, et j'y ai trouvé éternellement milord March (6); il n'est pas sans prétention à l'esprit, mais il s'y perd; je l'aime mieux que M. de Sault, mais pas tant que M. de Saint-Laurent. J'y rencontrai M. de L..... M. Craufurd dit qu'il a de l'esprit, il n'eut pas ce qui s'appelle le sens commun; pédanterie, extravagance, dissertations, galimatias, étalage de science, il n'omit rien pour se montrer le plus sot homme de France. Écoutez ce que madame de Belzunce m'en a raconté et dont elle a été témoin. M. de Maurepas lui disait : M. le comte, vous savez tout ce qu'on

---

(4) La comtesse de Maillebois, née de Voyer d'Argenson, sœur du marquis de Paulmy, et mariée au comte de Maillebois, fils du maréchal de Maillebois.

(5) La comtesse de Broglio, née Montmorency, tante maternelle de la duchesse de Lauzun.

(6) Le duc de Queensberry actuel.

peut savoir en fait d'art et de science; vous savez sans doute plusieurs langues, savez-vous le Grec? Non, dit-il en hésitant, je ne m'y suis point appliqué; ce que j'en sais *c'est par sentiment.*

Comment trouvez-vous tout ce que je viens d'écrire? Il est bien plaisant de remplir tant de pages de tant de riens; mais en vous écrivant actuellement, je crois danser sur la corde, avoir entre mes mains un équilibre, de peur de tomber à droite ou à gauche. Tant que cet exercice ne vous déplaira pas, je m'y tiendrai; naturellement j'aimerais mieux dire mes pensées que mes actions, mais il faut conserver ses amis à quelque prix que ce soit.

LETTRE XXXVII.

Paris, vendredi 30 novembre 1767.

Le pauvre Selwyn partit hier à cinq heures, il ne voulut point me voir, il m'écrivit un petit billet tout embrouillé; il ne visait pas à l'académie dans cet instant, mais il était tout troublé, tout affligé; réellement il nous regrette, il me manquera beaucoup, c'est un journalier excellent; j'éprouve en toute occasion la vérité de tout ce que vous me dites.

Il prétend qu'il sera ici au mois de mai; il a été question entre lui et moi d'une plaisanterie, que je ne veux pas absolument qui ait aucune suite; il devait m'envoyer sept poupées, représentant le roi, le chancelier, un pair, etc. Je ne souffrirais pas certainement qu'il m'en fît présent, il serait impossible que chaque poupée ne coûtât pour le moins un louis; cette plaisanterie deviendrait fort chère et fort ridicule, je ne jouirais pas du plaisir de les voir, et ce serait payer bien cher le plaisir de les montrer, et certainement, très-certainement, je voudrais les payer, et je suis très-résolue de ne les point recevoir en présent; je me confie à vous, mon tuteur, pour lui faire perdre cette idée, et qu'il n'en soit plus question.

Il y a une femme qui me fait à merveille; elle me marque de l'estime, du goût, de l'empressement : vous lui trouvez de l'esprit et moi aussi; elle a du trait, de l'éloquence; mais elle a une véhémence, une force, une autorité qui épouvante, qui atterre; ce sont des ouragans, des tempêtes, elle animerait douze corps comme le mien; enfin je suis avec elle si frêle, si débile, si imbécile, que je me fais pitié; je suis dans l'incertitude du

parti que je prendrai, je serais bien aise d'avoir quelque liaison suivie. Serait-elle mon fait? je n'en sais rien; ce qui est de fâcheux, c'est que je n'ai pas à choisir; dites-m'en votre avis: ne comprenez-vous pas que c'est madame de Broglio?

Lundi, à 7 heures du soir.

J'eus hier douze personnes, et j'admirais la différence des genres et des nuances de la sottise: nous étions tous parfaitement sots, mais chacun à sa manière; tous semblables, à la vérité, par le peu d'intelligence, tous fort ennuyeux; tous me quittèrent à une heure, et tous me laissèrent sans regret. Il y a trois jours que je n'ai soupé chez le président; je voulais y aller ce soir et m'envoyer excuser chez M. de Creutz, où il y aura vingt personnes; le président m'a rejetée, en me mandant que madame de Jonsac ne comptant point sur moi, avait prié madame du Roure, et apparemment cette madame du Roure qui a eu un procès avec feu madame de Luynes (1), pour lui avoir enlevé une succession, craint de rencontrer une personne au fait de sa con-

(1) La duchesse de Luynes, tante de madame du Deffand.

duite : quoi qu'il en soit, je n'irai pas, et je suis encore indécise de ce que je ferai ; je pourrais souper tête-à-tête avec M. Craufurd, mais il me quitterait à onze heures. Aller chez M. de Creutz (2) me paraît terrible ; mais passer ma soirée seule est encore pis : dites-moi ce que je ferai, mon tuteur, mais quoique je me pique de vous deviner dans cette occasion-ci, je n'entends point votre réponse. Ah ! mon Dieu, pourquoi sommes-nous de différentes nations ? pourquoi n'avoir pas la même patrie ? il ne m'importerait que vous fussiez gascon, normand, picard, je trouverais des accommodements à tout cela ; mais avec un anglais, il faut jeter son bonnet par-dessus les moulins. C'est un mauvais dicton, qui veut dire n'y plus penser, ne s'en plus soucier, etc.

Mercredi, à 9 heures du matin.

J'ai soupé hier chez la grand'maman, ma disposition était fort triste, et la compagnie que je trouvai ne l'égaya pas ; c'est la première fois que je me suis ennuyée chez elle ; je rentrai chez moi à une heure, pénétrée, persuadée qu'on ne peut être content de personne. Je

(2) Le comte de Creutz, ministre de Suède à Paris.

crois que je ne recevrai plus jamais de vos nouvelles, et si je veux me rassurer contre la crainte de votre oubli, je tombe dans la crainte que vous ne soyiez malade; peut-être serai-je rassurée, et que c'est par quelque inconvénient étranger à tout cela que je n'ai point eu de lettres; mais jusqu'à ce que j'en reçoive je serai bien malheureuse; épargnez-moi, je vous prie, toute espèce de réprimandes et de corrections, il ne dépend pas de moi d'être affectée comme vous voudriez que je le fusse; contentez-vous que je ne vous laisse voir ce que je pense que quand je ne peux pas faire autrement.

LETTRE XXXVIII.

Paris, vendredi 11 décembre 1767,
à 2 heures.

Je reprends pour cette fois le journal; j'ai trouvé un lecteur pour votre Richard III; ainsi ne tardez pas un seul moment à me l'envoyer. Ce lecteur est un nommé M. Mallet, Génevois (1); c'est une connaissance que

(1) Connu depuis sous le nom de *Mallet-du-Pan*. Il a été l'auteur de quelques papiers périodiques publiés à Paris au commencement de la révolution française, et

M. Craufurd m'a fait faire, et dont je crois que je me trouverai fort bien ; mon étoile est singulière, ce n'est que dans les autres nations que je trouve ce qui me convient ; il y a une princesse Lubormirska, qui me plaît beaucoup, et à qui je ne déplais pas, qui serait pour moi une très-bonne société, et elle s'en retournera en Pologne dans le courant de l'année prochaine. Tous mes compatriotes ne me sont ni ne me peuvent être d'aucune ressource, mais je me dis, pour me consoler, qu'il serait bien tard pour former des liaisons, et qu'il me suffit aujourd'hui de m'assurer du lendemain ; cependant, mon tuteur, je ne saurais m'empêcher de porter mes vues un peu plus loin, et d'espérer au printemps ou à l'été prochain. Je me fais un plaisir d'entendre votre Richard III. Je maudis bien mon éducation ; on fait quelquefois la question si l'on voudrait revenir à tel âge : oh ! je ne voudrais pas redevenir jeune, à la condition d'être élevée comme je l'ai été, de ne vivre qu'avec les

---

dont le ton fut réprouvé par les deux partis. Après avoir essuyé plusieurs persécutions durant le règne des Jacobins, il se réfugia en Angleterre, et publia à Londres un papier périodique, sous le nom de *Mercure britannique*. Il mourut à Richmond en 1800.

gens avec lesquels j'ai vécu, et d'avoir le genre d'esprit et de caractère que j'ai; j'aurais tous les mêmes malheurs que j'ai eus; mais j'accepterais avec grand plaisir de revenir à quatre ans, d'avoir pour gouverneur un Horace, qui me ferait tout apprendre, langues, sciences, etc., et qui m'empêcherait bien de devenir pédante ou précieuse; il me formerait le goût, le jugement, le discernement; il m'apprendrait à connaître le monde, à m'en méfier, à le mépriser, et à m'en amuser; il ne briderait point mon imagination, il n'éteindrait point mes passions, il ne refroidirait point mon âme, mais il serait comme les bons maîtres à danser, qui conservent le maintien naturel, et y ajoutent la bonne grâce. Ces pensées causent des regrets, font faire de tristes réflexions, et confirment l'idée que j'ai toujours eue, que personne n'a tout l'esprit et tout le mérite qu'il aurait pu avoir.

Il va paraître une estampe coloriée de Louis XV; on dit qu'elle est fort belle; en êtes-vous curieux? vous ne pourrez l'avoir que le mois prochain.

Une présidente d'Aligre (2), grande amie et

(2) Épouse du président d'Aligre, depuis premier président du parlement de Paris.

protectrice de la demoiselle l'Espinasse (3), vient de mourir ; je croyais qu'elle lui laisserait quelque rente ; jusqu'à présent on n'en a pas connaissance.

Dimanche.

Cette présidente d'Aligre n'a rien laissé à la demoiselle ; on prétend qu'elle s'enivrait les derniers jours de sa vie pour éviter les horreurs de la mort ; M. le prince de Conti affiche de grands regrets de sa perte ; il avait eu, dit-on, ses bonnes grâces.

Je n'ai point encore entendu parler de mademoiselle Lloyd (4), cela m'impatiente. J'ai grande envie d'avoir vos estampes. La grand'-maman vient à Paris mardi ; elle m'a dit que l'époux lui avait demandé à souper avec moi mercredi ; vous ne saurez des nouvelles de ce souper que dans trois semaines ; cela fait une correspondance fort vive, mais le proverbe italien dit : *chi va piano, va sano, et chi va sano, va lontano.*

---

(3) *Voyez* la Vie de madame du Deffand, placée à la tête de ces Lettres, pour quelques particularités concernant mademoiselle de l'Espinasse, et sa liaison avec madame du Deffand.

(4) Feu mademoiselle Rachel Lloyd, qui se trouvait alors de nouveau à Paris avec lord et lady Pembroke.

Mardi 15, à 8 heures du matin.

Enfin j'ai vu mademoiselle Lloyd ; j'ai les trois Horaces (5) ; ils sont entre les mains de M. Mariette, pour les faire encadrer. Vous êtes extrêmement ressemblant. Qu'est-ce que cela me fait ? j'en suis cependant fort aise. J'eus hier la visite de milady Pembroke (6), et de son frère (7) ; ils souperont tous chez moi dimanche. Je vous dirai, dans quelques jours, quel succès a sa beauté : peu de gens l'ont encore vue.

LETTRE XXXIX.

Paris, mercredi 23 décembre 1767.

Il y a long-temps que je n'ai lu les lettres de mad. de Sévigné à M. de Pomponne ; mais, autant qu'il peut m'en souvenir, elles sont beaucoup plus tendres que les miennes. Il y a des gens dont l'amitié a ce caractère : l'agrément du style peut sauver l'ennui de ce lan-

(5) Trois gravures du portrait de M. Walpole, qu'il avait fait passer à madame du Deffand par mademoiselle Lloyd.

(6) Elisabeth Spencer, sœur du duc actuel de Marlborough, et veuve de feu le comte de Pembroke.

(7) Lord Robert Spencer.

gage, et le faire paraître simple et naturel ; il ne choque que bien peu de personnes dans madame de Sévigné. Il est vrai que, dans les lettres de madame de Scudéri à Bussi (1), les tendresses dont elles sont pleines, sont un jargon insupportable. Je ne sais pas si vous les avez lues, je les trouve odieuses ; apparemment que les miennes y ressemblent : cela me surprend, mais il faut qu'on ne puisse pas se juger soi-même. Vous n'avez nul intérêt à me trouver des ridicules que je n'ai pas ; et, puisque vous trouvez mes lettres ridicules, il faut en effet qu'elles le soient. Ah ! je puis dire, avec la dernière vérité, que jamais je ne les ai crues ni bonnes ni amusantes, et que je vous ai toujours su un gré infini de votre complaisance à vouloir bien en recevoir, et à vous donner la peine d'y répondre ; je tâcherai d'en retrancher tout ce qui vous y choque, de les rendre une simple gazette ; nos lettres, moyennant cela, deviendront des nouvelles à la main ; nous y parlerons de

(1) Rien ne se ressemble moins que les lettres de madame du Deffand et celles de mademoiselle de Scudéri au comte de Bussi, qui, dans un langage précieux, ne sont qu'un tissu de compliments sur les écrits, le caractère, l'esprit, etc., etc. de son correspondant.

nous-mêmes avec la même indifférence que l'on parle de tout ce qui se passe. Sera-t-il permis de faire des questions sur ce qui intéresse? Oui-dà, je le crois; et pour en faire l'essai, je vous prie de me mander comment se porte M. votre frère (2), si sa santé ne vous donne plus d'inquiétude, et si vous profiterez de la situation présente des affaires pour arranger les vôtres. Je ne suis point en peine des miennes, la grand'maman y veille pour moi; je lui donnai hier à souper avec mesdames de Mirepoix et de la Vallière, et quelques hommes de ses familiers. J'aurais bien des choses à vous dire, si la confiance m'était permise; mais c'est la plus forte marque de tendresse, par conséquent il faut se l'interdire.

Le président ne va pas bien; il a de la fièvre, un gros rhume; je ne crois pas qu'il passe l'hiver; sa perte me causera du chagrin, et fera un changement dans ma vie. La reine est très-mal, sa fin est très-prochaine.

Je suis surprise de ne point entendre parler de M. Selwyn : est-ce que je l'ai excédé aussi de mes tendresses? je suis en vérité une vieille bien ridicule. Adieu.

(2) Sir Edouard Walpole.

LETTRE XL.

Mardi, 12 janvier 1768,
à 5 heures du soir.

Au nom de Dieu, mon tuteur, finissez vos déclamations, vos protestations contre l'amitié. Ne nous tourmentons point l'un et l'autre, moi, en vous vantant ce que vous détestez, et vous, en blâmant ce que j'estime; laissons là l'amitié, bannissons-la; mais n'ignorons pas le lieu de son exil pour la retrouver s'il en était besoin; voilà la grâce que je vous demande; et la promesse que je vous fais, c'est de ne jamais prendre son nom en vain.

Je me flatte que vous remercierez la grand'-maman de la lettre de madame de Sévigné (1), elle s'est donné mille soins pour l'avoir; ce n'est pas sa faute si elle ne vous a fait nul plaisir, mais vos envies sont comme celles des femmes grosses, ce ne sont que des caprices; si on ne les satisfait pas sur-le-champ, il n'est plus temps d'y revenir.

Je ne sais en vérité plus quel homme vous

(1) Une des lettres manuscrites de madame de Sévigné, qui se trouvent dans le recueil conservé à Strawberry-Hill.

êtes ; le panégyriste de Richard III, et l'auteur du Château d'Otrante, doit être un être bien singulier ; des rêves, ou des paradoxes historiques, voilà donc à quoi vous allez employer votre loisir ; et Catherine II, ne vous reconcilierez-vous point avec elle ?

Je vous demande pardon du jugement que j'ai porté sur M. Montagu (2), ce n'a été que sur ce que vous m'en aviez dit précédemment que je l'ai cru votre ami ; actuellement je ne ferai plus de semblables fautes. Mais Fanni et Rosette (3) comment sont-elles avec vous ? sont-elles comprises dans la proscription ? Selon Voltaire, vous devez vous trouver seul dans l'univers ; on croirait difficilement trouver la félicité dans cet état, mais vous dites qu'il fait la félicité de votre vie. Félicité ! oh ! le grand mot ! Hélas ! mon tuteur, que je vous crois loin de la connaître ! Vous m'avez souvent

(2) Feu Frédéric Montagu. Ceci a rapport à une lettre de madame du Deffand, qu'on ne publie pas, et dans laquelle elle félicitait M. Walpole de posséder un ami tel qu'est M. Montagu, d'après le portrait qu'il en a fait. L'on doit supposer qu'elle plaisantait sur ce qu'il condamnait tout sentiment, et affectait une indifférence qu'il n'avait pas.

(3) Deux chiennes favorites de M. Walpole.

accusée d'affectation; n'en seriez-vous pas plus coupable que moi ? Oh ! je n'ai pas d'affectation, moi, et surtout avec vous; aujourd'hui qu'il faut que je m'observe, notre commerce m'en devient bien moins agréable; mais n'importe, je serais fâchée de le perdre. Vous me paraissez un être si supérieur à moi, que je ne sais quel langage il faudrait nous tenir, ni de quoi je pourrais vous entretenir. Les affaires de votre chose publique ne vous intéressent plus, à plus forte raison celles de la mienne; les détails de sociétés vous paraîtraient puérils, cela est embarrassant; il faut pourtant essayer de tout.

Il est arrivé ici ces jours passés un fils du duc de C.....; on l'a arrêté depuis quatre jours, et on l'a mis à la Bastille; on dit que c'est pour de fausses lettres-de-change, et d'autres escroqueries.

Mademoiselle Sanadon (4) s'occupe de son ameublement; elle logera, à Pâques, dans le dehors du couvent; l'appartement est fort joli; elle est comblée de joie, et me témoigne sa

(4) Mademoiselle Sanadon était la nièce du Père Sanadon, connu par une traduction d'Horace et des poésies latines.

Digitized by Google

reconnaissance d'une manière fort sensible et naturelle ; je suis extrêmement contente de lui avoir rendu service, j'en recueillerai le fruit, car elle me sera une grande ressource ; ce sera un fond de compagnie qui m'en procurera d'autres ; je retiendrai plus aisément quelqu'un à souper, ayant quelqu'un avec moi, que si j'étais seule. Enfin, moi, qui ne fais ni de Château d'Otrante, et qui m'intéresse encore moins aux morts qu'aux vivants, qui n'ai point de Richard III qui m'occupe, qui n'ai enfin ni goût ni talent, qui ne peux ni jouer ni travailler, qui ne trouve aucune lecture qui me plaise, et qui ne peux pas supporter l'ennui, je m'accroche où je peux ; une mademoiselle Sanadon me devient une ressource.

Ne soyez point choqué de la manière peu respectueuse dont je vous parle de vos ouvrages, j'en fais beaucoup de cas ; voilà la troisième fois que j'achète *le Monde* (5) à cause de vos huit discours ; je l'avais prêté, on ne me l'a pas rendu. J'aime fort vos réflexions, et mille fois mieux que vos rêves ou votre savoir, et par-dessus tout, vos lettres, même quand elles m'outragent. Adieu.

---

(5) Papier périodique intitulé *the World*, dans lequel M. Walpole a donné plusieurs morceaux.

LETTRE XLI.

Paris, mercredi 30 janvier 1768.

Bon ! comment cela se fait-il ? je reçus hier une lettre de Selwyn, j'en reçois aujourd'hui une de vous ; cette aventure est sans exemple, mais qu'importe, quand le bien arrive, qu'on s'y soit attendu ou non ?

Je me suis pressée de répondre à Selwyn, et de lui donner mes commissions pour vous et le petit Craufurd, il faut bien vous le répéter ; M. du Châtelet (1) sera à Londres vendredi ou samedi au plus tard ; si ma lettre le prévient, épiez son arrivée et ne différez pas à vous faire remettre ce qu'il a pour vous ; il y a un ballot de la grand'maman ; savoir ce qu'il contient n'est pas mon affaire (2) ; la mienne a été de vous envoyer un petit paquet pour M. Craufurd et le second chant de la guerre de Genève.

---

(1) Le marquis du Châtelet, alors ambassadeur de France en Angleterre.

(2) Ce ballot contenait les portraits au lavis de la duchesse de Choiseul et de madame du Deffand, dans les caractères de grand'maman et de petite-fille ; madame de Choiseul donnant une poupée à madame du Deffand.

Il y a des nouveautés sans doute, il y en a de Voltaire toujours sur les mêmes sujets; il y a des recueils, des romans, des tragédies: notre littérature est aussi abondante en productions, qu'elle est stérile en imagination. Est-ce que vous voulez que je vous envoie ces rapsodies? Mon goût ne doit pas être bon, il est souvent contraire au vôtre. Vous m'avez fait relire les romans de Crébillon, ce sont les mauvais lieux de la métaphysique; il n'y a rien de plus dégoûtant, de plus entortillé, de plus précieux et de plus obscène; est-il possible que quelqu'un qui aime le style de mad. de Sévigné (qui en excepté seulement les tendresses), estime Crébillon et conseille de le lire? Je fus hier à une tragédie chez la duchesse de Villeroi, qui fut applaudie à tout rompre; tout le monde était devenu fontaine en la lisant, et l'on fut aux sanglots en l'écoutant; ni la lecture ni la représentation ne m'ont causé la plus petite émotion; cette pièce s'appelle l'*Honnête Criminel*; l'auteur s'appelle Fenouillot, la grand'maman dit *Fouille au pot;*

Le lieu de la scène est le salon de madame du Deffand. Ce dessin a été fait par M. de Carmontelle, lecteur du prince de Condé, et connu par plusieurs petites pièces de théâtre.

il y a un rôle qui est excellent, c'est un misantrope, qui est plus fondé à l'être que celui de Molière; il n'a pas tant d'esprit, il n'est pas si éloquent, mais il est encore plus naturel, et en vérité il me plaît davantage: tout le reste de la pièce a des situations forcées d'où il naît des sentiments faux, outrés et nullement intéressants; je suis fâchée de ne vous l'avoir pas envoyée, vous l'aurez par la première occasion.

J'attends votre Richard, j'ai déja prévenu mad. de Menières (3) avec qui je suis fort bien; je n'ai pas osé la prier de la traduire, cela est aujourd'hui au dessous de sa dignité; mais je lui ai demandé un traducteur, elle me propose un nommé Suard. Je vous ai déjà dit que M. de Montigny s'offrait lui-même; mais je n'ai pas opinion de son style; enfin, que Richard arrive et nous verrons ce que nous en ferons.

Ha, ha! mais j'en suis fort aise; tout l'attirail de la grandeur (4); on veut pouvoir dire *c'est toi qui l'as nommé;* je vous exhorte à

(3) Madame la présidente de Menières, ci-devant madame de Bélot. Elle avait traduit l'*Histoire d'Angleterre* de M. Hume.

(4) Ceci a rapport au mariage de sa nièce, la comtesse douairière de Waldegrave, avec son altesse royale le feu duc de Glocester, duquel M. Walpole avait dit,

vous défendre d'une fausse modestie, c'est de tous les genres de gloriole celle qui me choque le plus ; j'aime mieux l'orgueil à découvert que celui qui a le masque de la modestie. Vous ne devez pas être ravi, mais il serait ridicule que vous fussiez fâché ; mais de quoi est-ce que je me mêle ? c'est bien à moi d'enseigner ! je voudrais que vous fussiez bien avec elle, qu'elle se souvînt qu'elle est *du sang d'Hector*, que c'était bien de l'honneur pour elle, et qu'elle s'en honorât encore aujourd'hui. Je voudrais savoir ce que dira l'idole ; voilà un bel exemple (5); elle a bien une dame d'honneur, elle ne manquera pas de portraits, mais ce sera tout, ou je suis trompée.

---

dans une lettre à laquelle celle-ci sert de réponse : « Il y » a un certain mariage qui commence à faire du bruit. » Je vous proteste que je ne suis pas du secret, ou je » ne vous en parlerais pas. — Mais on a pris une fille » d'honneur (mademoiselle Wriothesley, depuis ma- » dame Pigot), qui est logée à l'hôtel ; et le portrait du » mari se voit ouvertement dans le grand cabinet. »

(5) Elle entend parler du mariage de la comtesse de Boufflers avec le prince de Conti.

LETTRE XLII.

Mardi, 23 février, à 6 heures du matin.

Votre Richard devrait être arrivé; je suis fâchée qu'il n'y en ait pour moi qu'un exemplaire, j'en aurais voulu donner un à mad. de Menières, et à deux ou trois autres personnes à qui j'aurais fait plaisir, j'en aurais gardé un que Wiart aurait traduit. S'il partait quelqu'un de Londres pour venir ici, envoyez-m'en trois ou quatre exemplaires. Mad. de Menières a beaucoup d'empressement de le lire; elle me propose de le faire traduire par un nommé M. Suard qui a fait des journaux; il écrit bien, à ce que l'on dit; si cela vous convient, madame de Menières lui parlera, lui donnera mon exemplaire, il traduira tout de suite et préviendra les mauvaises traductions qu'on en pourrait faire.

Je suis bien fâchée d'être aussi ignorante, d'avoir été si mal élevée, de n'avoir aucun talent, ou de n'être pas bête à manger du foin; cette dernière manière serait peut-être la meilleure, je m'ennuierais moins, je dormirais mieux et je ne ferais pas de mauvaises digestions; je passe presque toutes les nuits sans

fermer l'œil; alors c'est un chaos que ma tête: je ne sais à quelle pensée m'arrêter; j'en ai de toutes sortes, elles se croisent, se contredisent, s'embrouillent, je voudrais n'être plus au monde, et je voudrais en même temps jouir du plaisir de n'y plus être. Je passe en revue tous les gens que je connais et ceux que j'ai connus qui ne sont plus, je n'en vois aucun sans défaut, et tout de suite je me crois pire qu'eux. Ensuite il me prend envie de faire des chansons, je m'impatiente de n'en avoir pas le talent; en voici cependant une qui ne m'a pas coûté, vous le croirez aisément; c'est sur un vieil air que j'aime beaucoup.

Vous n'aurez plus à vous plaindre
De mon trop d'empressement,
Ouvrez mes lettres sans craindre
D'y trouver du sentiment.
Je sens, je sens
Que je peux, sans me contraindre,
Prendre un ton indifférent.

Que dites-vous de l'excommunication du duc de Parme (1)? on dit que le premier mou-

(1) Le duc de Parme était gendre de Louis XV, dont il avait épousé une fille. Il fut excommunié par le pape Clément IX, pour s'être déclaré trop ouvertement contre

vement ici a été de renvoyer le nonce. Le parlement agira-t-il ? Qu'est-ce qu'il fera ? je n'en sais rien et je ne m'en soucie guère. Il est malheureux pour vous que j'aye si peu de curiosité et si peu de talent pour raconter : aussi ne me canoniserez-vous jamais (2).

Adieu, je ne continuerai cette lettre qu'après en avoir reçu une de vous.

---

les intérêts du Saint-Siége dans quelques discussions et dispositions de théologie. On attribua ses opinions et sa conduite aux suggestions de l'abbé de Condillac (auteur du *Cours d'Etudes*), qui était son gouverneur, et de quelques autres du parti philosophique en France, dont l'abbé de Condillac et son frère, l'abbé de Mably (auteur du *Droit public de l'Europe*), étaient soupçonnés de prêcher les principes.

M. Walpole dit à ce sujet, dans sa réponse : « Je » n'ai rien à dire à l'excommunication de M. de Parme ; » je ne me soucie guère ni de lui ni du pape. Bientôt ce » sera comme si Jupiter défendait l'entrée du Capitole à » l'évêque de Londres. Votre pape est une vieille co- » quette qui, par bienséance, congédie un amant qui » l'avait quittée. »

(2) Comme il avait fait en donnant à madame de Sévigné le nom de *Notre-Dame de Livri*.

Mercredi 24, à 5 heures du soir.

Voici votre lettre. Vous avez donc ce beau tableau (3)? je suis aussi piquée que vous, que la grand'maman soit aussi peu ressemblante. Je vous remercie du contentement que vous me marquez de ce que la mienne est parfaite; vous me trouverez digne d'être le pendant de

(3) Le portrait d'elle-même, et celui de madame de Choiseul, au sujet desquels M. Walpole s'était exprimé comme suit : « Me voici le plus content des hommes ; je » viens de recevoir le tableau. J'ai arraché toutes les enve- » loppes dont il était barricadé, et enfin je vous retrouve. » — Oui, vous, vous-même. — Je savais, par inspira- » tion, que M. de Carmontelle devait vous peindre mieux » que jamais Raphaël n'a su prendre une ressemblance ; » cela se trouve exactement vrai au pied de la lettre. » Vous êtes ici en personne ; je vous parle : il ne manque » que votre impatience à répondre. La tulipe, votre « tonneau, vos meubles, votre chambre, tout y est, et » de la plus grande vérité. Jamais une idée ne s'est si » bien rendue. Mais voilà tout ! Pour la chère grand'- » maman, rien de plus manqué. Jamais, non jamais je » ne l'aurais devinée. C'est une figure des plus com- » munes. Rien de cette délicatesse mignonne, de cet » esprit personnifié, de cette finesse sans méchanceté et » sans affectation ; rien de cette beauté qui parait une » émanation de l'âme, qui vient se placer sur le visage » de peur qu'on ne la craigne au lieu de l'aimer. Enfin, » enfin, j'en suis bien mécontent. »

l'hôtel de Carnavalet (4); et nous figurerons fort bien l'une et l'autre dans un château gothique.

Je ne pus m'empêcher de vous regretter hier au soir. Je soupai chez les Montigny avec les Pembroke, j'avais arrangé cette partie pour leur faire entendre mademoiselle Clairon; elle joua deux scènes de Phèdre dans la perfection. Je demandai à M. de Montigny s'il n'avait point reçu le ballot que vous m'envoyez; rien n'arrive d'Angleterre, c'est l'Amérique. Milord Pembroke m'a confirmé qu'il irait à Londres le mois prochain, il y sera fort peu; ne manquez pas à m'envoyer par lui trois ou quatre exemplaires de votre Richard, en cas que vous ne trouviez pas une occasion plus prompte. On en a déjà vu ici des extraits dans les papiers d'Angleterre, on dit du bien du style.

---

(4) L'hôtel de madame de Sévigné à Paris, dont M. Walpole avait un dessin turc, qui se trouve maintenant à Strawberry-Hill, dans la même chambre où est le portrait de madame du Deffand.

LETTRE XLIII.

Paris, mercredi 16 mars 1768.

En vérité, si je voyais votre lettre du 11 entre toutes autres mains que les miennes, j'en rirais de bon cœur; votre insolence et votre gaîté y sont tout à leur aise. Je vous attraperais bien si je faisais cesser notre correspondance, vous perdriez un des plus grands plaisirs que vous puissiez avoir, celui de dire avec un ton délibéré toutes les folies qui vous passent par la tête. J'eus la sottise hier de me fâcher à la lecture de votre lettre; mais en la relisant ce matin, elle m'a fait un effet bien différent (1); le portrait que vous faites de vous-même me fait regretter de ne pouvoir pas juger s'il est fidèle; avec le jaune, les rides et la maigreur, vous devez avoir quelque chose de fou dans la physionomie; car, *Monsieur*, vous devez savoir qu'il n'y en a point de trompeuse; mais comment mon portrait vous a-t-il permis de me dire tant d'impertinences; osez-vous, en le regardant, vous moquer d'une aussi jeune et belle dame? en vérité vous n'y pensez pas. Vous

(1) Cette lettre n'a pas été trouvée.

allez donc vous adonner aux bals ; on me lisait hier dans les Mémoires de Gourville, qu'on le trouva avec son maître à danser qui lui apprenait la courante, quand on vint l'arrêter pour le mettre à la Bastille ; plusieurs années après, étant exilé en Angoumois, il donnait des bals, s'adonnait à la danse ; il se tirait bien de toutes, excepté de la courante qu'il n'avait point rapprise depuis la Bastille. Si vous n'avez point lu ces Mémoires, lisez-les ; il y a des endroits très-divertissants (2). Ah ! je voudrais bien vous faire lire ce que je lis actuellement et que le petit-fils (3) m'a prêté ; ce sont des lettres de madame de Maintenon à madame des Ursins, depuis 1706 jusqu'au second mariage de Philippe V (4) : il ne tiendra qu'à vous de les lire. Vous ne me faites point perdre l'envie de lire votre tragédie (5), tout au contraire, traduisez-

---

(2) Gourville avait été employé par Fouquet, et fut compris dans sa disgrâce. Ses *Mémoires* vont de 1642 à 1698.

(3) Le duc de Choiseul.

(4) Ces lettres ont été publiées depuis.

(5) La *Mère mystérieuse*, dont M. Walpole lui avait rendu le compte suivant, à l'occasion de l'*Honnête Criminel*, qu'elle lui avait envoyé :

« L'honnête Criminel me paraît assez médiocre. La

m'en du moins quelque chose. Je m'attends à des reproches au lieu de remercîments, pour les brochures que je vous ai envoyées; vous avez déjà reçu le Galérien; vous avez beau dire, le comte d'Olban est un très-bon homme, c'est faire le délicat que de n'en être pas content. J'ai assisté hier à la lecture du

---

» religion protestante n'y a que faire. Je m'étais attendu » à quelque dénouement beaucoup plus intéressant. Je » ne suis pas même charmé du comte d'Olban, qui a » trouvé grâce à vos yeux. Il me semble qu'il ne dit rien » que de fort commun. Mais ce que je trouve détesta- » ble, c'est le langage, qui est partout d'un prosaïque » bas et même rampant. Ma propre tragédie a de bien » plus grands défauts, mais au moins elle ne ressemble » pas au ton compassé et réglé du siècle. Je n'ai pas le » temps de vous en parler aujourd'hui, et je ne sais pas » si je dois vous en parler. Elle ne vous plairait pas assu- » rément : il n'y a pas de beaux sentiments; il n'y a que » des passions sans enveloppe, des crimes, des repen- » tirs et des horreurs. Il y a des hardiesses qui sont à » moi, et des scènes très-faibles et très-longues, qui » sont à moi aussi; du gothique, que ne comporterait » pas votre théâtre, et des allusions qui devraient faire » grand effet, et qui peut-être n'en feraient aucun. Je » crois qu'il y a beaucoup plus de mauvais que de bon; » et je sais sûrement que depuis le premier acte jusqu'à » la dernière scène, l'intérêt languit au lieu d'augmen- » ter : peut-il y avoir un plus grand défaut? »

Joueur, à l'imitation de l'Anglais; tout le monde y a fondu en larmes, excepté moi; je l'ai trouvée très-ennuyeuse; quand elle sera imprimée, vous l'aurez; c'est mon affaire que de calmer votre gaîté.

Je suis bien fâchée que mon amour-propre soit intéressé à cacher votre lettre; si vous m'y traitiez un peu moins mal, que vous ne me rendissiez pas un personnage si ridicule, j'aurais beaucoup de plaisir à la montrer à la grand'maman avec qui je soupe ce soir.

J'ai reçu une lettre du petit Craufurd en même temps que la vôtre, j'en suis fort contente; il dit qu'il est toujours fort malade, mais à son style, je juge qu'il se porte mieux; il croit que son père ne sera pas des nouvelles élections, et apparemment ni lui non plus; j'aime bien mieux que vous soyiez danseur que sénateur.

Adieu, mon mignon, cela répond à m'amie (6); dansez toujours et ne grondez jamais. Je ne trouve plus rien à vous dire; il faut que le ton élégiaque me soit plus naturel que le bouffon; mais patience, peut-être cela changera-t-il.

---

(6) M. Walpole lui avait donné ce nom dans la lettre à laquelle celle-ci sert de réponse.

LETTRE XLIV.

Paris, lundi 21 mars 1768,
à 3 heures après midi.

Mademoiselle Sanadon dîne en ville (1); je me suis fait lire toute la matinée, je ne sais que faire; par désœuvrement, pour chasser l'ennui, je vais vous écrire tout ce qui me passera par la tête; ce ne sera pas grand'-chose, et sur cette annonce, je vous conseille de jeter ma lettre au feu sans vous donner l'ennui de la lire.

Mes soupers des dimanches sont déplorables, j'en faisais hier la réflexion; je me tourmente pour avoir du monde, nous étions douze, il n'y avait personne que j'écoutasse ni dont j'eusse envie de me faire écouter, et cependant, je l'avoue, j'aime mieux cela que d'être seule. Je n'ai point mal dormi cette nuit, et ce matin j'ai lu une trentaine de lettres de madame de Maintenon; ce recueil est curieux, il contient neuf années, depuis 1706 jusqu'à 1715. Je persiste à trouver que cette femme n'était point fausse, mais elle était

(1) Mademoiselle Sanadon était alors établie chez madame du Deffand.

sèche, austère, insensible, sans passion ; elle raconte tous les événements de ce temps-là, qui étaient affreux pour la France et pour l'Espagne, comme si elle n'y avait pas un intérêt particulier ; elle a plus l'air de l'ennui que de l'intérêt ; ses lettres sont réfléchies ; il y a beaucoup d'esprit, d'un style fort simple ; mais elles ne sont point animées, et il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi agréables que celles de madame de Sévigné ; tout est passion, tout est en action dans celles de cette dernière, elle prend part à tout, tout l'affecte, tout l'intéresse ; madame de Maintenon tout au contraire, raconte les plus grands événements, où elle jouait un rôle, avec le plus parfait sang-froid ; on voit qu'elle n'aimait ni le Roi, ni ses amis, ni ses parents, ni même sa place ; sans sentiment, sans imagination, elle ne se fait point d'illusions, elle connaît la valeur intrinsèque de toutes choses, elle s'ennuie de la vie et elle dit : *il n'y a que la mort qui termine nettement les chagrins et les malheurs.* Un autre trait d'elle qui m'a fait plaisir : *il y a dans la droiture autant d'habileté que de vertu.* Il me reste de cette lecture beaucoup d'opinion de son esprit, peu d'estime de son cœur, et nul goût pour sa per-

sonne; mais, je le dis, je persiste à ne la pas croire fausse. Autant que je puis vous connaître, je crois que ces lettres vous feraient plaisir; cependant je n'en sais rien, car depuis feu Protée, personne n'a été si dissemblable d'un jour à l'autre que vous l'êtes.

Vous avez actuellement votre Pétrarque (1), je ne comprends pas qu'on puisse faire un aussi gros volume à son occasion. Le fade auteur! que sa Laure était sotte et précieuse! que la cour d'amour était fastidieuse! que tout cela était recherché, *agrimaché*, maniéré! et tout cela vous plaît! Convenez que vous savez bien allier les contraires.

On joue cette semaine cinq comédies chez madame de Villeroi, peut-être irai-je demain si je me porte bien et si je n'ai rien à faire : peut-être souperai-je avec la grand'maman chez madame d'Anville (2); cette femme ne vous déplairait peut-être pas, elle n'a pas les grands airs de nos grandes dames, elle a le

(1) Le premier volume des *Mémoires pour servir à la vie de Pétrarque*, par l'abbé de Sade.

(2) La duchesse d'Anville, née La Rochefoucault. Elle était la mère de l'infortuné duc de La Rochefoucault, lequel, quoiqu'il se fût déclaré, au commencement de la révolution, pour le parti populaire, fut as-

ton assez animé, elle est un peu entichée de la philosophie moderne ; mais elle la pratique plus qu'elle ne la prêche.

Madame la duchesse d'Antin mourut hier; c'était la sœur de feu M. de Luxembourg. Cette perte sera très-indifférente à la maréchale (3), à moins qu'elle ne l'empêche d'aller voir aujourd'hui jouer le Galérien chez madame Villeroi.

J'eus il y a deux jours la visite de madame Denis et de M. et madame du Puis (4). Ils disent qu'ils retourneront dans deux ou trois mois retrouver Voltaire, qui les a envoyés à Paris pour solliciter le paiement d'argent qui lui est dû : ils pourraient bien mentir, je n'ai pas assez de sagacité pour démêler ce qui en est ; il y a des choses plus intéressantes que je ne cherche point à péné-

---

sassiné entre sa mère et son épouse sur la route de Normandie, à peu de distance de son propre château de la Roche-Guyon.

(3) De Luxembourg, sa veuve.

(4) Madame du Puis était la petite-nièce de Corneille, protégée par Voltaire, et vivant avec son mari. On supposait à cette époque, mais à tort, que M. et madame du Puis, et madame Denis, s'étaient pris de querelle avec Voltaire.

trer; tout ce qui me paraît difficile à comprendre, je l'abandonne.

Adieu. Je ne sais quand je reprendrai cette lettre ni même si je la continuerai.

Mardi 22.

Oh! oui, je la continuerai parce que la demoiselle Sanadon dîne encore dehors.

J'ai fait plusieurs connaissances nouvelles; je suis comme madame de Staal (5), qui cherchait à en faire, parce qu'elle était, disait-elle, fort lasse des anciennes; on parierait, sans crainte de perdre, qu'on ne serait pas plus content des unes que des autres, mais il y a le piquant de la nouveauté.

Je viens d'écrire à Voltaire, je lui demande s'il n'a pas le projet d'aller voir sa Catherine; je lui dis que ce serait le comble de la folie; on soupçonne que c'est son projet, mais je ne le crois pas.

On dit qu'il va paraître un arrêt du Parlement pour diminuer le nombre des couvents et fixer l'âge où l'on pourra faire des vœux; ce sera l'ouvrage de M. de Toulouse (6); je vous renvoie à la gazette pour ces sortes de nou-

(5) Madame de Staal, née de Launay.

(6) L'archevêque de Toulouse.

velles, je ne saurais m'occuper de ce qui ne m'intéresse point; je suis à peu près comme un homme que connaissait mon pauvre ami Formont; il disait : *apprenez que je ne m'intéresse qu'aux choses qui me regardent;* tout le monde est peut-être de même, mais il y a des gens qui étendent les regards sur beaucoup d'objets. Les miens sont fort circonscrits, et de la chose publique, il n'y a que les rentes et les pensions qui m'intéressent. Ces sentiments sont un peu bas, mais du moins ils sont naturels. En voilà assez pour aujourd'hui, je ne fermerai cette lettre qu'après avoir reçu la vôtre; c'est le vent d'ouest, à ce qu'on m'a dit, qui les amène le mardi et le samedi; celui de nord est le plus fréquent, ainsi je ne les attends jamais que le mercredi ou le dimanche.

Dites-moi comment vous trouvez cette phrase de ma lettre à Voltaire.

« Ne voyez jamais votre Catherine que par » le télescope de votre imagination; laissez » toujours entre elle et vous la distance des » lieux à la place de celle du temps; faites » un roman de son histoire et rendez-la aussi » intéressante, si vous le pouvez, que la » Sémiramis de votre tragédie ».

Mercredi matin, 23.

Cette maison de La Rochefoucault est une tribu d'Israel, ce sont d'honnêtes et bonnes gens. La grand'maman s'accommode fort de madame d'Anville, il n'y a point de morgue dans toute cette famille, il y a du bon sens, de la simplicité, mais je ne prévois pas que je forme une grande liaison avec eux ; si j'étais moins vieille, cela se pourrait, mais à mon âge on ne construit rien, c'est le temps où tout s'écroule. S'il ne me vient point de lettres, celle-ci sera finie.

LETTRE XLV.

Paris, dimanche 3 avril 1768.

Votre lettre du 24 Mars n'a pas été mise à la poste sur-le-champ, puis qu'elle ne me parvient qu'aujourd'hui. Je viens de recevoir en même temps une lettre de Voltaire; je satisferai votre curiosité en vous en faisant l'extrait.

« Quand j'ai un objet, Madame, quand on » me donne un thème, comme par exemple, » de savoir si l'âme des puces est immortelle, » si le mouvement est essentiel à la matière, » si les opéra comiques sont préférables à

» Cinna et à Phèdre, ou pourquoi madame De-
» nis est à Paris, et moi entre les Alpes et le
» mont Jura, alors j'écris régulièrement, et ma
» plume va comme une folle.

» L'amitié dont vous m'honorez me sera
» bien chère jusqu'à mon dernier moment, et
» je vais vous ouvrir mon cœur.

» J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste
» de l'Europe, et je me suis lassé de cette
» profession; j'ai reçu chez moi trois ou
« quatre cents Anglais qui sont si amoureux
» de leur patrie, que presque pas un ne s'est
» souvenu de moi, après son départ, excepté
» un prêtre écossais nommé Brown, ennemi
» de M. Hume, qui a écrit contre moi, et
» qui ma reproché d'aller à confesse, ce qui
» est assurément bien dur.

» J'ai eu chez moi des colonels français,
» avec tous leurs officiers pendant plus d'un
» mois; ils servent si bien le Roi, qu'ils n'ont
» pas seulement eu le temps d'écrire ni à
» madame Denis ni à moi.

» J'ai bâti un château comme Béchamel, et
» une église, comme le Franc de Pompignan;
» j'ai dépensé cinq cent mille francs à ces
» œuvres profanes et pies; enfin, d'illustres
» débiteurs de Paris et d'Allemagne, voyant

» que ces munificences ne me convenaient
» point, ont jugé à propos de me retrancher
» les vivres pour me rendre sage ; je me suis
» trouvé tout d'un coup presque réduit à la
» philosophie ; j'ai envoyé madame Denis
» solliciter les généreux Francais, et je me
» suis chargé des généreux Allemands.

» Mon âge de soixante-quatorze ans, et des
» maladies continuelles, me condamnent au
» régime et à la retraite ; cette vie ne peut
» convenir à madame Denis qui avait forcé la
» nature, pour vivre avec moi à la campagne;
» il lui fallait des fêtes continuelles pour lui
» faire supporter l'horreur de mes déserts, qui,
» de l'aveu des Russes, sont pires que la Si-
» bérie, pendant six mois de l'année; on voit
» de sa fénêtre trente lieues de pays, mais ce
» sont trente lieues de montagnes, de neiges
» et de précipices : c'est Naples en été et la
» Laponie en hiver ; madame Denis avait
» besoin de Paris, la petite Corneille en avait
» encore plus besoin. J'ai fait un effort pour
» me séparer d'elles et pour leur procurer des
» plaisirs, à la tête desquels je mets celui
» qu'elles ont eu de vous rendre leurs de-
voirs.

» J'ai reçu de Hollande une Princesse de

» Babylone, j'aime mieux les Quarante écus (1)
» que je ne vous envoie point, parce que
» vous n'êtes pas arithméticienne; la Princesse
» part sous l'enveloppe de madame la du-
» chesse de Choiseul; si elle vous amuse,
» je ferai plus de cas de l'Euphrate que de la
» Seine ».

Je n'ai point encore reçu cette Princesse de Babylone, mais je l'ai lue; il y a quelques traits plaisants, mais c'est un mauvais ouvrage, et contre son ordinaire, fort ennuyeux. Il ne me répond point sur l'article de ma lettre où je lui parlais de la Czarine; je ne serais point étonnée qu'il l'allât trouver. On m'attribue un bon mot sur les philosophes modernes, dont je ne me souviens point, mais je l'adopterais volontiers. On disait que le roi de Prusse ou le roi de Pologne vantait beaucoup nos philosophes, d'avoir abattu la forêt des préjugés qui nous cachaient la vérité; on prétend que je répondis: *Ah! voilà donc pourquoi ils nous débitent tant de fagots.*

Il est arrivé un accident effroyable ces jours-ci dans un couvent appelé la Présentation; sept petites filles couchant dans la même cham-

(1) *L'homme aux quarante écus.*

bre, une d'elles mit une chandelle sous son pot de chambre pour la reprendre quand les religieuses qui avaient soin d'elles, seraient retirées : elle s'endormit en lisant, le feu prit à son lit qui était à côté de la porte, le feu gagna la porte et tous les autres lits. Cinq ont été absolument brûlées, deux autres se jetèrent par la fenêtre ; l'une a le visage brûlé et l'autre les pieds et beaucoup d'autres parties du corps ; on ne put entrer dans la chambre parce que la porte était en feu ; jugez quelle désolation pour les pères et mères de ces enfants. Il y avait trois demoiselles de Ligny, c'est l'aînée qui a mis le feu ; la cadette, qui n'a que dix ans, est une de celles qui se sont sauvées, l'autre est mademoiselle de Modave ; les trois autres brûlées s'appellent Lusignan, Briancourt, Bélanger ; il y avait beaucoup de filles de condition dans cette maison.

Milady Pembroke part aujourd'hui pour l'Isle-Adam, elle y restera tout le voyage, on n'en reviendra que dimanche. La pauvre Lloyd est laissée pour les gages.

Le Chabrilland, petit gendre de madame d'Aiguillon, a perdu, au trente et quarante, soixante et treize mille francs ; il avait dépensé, depuis son mariage, quarante mille écus en

équipages, en habits, etc. Le jeu ici est terrible; M. de la Trémouille, à la même séance que le petit Chabrillant, qui se passait chez un M. de Boisgelin, cousin de celui qui est chez vous, perdit cent cinquante-six mille livres, et le maître de la maison quarante-huit; c'est un M. le chevalier de Franc qui a gagné toutes ces sommes, il n'y avait que ces quatre personnes; je ne saurais comprendre comment, dans un pays policé, on ne puisse pas trouver quelque expédient pour remédier à un tel déréglement.

La reine, et le président vont fort mal.

LETTRE XLVI.

Paris, mardi 12 avril 1768.

Vous m'avez cité la Nouvelle Héloïse; permettez, à mon tour, que je vous raconte une petite histoire. Feu le cardinal d'Estrées, âgé de soixante et dix, quatre-vingt, ou cent ans, c'est tout de même, se trouva un jour avec madame de Courcillon, plus belle qu'un ange, plus précieuse que tout l'hôtel de Rambouillet; d'un maintien, d'une sagesse, d'une réputation merveilleuse; les charmes de cette belle dame ragaillardirent le vieux cardinal; il avait

de l'esprit, de la grâce, il lui dit des galanteries, il voulut même baiser sa main ; elle prit un ton sévère, le repoussa, le traita fort mal ; ah! madame, madame! s'écria le vieux cardinal, *vous prodiguez vos rigueurs*. Soudain sa flamme s'éteignit, et comme dit madame de Sévigné, *il lui vit des cornes*.

Je n'en verrai jamais à la grand'maman ; elle n'est que trop bonne, trop indulgente, trop modeste ; elle veut être parfaite, c'est son défaut, et le seul qu'elle puisse avoir. Quoique je compte assez sur ses bontés pour l'avouer de tout ce qu'elle peut dire de moi, j'affirme et je proteste qu'elle n'a point concerté avec moi, ni ne m'a communiqué la lettre que vous avez reçue d'elle ; apparemment c'était une réponse à ce que vous lui avez écrit ; je ne lui parle jamais de vous que quand elle m'interroge ; si vous ne vous en rapportez pas à ma prudence, rapportez-vous-en du moins à mon amour-propre ; mais laissons-là toutes ces noises et ces chicanes, elles sont ennuyeuses pour vous, et fort peu divertissantes pour moi ; il vaut bien mieux conter des histoires ; en voici une tragique et bien singulière.

Un certain comte de Sade, neveu de l'abbé auteur de *Pétrarque*, rencontra, le mardi de

Pâques, une femme grande et bien faite, âgée de trente ans, qui lui demanda l'aumône; il lui fit beaucoup de questions, lui marqua de l'intérêt, lui proposa de la tirer de sa misère, et de la faire concierge d'une petite maison qu'il a auprès de Paris. Cette femme l'accepta; il lui dit d'y venir le lendemain matin l'y trouver; elle y fut; il la conduisit d'abord dans toutes les chambres de la maison, dans tous les coins et recoins, et puis il la mena dans le grenier; arrivés là, il s'enferma avec elle, lui ordonna de se mettre toute nue; elle résista à cette proposition, se jeta à ses pieds, lui dit qu'elle était une honnête femme; il lui montra un pistolet qu'il tira de sa poche, et lui dit d'obéir, ce qu'elle fit sur-le-champ; alors, il lui lia les mains, et la fustigea cruellement; quand elle fut tout en sang, il tira un pot d'onguent de sa poche, en pansa ses plaies, et la laissa; je ne sais s'il la fit boire et manger, mais il ne la revit que le lendemain matin; il examina ses plaies, et vit que l'onguent avait fait l'effet qu'il en attendait; alors il prit un canif, et lui déchiqueta tout le corps; il prit ensuite le même onguent, en couvrit toutes les blessures, et s'en alla. Cette femme désespérée se démena de façon qu'elle rompit ses liens, et se jeta

par la fenêtre qui donnait sur la rue. On ne dit point qu'elle se soit blessée en tombant ; tout le peuple s'attroupa autour d'elle ; le lieutenant de police a été informé de ce fait ; on a arrêté M. de Sade ; il est, dit-on, dans le château de Saumur ; l'on ne sait pas ce que deviendra cette affaire, et si l'on se bornera à cette punition, ce qui pourrait bien être, parce qu'il appartient à des gens assez considérables et en crédit ; on dit que le motif de cette exécrable action était de faire l'expérience de son onguent.

Voici la tragédie, tâchez de vous en distraire, et écoutez ce petit conte.

Un curé de village élevait un petit garçon nommé Raimond ; quand il en était content il l'appelait Raimonet. Raimond était gourmand : il allait dans le jardin manger les fruits ; le curé ne le trouvait pas bon. Un matin, avant que de dire sa messe, le curé s'alla promener et surprit Raimond à un espalier de muscat, dont il mangeait avec grand appétit ; le curé fut en grande colère, et fouetta bien fort le petit Raimond : et puis tout de suite il alla à la paroisse dire sa messe, et ordonna au petit Raimond de venir lui répondre, comme il avait coutume. Le petit drôle, bouffi de colère, fut obligé d'obéir ; le curé commence sa messe,

se retourne, dit: *Dominus vobiscum.* Point de réponse..... *Dominus vobiscum; Raimond, réponds donc.* Point de réponse.... .*Dominus vobiscum; Raimonet, réponds donc: et cum spirito tuo, fichu flatteur!* Il faudrait que cela fût bien conté, pour faire rire.

SUITE.

Mercredi 13 à onze heures.

Depuis hier j'ai appris la suite de M. de Sade. Le village où est sa petite maison, c'est Arcueil; il fouetta et déchiqueta la malheureuse le même jour, et tout de suite il lui versa du baume dans ses plaies, et sur ses écorchures; il lui délia les mains, l'enveloppa dans beaucoup de linges, et la coucha dans un bon lit. A peine fut-elle seule, qu'elle se servit de ses bras et de ses couvertures pour se sauver par la fenêtre; le juge d'Arcueil lui dit de porter ses plaintes au procureur général et au lieutenant de police. Ce dernier envoya chercher M. de Sade, qui, loin de désavouer et de rougir de son crime, prétendit avoir fait une très-belle action, et avoir rendu un grand service au public par la découverte d'un baume qui guérissait sur-le-champ les bles-

sures; il est vrai qu'il a produit cet effet sur cette femme. Elle s'est désistée de poursuivre son assassin, apparemment moyennant quelque argent; ainsi il y a tout lieu de croire qu'il en sera quitte pour la prison.

Le fils de l'idole, qui n'est pas encore de retour de ses voyages, mais qui arrive bientôt, doit épouser mademoiselle Desaleurs, fille de celui qui a été à Constantinople; sa mère est Lubomirska, qui s'est remariée à M. de Liré; elle en est séparée, et elle est dans un couvent; sa fille a dix-sept ans (1); elle est jolie, elle a vingt-deux mille livres de rentes, elle est nièce de mad. Sonin, et c'est Pontdeveyle qui fait ce mariage.

Je soupai, hier au soir, chez le président avec la milady (2), que, de plus en plus, je trouve aimable, et avec ma bonne amie Lloyd,

---

(1) La comtesse Amélie de Bouflers.

(2) Lady Pembroke. En parlant de cette dame, dans une autre lettre qu'on ne publie pas, madame du Deffand dit : « J'aime beaucoup la milady (Pembroke); plus » je la vois, plus je la trouve aimable. Sa simplicité, son » naturel, sa douceur, sa modestie, ont quelque chose » de piquant. Sans être vive, elle est animée; elle a de » la justesse dans les jugements qu'elle porte, et je lui

qui ne m'a pas encore démis le poignet (3), mais à la fin elle y parviendra.

Si je reçois cet après-dîner une lettre, je joindrai la réponse à ceci ; sinon ceci partira toujours.

La traduction de *Tacite*, par l'abbé de la Bletterie, auteur de la *Vie de Julien*, paraît depuis quelques jours ; on en a tiré deux mille exemplaires, qui sont tous enlevés ; j'en ai pris deux, un pour moi, l'autre pour vous, si vous en avez envie.

J'ai fait une réponse à Voltaire (4), dont la grand'maman est fort contente ; mais je ne vous l'enverrai pas que vous ne me la demandiez.

» crois du discernement. Sa politesse, toutes ses ma-
» nières sont extrêmement nobles. J'ai le projet d'aller
» souper dimanche à son hôtel garni, entre elle et ma
» bonne amie Lloyd. Si j'en reviens, sans que mes poi-
» gnets soient démis, je vous prierai d'en rendre grâce
» à Dieu. »

(3) Elle veut dire en secouant sa main, manière de saluer tout à fait inconnue en France.

(4) La lettre du 10 avril 1768, adressée à Voltaire ; elle se trouve dans ce recueil.

A 2 heures.

Voilà votre lettre, j'en suis contente. Considérez, je vous prie, qu'on n'a pas le temps de se brouiller, et de se raccommoder à mon âge.

Vous ne me répondez point sur le portrait que je vous ai fait de mad. de Maintenon; vous n'en êtes peut-être pas content; je ne le suis pas des épithètes que vous mettriez sous les quatre portraits (5); voyez celles que j'y met-

(5) M. Walpole avait dit dans sa lettre, à laquelle celle-ci sert de réponse : « Je serais charmé, à mon retour en France, de lire les Lettres de madame de Maintenon et de la princesse des Ursins. Je ne crois pas cependant que ces lettres ressemblent aux vôtres et à celles de madame de Sévigné. Que de fausseté, d'hypocrisie ne doit-on pas trouver dans la correspondance de ces deux créatures ambitieuses, adroites, glorieuses, pleines de bon sens, et cherchant à l'envi à se tromper et à se surpasser l'une l'autre! Je voudrais avoir les portraits de ces deux femmes ensemble, non pas pour faire pendant, mais pour opposer au tableau de vous et de la grand'maman. J'y écrirais sous le vôtre, le naturel; sous celui de la grand'maman, la raison; sous la Maintenon, l'artifice; et sous la princesse, l'ambition. Savez-vous ce qui s'en suivrait? le grand nombre aimerait leur vie durant à être les dernières, et après leur mort d'avoir été les premières. »

trais, à madame de Maintenon : prudence, persévérance. Madame des Ursins, à peu près la même que vous. Celle de la grand'maman, j'ajouterais à la raison, la justice et la bonté. Et pour moi, l'affectation, le roman, etc. On m'y reconnaîtrait d'abord.

LETTRE XLVII.

Paris, dimanche 22 mai 1768.

Du taffetas pour *descoupures* ne voudrait rien dire ; mais s'il y a pour des coupures, on peut bien ne pas le comprendre, si on n'en a jamais entendu parler ; mais on voit bien que cela veut dire quelque chose, et on s'informe(1). Enfin tout est éclairci, cela a extrêmement diverti la grand'maman, et sauf votre respect et la soumission que j'ai à vos décisions, je crois que vous feriez bien de lui écrire un mot : elle est à Chanteloup, fort occupée à

(1) La duchesse de Choiseul avait fait prier M. Walpole, par madame du Deffand, de lui envoyer du *taffetas pour des coupures*. M. Walpole, qui n'avait pas compris qu'il s'agissait du taffetas d'Angleterre pour mettre sur les coupures (*black sticking plaister*), envoya des coupures de taffetas de différentes espèces ; méprise qui amusa beaucoup madame de Choiseul.

faire un petit ouvrage sur un pot de chambre et des petits pois que j'ai reçus il y a aujourd'hui quinze jours sous le nom de la grand'-maman, avec une lettre de l'abbé Barthélemi; le tout imaginé, donné, et composé par mad. de la Vallière. M. de Choiseul était dans la confidence, il y a eu des lettres à l'infini, l'abbé a recueilli toutes les pièces, il en formera un roman, une histoire, ou un poème qui sera dédié à M. de Choiseul.

Ce chevalier de Listenai (2), dont je vous ai parlé, est positivement celui avec lequel vous avez soupé; il est parti aujourd'hui pour Chanteloup. Je le trouve un bon homme, doux, facile, complaisant; en fait d'esprit, il a à peu près le nécessaire, sans sel, sans sève, sans chaleur, un certain son de voix ennuyeux; quand il ouvre la bouche, on croit qu'il bâille, et qu'il va faire bâiller; on est agréablement surpris que ce qu'il dit n'est ni sot, ni long, ni bête; et vu le temps qui court, on conclut qu'il est assez aimable.

Je ne connais point M. de Monaco (3);

(2) A la mort de son frère aîné, il devint prince de Beaufremont.

(3) Le prince de Monaco, qui se trouvait alors en Angleterre.

mais il y a vingt-cinq ans que je lui trouvais l'air d'un héros de roman, non pas d'Astrée ni de Clélie, mais de la princesse de Clèves, ou de la reine de Navarre. Je ne connais pas non plus le petit Rochechouart; M. Selwyn m'en paraît coiffé. Je crois que vous voyez un peu en beau le baron de Breteuil (4), homme d'esprit, c'est beaucoup dire; sa manière ne me déplaît pas, et il m'aurait peut-être plu davantage, s'il m'avait paru faire plus de cas de moi; mais après m'avoir vue quelquefois, il m'a laissée là. On a beau se flatter qu'on juge sans prévention, notre amour-propre entre toujours dans les jugements que nous portons.

Je ne puis vous rendre raison de la conduite de madame de Guerchy; je me suis enfin lassée d'envoyer et de me faire écrire chez elle; elle ne voit encore que ses parents et ses plus intimes amis (5). Il n'y avait que treize ou quatorze personnes à la noce de sa fille, et jamais enterrement ne fut plus triste. Je trouve M. Elie de

---

(4) Alors en Angleterre. Il fut depuis ambassadeur à Naples et à Vienne. Pendant la révolution, il alla en Angleterre, et demeura plusieurs années à Londres. Il est mort depuis à Paris.

(3) Son mari est mort l'année dernière.

Beaumont (6) un impertinent; il y a quelque temps que je le rencontrai avec sa femme chez votre ambassadrice : ils me parlèrent l'un et l'autre de votre Richard, qu'ils louèrent; ils devaient me venir voir, et je n'en ai point entendu parler. M. de Nivernois est, ce me semble, le mâle de l'idole; tout cela est ridicule. Mon Dieu, mon Dieu, qu'il y a peu de gens supportables! mais de gens qui plaisent, il n'y en a point. Plus ma prudence augmente, plus j'observe; car moins on parle, plus on réfléchit. Je trouve tout le monde détestable; celle-ci (*madame de Forcalquier*) est honnête personne; mais elle est bête, entortillée, obscure, pleine de galimatias qu'elle prend pour des pensées : celle-ci (*madame de Jonsac*) est raisonnable, mais elle est froide, commune; tout est conduite, ses propos, ses attentions: cette autre (*madame d'Aubeterre*) (7) jabote

(6) Homme de robe et homme de lettres, qui a commencé par se faire connaître par son *Mémoire pour la Famille de Calas*, dont Voltaire avait embrassé la cause avec tant de chaleur. Madame Elie de Beaumont, sa femme, s'est également distinguée dans le monde littéraire par les *Lettres du marquis de Rozelle*, roman d'un grand mérite, et quelques autres ouvrages.

(7) Nièce du président Hénault.

comme une pie, son élocution est celle des filles d'opéra : cette autre (*la duchesse d'Aiguillon*) parle comme une inspirée, ne sait presque jamais ce qu'elle dit, et tout ce qu'elle veut conclure, c'est qu'elle est un grand esprit, qu'elle est savante, brillante, etc., etc. Voilà la peinture d'un cercle, il y en aurait bien d'autres à peindre qui seraient encore bien pis; car du moins dans celui-ci il n'y a pas trop de fausseté, de jalousie, ni de mauvais cœurs. Il est très-vrai qu'il n'y a que la grand'maman qu'on puisse aimer, et qui dégoûte de tout le reste.

Enfin, vous êtes donc content de cette lettre de madame de Sévigné (8). Je souhaite que vous puissiez avoir les trente-trois autres; mais j'en doute. La première, qui vous a tant déplu, venait de M. de Castelane, c'était de celles qu'on avait mises au rebut; il n'en a que de celles à sa fille, et elle fut prise au hasard.

La reine (9) reçut avant-hier l'extrême-onc-

(8) Cette lettre est une des trente-quatre lettres originales de madame de Sévigné, qui étaient entre les mains de deux dames âgées de Montpellier, et que le comte de Grave, ami de madame du Deffand, obtint d'elles pour M. Walpole. Toutes ces lettres se trouvent à Strawberry-Hill, et ont été publiées depuis.

(9) Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne, et femme de Louis XV.

tion ; elle est peut-être morte au moment présent. On dit que le roi ira à Marli tout de suite, et y passera six semaines, et qu'ensuite il ira à Compiègne ; ces arrangements ne m'intéressent que par rapport à la grand'maman ; son retour en est dépendant.

J'ai fait vos compliments à madame de Forcalquier ; elle les a reçus très-agréablement, et consent avec plaisir à vous donner la troisième place dans notre loge. Je vis hier votre ambassadrice ; l'ambassadeur (10) ne voit encore personne ; il a été fort malade. J'aurai ce soir à souper peut-être vingt personnes, entre autres M. Saint-John (11), qui m'apporta du thé, du taffetas pour des coupures, avec une grande lettre de M. Selwyn. Il me paraît qu'il n'a pas le projet de venir ici cette année. Il me dit qu'il ne compte plus retrouver le président ; mais qu'il espère encore me revoir, que je suis moins vieille que ma mère, qui se porte bien, et qui ne mourra pas si tôt.

C'est une chose assez fâcheuse que toutes les

---

(10) Le comte d'Harcourt, père du comte actuel de ce nom, a succédé au lord Rochford comme ambassadeur d'Angleterre en France.

(11) Feu John St.-John.

lettres soient ouvertes ; cela gêne beaucoup. Mandez-moi où en est la Cornélie (12) du président ; je suis fâchée que vous ayiez entrepris cet ouvrage.

LETTRE XLVIII.

Paris, dimanche 26 juin 1768.

Vous êtes un être ineffable, vous êtes l'éternité ou le commencement, le vide ou le plein, incompréhensible de toute manière. J'abandonne la recherche de tout ce qui est de ce genre, et je conclus qu'il ne m'est pas nécessaire de le comprendre. Vous êtes un second Daniel ; vous devinez fort bien ce qu'on a rêvé, mais votre science ne va pas si loin que la sienne, puisque vous n'en tirez pas le pronostic.

Ah! oui, je vous permets toute licence ; mon indulgence est extrême, elle va jusqu'à souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Le grand-papa se porte bien, mais la reine n'est plus ; elle mourut vendredi 24, entre dix

(12) Tragédie manuscrite du président Hénault, qu'il avait composée dans sa première jeunesse, et dont M. Walpole a fait imprimer un certain nombre d'exemplaires à Strawberry-Hill.

et onze heures du soir. Le roi est à Marli pour plusieurs jours. Je crois que la grand'maman reviendra la semaine prochaine. Je suis très-déterminée à ne lui pas dire un mot de ma pension (1). Je ne doute pas qu'elle ne fasse son devoir de grand'maman, ainsi que son époux celui de grand-papa : si l'amitié ne les y engage pas, mes sollicitations seraient inutiles; je suis fort tranquille sur cet article.

Voulez-vous que je vous envoie notre pièce du *Joueur?* Je l'ai excessivement approuvée. L'auteur, qui est M. Saurin, en a été flatté, et me l'a apportée avec de jolis vers. Je ne vous envoie plus rien de Voltaire, parce qu'il dit toujours les mêmes choses, et je trouve que la prédiction du chevalier de Bouflers pour dans cinquante ans, est déjà arrivée; que tous les écrits sur cette matière sont aussi superflus, aussi plats et aussi ennuyeux, que s'ils étaient contre les sorciers et les magiciens.

Votre Cornélie (2) n'est point encore arrivée; mais M. de Montigny en a eu des nouvelles, et il m'a dit qu'elle ne pouvait pas tarder. Le

(1) Madame du Deffand jouissait d'une pension de six mille livres, que lui faisait l'épouse de Louis XV.

(2) Les exemplaires de la tragédie du président Hénault, imprimée à Strawberry-Hill.

président est fort sensible à cette marque d'amitié, mais il est dans la crainte que cet ouvrage ne lui attire des critiques. Madame de Jonsac et moi nous le rassurons, en lui disant que, comme elle ne sera pas en vente, il sera le maître de ne la donner qu'à qui il voudra. Je voudrais que madame Greville en reçût un exemplaire de ma part.

J'ai, dites-vous, l'esprit critique; et vous, vous l'avez orgueilleux : cela peut être, et je le crois; mais je m'ennuie, et vous vous amusez; vous trouvez des ressources en vous; je ne trouve en moi que le néant, et il est aussi mauvais de trouver le néant en soi, qu'il serait heureux d'être resté dans le néant. Je suis donc forcée à chercher à m'en tirer; je m'accroche où je peux, et de là viennent toutes les méprises, tous les mécontentements journaliers, et un dégoût de la vie qui est peut-être bon à quelque chose. Il me fait supporter patiemment les délabrements de la vieillesse, et diminue la vivacité et la sensibilité pour toutes choses.

Ne sachant que lire, j'ai repris, à votre exemple, l'*Héloïse* de Rousseau; il y a des endroits fort bons; mais ils sont noyés dans un océan d'éloquence verbiageuse. Je crayonne

les endroits qui me plaisent : ils sont en petit nombre, en voici un :

« Les âmes mâles ont un idiôme dont les âmes faibles n'ont pas la grammaire. »

Dites-moi quel est un anglais dont madame de Forcalquier m'a donné la connaissance ; il me paraît comme un assez bon homme ; on l'appelle le général Irwin (3). Je regrette tant soit peu la Milady Pembroke et la bonne fille Lloyd ; je les aimais mieux que deux princesses polonaises, dont l'une s'appelle Radziwil, et l'autre Lubomirska. Je suis quelquefois effrayée quand je passe en revue tout ce que je connais ; je ne suis plus étonnée qu'il y ait si peu d'élus ; pour peu que Dieu fût plus difficile que moi, il n'y en aurait point du tout.

Ma relation avec la grand'maman n'est plus de la même vivacité que dans les commence-

(3) Le général Irwin entra dans le monde comme page d'honneur de Lionel, duc de Dorset, lorsque ce seigneur occupait la place de lord lieutenant d'Irlande. Par la protection de ce duc il fut poussé dans l'armée, et obtint un régiment. Il se maria ensuite, et se livra à de folles dépenses qui finirent par le mettre dans de grands embarras.

ments : c'est plus ma faute que la sienne ; je n'aime point à écrire : vous direz avec raison que vous n'êtes pas payé pour le croire. Adieu.

Je vais tout à l'heure chercher dans les Nouvelles de la reine de Navarre le sujet de votre tragédie (4).

LETTRE XLIX.

Paris, mardi 28 juin 1768.

Vous me faites beaucoup plus d'honneur que je ne mérite; vous ne savez pas que quand on me demande mon avis (1), je ne sais plus quel il est ; toutes mes lumières sont premiers mouvements ; je ne juge que par sentiment ; si je demande à mon esprit une opération quelconque, je reconnais alors que je n'en ai point du tout. Cependant le désir de vous complaire va me faire parler ; je vous demande de me pardonner tout ce que je dirai de travers.

---

(4) *La Mère mystérieuse.*

(1) M. Walpole avait communiqué à madame du Deffand la lettre qu'il avait reçue de Voltaire, en date du 8 juin, et sa réponse du 21 du même mois, sur laquelle il lui demande son opinion. Ces lettres se trouvent dans l'édition in-4° des Lettres du lord Orford, *tome V, page* 29.

Le style me paraît très-bien; si j'y trouve quelques fautes, je les attribue à la traduction (2), ce sont des riens; il y a une seule phrase qui, quoique noble et juste, pourra choquer Voltaire; la voici.

« *N'ayant rien dit que ce que je pensais, rien de malhonnête ni messéant à un homme de condition, etc.* »

Ces mots « *homme de condition* » blessent une oreille bourgeoise; ils lui paraîtront une vanité, et peut-être il dira qu'il ne savait pas que les gens de condition eussent des priviléges différents des autres, quand ils se font auteurs (3). Voilà la critique que vous avez à craindre de lui, et il n'y a pas grand mal: d'ailleurs votre lettre est charmante, rien n'est

(2) La lettre de M. Walpole à Voltaire était écrite en anglais; il l'avait traduite pour madame du Deffand, qui n'entendait pas cette langue.

(3) C'était une faute commise dans la traduction, que M. Walpole explique à madame du Deffand comme il suit: « Ne soyez pas en peine de l'*homme de condition*; c'est » la faute de ma traduction, et non pas de ma lettre. Il » fallait traduire *honnête homme*; mais venant d'em- » ployer le mot *malhonnête*, et ne voulant pas le répé- » ter, je me suis servi d'un mot qui ne rendait pas le vé- » ritable sens de ce que j'avais dit. — C'était avec raison » que je craignais de me servir de termes équivoques,

plus poli, plus élégant; enfin j'en suis enchantée. Vous ne pouviez pas vous dispenser de lui parler de votre préface (4). Je viens de me la faire relire, elle est terrible; il n'est pas vraisemblable qu'il l'ignore; mais s'il l'ignorait, il l'apprendrait un jour, et en ce cas il est bon de le prévenir : il y a de la noblesse et de la franchise dans ce procédé. Vous vous tirez d'affaire aussi bien qu'il est possible, et cela était très-embarrassant; car, je le répète, elle est terrible, et je ne conçois pas, le con-

---

» ce qui m'a fait écrire en anglais, dont je me trouve » bien.

» Du reste, n'allez pas dire des injures de votre jugement. C'est précisément votre pensée que je vous demande, parce que je sais qu'elle est toujours juste, » quand vous parlez ou raisonnez de sang-froid. Si je » ne faisais pas cas de ce jugement-là, vous savez très-» bien que je ne vous le demanderais point.

» Je ne vois pas le moyen de lui dérober la préface » après avoir donné promesse de la lui envoyer. Il aurait fallu donner une autre tournure à ma lettre. — Je » crois, comme vous, qu'elle le fâchera. Mais est-il possible qu'il s'avoue offensé de ce qu'on lui conteste le » rang du premier génie? — Moi, je me ferais brûler » pour la primauté de Shakespear. C'est le plus beau » génie qu'ait jamais enfanté la nature. »

(4) La préface du *Château d'Otrante*, roman de M. Walpole, publié long-temps auparavant.

naissant comme je fais, que s'il l'a lue, il vous l'ait pardonné.

Il me vient dans l'esprit que n'ayant rien à faire, il ne serait pas fâché de vous attirer à une correspondance littéraire, qui se tournerait en discussion, en dispute, et lui donnerait l'occasion de se venger de vous. Vous avez décidé que Shakespear avait plus d'esprit que lui : croyez-vous qu'il vous le pardonne ? c'est tout ce que je peux faire, moi, de vous le pardonner ; mais malgré cela votre lettre est très-bien : vous déclarez qu'il serait indigne de vous rétracter, que vous n'avez dit que ce que vous pensiez, qu'il n'a pas besoin d'être flatté, etc., tout cela est à merveille, et vous prendrez le parti qu'il vous plaira, suivant la conduite qu'il aura.

Vous auriez très-mal fait de lui parler de votre lettre à J. Jacques. Eh, mon Dieu ! pourquoi lui en auriez-vous parlé ? pour lui faire votre cour, pour l'adoucir ? Oh ! vous êtes trop fier, et vous êtes incapable d'une pareille lâcheté.

J'aurais été bien aise et très-honorée que vous lui eussiez parlé de moi (5) ; le motif qui

(5) M. Walpole avait dit, dans sa lettre à madame du

vous en a empêché est une marque d'amitié à laquelle je suis fort sensible ; mais je ne crains point d'entrer dans vos querelles, d'épouser tous vos intérêts : ainsi, à l'avenir, ayez moins de ménagement, et donnez-moi toutes sortes de marques de confiance, excepté celle de demander mes avis. Hélas ! hélas ! en puis-je donner, moi qui ai besoin de guide et de conseil à tous les instants de ma vie ?

Je ne sais si vous devez envoyer votre préface à Voltaire, et si vous ne feriez pas aussi bien de ne lui en plus parler ; s'il l'a lue, c'est inutile ; s'il ne l'a pas lue, pourquoi le forcer à la lire ? ne suffit-il pas de lui en avoir fait l'aveu ? ne serait-ce pas une sorte de bravade, si vous en faisiez davantage ? Je suis fâchée d'avoir laissé tomber mon commerce avec lui ; ce n'est pas le moment de le reprendre, il y aurait de l'affectation.

Deffand : « J'avais voulu lui vanter l'amitié dont vous » m'honorez ; mais de peur qu'il ne vous sût mauvais gré » de ne lui avoir point parlé de cette préface, j'ai bu ma » gloire, et n'en ai pas soufflé. »

LETTRE L.

Paris, mardi 19 juillet 1768.

Vous voilà donc revenu de chez M. de Richmond (1), et peut-être êtes-vous de retour aujourd'hui de chez M. Conway. J'aime assez que toutes vos courses soient finies ; mais savez-vous, mon cher monsieur, ce que je n'aime point du tout ? C'est l'ironie. C'est votre genre favori : gardez-le pour vos ennemis, et ne l'employez jamais pour moi. Vous vous récriez : sur quoi est fondé ce reproche ? le voici : sur ce que je dois être accablée, dites-vous, de l'abondance de vos lettres ; il y avait aujourd'hui huit jours que je n'en avais reçu ; et si je ne m'étais pas interdit d'épiloguer, et si je n'étais pas décidée à trouver tout bon, je pourrais critiquer le petit papier où il n'y a pas trois pages complètes ; mais je dis, comme le Barnabite des épigrammes de Rousseau :

Ceci pour nous n'est encor que trop bon ;

C'est bien moi qui vous accable de lettres ;

(1) De Goodwood, château du duc de Richmond.

mais comme je n'exige point de réponse, je ne vous en fais point d'excuse. Je me divertis à vous écrire : ne me lisez pas, si vous voulez; mais laissez-moi jaser tant qu'il me plaît.

Je suis bien aise que vous ayiez écrit à la grand'maman; cela me plaît dans tous les sens et de toutes les façons. Je ne l'ai encore vue qu'une fois, qui était samedi, le grand papa y était : mais demain je soupe avec elle, et s'il n'y a que notre petit cercle, je lui lirai la lettre de Voltaire et votre réponse; je l'ai fait voir hier au grand abbé qui en a été très-content; j'ai supprimé *l'homme de condition*.

Vraiment, vraiment, je savais la grossesse de milady S..... Je loue votre discrétion; c'est apparemment parce que vous vous défiez de la mienne, que vous ne voulez pas m'apprendre ce qui regarde milord ***: je l'apprendrai, je le crois, mais ce ne sera pas par des anglais; je n'en vois plus, excepté votre général (2). Il a l'air d'un juge du peuple de Dieu; je le crois peu instruit de ce qui regarde les filles d'Israel; le grand papa en sait plus long que lui, et c'est lui que j'interrogerai. Adieu.

---

(2) Le général Irwin.

Bon ! je croyais n'avoir plus rien à vous dire ; je viens de relire votre lettre, elle me fournit beaucoup d'autres choses. J'ai eu mille fois envie de vous envoyer l'écrit de Saint-Foix sur le Masque de fer ; mais j'ai craint vos dédains ; je vois que vous le savez par cœur ; vous voulez pourtant l'avoir, je vous l'enverrai par la première occasion ; je me ferais scrupule de vous en faire payer le port. Les trois suppositions qu'il fait sont toutes trois absurdes, mais la troisième, qui est le duc de Monmouth est la plus absurde de toutes, elle n'a pas le sens commun : le fait est vrai, et ce masque de fer pouvait devenir un homme bien considérable, s'il avait connu sa naissance, ou, pour mieux dire, s'il avait pu la révéler (3), il ne

(3) Madame du Deffand a ici en vue une autre supposition au sujet du *Masque de Fer*, la seule qui ne soit pas en contradiction avec le sens commun ou avec la notoriété générale, et qui, depuis qu'il est certain qu'un tel personnage a existé, prouve assez la nécessité de le dérober à la société, et la convenance de le traiter avec les égards qu'on lui a montrés. — Cette supposition une fois admise, paraît véritablement être confirmée par toutes les petites circonstances qu'on connaît sur l'air, les habitudes et les particularités de ce prisonnier mystérieux.

Madame du Deffand a donc supposé que ce person-

mourut qu'en 1704; et je me souviens d'en avoir entendu parler dans ma jeunesse et dans mon enfance; ce serait un sujet de conversation, en allant ou en revenant de Ruel.

---

nage ne pouvait être que le frère, et le frère aîné de Louis XIV, un fils de la reine Anne d'Autriche, qui, d'après la manière dont elle vivait alors avec le roi son époux, ne pouvait être regardé comme son enfant.

L'éditeur de la Vie de Voltaire, par M. de Condorcet, donne, dans une note sur cet ouvrage, le développement de cette idée : « Le Masque de Fer était sans doute un » frère, et un frère aîné de Louis XIV, dont la mère » (Anne d'Autriche) avait ce goût pour le linge fin sur » lequel M. de Voltaire s'appuie. Ce fut en lisant les » mémoires de ce temps qui rapportent cette anecdote » au sujet de la reine, que, me rappelant ce même goût » du Masque de Fer, je ne doutai plus qu'il ne fût son » fils; ce dont toutes les autres circonstances m'avaient » déjà persuadé. On sait que Louis XIII n'habitait plus » depuis long-temps avec la reine; que la naissance de » Louis XIV ne fut due qu'à un heureux hasard, habi- » lement amené; hasard qui obligea absolument le roi à » coucher au même lit avec la reine. Voici donc comme » je crois que la chose sera arrivée.

» La reine aura pu s'imaginer que c'était par sa faute » qu'il ne naissait point d'héritiers à Louis XIII. La nais- » sance du Masque de Fer l'aura détrompée. Le car- » dinal (de Richelieu), à qui elle aura fait confidence » du fait, aura su, pour plus d'une raison, tirer parti

LETTRE LI.

Jeudi 21, à 8 heures du matin.

Comme je n'ai pas d'autres manières de juger des autres, qu'en les jugeant par moi-même, je suis persuadée que vous avez la plus grande

---

» de ce secret. Il aura imaginé de tourner cet événe-
» ment à son profit et a celui de l'État. Persuadé, par
» cet exemple, que la reine pouvait donner des enfants
» au roi, la partie que produisit le hasard d'un seul lit
» pour le roi et la reine fut arrangée en conséquence.
» Mais la reine et le cardinal, également pénétrés de la
» nécessité de cacher à Louis XIII l'existence du Masque
» de Fer, l'auront fait élever en secret. Ce secret en aura
» été un pour Louis XIV jusqu'à la mort du cardinal
» Mazarin. Mais ce monarque, apprenant alors qu'il
» avait un frère, et un frère aîné, que sa mère ne pou-
» vait désavouer, qui peut-être portait d'ailleurs des
» traits marqués qui annonçaient son origine; faisant
» réflexion que cet enfant, né durant le mariage, ne
» pouvait, sans de grands inconvénients et sans un hor-
» rible scandale, être déclaré illégitime après la mort de
» Louis XIII, Louis XIV aura jugé ne pouvoir user
» d'un moyen plus sage et plus juste que celui qu'il
» employa pour assurer sa propre tranquillité et le repos
» de l'État; moyen qui dispensait de commettre une
» cruauté que la politique aurait représentée comme né-
» cessaire à un monarque moins consciencieux et moins

impatience d'avoir la réponse de Voltaire; — Hé bien, hé bien! la voici; c'est à la grand'maman qu'il l'a envoyée: elle l'avait reçue

---

» magnanime que Louis XIV. Il me semble que, plus on » est instruit de l'histoire de ces temps-là, plus on doit » être frappé de la réunion de toutes les circonstances » qui prouvent en faveur de cette supposition. »

L'existence de ce prisonnier d'État ne fut connue dans le monde qu'en 1704, lorsqu'on le transporta du château de Pignerol à l'île de Sainte-Marguerite, temps auquel on a remarqué, avec justesse, qu'aucun personnage distingué n'avait disparu en Europe; de sorte que ce ne pouvait être aucun homme qui eût déjà joué un rôle important sur le théâtre du monde. Les trois suppositions de M. de Saint-Foix, que c'était ou M. le duc de Beaufort, le héros de la fronde; ou le comte de Vermandois, le fils naturel de Louis XIV et de la duchesse de la Vallière; ou le duc de Monmouth, paraissent donc également contraires au bon sens et à toute possibilité. On ne doit pas regarder comme moins ridicule l'idée produite par quelques écrivains de ces derniers temps, que c'était un certain Maqui ou Mathioly, secrétaire ou ministre d'un duc de Mantoue, qui avait contrarié les intérêts et trahi les secrets de la France. Les ministres et la police de ce temps-là n'avaient pas coutume de traiter des ennemis subalternes avec tant de cérémonies et d'égards. Mais quand on admettra que ce mystérieux personnage avait des droits sacrés et imprescriptibles; que la découverte de son existence (quel que fût d'ailleurs son caractère naturel) pouvait

hier matin, le soir nous en fîmes la lecture, je la priai de me la remettre, et de me donner la lettre de Voltaire pour elle, parce que la poste partait ce matin, et que je serais bien aise qu'il n'y eût pas un moment de perdu; vous recevrez donc le tout dimanche ou lundi.

Je n'ai point eu le temps d'examiner la lettre de Voltaire, elle m'a paru extrêmement polie; mais c'est la première escarmouche pour établir une petite guerre entre vous et lui, sur Shakespear. Au nom de Dieu ne donnez point dans ce panneau; tirez-vous de cette affaire le plus poliment qu'il vous sera possible, mais évitez la guerre; c'est le sentiment, et le conseil de la grand'maman; c'est celui du grand abbé, et par dessus tout, c'est le mien; je suis bien sûre que ce sera aussi le vôtre (1).

---

devenir dangereuse pour le prince qui occupait le trône, il faudra convenir que, placé dans des circonstances fort délicates et fort difficiles, Louis XIV a adopté les moyens les moins cruels pour assurer sa propre conservation.

(1) L'extrait suivant de la réponse de M. Walpole, prouve que c'était bien le parti qu'il voulait prendre. « Venons à la lettre de Voltaire; elle est très-belle, » mais ne me persuade nullement que les merveilleuses » beautés de Shakespear ne rachètent pas ses fautes.

J'ai résisté, comme de raison, au désir de faire faire une copie de ce que je vous envoie, parce que la poste partant ce matin, je n'ai pas voulu risquer de manquer son départ; j'aurais pu attendre un courrier de M. du Châtelet, il ne vous aurait point coûté de port; mais j'ai

---

» Ce que Voltaire n'arrivera jamais à me persuader encore, c'est que ces deux vers de Racine * ne soient » parfaitement ridicules ; et si vos bienséances et la rime » réduisent vos poètes à la nécessité de faire le plan de » l'hôtel, je dirai que cette gêne-là est très-absurde. » Mais ce que je vois encore moins, c'est pour quoi il » fallait entrer dans ce détail minutieux de ce que Titus » et Bérénice représentaient Louis XIV et sa belle-sœur. » Voltaire voulait faire parade de son information, et » prétendait faire passer une anecdote pour un argument. Mais vous verrez, par ma réponse, que je lui » passe tout ce qu'il veut. Je n'ai jamais pensé entrer en » lice avec lui.

» Quant à cette lettre à la grand'maman, vous voyez » la bonne foi de cet homme-là ! Il me recherche, il me » demande mon *Richard*, je le lui envoie, et puis il en » parle comme si je m'étais intrigué à le lui faire lire. — » Sa vanité est blessée de ce qu'on a osé lui donner un » rival, et il a la faiblesse de se démasquer, et la faiblesse » plus grande encore, de vouloir le rejeter sur la part » qu'il prend à l'honneur de Corneille et de Racine. »

* De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.

cru que vous ne regretteriez pas les frais, et que vous êtes plus impatient qu'avare.

Voici la grâce que je vous demande : c'est de me renvoyer la lettre de Voltaire à la grand'maman, de me faire faire une copie de sa lettre à vous, et de votre réponse, et tout cela le plus promptement qu'il vous sera possible.

Je viens de relire la grande lettre de Voltaire ; en vérité je la trouve parfaitement bien ; celle qui est pour la grand'maman vous choquera beaucoup (2), mais vous sentez bien que Voltaire ne doit pas savoir que vous en avez connaissance : ne laissez donc rien échapper dans votre réponse qui puisse le lui faire soupçonner, et surtout renvoyez-la-moi promptement.

---

(2) Cette lettre à la duchesse de Choiseul, dans laquelle Voltaire renferme sa réponse à M. Walpole, se trouve déjà imprimée dans une note de la page 368 du tome V des Œuvres du lord Orford, et immédiatement avant sont placées les quatre lettres qui ont eu lieu entre Voltaire et lui.

LETTRE LII.

Paris, mardi 23 août 1768.

Il y a aujourd'hui un an que ce ne fut point une lettre qui m'arriva, mais une personne qui interrompit les belles scènes de Phèdre que récitait mademoiselle Clairon; vous en souvenez-vous (1)? Ah, mon dieu, non! Ce sont les gens oisifs, les têtes romanesques qui font de telles remarques.

Il faut que vous ayiez fait en votre vie grand usage des finesses et des astuces, vous en trouvez partout. J'ai voulu savoir s'il ne fallait pas remettre à votre retour à vous faire voir toutes les misérables petites brochures, qui ne méritent pas beaucoup d'impatience; au lieu de me dire si vous les voulez, vous ne songez qu'a vous défendre des piéges que je vous tends. Oh! ils sont très-inutiles avec vous; on n'a nulle difficulté à découvrir ce que vous pensez, et si l'on s'y trompe, ce n'est pas assurément votre faute, c'est qu'on est volontairement aveugle. Je me contente de l'aveuglement où le sort m'a condamnée; et

(1) Elle entend parler de l'arrivée de M. Walpole, le 23 août 1767.

heureusement, ou malheureusement je n'en ai pas d'autres.

La description que vous me faites de votre petit monarque (2) est très-plaisante; je vois d'ici le révérencieux Bernstoff; cet homme n'est pas sans mérite; mais il s'en faut bien qu'il en ait autant qu'on lui en trouve ici; c'est

(2) Le roi de Danemarck, Christian VII, qui se trouvait alors en Angleterre. M. Walpole le dépeint à madame du Deffand comme il suit : « Ah! ma petite, on » vous a trompée; ce n'est pas le roi de Danemarck qui » vient de débarquer dans notre île, c'est l'empereur » des Fées. C'est une poupée que la grand'maman pour- » rait vous présenter dans un tableau. Son visage n'est » pas mal; il est assez bien fait, et son air, dans un » microscope, est très-imposant. Il est poli, sérieux, » fort attentif, et sa curiosité déjà usée. Il est accom- » pagné d'une chevalerie entière de cordons blancs, » ce qui fait que cette cour ambulante a tout l'air d'une » croisade. Le premier ministre (le baron de Bernstoff), » cordon bleu comme le roi, est un hanovrien, person- » nage assez matériel, mais qui plie sa matérialité » à chaque parole; car il se prosterne quasi à terre » quand il parle à son maître. Au-dessus du premier » ministre est le favori (le comte Holke), jeune fat, à » qui la faveur tourne la tête, et qui, je crois, est » charmé de montrer à nous autres, qu'il ose être favori » en titre d'office. L'incognito est très-mal observé; la » majesté du diadème perce les nuées du mystère.

un homme factice, il n'a rien de simple ni de naturel, mais il veut être honnête homme, judicieux, solide, etc., etc., et je crois qu'il l'est devenu ; mais c'est son ouvrage, et non, je crois, celui de la nature. Je vous renverrais à madame du Pin, si vous la connaissiez, pour vous expliquer ce galimatias.

Je vous vois occupé pendant huit ou dix jours de votre petit Poinçon (3). Quand nous arrivera-t-il? On se prépare ici à le très-bien recevoir, et à lui rendre tous les honneurs qu'il voudra admettre à son incognito. Il sera pour moi comme s'il était à Londres, je ne le connaîtrai que par récit, et je préférerai ceux de Londres à ceux de Paris. On me conta hier un trait du chevalier de Montbarré (4) qui me parut plaisant. Il y a un M. du Hautoy qui

---

» Voilà de grands mots ; si vous n'en voulez pas, gardez-les pour madame du Pin. Hier, le petit monarque » fut à l'Opéra, et s'y ennuya comme les sultans de Crébillon. Il n'a point d'oreilles pour la musique ; peut-» être qu'il aimera la vôtre. Pardonnez cette escapade ; » mais vous savez que je suis incorrigible sur votre » Opéra. »

(3) Voyez les *Contes de la mère l'Oie.*

(4) Oncle du prince de Montbarré, depuis ministre de la guerre.

a perdu un procès ; il est condamné à payer douze ou treize cent mille francs : il s'en faut de plus de cent mille écus que tout son bien monte à cette somme. On en parlait au jeu de Mesdames, elles le plaignaient extrêmement, et tout le monde, à l'envi, marquait y prendre un grand intérêt, entre autres une certaine femme qu'on appelle madame Berchény (5), qui est enthousiaste, exagérative, hardie, etc. Le chevalier de Montbarré, qui était présent, dit d'un ton tranquille, qu'il espérait qu'il arriverait à M. du Hautoy ce qu'il avait vu arriver à plusieurs autres, à qui leur malheur avait causé leur fortune, par les grâces qu'on leur avait accordées, pour les dédommager de leur perte. Le lendemain, le chevalier passant dans la galerie, fut abordé par cette dame Berchény, qui lui dit d'un ton fier et arrogant : apprenez, M. le chevalier, que vous ne fîtes et ne dîtes hier que des sottises. Lui, sans s'émouvoir, avec un regard assez méprisant, lui dit : *ah! Madame, il fait trop chaud pour faire des sottises ; il m'arrive quelquefois d'en entendre, et vous me prenez sur le fait.*

(5) Madame Berchény était l'épouse d'un maréchal Berchény, au service de Hongrie. Elle était une des dames d'honneur de Mesdames, filles de Louis XV.

Nous avons une oraison funèbre de la reine, par M. de Pompignan, évêque du Puy (6), qui est le chef-d'œuvre de la platitude.

Je suis fâchée d'avoir commencé la cinquième page, parce que j'ai regret à laisser du papier blanc.

Je pourrais remplir cette page de discussions sur nos théâtres, sur nos ouvrages dramatiques, etc., mais je m'en tirerais mal: tout ce que je sais, c'est que Voltaire a raison et que vous n'avez pas tort, c'est-à-dire, que je suis de votre avis sur l'exposition qu'il ne faut pas rendre trop claire, et sur l'unité de lieu dont il ne faut pas faire le plan; mais il faut se garder de croire que l'extrême licence soit nécessaire au génie, et doive l'augmenter (7); les règles sont des maîtres à danser

(6) Frère de M. le Franc de Pompignan, premier président de la cour des aides de Montauban, mieux connu actuellement par les sarcasmes de Voltaire, que par les ouvrages littéraires qui les lui ont attirés. Son frère, l'évêque du Puy, n'était sans doute pas plus célèbre par son éloquence de la chaire, puisque les beaux-esprits de Paris disaient : Cette oraison funèbre a été composée *à la fraîcheur du Puits*.

(7) M. Walpole avait dit dans sa lettre, à laquelle celle-ci sert de réponse : « J'admire, comme vous, le » style et le goût de Voltaire, mais je suis très-éloigné

qui perfectionnent la bonne grâce qu'on a reçue de la nature.

Je lis de nouveaux Mémoires de Bussi qui m'amusent assez.

Voilà la liste des brochures que je peux

» de me payer de ses raisonnements ; rien de plus faux » et de plus frivole que ce qu'il donne pour des argu- » ments dans la dernière lettre qu'il m'a adressée. Je » n'ai jamais pensé de vanter notre théâtre, ni de lui » donner la préférence sur le vôtre. J'ai préféré Shakes- » pear à lui Voltaire. C'est un faux-fuyant pour sa gloire » blessée, quand il donne le change, et prétend que je » mets Shakespear au-dessus de Racine et de Corneille. » Rien de plus faux que tout ce qu'il débite sur ses » trente mille juges à Paris ; exagération outrée. Je dou- » terais fort que dans tout le monde il y eût trente mille » personnes capables de juger les ouvrages de théâtre. » Encore ne connaît-il pas son Athènes : dans la lie du » peuple athénien, le moindre petit artisan jugeait de » l'élégance, de la pureté de sa langue, parce qu'il en- » trait au théâtre ; au lieu que Voltaire dit que les trente » mille juges décident à Paris ; parce que le bas peuple » n'entre point au spectacle. Pour ses beautés d'exposi- » tion, je m'en moque. Quoi de plus trivial, de plus » ennuyeux et de plus contraire à l'attente, ressort in- » génieux pour exciter les passions, que ces froides ex- » positions si usitées dans la première scène des tragé- » dies ? Quelle petitesse de génie, que d'être réduit à » décrire l'emplacement des appartements, de peur que » l'audience ne s'arrête au milieu d'un grand intérêt,

vous envoyer, marquez-moi celles que vous désirez.

Le Masque de fer. La Relation de la mort du chevalier de la Barre. L'Expulsion des jésuites de la Chine. La Profession de foi du théiste. Conseils à l'abbé Bergier. Discours aux confédérés de Pologne.

Mercredi 24, à trois heures.

Ah! que je m'ennuyai hier au soir chez le président! c'étaient cependant des gens que j'estime et que j'aime assez, mais qui ont la prétention de l'esprit sans en avoir un brin. Ces sortes de gens sont fatigants, fastidieux, insupportables. Je veux que l'on consente à n'être rien, quand la nature l'a ainsi ordonné; mais tout ce qu'on fait malgré ses ordres, m'est odieux. J'ai passé une mauvaise nuit; depuis trois jours je ne me porte point bien, je suis ennuyée et encore plus ennuyeuse. Je vous trouve bien bon de conserver une telle correspondance, elle doit vous fatiguer et vous

---

» pour examiner si une amante malheureuse devait en-
» trer sur la scène par telle ou telle porte! Il faudrait
» qu'il y eût force maîtres de cérémonies parmi les
» trente mille juges, pour que de telles expositions
» fussent nécessaires. »

contraindre. Quel besoin en avez-vous? quel plaisir peut-elle vous faire? Croyez que je fais toutes les réflexions qui se peuvent faire; elles ne sont pas gaies; mais par qui apprendrons-nous la vérité, si ce n'est par nous-mêmes? Quand je trouve des gens qui m'ennuient, je me dis : je suis pour eux ce qu'ils sont pour moi; quand j'en rencontre qui me plaisent, j'imagine leur plaire aussi, et c'est en quoi souvent je me trompe.

Adieu, vous n'avez que faire de tout cela.

LETTRE LIII.

Paris, dimanche 11 septembre 1768.

Où êtes-vous? où allez-vous? que devenez-vous? cette lettre vous trouvera-t-elle arrivé à Strawberry-Hill, vous y attendra-t-elle, ou bien à Londres? aurez-vous suivi l'itinéraire projeté (1)? ne vous aura-t-on point retenu? n'aurez-vous point été pris de la goutte? lisez la fable des deux pigeons, et faites-en l'application. Vous aurez bien des choses à dire;

(1) M. Walpole avait fait une tournée pour voir plusieurs de ses amis, laquelle finit au château de Wentwort, où résidait le comte de Strafford, dans le Yorkshire.

pour moi, qui suis le pigeon sédentaire, j'en ai bien peu à raconter. Quelques soupers avec la grand'maman depuis le retour de Compiègne, un avec son mari, que je trouvai assez froid. Pour la grand'maman, elle est toujours la même, elle n'est que ce qu'elle veut être; ainsi elle est toujours errante. D'ici à Fontainebleau, qui est pour le 6 d'octobre, elle ne sera pas trois jours de suite dans le même lieu. Des Choisi, des Bellevue (2), des St.-Hubert, et des entrepôts à Paris, voilà son histoire.

Je fus hier à la comédie; on jouait Alzire: je ne trouve point que ce soit une bonne pièce; il me semble que rien n'y est amalgamé; ce sont différents caractères qu'on a voulu peindre, mais qui ne jouent point bien ensemble. Il y a les plus belles tirades du monde; chaque personnage y fait de très-belles réflexions, de très-belles définitions, dont celui qui les écoute n'a que faire. Le seul rôle d'Alvarès me paraît bon; aucun des autres ne me plaît, et puis cela est rendu à faire horreur. On a

(2) Différentes maisons de plaisance du roi de France, où madame de Choiseul, en qualité d'épouse du premier ministre, était obligée de suivre la cour.

bien de la peine à avoir du plaisir, mais je ne le cherche plus, j'y ai renoncé, *c'est vainement qu'il se cache*. Si je fais autant de progrès tous les ans, que j'en ai fait cette dernière année, la mort sera bien peu de chose pour moi; il y aura bien peu de différence entre elle et la vie.

Nous attendons le petit Poinçon au commencement du mois prochain. Je suis bien trompée, s'il n'y aura pas beaucoup de tracasseries à l'occasion de la conduite des princes avec lui.

Je n'entends plus parler de Voltaire, et je n'en suis point fâchée; il faut que j'aime infiniment les gens pour avoir du plaisir à leur écrire; il faut pouvoir dire ce qu'on fait, ou ce qu'on pense : en qui peut-on avoir cette confiance? elle est souvent dangereuse pour ceux qui l'ont, et encore plus souvent ennuyeuse pour ceux pour qui on l'a. Il n'y aurait que deux plaisirs pour moi dans ce monde, la société et la lecture. Quelle société trouve-t-on? des imbéciles qui ne débitent que des lieux communs, qui ne savent rien, qui ne sentent rien, qui ne pensent rien; quelques gens d'esprit pleins d'eux-mêmes, jaloux, envieux, méchants, qu'il faut haïr ou

mépriser. Enfin, tout ce qui est, est bien ; c'est un bonheur de n'avoir rien à regretter ; il vaut mieux avoir vécu que d'avoir à vivre. Vous pensez peut-être que j'ai des vapeurs, que je suis bien triste? *oh! po-int du tout* (3) ; moins que vous ne me l'avez vue ; mais c'est assez parler de moi, je vous en demande pardon. Mais de quoi remplirais-je mes lettres? serait-ce de vous? qu'est-ce que j'en sais? qu'est-ce que vous m'en dites? que vous voyagez ; que vous avez vu le petit Poinçon ; que vous ne vous souciez plus de le revoir. Je pourrais vous parler de la belle comtesse (4), de la grosse duchesse (5), des importantes maréchales (6), des idoles (7), etc., etc. ; mais qu'est-ce que tout cela vous ferait ? y prenez-vous quelque intérêt ? *Oh! po-int du tout.*

J'ai chargé l'ambassadeur d'un paquet pour vous, contenant cinq petites brochures, dont

---

(3) Ces mots en lettres italiques sont écrits comme les prononçait M. Walpole quand il parlait français.

(4) De Forcalquier.

(5) La douairière d'Aiguillon.

(6) De Luxembourg et de Mirepoix.

(7) Mesdames les comtesses de Boufflers.

aucune ne vous fera plaisir. Je ne sais plus que lire, tout m'ennuie, excepté le huitième tome des Lettres de madame de Sévigné (8),

(8) *Recueil de Lettres de diverses personnes, amies de madame de Sévigné.* Ces lettres, qui formaient le huitième volume de l'édition de 1754 des Lettres de madame de Sévigné, sont dispersées, selon leur ordre chronologique, dans l'édition publiée en 1806 par M. Grouvelle. M. Walpole, en répondant à ce que madame du Deffand dit, s'exprime à leur égard en ces termes : « Mais ce dont je ne suis pas aussi satisfait, c'est » que le huitième tome (de madame de Sévigné) vous » dégoûte d'écrire. Je ne trouve rien de plus médiocre » que ce tome-là, excepté une lettre du cardinal de » Retz, et une admirable de madame de Grignan à » Pauline ; tout le reste me paraît d'une platitude ex- » trême. Madame de La Fayette est sèche, madame de » Coulanges indifférente, et son mari un gourmand, et » bouffon médiocre. Ah ! que c'était bien ma sainte qui » dorait tous ces gens-là ! Mais elle, elle-même ne doit » pas vous décourager. Votre style est à vous comme le » sien est à elle. Si vous essayiez à l'imiter, vous per- » driez les grâces d'originalité, et peut-être n'y réussi- » riez-vous pas. Enfin je vous prie d'être contente de » vos lettres ; je le suis infiniment. »

En réponse à ce qui est ci-dessus, madame du Deffand dit, dans une lettre dont nous ne publions que ce fragment, parce que le reste n'offre aucun intérêt : « Nos goûts ne sont pas les mêmes en fait d'ouvrages : » vous aimez Crébillon, et je le déteste ; des lettres du

où il y en a de madame de la Fayette, de M. et de madame de Coulanges : elles m'ont fait plaisir ; mais elles m'ont dégoûtée d'écrire.

LETTRE LIV.

Paris, mercredi 5 octobre 1768.

Personne ne rend mieux ce qu'il pense que vous ; tout ce que vous dites a le caractère de la vérité ; aussi n'êtes-vous jamais ni fade ni languissant ; mais vous êtes changeant, une espèce de Protée, tantôt fontaine, tantôt volcan, oiseau, poisson, singe, ours, etc., etc. ; mais qu'on patiente, et l'on vous retrouve sous votre véritable forme. Il m'arrive quelquefois de penser à vous, et de chercher ce que vous pensez de moi : un peu de bien, un peu plus

---

» huitième tome (de madame de Sévigné) vous n'aimez » que celles de madame de Grignan ; vous détestez celles » de madame de La Fayette, et moi j'aime celles de » madame de La Fayette. Elle ne pense pas à bien dire ; » elle n'a point de plaisanterie de coterie : c'est une » femme d'esprit d'assez mauvaise humeur, qui n'était » point aimable, mais qui n'était point caillette : elle » était triste, ainsi que moi ; je ne l'aurais peut-être pas » aimée, mais j'aurais bien moins aimé madame de » Coulanges. »

de mal, et puis je dis : mais c'est qu'il n'y pense jamais qu'au moment qu'il m'écrit, et même dans ce moment il n'y pense guère ; la plupart de ses lettres pourraient être adressées aussi bien à d'autres qu'à moi ; il n'y a que l'intention qu'il a de m'écrire qui me les rende personnelles ; et cette intention est une gêne et une contrainte que la bonté de son cœur lui impose : il croit me devoir de la reconnaissance, et ses lettres sont la monnaie avec laquelle il s'acquitte ; cette monnaie n'est point fausse, elle est pour moi de grande valeur ; mais c'est de la monnaie dont j'aimerais mieux la grosse pièce.

Vos regrets de milady Hervey (1) et de milady Suffolk me touchent sensiblement ; je sais ce que c'est que la perte d'un ami ; c'en est en même temps une grande que de perdre ses connaissances ; mais vous avez des goûts, des talents, du courage, de la fermeté, rien ne vous est absolument nécessaire. Rien, c'est trop dire ; mais vous n'êtes pas menacé de perdre ce que vous aimez le mieux.

Le petit cousin (2) que vous avez ici est fort

(1) Marie Lepel, baronne d'Hervey, était morte au mois d'août précédent.

(2) M. Robert Walpole, qui depuis fut, pendant plu-

aimable ; s'il vivait avec vous, il acquerrait bientôt ce qui peut lui manquer ; il a certainement de l'esprit, il est naturel, il a de la grâce, mais il manque d'usage du monde ; je me suis un peu établie sa gouvernante, il me plaît, et je voudrais qu'il plût autant aux autres ; cela viendra, mais vous savez qu'ici nous jugeons ordinairement sur l'écorce.

Ah! vraiment ce que vous me mandez de Voltaire ne me surprend pas ; je pourrais vous raconter un manége de lui avec le président, qui vous confirmerait bien dans l'opinion que vous en avez, mais cela serait trop long, et ne vous amuserait pas à proportion de la fatigue que cela me donnerait ; je me crois très-mal avec lui, et qu'il est fort mécontent de la grand'maman. Vous avez évité un grand piége en terminant votre correspondance. Il voudrait engager le président à répondre à un écrit où l'on attaque sa chronologie ; il lui offre d'être son champion en lui prêtant sa plume ; il croit avoir terrassé la religion, il cherche une nouvelle guerre ; il aurait voulu vous amener par ses douceurs à vous jeter dans ses griffes ;

---

sieurs années, ministre plénipotentiaire à la cour de Lisbonne.

mais vous n'avez pas été le souriceau. Comme vous lisez La Fontaine, cela n'a pas besoin d'explication (3).

Votre cousin me dit l'autre jour l'application qu'on avait faite d'une de ses fables au petit roi Poinçon, visitant les universités, les bibliothèques; c'est celle où le singe passe dans un cercle sans toucher les bords; je ne me ressouviens plus du titre, je ne saurais me donner la peine de le chercher (4).

LETTRE LV.

Paris, dimanche 30 octobre 1768.

Ah! je suis bien éloignée de vous croire guéri, et je vous tiens encore plus malade de l'esprit que du corps (1); mes lettres sont pour vous ce que sont les pâtés de Périgueux que T. Wilkes reçoit dans sa prison; il les trouve remplis de poisons, et s'il y en a en effet, c'est celui qu'il y met. Nous avons un dicton ici qui dit : quand Dagobert voulait noyer ses

(3) La cinquième fable du sixième livre des Fables de La Fontaine : *Le Cochet, le Chat et le Souriceau.*

(4) La troisième fable du neuvième livre : *Le Singe et le Léopard.*

(1) M. Walpole était alors tourmenté de la goutte.

chiens, il disait qu'ils étaient enragés. Pour moi, je crois que vous l'étiez un peu quand vous avez écrit cette charmante lettre que je reçois. La belle comparaison que vous faites d'une phrase de ma lettre, dans laquelle je dis que *craignant de vous perdre, je regarde comme un malheur de vous avoir connu!* Je ne crois pas que la religieuse portugaise d'abord eût un amant goutteux; et s'il le devenait, je crois qu'elle ne s'en soucierait plus guère. Mais, mais Monsieur, j'ai cru qu'il n'était pas indécent, ni trop passionné, de dire de son ami ce qu'on dit tous les jours de son chien; je suis persuadée, par exemple, que si les couches de Rosette (2) ont été fâcheuses, vous aurez dit dans ces instants, que vous étiez fâché de vous y être attaché, etc.

Votre *beau-frère* (3) a le plus grand succès ici, on lui rend tous les honneurs dus à la majesté, il n'est pas question d'incognito; il arriva le vendredi 21, à Paris; le lundi 24, il fut à Fontainebleau; on le conduisit dans son

---

(2) Chienne favorite de M. Walpole.

(3) Le roi de Danemarck, qui avait épousé la princesse Mathilde d'Angleterre, et qu'à cause de cela madame du Deffand qualifiait *votre beau-frère*.

appartement, qui est celui de feu madame la dauphine : le roi était à la chasse ; dès qu'il en fut de retour, il lui envoya dire que quand on était vieux, il fallait faire une toilette avant que de se laisser voir ; la toilette faite, M. de Duras (4) fut le chercher, et le conduisit chez le roi, lequel alla au-devant de lui jusqu'à la porte de son cabinet, l'embrassa très-cordialement, et le conduisit vis-à-vis deux fauteuils, lui donnant celui de la droite; ils ne s'assirent point, causèrent debout un quart-d'heure. Le roi le reconduisit jusqu'à la porte dudit cabinet, en lui disant : votre majesté ne veut pas que j'aille plus loin. Le Danois retourna chez lui, et jusqu'à huit heures du soir il reçut les présentations de tout ce qu'il y avait de grands seigneurs à la cour. A huit heures, M. de Duras vint le chercher pour le mener souper avec le roi dans les cabinets. Il fut à table à la droite du roi, ensuite madame de Mirepoix, après M. de Bernstoff, tout le reste au hasard. Pendant le souper, les rois se parlèrent de leurs familles : le nôtre dit qu'il avait perdu beaucoup d'enfants, que ceux qui

(4) Le duc de Duras, gentilhomme de la chambre du roi ; alors de service.

lui restaient lui étaient bien précieux, mais qu'il en avait un grand nombre d'autres; ce sont mes sujets, dit-il, et je pourrais en effet être le père du plus grand nombre. Sa majesté danoise dit : mais votre majesté a d'anciens serviteurs qui sont de son âge : M. le duc de Choiseul. — Oh! non, dit le roi, il pourrait être mon fils. — Comme votre sujet, répondit M. de Choiseul. Ensuite notre roi dit à l'autre : quel âge croyez-vous qu'a madame de Flavacourt ? — Vingt-quatre ans. — Elle en a cinquante-quatre bien sonnés. — On ne vieillit donc point à la cour de votre majesté.

Le pâté de Périgueux de M. de Wilkes est un article de la gazette d'Amsterdam.

Le mardi, le souper fut chez la grand'maman, le mercredi chez le roi avec Mesdames et tous les princes. Le jeudi il revint à Paris, débarqua à l'Opéra-Comique, soupa le soir chez M. de Duras; on lui donna après souper la représentation de *la Chasse d'Henri IV*. Depuis ce jour-là il a été à tous les spectacles. Après demain, mardi, madame de la Vallière lui donne à souper; mercredi 2, il retourne à Fontainebleau; le vendredi 4, M. le duc d'Orléans lui donnera un bal; le samedi 5, il reviendra à Paris; le mardi 8, madame de Vil-

leroi lui donnera la tragédie de *Didon*, jouée par mademoiselle Clairon; il soupera ensuite chez elle. Le mardi 13, autre spectacle chez madame de Villeroi, et le souper, chez M. le duc de Villars. Par-delà cela je croyais ne plus rien savoir, mais je me rappelle que le 27 il doit aller à Chantilly, où il y aura de grandes fêtes. Cela s'appelle-t-il une gazette? Je peux ajouter que M. de Bernstoff soupe chez moi ce soir, avec votre cousin secrétaire (5), le petit Craufurd, et le général. Ce général part mardi; il a été excessivement content de ce pays-ci, et par-dessus tout du grand-papa et de la grand'maman; il vous dira tout cela, car il compte vous voir, sans en vérité que je l'en aye prié.

LETTRE LVI.

Paris, dimanche 13 novembre 1768.

Il n'y a rien de si incompréhensible que vous; Dieu ne l'est pas davantage; mais s'il n'est pas plus juste, ce n'est pas la peine d'y croire. Votre dernière colère est de la plus extrême extravagance; mais je me garderai

(5) M. Robert Walpole.

bien de chercher à vous le démontrer; vous avez la tête fêlée, j'en suis sûre, je m'en étais toujours un peu doutée, mais pour aujourd'hui j'en suis convaincue. Comme la mienne est fort saine, c'est à moi à me conduire de façon à éviter à l'avenir de pareilles scènes.

Je vous dis donc avec la plus grande vérité, que vous avez réussi dans votre projet; l'amitié, tout ainsi qu'à vous, m'est devenue odieuse; attendez-vous, si vous voulez, à en trouver dans mes lettres; vous verrez, si je suis incorrigible. Oh! non, je ne le suis pas, l'injustice me révolte et me fait le même effet que vous fait le romanesque. Je suis bien aise que vous vous portiez mieux; vous avez tiré un bon parti de votre maladie, en lisant l'Encyclopédie; ne me condamnez pas, je vous prie, à une pareille lecture, je n'estime aucun des auteurs, ni leur goût, ni leur savoir, ni leur morale.

Je viens de recevoir quatre volumes de Voltaire; une nouvelle édition de son Siècle de Louis XIV, avec beaucoup d'augmentations, font les deux premiers volumes; les deux derniers sont le Siècle de Louis XV jusqu'à l'expulsion des Jésuites inclusivement; je vous les enverrai, si vous voulez.

Je ne crois pas vous avoir conté un fait assez singulier ; il parut, il y a un an ou deux, une Vie d'Henri IV, par M. de Buri. Il y a environ six mois qu'il a paru une petite brochure dont la police a arrêté le débit, qui a pour titre : *Examen de la nouvelle histoire de Henri IV, de M. de Buri, par le marquis de B. . . .* Il y a dans cette brochure une critique amère et sanglante de la chronologie du président (1) ; nous avons été occupés pendant quatre mois à empêcher qu'il en eût connaissance ; je me fis amener un M. Castillonne qui travaille au journal encyclopédique, pour obtenir de lui de ne point faire l'extrait de ce petit ouvrage ; il me le promit et m'a tenu parole. Il y a six semaines ou deux mois que le président reçoit une lettre de Voltaire qui lui parle de cette brochure et lui transcrit l'article qui le regarde, et un autre qu'on peut appliquer à une personne bien considérable (2). Nous fûmes bien déconcertés ; le président ne fut point aussi troublé que nous l'appréhendions. Il fit une réponse fort sage ; Voltaire lui a récrit trois lettres depuis cette première ; il veut absolu-

(1) *Abrégé chronologique de l'Histoire de France.*
(2) Le Duc de Choiseul.

ment qu'il réponde, et comme le président persiste à ne le vouloir pas, il lui offre de répondre pour lui; le président y consent, pourvu que Voltaire y mette son nom. Voltaire lui a d'abord dit qu'il croyait que l'auteur de cette critique était la Beaumelle; depuis il lui dit que c'était un marquis de Belestat, lequel ne sait ni lire ni écrire; ce n'est ni l'un ni l'autre, on en est sûr; mais vous savez qui on soupçonne avec juste raison? Voltaire, oui, Voltaire lui-même. C'est de cela qu'on peut dire, cela est *ineffable*. Oh! tous les hommes sont fous ou méchants, et le plus grand nombre est l'un et l'autre.

Nous ferons crever le petit Danois, il est impossible qu'il résiste à la vie qu'il mène; c'est tous les jours des bals, des opéras comiques, des comédies, à toutes les maisons royales qu'il visite. Le roi le comble de présents et d'amitiés, le traite comme son fils; je pourrais vous dire mille traits de leur conversation, mais cela m'ennuierait; c'est un petit oiseau bien sifflé; son mentor ne le perd pas de vue, et comme il est la décence même, il le conduit fort bien; j'ai fort envie que nous en soyions débarrassés, je ne jouirai point de la grand'maman, tant qu'il sera ici.

La milady Pembroke ne touche pas du pied à terre ; vos anglaises aiment furieusement le plaisir : elle fut à l'Isle-Adam, mardi, où il y a tous les jours opéra et comédie, elle en revint hier ; elle soupera aujourd'hui chez moi, et ira après souper au bal chez M. de Monaco ; elle retournera demain à l'Isle-Adam où elle restera apparemment jusqu'au 22, qui sera la fête de M. de Soubise ; le 24, au Palais-Royal ; le 28, à Chantilly jusqu'au 30. Le départ est pour le 8 de décembre, je voudrais déjà y être.

LETTRE LVII.

Paris, mercredi 7 décembre 1768.

Je voudrais, en revanche de vos nouvelles, pouvoir vous en mander d'intéressantes de ce pays-ci ; c'est ce qui est impossible. Sa majesté danoise a jeté d'abord tout son feu ; excepté quelques louanges qu'il donne de temps en temps à Voltaire et au feu président de Montesquieu, il ne dit rien qu'on puisse répéter ; tous les éloges qu'on peut faire de lui consistent à n'avoir rien dit, ni rien fait de ridicule et de mal à propos ; il est, dit-on, comme une figure de cire ; on croirait qu'il ne voit ni n'entend ; il n'a point paru sensible à

aucune des fêtes qu'on lui a données ; quand au spectacle le parterre applaudit, il bat des mains. A Chantilly on représenta le *Sylphe ;* l'acteur qui chanta

> Vous êtes roi, jeune et charmant,
> Et vous doutez qu'on vous adore, etc.

se tourna vers lui. Tout le monde battit des mains, et lui avec les autres : de là on a jugé qu'il était imbécile. Je suspends mon jugement, je crois que c'est un enfant fatigué, ennuyé et étourdi de tout ce qu'on lui fait voir et entendre ; j'en ai fait une petite relation au général Irwin, à qui j'ai mandé de vous la communiquer. Le roi part après demain, vendredi, et j'espère que nous n'en entendrons plus parler. Il y aurait de quoi faire des volumes des vers qu'on a faits pour lui, tous plus plats et plus mauvais les uns que les autres. Il y en a de l'abbé de Voisenon, qui sont affreux et que beaucoup de gens trouvent excellents, parce qu'ils sont de l'abbé de Voisenon qui est un bel-esprit à la mode, et qui en effet a fait d'assez jolies choses ; comme, par exemple, *la Fée Urgèle*, *Isabelle et Gertrude*, deux opéras comiques.

Nous n'avons point ici de Wilkes ; ce mâle

melles (*) qui nous en donnent; mais comment vous expliquer cela ? il n'est pas possible.

LETTRE LVIII.

Paris, jeudi 15 décembre 1768.

Il me prend une si forte envie d'écrire, que je n'y puis résister. Je n'ai point reçu de lettres hier mercredi, je n'en recevrai peut-être point dimanche, celle-ci ne partira que lundi, mais qu'importe ?

Vous avez dû recevoir le François II (1) du président; la préface m'en avait plu, j'ai voulu lire la pièce, le livre m'a tombé des mains. La curiosité m'a pris de relire votre Shakespear; je lus hier Othello, je viens de lire Henri VI. Je ne puis vous exprimer quel effet m'ont fait ces pièces; elles ont fait à mon âme ce que le lilium (2) fait au corps, elles m'ont ressuscitée. Oh ! j'admire votre Shakespear,

(*) Elle fait allusion à la faveur et au pouvoir de madame du Barri, qui augmentaient chaque jour.

(1) *François II*, tragédie historique du président Hénault.

(2) Drogue dont on se sert contre les évanouissements.

vous donne de l'inquiétude ; ce sont des fe- il me ferait adopter tous ses défauts ; il me fait presque croire qu'il ne faut admettre aucune règle, que les règles sont les entraves du génie, elles refroidissent, elles éteignent ; j'aime mieux la licence, elle laisse aux passions toutes leurs brutalités, mais en même temps toutes leurs vérités. Que de différents caractères, que de mouvements, que de chaleur ! Il y a bien des choses de mauvais goût, j'en conviens, et qu'on pourrait aisément retrancher ; mais pour le manque des trois unités, loin d'en être choquée, je l'approuve, il en résulte de grandes beautés. Le contraste d'Henri VI avec des héros et des scélérats m'a ravie ; tout est animé, tout est en action. Ah ! voilà une lecture qui me plaît et qui va m'occuper quelque temps. Si je me portais mieux, si j'avais plus de force, je vous rendrais plus vivement le plaisir qu'elles m'ont fait, mais je suis abattue par les insomnies.

Voici des vers où l'on fait parler sa majesté danoise :

Peuple frivole qui m'assommes
De vers, de bals et d'opéras,
Je suis ici pour voir des hommes ;
Rangez-vous messieurs de D.....

Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui.

Samedi 17.

Savez-vous que l'idole a marié son fils à mademoiselle Désaleurs (3); la maréchale de Luxembourg a donné des boucles d'oreilles magnifiques : au repas du lendemain il y avait quatre-vingts personnes, mais pas un prince du sang, mais pas un seul ; par dignité, par bienséance, etc., etc. (4) On est depuis mardi à Montmorenci, on n'en reviendra que le 24 ; j'y suis fort invitée ; mais je n'irai point. Je n'ai qu'à me louer de toutes leurs politesses ; j'y ai répondu avec discrétion, et sous prétexte de ma santé je n'ai pris nulle part à tout cela. Je crois que je vais faire une connaissance qui me sera peut-être plus utile, M. Pome (5) ; mes insomnies deviennent trop fortes, j'observe depuis plusieurs jours le plus sévère régime, et je ne m'en trouve pas mieux.

---

(3) Fille de M. Désaleurs, qui avait été ambassadeur de France à Constantinople.

(4) Elle veut parler ici de l'absence du prince de Conti.

(5) Médecin qui était alors en vogue.

J'ai interrompu Shakespear pour une brochure de Voltaire qui a pour titre l'A, B, C. Il y a seize dialogues, on m'en a lu quatre ce matin, et je n'en lirai pas davantage; il n'y a rien de plus ennuyeux; je suis très-fâchée de le lui avoir demandé. Depuis quelque temps il m'envoie ses petits ouvrages, il y en a par-ci par-là d'agréables; le plus joli de tous est la fable du Marseillais. Je ne puis parvenir à voir le discours de d'Alembert (6) au roi danois, il est, dit-on, de la dernière insolence. On ne parle plus de ce petit roi, nous avons d'autres sujets de conversation; ils sont plus sérieux, mais c'est de quoi je ne vous parlerai pas; si vous étiez ici, vous vous en occuperiez, j'en suis sûre; mais votre maudite goutte a dérangé tous vos projets, a détruit tous mes châteaux. Le président traîne toujours sa déplorable vie, je passe presque toutes les soirées chez lui, excepté quand la grand'maman est à Paris; il y a longtemps qu'elle n'y est venue, et elle n'y reviendra pas si tôt; mais peut-être par la suite passerai-je bien du temps avec elle.

---

(6) A la séance de l'Académie française, à laquelle se trouva le roi de Danemarck.

Dimanche 18.

Je vis hier le grand abbé qui arrivait de Versailles. La grand'maman ne se porte point bien, elle a des indigestions, des maux d'estomac, de la toux, des insomnies, elle maigrit. On dit que son esprit est tranquille, je le souhaite, mais j'en doute; elle ne viendra pas ici de long-temps, le roi ne quittera Versailles que le 27, qu'il ira passer deux jours à Bellevue pour faire détendre et tendre (7) son appartement. On prédit plusieurs événements pour le commencement de l'année; mais je ne saurais croire à ces prophéties, cependant je ne laisse pas de les craindre (8).

Je fus hier priée à souper chez milady Pembroke, avec tous anglais; car il y en a qui ne me renient pas, mais je n'y fus point; j'étais priée chez madame de Mirepoix, j'y fis un souper fort agréable; de la conversation, de la gaîté, nous n'étions pas tous fils de ducs et pairs (comme disait M. de Bezons); mais nous n'en étions pas moins tous gens de bonne

(7) Qui avait été tendu de noir à la mort de la reine.

(8) Elle entend parler de la disgrâce du duc de Choiseul, par le pouvoir croissant de madame du Barri, du duc d'Aiguillon et du chancelier Maupeou, qui en firent leur instrument.

compagnie ; ces sortes de soupers sont fort rares, et ce n'est ordinairement que chez la grand'maman que l'on en fait de semblables ; chez le président, chez moi et partout ailleurs, ils sont déplorables.

J'ai lu ce matin Richard III (9). Oh ! l'effroyable bossu ! comment vous est-il venu l'idée de le justifier ? Quand il aurait été un peu moins laid et un peu moins scélérat, c'était toujours un monstre ; il faut avoir un grand amour pour la vérité, pour se plaire à faire des recherches sur un tel personnage. Mais, comme dit Fontenelle, il y a des hochets pour tout âge, et il y en a de tout genre ; je n'en trouve point pour moi, il n'y a presque plus rien qui m'amuse ni qui m'intéresse. Le premier dialogue de l'A, B, C, de Voltaire, est le moins ennuyeux des quatre que j'ai lus ; c'est un parallèle de Grotius, de Hobbes, et de Montesquieu. Il conclut que Grotius était un savant, Hobbes un philosophe, Montesquieu un be-lesprit ; il rabaisse autant qu'il peut celui-ci. Dans la dernière lettre qu'il m'a écrite, il me parle encore de cette brochure contre le président ; il me dit qu'il

(9) Richard III, de Shakespear, traduit en français.

ne fait que d'apprendre qui en est l'auteur, et il ne me le nomme point. Précédemment il l'avait attribuée à trois autres, d'abord à la Beaumelle, ensuite à un M. Beloste, et puis au marquis de Belestat; aujourd'hui ce n'est plus aucun des trois, c'en est un autre. Il a fait un tour d'écolier. M. de Choiseul a reçu une lettre de lui qu'il écrivait à sa nièce, où il lui raconte l'inquiétude qu'il a d'être mal avec M. de Choiseul pour avoir écrit contre la Bletterie; il lui dit les raisons qui l'y ont engagé, et la méprise de la suscription prouvera à M. de Choiseul la vérité de tout ce qu'il dit, parce qu'il est bien clair qu'il ne comptait pas que le ministre vît jamais cette lettre! Ne voilà-t-il pas un tour bien ingénieux et bien neuf? Voici une épigramme que l'on croit être de Dorat, contre qui Voltaire en avait fait une que je vous ai envoyée.

Bon Dieu! que cet auteur est jeune à soixante ans!
Bon Dieu! quand il sourit, comme il grince les dents!
Que ce vieil Apollon a bien l'air d'un satyre!
Sa rage est éternelle et son génie expire.
Qu'il a fait de beaux vers! qu'il montre un mauvais cœur!
Qu'il craint peu le mépris, pourvu qu'on le renomme!
Que j'admire ce grand auteur!
Et que je plains ce petit homme!

LETTRE LIX.

Paris, 14 janvier 1769.

Je veux mourir si j'ai jamais l'intention de vous gronder et de vous picoter ; mon estime pour vous va jusqu'au respect et même à la crainte; mais j'ai souvent des accès de haine pour moi-même, de tristesse, de repentir, de remords; je me crois insupportable à tout le monde, et qu'on me trouve aussi haïssable que je le suis. Dans ces moments, malheur à vous et à la grand'maman, quand il me prend envie de vous écrire; ce n'est que vous deux qui avez le privilége exclusif de supporter ma tristesse; mais la grand'maman est plus patiente que vous, elle me réconcilie avec moi-même; une soirée passée avec elle me donne du courage pour plusieurs jours. Mais gare l'arrivée de la poste !

Ah ! pourquoi, me direz-vous, étant aussi craintive, n'évitez-vous pas toutes querelles et toutes noises? Hélas ! hélas ! dans le temps qu'on fait mal, on ne s'aperçoit pas qu'on a tort; et puis on a des repentirs, des remords; en huit jours de temps on vieillit de dix ans, on avance à pas de géant au bout de sa car-

rière ; on meurt, personne ne vous regrette ; ainsi finit l'histoire. Ceci est l'histoire particulière. L'histoire générale est tout autre chose; elle ne consiste actuellement qu'en conjectures. On prétend que demain est le grand jour, jour où une toilette décidera peut-être du destin de l'Europe, de la destinée des ministres, etc. (1) Il y a des paris, le petit nombre est pour la robe de chambre, je suis de ceux-là. Le grand nombre est pour le grand habit; on s'appuie sur le témoignage des tailleurs, des couturières, des maîtres à danser. Ce sont bien en effet des prophètes qu'on peut croire. Tout cela dépend d'un degré de chaleur, et ce degré est, dit-on, au plus haut; on n'aime plus le jeu ni la chasse, les dames des soupers sont négligées, les courtisans désœuvrés, ils ne sont point encore admis dans les sacrés mystères, ils ont le ton frondeur; ils en changeront bien vite, si la toilette change.

---

(1) La présentation de madame du Barri à la cour de Louis XV. Cet événement eut lieu à la fin d'avril suivant. Dans une lettre du 3 mai, madame du Deffand dit : « Enfin, ce qu'on craignait tant est arrivé. — Je » ne sais quelle en sera la suite. Madame du Barri est à » Marli; elle va tous les soirs au salon avec madame du » Béar : dans peu on n'en parlera plus. »

Mes grands parents (2) n'ont pas l'air d'être inquiets, leur gaîté se soutient; mais mon étoile leur portera malheur. Leur intention actuelle est de me donner des preuves solides de leur amitié; c'est un symptôme de chute et de disgrâce. S'il leur arrive malheur, j'en serai fâchée, parce que je les aime; mais par rapport à moi, je ne m'en soucierai guère, j'en vivrais davantage avec eux; et qu'est-ce que peut procurer la fortune de mieux que de vivre avec les gens qu'on aime?

Je suppose que vous êtes au fait de la divinité en question; c'est une nymphe tirée des plus fameux monastères de Cithère et de Paphos. Non, non, je ne puis croire tout ce que l'on prévoit; on peut surmonter les plus grands obstacles, et être arrêté par la honte; on brave les plus grands dangers, et on est arrêté par les bienséances; enfin nous verrons. Je vous écrirai lundi: j'ai perdu ou j'ai gagné. J'ai perdu, vous apprendra la présentation; j'ai gagné, qu'elle n'est point faite. Mais cela n'assurera pas qu'elle ne le soit par la suite.

Cette lettre-ci vous sera rendue par milord

---

(2) Le duc et la duchesse de Choiseul.

Fitzwilliam (3), j'attendrai quelqu'autre occasion pour vous apprendre la suite de tout ceci.

Ne me grondez plus, mon ami, je vous en conjure, ne m'appelez plus *Madame*, c'est une punition qui m'est odieuse, c'est pour moi ce qu'est le fouet pour les enfants. Vous êtes un précepteur trop sévère, vous êtes intolérant.

Je ne sais pas pourquoi je m'obstine à me soucier de vous. Adieu. Le président est toujours dans le même état.

LETTRE LX.

Dimanche, 29 janvier 1769.

Que répondre à votre lettre ? rien du tout ; c'est le parti que je prends pour celle-ci et pour toutes les autres ; je n'ai point de promesse à vous faire, mais je m'en fais à moi-même et j'y serai fidèle.

Ce que je craignais pour mercredi n'est point arrivé (1), mais le glaive est toujours suspendu ; je crains que cette année-ci ne soit

(3) Le comte de Fitzwilliam actuel.

(1) La présentation de madame du Barri.

fort orageuse ; je vous manderai par monsieur votre cousin ce que je croirai qui en vaudra la peine; il envoie un courrier tous les quinze jours, et il dit que cette voie est sûre.

Lundi.

Hier, après que je vous eus écrit ce que vous venez de lire, quelqu'un me vint dire que la présentation se devait faire sur les six ou sept heures du soir ; je ne voulus point faire fermer ma lettre, pour pouvoir vous mander ce grand événement ; nous sûmes le soir qu'il n'était point arrivé ; j'avais chez moi les dames d'Aiguillon et de Forcalquier, radieuses comme des soleils, mais jetant des rayons différents ; ceux de la première étaient brillants, ceux de la seconde moins lumineux, mais réfléchis. Ce sont deux dames bien contentes (2), cependant je persiste à croire leur triomphe douteux. La grosse me dit que M. de la Vauguyon avait

(2) La duchesse douairière d'Aiguillon était mère du duc d'Aiguillon, qui, en protégeant et en poussant madame du Barri, parvint enfin à faire sortir le duc de Choiseul du ministère et à se mettre à sa place.

Madame de Forcalquier se rangea du parti opposé au duc de Choiseul.

été chargé par le roi, d'informer Mesdames (3) et que madame du Barri avait été chez leurs dames d'honneur (c'est le protocole). On a nommé plusieurs dames qui devaient la présenter, mais cela ne s'est point vérifié, et l'on prétend aujourd'hui que ce sera le premier gentilhomme de la chambre qui la présentera au roi et chez Mesdames, et fera les honneurs. Voilà ce qui fut dit hier au soir; ce matin j'ai reçu un billet du grand abbé (4) qui m'avertissait d'aller souper ce soir chez la grand'maman, qui partirait peut-être demain matin pour aller à Tugny chez son petit oncle (5). J'étais doublement désespérée; premièrement, parce que je craignais que la présentation ne fût faite, ce qui n'était pas impossible, parce qu'elle aurait pu l'être à neuf heures du soir; ou qu'il ne fût absolument décidé qu'elle se ferait aujourd'hui; secondement, de ce que j'étais dans l'impossibilité d'aller souper chez la grand'maman, étant engagée chez milord Carlisle, qui n'avait invité que les personnes que je lui avais nommées, dont la

(3) Les filles de Louis XV.

(4) L'abbé Barthélemi.

(5) Le comte de Thiers.

Digitized by Google

belle comtesse de Forcalquier était. J'avais écrit à l'abbé mon désespoir, mais que j'arriverais malade chez le milord, que je sortirais de très-bonne heure, et que je me rendrais chez la grand'maman. Un instant après, autre billet de l'abbé, par lequel il m'apprenait que la grand'maman ne venait point à Paris aujourd'hui et qu'elle pourrait bien n'y venir que jeudi.

Mardi 31 à midi.

La journée d'hier n'a rien produit de nouveau; j'ai appris seulement quelques circonstances du dimanche; c'est en effet M. de la Vauguyon qui fut apprendre à Mesdames la présentation; Madame(6) lui demanda si c'était de la part du roi qu'il lui annonçait cette nouvelle; non, dit-il, c'est M. de Richelieu qui m'a chargé de le dire à votre altesse royale; Madame lui tourna le dos et le congédia. On est persuadé que ce qui a empêché la présentation, dimanche, a été la foule prodigieuse de monde, et qu'elle se fera en coup fourré; mais enfin elle n'est pas encore faite. La grand'maman vient ce soir à Paris; je souperai avec elle

(6) Madame Adélaïde, fille aînée de Louis XV, non mariée.

chez la petite Choiseul-Betz, et ce sera demain que je pourrai vous mander de vraies nouvelles.

Samedi dernier, qui a été le dernier jour où les dames soupèrent dans les cabinets, le roi dit à la maréchale de Mirepoix : je vous prie de venir souper avec moi, mercredi; il ne dit rien à mesdames de Choiseul et de Grammont, il les reconduisit quand elles sortirent, et leur dit : *Mesdames, vous voyez que je vous reconduis bien loin.* Ce souper de mercredi devient fort curieux. Ces deux dames reconduites seront-elles invitées? Mesdames de Châteaurenaud et de Flavacourt sont toutes les deux malades, et dans leur lit; madame de Beauvau vient de perdre sa belle-mère, madame la duchesse de St.-Pierre; elle sera trois semaines sans pouvoir aller à la cour; madame de Mirepoix soupera-t-elle seule de femme, ou trouvera-t-elle madame du Barri présentée, et l'aura-t-elle pour compagnie? Sa position est embarrassante, nous verrons comment elle s'en tirera. C'est M. de Richelieu qui est d'année, ce sera lui qui présentera madame du Barri. Tout ceci ne serait que des misères, s'il n'y avait pas une terrible suite à craindre; je ne sais pas si la grand'maman ne partira pas demain pour Tu-

gny, c'est le prélude de tous les chagrins que je prévois.

Votre cousin (7), avec qui je soupai hier chez milord Carlisle, me dit qu'il aurait une occasion sûre pour vous faire tenir cette lettre ; j'en suis bien aise, parce qu'elle ne partirait de long-temps, s'il fallait attendre son courrier.

Peut-être tous ces détails vous intéressent fort peu : si cela est, vous me le direz. J'attends les nouvelles de M. Wilkes (8), mais je crois qu'elles n'arriveront que dimanche.

LETTRE LXI.

Paris, lundi 16 février 1766.

Voyez votre lettre du 31. Vous avez dû recevoir hier ma lettre de la même date ; c'était une espèce de journal. Puisque vous êtes curieux de nos nouvelles, que vous voulez bien paraître y prendre quelque intérêt, je vais le continuer.

Mardi 31, je sortis de bonne heure pour aller chez le président, et de là souper avec la grand'maman chez la petite Choiseul-Betz ; je

(7) M. Robert Walpole était alors secrétaire d'ambassade à la mission du lord Rochford.

(8) Son expulsion de la chambre des communes.

la trouvai pour moi telle qu'elle est toujours, et telle qu'il faut être pour qu'on l'adore. Il y avait douze personnes, ainsi il n'y eut point de conversations particulières : elle me dit qu'elle partirait le lendemain à dix heures pour Tugny, chez son petit oncle.

Je crois vous avoir dit, dans mon précédent journal, que, le dernier souper que le roi avait fait avec ces dames, en les quittant il avait dit à madame de Mirepoix, qu'il la priait à souper pour le mercredi suivant; qu'il avait reconduit mesdames de Choiseul et de Grammont, en leur disant : Mesdames, je vous reconduis loin, fort loin, tout au plus loin. Tout le monde resta persuadé que la présentation serait pour le lendemain dimanche, ou tout au plus tard pour le mercredi ou jeudi, vous savez qu'il n'en a rien été. La grand'maman se décida à partir le mercredi; madame de Grammont pria beaucoup de monde à souper chez elle pour ce jour-là. Ce jour-là, le grand-papa reçut, entre trois ou quatre heures de l'après-midi, un billet du roi qui lui ordonnait d'avertir ces dames d'aller souper avec lui. La grand'maman était par monts et par vaux; madame de Grammont ne contremanda personne, mais elle partit sur-le-champ pour Versailles;

elle et madame de Mirepoix soupèrent avec le roi. Madame de Beauvau, qui n'avait point été invitée et qui ne pouvait pas l'être, étant dans les premiers jours de deuil de la duchesse de St.-Pierre (1), sa belle-mère, fut chez madame de Grammont et fit les honneurs de son souper. Le roi fut de très-bonne humeur, et invita ces dames pour aujourd'hui à un petit voyage à Trianon jusqu'à demain mardi après souper; jeudi, il ne se passa rien.

Le vendredi après dîner j'eus assez de monde. Sur les huit heures on vint me dire que le roi était tombé de cheval auprès de St.-Germain; qu'il avait un bras cassé, et qu'on ne savait pas s'il pourrait être transporté à Versailles; que MM. de Choiseul et de Praslin étaient partis sur-le-champ. Je ne puis vous peindre mon effroi, tout ce qu'il y a de plus funeste se présenta en foule à mon esprit. Je fus chez le président, et nous sûmes vers les dix heures que le roi était de retour à Versailles, qu'il n'avait point le bras cassé, que tout le mal consistait à

(1) La duchesse de Saint-Pierre, née Colbert. Elle était la sœur du marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères à la fin du règne de Louis XIV, et mère, par son dernier mariage, du marquis de Clermont-d'Amboise, premier mari de la princesse de Beauvau.

une contusion depuis l'épaule jusqu'au coude; il garda hier le lit toute la journée, on n'a pas osé le saigner, et pour donner au sang un certain mouvement, on lui a, dit-on, fait prendre quelques gouttes du général la Motte (2) dans un bouillon; je n'en sais point de nouvelles d'aujourd'hui; si j'en apprends, je les ajouterai à ceci. Revenons au samedi. Après le souper du président, je fus chez la princesse (3); madame de Grammont me fit des reproches de ce que je n'étais pas venue souper; son accueil fut des plus gracieux; il y avait, outre le maître de la maison, le Toulouse, le cadet Chabot, le marquis de Bouflers, et l'abbé de Breteuil; ils défilèrent l'un après l'autre, et nous restâmes près d'une heure, la princesse, la duchesse et moi. La princesse me mit en valeur autant qu'elle put; la duchesse fut la plus accorte, la plus obligeante, et même la plus confiante; il semblait que j'eusse sa livrée; l'intérêt du grand-papa était le point de réunion, elle saisit même deux ou trois occasions de louer la grand'maman. Je refis de nouveaux paris contre elle et madame de Beauvau, elles,

(2) Remède de charlatan.
(3) La princesse de Beauvau.

qu'elle serait présentée demain, et moi, qu'elle ne le serait pas.

Voilà le premier point de mes récits. Venons au second. C'est le plus difficile à vous expliquer. M. de la Vauguyon (4) a eu une conduite abominable; il est certain qu'il a voulu persuader à madame Adélaïde, qu'il était de son intérêt et de son devoir de se soumettre de bonne grâce à la volonté du roi, et il a joint à ses beaux propos toute la gaucherie qui en pouvait augmenter l'infamie. Madame Adélaïde en a été indignée, elle a écrit au roi. Le reste n'est que conjectures. On juge que cette lettre a retardé la présentation, mais on ne croit pas qu'elle en ait fait perdre le dessein. M. de Richelieu joue dans tout cela un rôle misérable. M. d'Aiguillon qui est *visiblement caché*, est chef de toutes ces intrigues; il vient de présenter une requête au conseil du roi, pour qu'il lui soit permis de demander que le parlement et les pairs soient informés des libelles faits contre

(4) Le duc de la Vauguyon. Il avait été le gouverneur du dauphin, fils de Louis XV. Il était le grand protecteur des Jésuites, et à la tête de ce qu'on appelait en France le parti dévot.

lui (5). On prétend qu'il se flatte que sa requête sera refusée, parce que c'est contre la politique de faire agir le parlement. Cette affaire a été en délibération jeudi dernier, on a remis la décision à la huitaine. De neuf voix, il y en a déjà eu cinq pour lui accorder sa demande, MM. de Choiseul sont du nombre de ceux-là; il ne peut pas s'en plaindre puisqu'il paraît que c'est ce qu'il souhaite; mais si cet avis prévaut, il aura fait une bien fausse démarche, parce que le parlement examinera bien rigoureusement sa conduite, qui, dit-on, est fort éloignée d'être irréprochable; il y en a qui prétendent qu'il a un assez grand parti dans le parlement; que M. de St.-Fargeau est pour lui, et que madame de Forcalquier lui donne tous les Fleury. La grosse duchesse (6) n'est pas plus instruite des affaires de son fils que le public. La belle comtesse (7) a redoublé ses voiles, et elle joue le rôle du mystère mille fois mieux que madame Vestris le rôle d'A-

(5) Relativement aux affaires de la Bretagne pendant son gouvernement dans cette province, et ses différents avec M. de la Chalotais, procureur-général du parlement de Rennes.

(6) La duchesse d'Aiguillon.

(7) Madame de Forcalquier.

ménaïde; c'est le seul que je lui aye vu jouer; je suis bien éloignée de la trouver une grande actrice; on dit que sa figure, son maintien, ses gestes, sa manière d'écouter, sont au plus parfait; voilà de quoi je ne puis pas juger; mais elle a la voix sourde, froide, nulle sensibilité; elle a des cris assez douloureux, mais mon opinion est qu'elle ne sera que très-médiocre; elle ne sera jamais si détestable et si admirable que mademoiselle Dumesnil et elle n'égalera jamais mademoiselle Clairon. Je vous fais l'horoscope que dans quatre mois il ne sera plus question d'elle.

LETTRE LXII.

Paris, lundi 13 février 1769.

C'est mon insomnie qui me fait commencer cette lettre; je ne la fermerai peut-être de long-temps; j'attendrai que monsieur votre cousin ait une occasion de la faire partir.

Votre lettre du 5, que je reçus hier, m'apprend que j'ai gagné mon pari contre le comte de Broglio; je soutenais que M. Wilkes serait expulsé (1). J'ai jusqu'ici gagné tous mes paris,

(1) Wilkes fut expulsé de la chambre des communes.

j'en ai hasardé un nouveau qui pourrait bien être un peu téméraire, c'est que la présentation ne se fera pas avant Compiègne. Mon idée est qu'elle ne se fera jamais, je ne vois pas qu'il doive s'ensuivre ni bien ni mal qui ne puisse arriver indépendamment de cette présentation; c'est une action indécente qui ne peut avoir d'autre but, d'autre fin, que de satisfaire la vanité de cette créature. J'ai toujours dit que je ne parierais pas qu'on ne pût par son moyen faire tous les bouleversements possibles; mais qu'il n'était pas nécessaire qu'elle fût présentée pour cela. Après les grands objets, les grandes spéculations, on est occupé de savoir quel parti prendront les dames des soupers (2), en cas que cette présentation ait lieu. La grand'maman est toujours à Tugny, je n'ai eu de ses nouvelles qu'une seule fois par l'abbé Barthélemi; je ne les ai pas non plus fatiguées de mes lettres, je n'ai écrit qu'une seule fois à l'abbé. Mes vivacités

---

après qu'il fut retourné en Angleterre pour se faire élire par le comté de Middlesex.

(2) Les dames qui étaient de la société intime de Louis XV, et qui, comme épouses de ses ministres ou des grands officiers de sa maison, étaient, en vertu de leurs places, admises à ces soupers particuliers.

sont fort calmées ; ainsi il se trouve que tout naturellement je suis le conseil que vous me donnez de ne pas mettre trop de chaleur dans l'intérêt que je prends à ceux avec qui je suis liée.

La requête de M. d'Aiguillon n'a point été admise ; on voulait qu'il y fît de grands changements, il a mieux aimé la retirer ; il voulait qu'on crût qu'il désirait d'être jugé par le parlement, il aurait été bien attrapé si on y avait consenti ; mais il savait bien que cela n'arriverait pas. Sa conduite a paru une fausseté très-plate, un enfant l'aurait découverte.

Je ne sais ce que pense votre cousin, ni ce qu'on pense de lui ; mais je sais que le séjour de votre ambassadrice ici est très - suspect, on la croit d'intelligence avec M. de la Vauguyon et les Jésuites (3). Pour moi, je ne

(3) Cette idée que lady Rochford, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, se mêlait, avec le duc de la Vauguyon, des affaires politiques de la France, ou des intrigues des Jésuites, de qui le duc était le protecteur déclaré, cette idée, dis-je, n'entra jamais dans aucune tête, si ce n'est dans celle de quelques femmes françaises intrigantes, qui, voulant se mêler de tout, soupçonnaient que tout le monde était disposé à faire la même chose.

puis me figurer que cette femme soit propre à rien.

Je vis hier votre ambassadeur ; votre cousin me l'amena ; il parle le français comme sa langue naturelle. La milady Pembroke part mercredi. Elle s'est assez divertie ici ; mais je pense qu'elle nous quitte sans peine ; le séjour de Paris ne peut plaire aux gens de votre nation, j'en suis intimement persuadée ; tout au plus le bon Eléazar (4), et peut-être Lindor (5) ne s'y déplaisent-ils pas.

L'idole est la plus grande déesse qui ait jamais descendu sur terre, elle est liée avec toutes les puissances, elle les domine toutes, on n'ose la contredire ; elle disait l'autre jour que M. Chauvelin (6) avait eu les plus grands succès en Corse, les plus grands avantages, la plus excellente conduite : en vain voulut-on alléguer des faits qui prouvaient le contraire, elle n'en voulut jamais démordre. En vérité, en vérité, le monde est bien plat et bien sot ;

(4) Nom qu'on avait donné, dans la société de madame du Deffand, au général Irwin.

(5) M. Selwyn.

(6) Le marquis de Chauvelin, qui avait eu le commandement en chef des troupes françaises dans l'île de Corse.

mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est bien ennuyeux.

M. de Vaux a été nommé hier général ou commandant de nos troupes en Corse, malgré l'*admirable* conduite de M. Chauvelin. Comprenez-vous qu'on ait l'assurance qu'a l'idole? Quand personne n'ignore que M. de Choiseul, avant le départ du Chauvelin, avait lu en plein conseil ses instructions, qu'après les fautes du Chauvelin, il les a relues une seconde fois, et que M. Chauvelin est convenu lui-même d'avoir outrepassé ses ordres, dans une lettre que M. de Choiseul a fait voir à tout le monde, il faut une grande hardiesse et une extraordinaire présomption pour se flatter d'en imposer de cette sorte; mais je crois que ce que l'on voit ici se voit partout, et que tous les mondes possibles se ressemblent; il y a partout des idoles. On serait bien heureux de pouvoir se suffire à soi-même; mais malheureusement on n'est pas plus content de soi que des autres. Mais je ne me laisserai point aller aux réflexions.

Je serai fort aise que vous connaissiez votre cousin; je n'ai eu aucune sorte d'ouvertures avec lui, je ne sais ce qu'il pense de notre ministre; je soupçonne qu'il n'en est pas con-

tent, et qu'il aurait du penchant pour le parti d'Aiguillon ; c'est ce que je n'ai point tenté de pénétrer, et que j'aurais vraisemblablement tenté inutilement ; d'ailleurs je me suis fait un principe que j'observe très-exactement, de ne me mêler de rien, de ne me faire parente d'aucune maison. Je suis attachée à la grand'-maman en qualité de sa petite-fille, elle ne se méfie point de moi ; mais je ne suis pas dans sa confidence au même degré que le grand abbé. Je vois rarement le grand-papa ; il est bien loin d'être réservé, car tout lui échappe. J'ai beaucoup d'espérance qu'il se maintiendra ; l'aversion, l'horreur, et le mépris qu'on a pour ses adversaires, ses rivaux, est ce qui fait sa force et fera sa stabilité. Il a fait bien des fautes, l'entreprise de Corse est peut-être la plus grande, je l'ai dit dès les commencements à la grand'maman, et puis le choix du Chauvelin a été misérable.

Toutes ces belles réconciliations dont je vous ai parlé sont des platitudes qui ne mènent à rien. On veut s'assurer du parlement, et si vous connaissiez celui qui en est premier président (7), dont on veut s'assurer, vous

(7) M. d'Ormesson.

hausseriez les épaules. Ah! mon ami, si vous voyiez tout cela par vous-même, nous vous ferions grande compassion. Ah! ne craignez pas que je me passionne pour l'intérêt de qui que ce soit; excepté la grand'maman que j'aime, mais que j'aime très-raisonnablement, sans chaleur, sans passion, tout le reste m'est de la dernière indifférence.

Les dames d'Aiguillon et de Forcalquier ne sont point mécontentes de moi; mais elles doivent l'être du public, car l'objet qui les intéresse est en exécration. On prétend, comme je vous l'ai déjà dit, que milady Rochefort tracasse avec le la Vauguyon; vous pourriez en savoir quelque chose; si cela est, votre ministère choisit bien mal ses gens.

Ce que je vous ai dit des Turcs et des Russes était au propre, c'est la guerre que je crains. Vous secourrez, dit-on, la czarine; nous, le roi de Suède; et d'encore en encore nous nous ferons la guerre, et nous ne nous reverrons plus. Je lis les gazettes, je raisonne avec l'envoyé de Danemarck, voilà où je m'instruis de la politique.

Plaignez-moi du moins, je vous prie, de ce que je ne vous verrai point; songez quel

plaisir j'aurais de causer avec vous, et que dans l'exacte vérité je ne peux causer avec personne. Quand vous connaîtrez votre cousin, vous me manderez quel usage j'en peux faire, et vous lui direz celui que vous croyez qu'il pourrait faire de moi. Adieu.

LETTRE LXIII.

Paris, dimanche 12 mars 1769.

Votre lettre du 2 septembre, que je devais recevoir mercredi, n'est arrivée qu'aujourd'hui; et comme on ne perd pas tout d'un coup toutes ses mauvaises habitudes, j'ai eu un mouvement de crainte que vous ne fussiez malade.

Je suis du dernier bien avec Voltaire; j'ai reçu une lettre de lui de quatre pages aujourd'hui, en même temps que la vôtre; il me comble d'amitiés et d'attentions; il nous envoie, à la grand'maman et à moi, tout ce qu'il fait: il y a quelquefois un peu de bourre, mais il y a toujours une facilité charmante.

Je ne vous enverrai point Saint-Lambert (1),

(1) Le poème intitulé *les Saisons*, par M. de Saint-

rien selon mon goût n'est plus fastidieux, excepté huit vers que voici :

« Malheur à qui les dieux accordent de longs jours !
» Consumé de douleurs vers la fin de leurs cours,
» Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
» Et les êtres qu'il aime, arrachés à son être.
» Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
» A la race nouvelle il se trouve étranger,
» Et quand à ses regards la lumière est ravie,
» Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie. »

Rien n'est si beau à mon avis que cette peinture de la vieillesse ; j'aurais voulu que les expressions du quatrième vers eussent été plus simples ; mais le mot *être* est du style à la mode. Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux, il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même ; et sans les roseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs rameaux, il aurait bien peu de choses à dire. En un mot, je ne vous l'enverrai point, c'est assez de l'ennui de mes lettres, sans y ajouter les œuvres des en-

---

Lambert, fort lié avec le prince de Beauvau, à l'hôtel duquel il demeurait toujours quand il venait à Paris. C'était un homme de lettres, membre de l'académie française, et auteur de plusieurs autres morceaux de poésie.

cyclopédistes. Quelqu'un qu'on ne m'a point nommé, disait d'eux, qu'ils poussaient leur orgueil jusqu'à croire qu'ils avaient inventé l'athéisme.

Rien n'est si ineffable que milady S*** et ses aventures. D'où vient qu'elle est intéressante avec tant de folie et d'effronterie? Est-ce qu'elle est extrêmement naturelle? Est-ce qu'elle est extrêmement vraie? Comment cela se peut-il avec tant de coquetterie! A-t-elle un degré de bonté qui puisse servir d'excuse à ce qu'on a bien de la peine à n'appeler que fragilité? Enfin, enfin, on ne comprend rien à tout ce qui se passe chez vous, et mon mot favori *ineffable* est fait pour l'Angleterre et ses habitants. Adieu.

LETTRE LXIV.

Paris, samedi 1er avril 1769.

Mon usage est de répondre sur-le-champ à vos lettres; je les reçois avant que de me lever; j'ai ma toilette à faire, les visites arrivent, il faut sortir pour souper; enfin je suis toujours pressée; je réponds mal à vos lettres le même jour, parce que je ne les ai lues que superfi-

ciellement; j'ai eu tout le temps de relire avec attention la dernière, j'en suis très-contente.

Votre analyse de Saint-Lambert (1) a débrouillé tout ce que j'en pensais; c'est un froid ouvrage, et l'auteur un plus froid personnage. Les Beauvau se sont faits ses mécènes. Ah! qu'il y a de gens de village et de trompettes de

(1) M. Walpole avait dit de M. de Saint-Lambert : « Madame du Châtelet m'avait prêté les Saisons avant » l'arrivée de votre paquet. Ah! que vous en parlez avec » justesse; le plat ouvrage! Point de suite, point d'imagination; une philosophie froide et déplacée; un berger et une bergère qui reviennent à tous moments; » des apostrophes sans cesse, tantôt au bon Dieu, tantôt » à Bacchus, les mœurs et les usages d'aucun pays. En » un mot, c'est l'Arcadie encyclopédique. On voit des » pasteurs, le dictionnaire à la main, qui cherchent » l'article *tonnerre*, pour entendre ce qu'ils disent eux-» mêmes d'une tempête. Peut-on aimer les éléments de » la physique, rimés? Vous y avez trouvé huit vers à » votre usage : en voici un qui m'a frappé, moi :

« Fatigué de sentir, il paraît insensible. »

» Quant aux Contes orientaux, ce sont des épigrammes » en brodequins, de petites moralités écrasées sous des » turbans gigantesques. Je persiste à dire que le mau-» vais goût qui précède le bon goût, est préférable à ce-

bois! Peut-être y a-t-il encore quelques gens d'esprit, mais pour des gens de goût, pour de bons juges, il n'y en a point.

Le prétendant à la couronne de Pologne (2), en attendant son élection, s'occupe à faire la musique et les paroles d'un opéra qu'il veut faire représenter apparemment à l'Isle-Adam ou au Temple, car je me persuade que ce ne sera pas aux Italiens; c'est une fête qu'il veut donner à M. le duc de Chartres à l'occasion de son mariage. (3). Le sujet est Ariane abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos; elle y a trouvé Bacchus, et elle suit le conseil de mademoiselle Entier, médiocre actrice, à qui on disait, en lui faisant répéter un rôle d'amante abandonnée: Qu'est-ce que vous feriez, Mademoiselle, si

» lui qui lui succède. *Corruptio optima fit pessima.* » C'est une sentence latine qu'on a dite, je ne sais » quand, ni à quelle occasion, mais qui peint au naturel » tous les singes de Voltaire, et la plus grande partie de » vos auteurs modernes. »

(2) Le prince de Conti, qui, à la mort d'Auguste, électeur de Saxe, fut soupçonné d'aspirer à la couronne de Pologne.

(3) Avec la fille unique du duc de Penthièvre, et sœur du prince de Lamballe.

vous vous trouviez dans cette situation, si votre amant vous quittait ? *Ce que je ferais ? j'en prendrais un autre.* Jugez des talents de cette actrice, et jugez de l'intérêt dont sera le drame de sa majesté polonaise. J'ai conté, et non pas lu, à la grand'maman, qui me l'a fait conter au grand-papa, le canevas de votre poème (4), qui a eu un succès infini. Effectivement rien n'est d'un meilleur ton.

Adieu. J'ai mal à la tête, des douleurs dans

---

(4) C'est d'après l'idée qu'on avait que le prince de Conti formait des vues sur le royaume de Pologne, que M. Walpole, qui, dans ses lettres à madame du Deffand, avait toujours appelé madame Geoffrin *la reine-mère de Pologne*, d'après le voyage qu'elle avait fait à Varsovie, sur la demande expresse de Stanislas, s'exprime de la manière suivante : « Que dit la reine-mère » de Pologne de cette prétention ? Ma foi, vous aurez » une guerre civile dans la rue Saint-Honoré. Voilà le » canevas d'un beau poème épique. Le poème s'ouvre ; » le maréchal d'Alembert harangue son armée d'ency- » clopédistes, s'agenouille pour demander la bénédic- » tion du ciel, se souvient qu'il n'y a point de Dieu, » invoque sainte Catherine de Russie : un poignard » tombe à ses pieds ; il accepte l'augure, et trace un ma- » nifeste, sur le sable, contre les rebelles. On vient lui » dire que son ami, le général Marmontel, vient d'être

les entrailles, je me sens très-échauffée ; cela ne me fait rien ; il me semble que je suis toute prête à faire mon paquet et à partir. Cette disposition me vient peut-être de ce que j'en suis encore bien loin ; tout comme on voudra.

Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort ; rien ne m'indique que tout ne finira pas avec moi; au contraire, je m'aperçois du délabrement de mon esprit, ainsi que de celui de mon corps. Tout ce qu'on dit pour ou contre ne me fait nulle impression. Je n'écoute que moi, et je ne trouve que doute et qu'obscurité. *Croyez*, dit-on, *c'est le plus sûr;* mais comment croit-on ce que l'on ne comprend pas ? Ce que l'on ne comprend pas peut exister sans doute, aussi je ne le nie pas ; je suis comme un sourd et un aveugle-né ; il y a des sons, des couleurs, il en convient ; mais sait-il de quoi il convient ; s'il suffit de ne point nier, à la bonne heure, mais cela ne suffit pas. — Com-

---

» fait prisonnier par un exempt de police. Le maréchal » fait une belle satire contre la police, et se retire dans » sa tente, où sa bien-aimée (*madame de l'Espinasse*) » lui apporte une armure complète qu'elle a obtenue de » Vénus. Rien de si facile, comme vous voyez, de sur- » passer Homère et Virgile ; il n'y manque que les pa- » roles. Adieu. Jetez au feu cette folie. »

ment peut-on se décider entre un commencement et une éternité, entre le plein et le vide? aucun de mes sens ne peut me l'apprendre; que peut-on apprendre sans eux? Cependant si je ne crois pas ce qu'il faut croire, je suis menacée d'être mille et mille fois plus malheureuse après ma mort, que je ne lui suis pendant ma vie. A quoi se déterminer, et est-il possible de se déterminer? je vous le demande à vous qui avez un caractère si vrai, que vous devez, par sympathie, trouver la vérité si elle est trouvable (5). C'est des nouvelles de l'autre monde qu'il faut m'apprendre, et me dire si nous sommes destinés à y jouer un rôle.

Je fais mon affaire de vous entretenir de ce monde-ci. D'abord je vous dis qu'il est détestable, abominable, etc. Il y a quelques gens vertueux, du moins qui peuvent le paraître tant qu'on n'attaque point leur passion dominante, qui est pour l'ordinaire dans ces gens-là

(5) M. Walpole, dans sa réponse, dit : « Et c'est à » moi que vous vous adressez pour résoudre vos doutes ! » Je crois fermement à un Dieu tout puissant, tout » juste, tout plein de miséricorde et de bonté. Je suis » persuadé que l'esprit de bienveillance et de bienfai- » sance est l'offrande la moins indigne de lui être pré- » sentée. »

l'amour de la gloire et de la réputation. Enivrés d'éloges, souvent ils paraissent modestes; mais le soin qu'ils prennent pour les obtenir en décèle le motif, et laisse entrevoir la vanité et l'orgueil. Voilà le portrait des plus gens de bien. Dans les autres sont l'intérêt, l'envie, la jalousie, la cruauté, la méchanceté, la perfidie. Il n'y a pas une seule personne à qui on puisse confier ses peines, sans lui donner une maligne joie et sans s'avilir à ses yeux. Raconte-t-on ses plaisirs et ses succès, on fait naître la haine. Faites-vous du bien, la reconnaissance pèse, et l'on trouve des raisons pour s'en affranchir.

Faites-vous quelques fautes, jamais elles ne s'effacent, rien ne peut les réparer. Voyez-vous des gens d'esprit, ils ne seront occupés que d'eux-mêmes, ils voudront vous éblouir, et ne se donneront pas la peine de vous éclairer. Avez-vous affaire à de petits esprits, ils sont embarrassés de leur rôle; ils vous sauront mauvais gré de leur stérilité et de leur peu d'intelligence. Trouve-t-on, au défaut de l'esprit, des sentiments? aucuns, ni de sincères ni de constants. L'amitié est une chimère, on ne reconnaît que l'amour; et quel amour! Mais en voilà assez, je ne veux pas porter plus loin mes

réflexions ; elles sont le produit de l'insomnie ; j'avoue qu'un rêve vaudrait mieux.

LETTRE LXV.

Mercredi 24 mai 1769.

Si vous êtes encore aujourd'hui dans votre petit château, je m'en réjouis ; loin de mourir de froid, vous devez mourir de chaud ; vous devez être environné de tous les rossignols, vous devez être content d'être loin de la ville, de ne plus entendre parler de Wilkes, ni des Waux-hal ; enfin, vous devez être content, et comme je vous veux du bien, j'en suis fort aise.

Sachez, je vous prie, une fois pour toutes, que vous me faites infiniment trop d'honneur, quand vous prétendez que je dois penser comme vous ; vous avez infiniment plus de lumières, plus de fermeté, de courage, de constance, de talent, de ressource, que moi, qui suis faible, incertaine, portée à la mélancolie, ayant besoin d'appui, ne connaissant plus de plaisir que celui de la conversation ; la société m'est devenue nécessaire, c'est le plus grand besoin de ma vie ; et vous voulez qu'il me soit aussi indifférent qu'à vous de vivre avec des gens faux

ou sincères! N'est-il pas insupportable de n'entendre jamais la vérité? Cela ne vous fait rien à vous, vous n'observez que pour vous moquer, vous ne tenez à rien, vous vous passez de tout; enfin, enfin, rien ne vous est nécessaire; le ciel en soit béni, vous êtes heureux, non pas à ma manière, mais à la vôtre, qui vaut cent fois mieux.

Tout le bien que vous m'avez dit de M. de Liancourt (1) m'a donné envie de le connaître; on me l'a amené; il est infiniment content de vous, il m'a très-bien raconté votre fête, il vous trouve très-aimable, il se loue beaucoup de vos attentions, de votre politesse; je l'ai trouvé fort naturel, fort simple; je ne sais d'où vient qu'il passe ici pour un sot; j'ai plus de foi à vos jugements qu'à ceux de mes compatriotes. Venons à la grand'maman.

Je suis ravie qu'elle soit à Chanteloup, et

(1) Le duc de Liancourt, de la famille de La Rochefoucault, grand-maître de la garde-robe du roi. Il sortit de France durant la révolution, au commencement de laquelle sa conduite fut blâmée par le parti du roi. Après avoir resté long-temps en Angleterre, il passa en Amérique, et nous a donné une longue relation de ses voyages dans ce pays, dans lequel il exprime, toujours avec énergie, la haine qu'il porte aux Anglais.

qu'elle n'ait aucun rôle à jouer. J'aurais bien des choses à vous dire, mais la discrétion que je professe m'impose silence. Je trouverai peut-être quelque occasion, et j'en profiterai. Je passai hier la soirée avec les deux maréchales ; je les verrai encore ce soir. Voilà les personnes qu'il faut voir pour étudier le monde, et le bien connaître. Oh! que la grand'maman est peu faite pour ce monde-là, et qu'elle est bien à Chanteloup, avec son abbé (2), son petit oncle (3), ses moutons, ses manufactures, ses paysans, ses curés, ses chanoines, quoiqu'il y ait entre ces deux derniers de grandes divisions sur qui aura le pas à la procession de demain (4). L'abbé me fait un journal de tout ce qui se passe; il vous divertirait; notre correspondance est assez agréable, et fort gaie.

Votre ambassadeur (5), qui est le meilleur homme du monde, qui se couche tous les jours à onze heures, donna hier à souper au grand-papa, à sa sœur, à tout le corps diplomatique,

(2) L'abbé Barthélemi.

(3) Le comte de Thiers.

(4) La procession du jour de l'Ascension.

(5) Simon, comte d'Harcourt, père du comte actuel, était alors ambassadeur d'Angleterre en France.

à mesdames de Beuvron (6), de Lauraguais (7), de Luxembourg, et de Lauzun ; ces deux dernières vinrent chez madame de Mirepoix en sortant de chez l'ambassadeur. Cette compagnie n'était pas assortie, mais ce souper s'était arrangé à Marli, chez le grand-papa, entre toutes les dames qui s'y trouvèrent. Adieu.

LETTRE LXVI.

Paris, dimanche 11 juin 1769.

Je ne suis point comme vous, je ne m'applaudirai jamais de mon indifférence, c'est un genre de bonheur que je ne connais point, et que je n'ambitionne pas ; ceux qui en jouissent s'en vantent rarement, et ceux qui le possèdent véritablement ne me font point d'envie ; je ne souhaite ni de leur ressembler ni de vivre avec eux ; je doute très-fort que vous ressembliez en rien à ces gens-là ; si cela est vrai, je vous en félicite, mais je ne vous en estime pas davantage.

Convenez qu'on dit bien des paroles oiseuses,

(6) Madame de Beuvron, née Bouillé.

(7) Madame la comtesse de Lauraguais, fille du maréchal d'Isenghien.

qu'on se croirait bien peu soi-même, et que, quand on veut parler sans avoir rien à dire, on ne dit rien qui persuade.

Je reçois dans cet instant un billet de la grand'maman, il m'a fait plaisir; son amitié ne me laisse rien à désirer; elle me garantira toute ma vie de l'ennuyeux bonheur de ne rien aimer, et de ne l'être de personne. Je vois avec grand plaisir que le terme de son retour s'approche; il n'y a plus qu'elle et ceux de sa société qui me plaisent véritablement; c'est un autre climat que l'air qu'on respire dans son petit appartement. Depuis huit jours j'ai fait plusieurs courses; j'ai été à Versailles, chez les Beauvau; à Châtillon, chez les Montigny; à Ruel (1), à Montmorency (2). Tous ces gens-là sont dignes du bonheur de l'indifférence; je me flatte qu'ils le possèdent, puisqu'ils le communiquent. La grosse duchesse reçut fort bien madame votre nièce (3).

---

(1) La duchesse douairière d'Aiguillon.

(2) La maréchale de Luxembourg.

(3) Madame Cholmondeley, veuve de feu Robert Cholmondeley. Elle était à Paris avec ses deux filles, et occupait une partie de l'appartement de madame du Deffand, au couvent de Saint-Joseph.

Je reçus hier une lettre de la Bellissima (4), qui devrait être dans le recueil des pièces choisies. Votre cousine voudrait que je vous en écrivisse une dans ce genre; elle croit que ce serait la première lettre ridicule que vous auriez reçue de moi, elle ignore que ce ne serait qu'un nouveau genre. Oh! non, je n'ai point de talent pour la plaisanterie; je ne puis écrire que ce que je pense et ce que je sens; et comme je perds tous les jours la faculté de l'un et de l'autre, je touche au moment de n'avoir plus rien à dire. Les nouvelles ne m'intéressent point; on ne peut les confier à la poste, et quand on le pourrait, je n'ai pas le talent des gazettes. J'ai beaucoup vu M. de Lille (5), je lui ai fait raconter votre fête, il a rapporté le plan de votre château, il se croit très-bien avec vous, vous lui avez confié vos projets, il ne vous attend qu'au mariage de M. le dauphin. Les

(4) La comtesse de Forcalquier.

(5) M. de Lille était officier de cavalerie, et fort aimable en société. Il a composé plusieurs jolies ballades. La fête dont il est ici question, est une de celles que M. Walpole avait données, à Strawberry-Hill, au comte du Châtelet, ambassadeur de France, et à un grand nombre de français de distinction qui se trouvaient alors à Londres.

deux personnes qui lui plaisent le plus, c'est vous et milord Holderness ; il ne sait positivement lequel a le plus d'esprit et d'agrément, mais l'un et l'autre vous en avez presque autant que notre ambassadeur (6). Oh! cet homme a bien du discernement! pour moi, qui n'en ai pas tant que lui, je lui trouve quelques talents, mais peu d'esprit; du plat, du grossier, du familier, le ton d'un parvenu; mais je le verrai cependant quelquefois ; il raconte assez bien ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, et j'aime mieux ses récits que les raisonnements sur la morale, et les descriptions du bonheur champêtre de la Bellissima et de sa tendre amie madame Boucault. Votre nièce a du goût, ses jugements sont prompts et justes, elle vous plaira quand vous la connaîtrez; je n'ai point d'engouement pour elle, et comme de raison elle n'en a point pour moi, mais nous nous convenons assez.

Votre article de M. Liancourt m'a fait plaisir (7) ; je vous appliquerais ce vers de Corneille dans Nicomède :

Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

---

(6) Le comte du Châtelet.

(7) M. Walpole avait dit de M. de Liancourt : « Je ne

Mais comment cela se peut-il ? je crois, moi, qu'on n'a de l'esprit qu'autant qu'on a du cœur. C'est le cœur qui fait tout connaître, tout démêler, tout est de son ressort ; j'en excepte l'arithmétique, et toutes les sciences que je n'estime pas plus que celle-là. La comparaison de l'éducation à l'inoculation prouve ce que je dis. D'Alembert ne l'aurait pas faite. Allez, allez, il n'y a que les passions qui fassent penser. Vous jugerez par cette lettre que je n'en ai point, parce qu'assurément elle est aussi bête que celle de la Bellissima.

Je vous serais obligée de me parler de votre santé.

» suis pas surpris qu'il vous ait plu ; c'est, de tous vos » français, celui qui me revenait le plus. Il a beaucoup » d'âme, et point d'affectation. Je me moque bien de » ceux qui le croient sot. Il peut le devenir en perdant » son naturel, et en pratiquant les sots. Il est vrai qu'il » y a peu d'apparence qu'il y tombe. Il n'y a que la » bonne tête, et le cœur encore meilleur de la grand'- » maman qui sachent résister à toutes les illusions. La » sottise est à peu près comme la disposition à la petite » vérole ; il faut que tout le monde l'ait une fois dans » la vie. Plusieurs en sont bien marqués ; et l'inoculation même, qui répond à l'éducation, étant prise quelquefois de mauvais lieu, corrompt le sang, et laisse des traces encore plus mauvaises que la maladie naturelle. »

LETTRE LXVII.

Paris, Dimanche 25 juin 1769.

Serait-ce bien tout de bon que vous vous excusez de la stérilité de vos lettres quand vous ne les remplissez pas de nouvelles ? Je pourrais vous faire une belle citation de madame de Sévigné, mais elle vous déplairait, et j'observe religieusement de me tenir à mille lieues de tout ce qui peut vous choquer.

Oh ! vous n'êtes point fâché qu'on vienne voir votre château : vous ne l'avez pas fait singulier, vous ne l'avez pas rempli de choses précieuses, de raretés ; vous ne bâtissez pas un cabinet rond, dans lequel le lit est un trône, et où il n'y a que des tabourets, pour y rester seul, ou ne recevoir que vos amis (1). Tout le monde a les mêmes passions, les mêmes vertus, les mêmes vices ; il n'y a que les modifications qui en font la différence ; amour-propre, vanité, crainte de l'ennui, etc., c'est ce qui remue tout ce qui est sur terre ; les uns font la

(1) M. Walpole s'était plaint à madame du Deffand de ce que plusieurs grandes sociétés, composées de jeunes gens de sa connaissance, étaient venues voir, à l'improviste, sa maison de Strawberry-Hill.

cour à madame du Barri, les autres la bravent; ceux-ci ont une conduite réservée, et s'en glorifient; ceux-là souffrent le martyre de ne s'y pas livrer à corps perdu; enfin tous ont des motifs différents, et tous ne sont guère dignes d'estime.

Il me semble qu'autrefois vous n'aimiez point tant le duc de Richmond; je suis fort aise quand je vous vois penser qu'on peut trouver quelqu'un d'estimable, je suis toute prête à être persuadée que cela est impossible. Mon rôle actuel est celui d'observateur, je ne vois rien qui ne me confirme dans le plus souverain mépris pour tout ce qui respire. En vérité, j'en excepte la grand'maman, c'est peut-être la seule personne qui soit parfaitement exempte de reproche ou de blâme; mais elle est parfaite, et c'est un plus grand défaut qu'on ne pense, et qu'on ne saurait imaginer; c'est l'assemblage de toutes les vertus qui forme son être; on n'est point digne d'elle, on ne peut atteindre à sa sphère; enfin, enfin, je vous le dis en secret, on l'adore; mais, mais, ose-t-on l'aimer? Il y a déjà huit semaines qu'elle est absente, et elle ne doit revenir que le 15 du mois prochain, pour aller tout de suite à Compiègne. Ma correspondance avec elle et sa compagnie est très-

vive ; je fais la chouette à trois personnes : à elle, à l'abbé Barthélemi, et au baron de Gleichen (2). Vous pensez que cela me fait grand plaisir, vous supposez que j'aime à écrire, il n'en est rien. Cependant il y a des moments (mais ils sont rares) que j'aurais peine à m'en passer. Cette nuit que j'ai eu une parfaite insomnie, je vous ai écrit quatre pages de ma propre main ; j'étais fort contente ; je vous ai dit tout ce que je pensais ; mais après trois heures de sommeil, et la réception de votre lettre, j'ai plié mon griffonnage ; et quoique j'en sois fort contente, je ne vous l'enverrai point, car c'est vous qui aimez les nouvelles, et non pas moi, et il n'y en avait point certainement dans ce que je vous ai écrit cette nuit ; mais il faut vous en dire actuellement.

J'ignore ce qui cause l'incertitude de nos ambassadeurs (3) ; je ne vois personne dans ce moment-ci qui soit bien au fait de toutes choses. Il n'est pas douteux que les cabales et les intrigues ne soient dans ce moment-ci dans la plus grande vivacité ; on peut parier en sûreté de conscience ; les vents soufflent de toutes

(2) L'envoyé extraordinaire de Danemarck en France.
(3) Le comte et la comtesse du Châtelet à Londres.

parts ; déracineront-ils les arbres ? je n'en sais rien. La madame de M*** (4) joue un rôle indigne ; elle cherche à faire des recrues pour diminuer sa honte, mais jusqu'à présent sans grand succès. D'autres ont poussé l'honnêteté et la dignité jusqu'à l'insolence (5). Enfin de toutes parts on ne trouve rien digne d'être loué, approuvé et même toléré. L'autre jour à la campagne, pendant le wisk du maître de la maison (*le roi*), le chef de la conjuration (*duc de Richelieu*) établit un petit lansquenet pour l'apprendre à la dame (*madame du Barri*) ; c'était un jeu de bibus, il y perdit deux cent cinquante louis ; le maître du logis se moqua de lui, lui demanda comment il avait pu perdre autant à un si petit jeu ; il y répondit par une citation d'un opéra :

Le plus sage s'enflamme et s'engage sans savoir comment.

Le maître rit et toute la troupe.

---

(4) La maréchale de Mirepoix, qui fut la première femme de distinction qui parut en public à Versailles avec madame du Barri.

(5) En refusant de voir madame du Barri ou de se trouver avec elle en société. De ce nombre était le prince de Beauvau, frère de madame de Mirepoix, et sa femme, de qui madame du Deffand veut parler ici.

Votre cabinet est-il fini? Vos autres ouvrages que j'ignore, sont-ils bien avancés? quels sont vos projets quand tout cela sera fini? ne devez-vous pas faire un ermitage au bout de votre jardin? Oh! vous travaillez pour la postérité, pour votre mémoire (6). Si vous vous amusez, vous avez raison; mais je ne comprends pas bien, qu'excepté la justice qui doit faire penser à assurer le bien des autres après soi, on peut s'occuper et s'intéresser sérieusement à ce qu'on pensera et l'on dira de nous quand nous ne serons plus. Adieu, le papier manque.

---

(6) Si madame du Deffand avait pu voir quelques-unes des additions faites par M. Walpole à sa maison de Strawberry-Hill, elle ne l'aurait certainement pas soupçonné de bâtir pour la postérité; car un de ses plus anciens amis, M. G. J. Williams, avait observé, avec raison, que M. Walpole avait déjà survécu à une partie de cet édifice.

LETTRE LXVIII.

Paris, mardi 18 juillet 1769.

Vous souhaitez que je vive quatre-vingt-huit ans, et pourquoi le souhaiter, si votre premier voyage ici doit être le dernier? Pour que ce souhait m'eût été agréable, il fallait y ajouter : je verrai encore bien des fois ma Petite, et je jouirai d'un bonheur qui n'était réservé qu'à moi, l'amitié la plus tendre, la plus sincère et la plus constante qui fut jamais.

Je vous espérais plus tôt, mais vous avez voulu rendre vos deux années complètes (1). Ah! ne craignez point mes reproches, je n'ai que des grâces à vous rendre, tous les jours je m'applaudis d'avoir si bien placé mon amitié; nul autre que vous ne la connaît si bien et n'en est si digne, aussi je puis vous jurer que vous l'avez sans partage. La grand'maman arrive demain avec son grand abbé, je passerai la soirée avec eux, et je m'en fais un grand plaisir, c'est immense tout ce que nous aurons à nous dire. C'est grand dommage que vous ne puissiez faire la partie quarrée.

(1) M. Walpole arriva à Paris le 18 août de cette année, et quitta cette ville le 5 octobre suivant.

On attend ces jours-ci la Bellissima. La grosse duchesse partit lundi pour Véret (2) et elle reviendra en même temps que vous. Le Compiègne finira le 1er. septembre; Paris sera moins désert qu'il ne l'est aujourd'hui, et j'en serai bien aise, car je n'aimerais pas que vous n'eussiez que moi à voir.

Je ne veux point parler de votre arrivée, je ne veux rien dissiper du plaisir que j'aurai de vous revoir, je renferme tout ce que je pense, je le réserve pour vous; mais ne craignez point les grandes effusions, vous devinerez ma joie, et mon plus grand soin sera de la contenir; nous aurons tant de sujets de conversation, qu'il me sera facile de ne vous pas parler de moi. Il y a deux ans que je ne vous ai vu, et je ne sais par quel enchantement il me paraît qu'il y a très-peu de temps que nous nous sommes séparés; je me rappelle tout ce qui s'est passé en votre absence, mais avec peine; tout cela n'a fait que des traces très-légères; le moment de votre départ, celui de votre arrivée, ce sont-là mes deux seules époques, tout ce qui est entre deux est pres-

(2) La terre du duc d'Aiguillon, son fils, sur le Cher, au-dessus de la ville de Tours.

que effacé; quand je me ressouviens d'un fait, d'un événement, je ne sais où le placer, si c'était avant ou après votre départ; vous aiderez à ma mémoire.

Adieu : mon plaisir est troublé, je l'avoue; je crains que ce ne soit un excès de complaisance qui vous fasse faire ce voyage.

LETTRE LXIX.

Paris, mercredi 3 août.

Avec les meilleurs procédés du monde, vous conservez toujours un ton sévère; vous me blâmez de prévoir l'avenir. Dans le fond vous avez grande raison, car je crois qu'il sera bien court pour moi, surtout si mes insomnies continuent comme elles sont; il y a plus de huit jours que je ne dors pas plus de deux ou trois heures par nuit; je ne puis pas en deviner la cause; je ne souffre de nulle part et je n'ai point d'agitation; mais je tombe en ruine; ce sont les ruines de Chaillot ou de Vaugirard; je suis un grand contraste à la description que vous me faites de votre petite cabane : je la crois charmante; je comprends que l'occupation de la construire, de l'orner, vous a fait passer d'agréables moments; je

doute que n'ayant plus rien à y faire, sa jouissance vous rende aussi heureux ; mais je ne sais ce que je dis ; on veut toujours juger des autres par soi-même, on a tort. Rien n'est si différent que les goûts, on peut s'accorder sur les choses de raisonnement, mais rarement, et peut-être jamais sur celles du sentiment. Pour bien des gens la musique n'est que du bruit ; les uns aiment le bleu, l'autre le rouge ; pour vous c'est le *vert de pois* (1) ; je n'avais jamais entendu parler de ce vert-là.

Mais, mais, je trouve de la plus grande singularité la facilité qu'on a à vous demander des présents ; rien n'est plus ridicule et plus indiscret.

Vous me faites un grand plaisir de m'apprendre que David Hume va en Ecosse. Je suis bien aise que vous ne soyiez plus a portée de le voir, et moi ravie de l'assurance de ne le revoir jamais. Vous me demanderez ce qu'il m'a fait ? Il m'a déplu. Haïssant les idoles (2), je déteste leurs prêtres et leurs ado-

(1) M. Walpole avait dit à madame du Deffand que les murs de la chambre de la chaumière, dans son jardin, étaient vert de pois.

(2) Il faut toujours entendre par-là la société du prince de Conti au Temple.

rateurs. Pour d'idoles, vous n'en verrez pas chez moi ; vous y pourrez voir quelquefois de leurs adorateurs, mais qui sont plus hypocrites que dévots ; leur culte est extérieur ; les pratiques, les cérémonies de cette religion sont des soupers, des musiques, des opéras, des comédies, etc. Cela convient à bien des gens ; pour moi, tout cela m'est devenu en horreur, je ne me plais que dans mon tonneau en compagnie de quatre ou cinq personnes avec qui je cause.

Je crois que la grand'maman sera de retour de Compiègne quand vous arriverez ; je ne lui dirai point le jour que je vous attends ; si le vent ne s'y oppose pas, ce doit être un samedi : je m'arrangerai à souper chez moi ce jour-là, et à n'avoir le lendemain dimanche que nos amis les plus féaux. Depuis que la grand'maman est à Compiègne, je ne lui ai écrit qu'une fois, parce que je ne veux point lui donner la fatigue de me répondre ; j'apprends de ses nouvelles par tout le monde, et l'on me dit qu'elle se porte bien ; d'ailleurs, je vous avouerai que mes insomnies éteignent un peu ma vivacité. Ah! j'entends que vous dites : à quelque chose le malheur est bon. Mon ami, n'ayez pas peur, prenez courage,

il n'y a que patience à avoir, tout cela ne saurait durer long-temps. Je crois que je n'ai été mise au monde que pour être de quelque utilité aux autres ; quand j'aurai satisfait à cet article, qui est déjà bien avancé, je dirai, bon soir la compagnie, bon soir.

Je prendrai sur moi d'arrêter votre logement pour le 15.

LETTRE LXX.

Vendredi 6 octobre, à 7 heures du matin, lendemain de votre départ.

N'EXIGEZ point de gaîté, contentez-vous de ne pas trouver de tristesse ; je n'envoyai point chez vous hier matin, j'ignore à quelle heure vous partîtes ; tout ce que je sais, c'est que vous n'êtes plus ici.

Lundi 9, à 8 heures du matin.

Je ne respirerai à mon aise qu'après une lettre de Douvres ; ah ! je me hais bien de tout le mal que je vous cause ; trois journées de route, autant de nuits détestables, un embarquement, un passage, le risque de mille accidents, voilà le bien que je vous procure. Ah ! c'est bien vous qui pouvez dire en pensant à

moi : *Qu'allais-je faire dans cette galère ?* Eh ! mon Dieu, qui suis-je ? Oh ! le centenier de l'évangile ne se rendait pas plus de justice que moi ; plus je suis contente de vous, moins je le suis de moi ; mais pour le présent je n'épluche point de certaines choses. Vous êtes à Douvres, vous serez, j'espère, ce soir à Londres, voilà ce que j'ai impatience d'apprendre, après quoi je causerai plus à mon aise avec vous.

LETTRE LXXI.

Paris, mardi 17 octobre 1768.

Enfin vous voilà passé ; mais quatorze heures et demie sur mer, c'est bien long, et me fait faire de tristes réflexions. Vous vous portez bien ; la lettre que j'attends demain me le confirmera, à ce que j'espère.

Les oiseaux de Steinkerque (1) sont revenus, ils arrivèrent avant-hier et restèrent si tard, qu'ils me firent manquer mon souper chez le

(1) La marquise de Boufflers et sa nièce, la vicomtesse de Cambis, que madame du Deffand désignait de la sorte, d'après quelque plaisanterie reçue dans la société dans laquelle elles vivaient, et que l'éditeur n'a pu parvenir à savoir.

président. Votre nièce avait pris médecine, je ne l'avais point vue de la journée ; ces dames voulurent la voir, je les accompagnai, et tout d'un coup nous prîmes la résolution de souper chez elle. Vous jugez de la bonne chère, mais nous fûmes fort gais. Nous nous sommes engagées pour jeudi chez la marquise ; nous aurons le prince de Beaufremont de plus ; nous feuilleterons tous les manuscrits et je ramasserai tous les vers du chevalier (2), je vous les enverrai, vous en serez l'éditeur si vous voulez. La marquise nous dit quatre vers qui sont pour le moins aussi vieux que moi ; les voici :

Broussin, dès l'âge le plus tendre,
Posséda la sauce à Robert,
Sans que son précepteur lui pût jamais apprendre,
Ni son Credo ni son Pater.

Ce Broussin était un débauché, ami de Chapelle ; il était Brulart, de même famille et de même nom que ma mère (3).

Ces oiseaux de Steinkerque souperont di-

(2) De Bouflers.

(3) Anne Brulart, fille du premier président du parlement de Bourgogne.

manche chez moi, il y aurait de l'affectation à ne les jamais inviter : il paraîtra peut-être à madame de Forcalquier que j'en mets dans ma conduite avec elle, cependant le hasard en décide plus que l'intention.

Jeudi.

Voilà votre première lettre numérotée; si je l'avais reçue hier, celle-ci serait partie aujourd'hui, mais je vois que le calme et le trouble nous sont également contraires. Le calme vous fait rester quatorze heures et demie sur mer, et met du retardement dans notre commerce; et le trouble dérange votre tête et abrège vos lettres : mais enfin vous voilà arrivé, et j'ai presque autant de joie de vous savoir à Strawberry-Hill, que j'en aurais à vous avoir auprès de mon tonneau; je dis presque, car cela n'est pas tout à fait de même.

Je sais peu de nouvelles. Le gouvernement d'Amiens est donné à M. de la Ferrière, sous-gouverneur du dauphin; celui de Landrecies à M. du Saucay, major des gardes, qui est un peu de mes amis. M. de Monclar (4) avec

(4) M. de Monclar était procureur-général du parlement de Provence. C'était un homme d'un mérite distingué. Il avait écrit un *Réquisitoire contre les Jésuites*,

qui vous avez soupé, fut l'autre jour chez M. le duc de Choiseul, qui lui dit : je vous fais mon compliment sur la pension de cinq mille francs que le roi vous donne sur les affaires étrangères. Ensuite il alla chez M. le chancelier, qui lui dit : je vous fais mon compliment sur la gratification annuelle que le roi vous donne sur les États de Provence. Puis il alla chez M. de Saint-Florentin, qui lui dit : je vous fais mon compliment sur le remboursement que le roi vous fait de votre charge. Il voulait aller chez l'évêque d'Orléans, espérant un compliment sur le don de quelque bénéfice ; c'est de madame de la Vallière que je tiens ce fait, qui le tenait de M. d'Entragues (5).

Je crois que les Choiseul nos parents ne sont pas contents ; j'ai reçu un billet du baron de Gleichen qui me fait juger qu'ils ne sont pas de bonne humeur.

---

qui a fait une grande sensation dans le temps où il s'agissait de la suppression de leur ordre dans les pays catholiques de l'Europe.

(5) Le marquis d'Entragues, courtisan assidu de Louis XV, dont il était le favori. Il mourut célibataire, de la petite vérole, à l'âge de trente ou quarante ans.

LETTRE LXXII.

Paris, lundi 23 octobre 1769.

Le petit Craufurd part mercredi, je ne veux pas perdre cette occasion. Vous direz, si vous voulez, que j'aime à écrire, je conviendrai que cela est vrai quand c'est à vous; pour tout autre, c'est une corvée.

Je n'ai pas grand'chose à vous dire sur la politique. Le roi soupa jeudi 19, pour la première fois, chez madame du Barri. Les convives étaient mesdames de Mirepoix, de Flavacourt, de l'Hôpital. Les hommes, MM. de Condé, de Luzace, de Soubise, de Richelieu, d'Aiguillon, d'Estissac, de Croissy, de Chauvelin, de Noailles et de Saint-Florentin. M. de Beauvau, qui me l'avait mandé, me marquait qu'on était en peine de savoir si M. de Gontault (1) avait été invité; il pouvait n'avoir pas reçu l'invitation, parce qu'il pouvait n'être pas rentré chez lui depuis qu'elle y serait arrivée; doute qui met du problématique dans cette affaire, et que je n'ai point éclairci.

(1) Le duc de Gontault était le frère du maréchal-duc de Biron, et père du duc de Lauzun. Il avait épousé une sœur de la duchesse de Choiseul.

Je reçus hier au soir une très-longue lettre de la grand'maman (2); elle me rend un compte très-détaillé de sept ou huit petites commissions dont elle s'était chargée : la principale était le paiement de ma pension ; elle ne me dit pas un mot de ma santé ; elle s'excuse de ne m'avoir pas écrit plus tôt, parce qu'elle n'a pas un moment à elle, et qu'il faut qu'elle prenne sur son sommeil pour écrire.

Je crains que cette grand'maman ne soit très-malade ; son mari voudrait qu'elle revînt à Paris ; peut-être a-t-on fait venir l'abbé pour l'y déterminer : indépendamment de sa délicatesse et de son rhume, elle a certainement beaucoup de chagrin. Vous devriez lui écrire, je ne puis douter qu'elle n'ait véritablement de l'amitié pour vous, une parfaite estime, un véritable goût. Ne vous en faites point une tâche, ne mettez pas plus de recherche que quand vous m'écrivez, et laissez-vous aller à votre sensibilité naturelle ; elle n'a pas plus de répugnance que moi pour tout ce qui part du sentiment. Sentiment ! ce mot vous semble ridicule ; eh bien ! moi je vous soutiens que sans

(2) La duchesse de Choiseul se trouvait alors à Fontainebleau avec la cour.

le sentiment l'esprit n'est rien qu'une vapeur, qu'une fumée ; j'en eus la preuve hier : je soupai chez les oiseaux, nous feuilletâmes leurs manuscrits, on lut une douzaine de lettres du chevalier (*de Bouflers*), il y en avait de toutes sortes; elles me parurent insupportables. Beaucoup de traits, je l'avoue, par fois naturels, mais le plus souvent recherchés, enfin fort semblables à ceux de Voiture, si ce n'est que le chevalier a plus d'esprit. Je n'ai rien emporté, parce que je n'ai rien trouvé digne de vous. Tenez, mon ami, vous avez beau déclamer contre le sentiment, il y en a plus dans vos invectives que dans tous les semblants du chevalier.

Les empressements de la Bellissima ont la fièvre continue avec des redoublements ; vous vous souvenez de la chanson des oiseaux sur mon tonneau (3). Voici ce que je reçus par la petite poste, sur le même air, qui est celui de *l'ambassade :*

Ce n'est pas quand on voyage
Que l'on trouve le plaisir ;
Ce n'est que près du rivage
Qu'il remplit notre désir.

(3) Quelques vers qui avaient été faits pendant le sé-

On a beau voguer sur l'onde,
Parcourir dans un vaisseau,
Les quatre coins de ce monde,
Rien ne vaut votre tonneau.

Quelques jours après, étant avec les oiseaux, je fis le couplet sur l'air : *du haut en bas*.

Dans son tonneau,
On voit une vieille Sibylle,
Dans son tonneau,
Qui n'a sur les os que la peau,
Qui jamais ne jeûna vigile,
Qui rarement lit l'Évangile,
Dans son tonneau.

Le lendemain autre billet par la petite poste, où était mon couplet, suivi de celui-ci :

Dans ce tonneau,
Venez puiser la vraie sagesse,
Dans ce tonneau,
Il aurait enchanté Boileau;
Car vous trouverez la justesse,
Le goût et la délicatesse,
Dans ce tonneau.

Quoique ces couplets soient anonimes, je ne doute pas qu'ils ne soient de la Bellissima.

---

jour de M. Walpole à Paris, et qui ne se trouvent pas dans ces lettres.

LETTRE LXXIII.

Paris, jeudi 2 novembre 1769.

Je vous ai menacé de vous écrire par M. Chamier(1); il faut tenir ma parole, sans quoi vous vous moqueriez de mes menaces. Je pensais avoir beaucoup de choses à vous dire, et aujourd'hui je ne trouve presque rien.

Le duc de Richmond m'a parlé avec beaucoup de confiance; d'abord de son duché; les difficultés qu'il trouve, ou plutôt l'impossibilité de faire enregistrer au parlement ses lettres ou patentes de pairie à cause de sa religion; le parti qu'il prend de se contenter qu'il soit héréditaire, la consultation de M. Gerbier, la conversation qu'il a eue avec le grand-papa, dont il m'a dit être très-content; il m'avait recommandé de lui en parler, ce que j'ai fait; je n'ai pas été extrêmement contente de ce que m'a répondu le grand-papa, il m'a paru peu au fait de l'affaire, mais ses dispositions ne m'ont pas paru défavorables; je lui dis que le duc

(1) M. Chamier était d'une famille d'origine française, mais établie depuis long-temps en Angleterre. Il s'était rendu à Paris pour les affaires de la compagnie des Indes orientales.

était très-satisfait de lui, qu'il m'en avait dit mille biens. Il me semble, a-t-il répondu, qu'il ne pensait pas de même étant ambassadeur; mais il n'avait point le ton d'aigreur ni d'ennui; je suis persuadée que s'il n'arrive aucun changement, c'est-à-dire s'il reste dans sa situation présente, il rendra service à votre ami; mais ce que je trouvai plaisant, c'est que la grand'maman entendait mieux cette affaire que lui; je crois qu'il fera bien de la poursuivre et qu'elle réussira. Ensuite votre ami me parla de ses chagrins et du parti que sa sœur (2) allait prendre de revenir pour vivre avec lui; je fus édifiée et touchée de l'honnêteté, de la bonté, de la tendresse de ses sentiments, je trouve que c'est un homme excellent; ah! je ne suis pas étonnée qu'il vous plaise, je sens que si je vivais avec lui je l'aimerais de tout mon cœur, et sa femme aussi qui est d'un naturel et d'une simplicité charmante; j'avais une double satisfaction avec eux, leur mérite personnel et d'être avec vos meilleurs amis; ne me laissez point oublier d'eux, et répondez-leur qu'ils peuvent m'employer à tout ce qu'ils jugeront à propos.

---

(2) Lady Sarah Bunbury.

Le grand-papa paraît de très-bonne humeur, cependant il n'est pas sans inquiétude, la dame (3) ne dissimule plus sa haine pour lui ; et cette conversation qu'il eut avec elle, pendant que vous étiez ici, a été une fausse démarche de sa part, puisqu'elle n'a produit aucun bon effet ; il reçoit journellement de petits dégoûts, comme de n'être pas nommé ou appelé pour les soupers des cabinets, et chez elle ; des grimaces, quand au wisk il est son partner ; des moqueries, des haussements d'épaules, enfin de petites vengeances de pensionnaires, mais qui ne laissent pas d'écarter une sorte de gens ; des sots à la vérité, mais c'est une petite brèche à la considération ; jusqu'à présent, il n'y a encore rien eu qui attaque le crédit dans ce qui regarde ses départements. Le nombre des soupeuses et des voyageuses (4) n'augmente pas ; la dame Valentinois est comme hors de combat, on dit qu'elle redevient folle ; elle n'a point été à Fontainebleau ; elle ne dort point ; il y a dix ou douze jours que je ne l'ai vue.

---

(3) Madame du Barri.

(4) Elle entend par-là les dames qu'on engagea à être des soupers de madame du Barri, et des petites excursions qu'elle fit avec le roi dans les différents châteaux de plaisance.

La princesse de Montmorency est une soupeuse, parce que son mari veut être menin du dauphin. M. de Gontault n'est plus d'aucun souper, et c'est sur lui que s'exerce la vengeance contre le grand-papa ; c'est son *hussard ;* je ne sais pas si vous entendez cela ; le roi dans son enfance avait un petit hussard qu'on fouettait, quand le roi n'avait pas bien dit sa leçon.

La grand'maman est beaucoup moins triste qu'elle n'était. Vous souvenez-vous de cette lettre qu'on prétend qu'elle avait écrite de Chanteloup ? Le fait, ou la croyance qu'on a de ce fait, l'a chagrinée mortellement ; c'est la maréchale de Mirepoix qui en a répandu le bruit, et c'est la cause de la haine qu'on a pour elle ; mais on observe de ne parler à la grand'maman de rien qui ait rapport à toutes ces sortes de tracasseries ; elle est des nôtres, elle a une tête qui se trouble et qui la rend malade. Son mari se conduit avec elle dans la plus grande perfection ; s'il n'était pas le plus léger de tous les hommes, il en serait le meilleur ; il est noble, généreux, gai, franc, mais il est gouverné par des personnes qui ne consultent que leurs intérêts personnels ; il aurait bien fait, selon mon avis, de ne se point

brouiller avec la maréchale (5); mais madame de Beauvau a voulu qu'ils fussent aux couteaux tirés, et elle lui a persuadé qu'il perdrait toute estime et toute considération, s'il avait la moindre intelligence avec elle, et elle a entraîné son mari à agir de même.

Vendredi.

J'oubliai hier, à l'article des Richmond, de vous dire que le duc se contenterait, pour le présent, de l'héréditaire, mais sans renoncer à la prétention de la pairie, que par la suite, des circonstances différentes pourraient mettre en valeur. J'oubliai aussi de vous dire que je parlai à la grand'maman de sa parenté avec eux, qu'elle savait parfaitement bien, et dont elle est mieux instruite que le duc, il y avait déjà de l'alliance entre les Querouailles et les Gouffier avant que la sœur de la duchesse de Portsmouth épousât un Gouffier. Je suis très-convaincue qu'elle rendra tous les services qui dépendront d'elle.

Ah! mon ami, je passai hier une belle journée. La Bellissima m'avait envoyé demander du thé pour quatre heures; elle arriva

(5) La maréchale de Mirepoix, qui protégea madame du Barri, et qui était de la société intime de Louis XV.

à trois et resta jusqu'à six; nous eûmes la moitié du temps pour tiers la Sanadona (6); je me trouvais dans un désert, je ne voyais pas d'horizon, pas un arbre, pas une plante, pas une herbe, rien que du sable et de la poussière, qui augmenta par l'arrivée de mademoiselle de Bédé. Eh bien, cela n'est-il pas honteux? j'aimais encore mieux cela que d'être seule. Vous pouvez bien m'appeler ma *Petite*, car je suis bien petite en effet, mais pas assez cependant pour m'amuser des poupées. Je suis excédée d'une commission dont je me suis chargée pour la grand'maman, qui en veut donner une à la petite de Stainville (7); son trousseau est immense; j'ai mis madame de Narbonne à la tête de cette affaire, c'est elle qui fait toutes les emplettes; cela sera étalé lundi sur une grande table, la poupée au milieu assise dans son fauteuil. C'est un spectacle qu'on donnera au grand-papa qui doit arriver ce jour-là : il a donné une montre d'or émaillée qui va jusqu'au genou de la pou-

(6) Nom que M. Walpole avait donné à mademoiselle Sanadon, qui était demoiselle de compagnie de madame du Deffand.

(7) Nièce de la duchesse de Choiseul, et fille de madame de Choiseul-Stainville.

pée, mais qui sera proportionnée à la petite fille; il a cru faire plaisir à la grand'maman, il ne manque à aucune attention. Nous porterons la poupée mardi ou mercredi à Panthemont (8), nous entrerons dans le couvent, je ne m'en promets pas un grand divertissement; c'est toujours tuer le temps; qu'importe la manière?

Le président se porte toujours bien, mais sa tête s'affaiblit de jour en jour. Quel malheur de vieillir! Qu'est-ce qui peut espérer de trouver une madame de Jonsac? Sa patience, sa douceur me comblent d'admiration. Ah! mon Dieu, la grande et estimable vertu, que la bonté! Je fais tous les jours la résolution d'être bonne, je ne sais si j'y fais des progrès. Je vous envoie une chanson dont j'ignore l'auteur; mais il n'a pas eu en la faisant le même désir que moi de devenir bon; je vois que les ennemis lèvent la crête; je ne sais ce qui arrivera de tout ceci, mais je croirai toujours qu'on a eu tort d'aliéner la maréchale (*de Mirepoix*), et qu'il était très-facile de se la concilier.

---

(8) Couvent de Paris, où l'on élevait un grand nombre de jeunes demoiselles de la première distinction.

Adieu. Je compte que vous direz à M. Chamier que vous savez combien je le regrette.

C'est le duc de Choiseul qui parle.

Sur l'air : *vive le Vin, vive l'Amour.*

Vive le Roi !
Foin de l'amour ;
Le drôle m'a joué d'un tour,
Qui peut confondre mon audace,
La du Barri, pour moi de glace,
Va, dit-on, changer mes destins ;
Jadis je dus ma fortune aux catins *,
Je leur devrai donc ma disgrâce.

Écoutez, écoutez (9). J'ai fait hier une chanson chez la grand'maman, avec l'aide de l'Abbé, pendant son wisk dont les partners étaient M. de Gontault, et le petit oncle (10), il n'y avait de plus que le Castelane, l'abbé et moi.

---

(9) Phrase dont se servait souvent M. Walpole, quand il parlait français.

(10) Le comte de Thiers.

(*) Madame de Pompadour.

Bellissima (11),
Vous êtes la dixième muse;
Doctissima,
Vos écrits sont sublimissima :
A vous louer qui se refuse,
Ne saurait être qu'un buse,
Bêtissima.

Cette chanson me charme. La grand'maman comble d'amitié votre nièce; si vous saviez votre Quinaut, je vous dirais :

C'est Jupiter qu'elle aime en elle.

Réellement cette grand'maman vous aime tendrement. Adieu. Ne vous flattez pas que ma lettre soit finie, et dites, si vous voulez : Oh! la grande et ennuyeuse parleuse!

LETTRE LXXIV.

Paris, dimanche 10 décembre.

Je reçois votre lettre du 5; mais comme je vous ai récrit le 7, et qu'il faut observer la règle des sept jours, celle-ci ne sera remise à la poste que jeudi 14.

Vos dernières lettres ressemblent à la queue

(11) La comtesse de Forcalquier.

d'un orage, le tonnerre gronde encore; mais il s'éloigne, le bruit diminue, nous aurons bientôt le beau temps. J'ai bien envie d'apprendre que notre Henri soit arrivé à bon port et de savoir quelle sera la place qu'il occupera (1). J'ai ri du présent que vous me conseillez de faire à milady Rochford (2); il n'y aurait pas assez de différence entre le masque et le visage. Vous êtes fort gai, et votre style a un *délibéré* qui doit vous rendre fort difficile sur celui des autres. Si vous saviez parfaitement notre langue, je ne balancerais pas (flatterie et amitié à part) à vous dire que vos lettres valent mieux que celles de votre sainte. N'allez pas prendre cela pour une douceur, je ne vous en dirai de ma vie; mais je vous prie de ne vous pas fâcher, quand vous trouverez de la tristesse ou de l'ennui dans mes lettres. Je suis tout par mo-

---

(1) Petit groupe de biscuit représentant la réconciliation de Henri IV et de Sully, que madame du Deffand avait envoyé à M. Walpole, pour être placé à Strawberry-Hill.

(2) Madame du Deffand ayant consulté M. Walpole sur ce qu'elle enverrait à lady Rochford, en retour du présent qu'elle en avait reçu de fiches et de jetons émaillés, pour le jeu de whisk, il lui avait conseillé de lui donner un masque de la même matière.

ments. J'accepterais très-volontiers la proposition que vous me faites de n'écrire que quand on en a envie, mais vous n'y gagneriez rien, tout au contraire; pour une fois que je ne vous écrirais pas selon notre règle, je vous écrirais peut-être vingt postes de suite : ainsi restons comme nous sommes, ayez assez de justice pour convenir que je suis bien corrigée. Parlons du petit C*** : c'est un être bien malheureux; il a une mauvaise santé, mais sa tête est encore bien plus mauvaise. Je ne sais pas ce qu'il fera, rien ne ressemble à son incertitude : l'ennui le ronge, je le plains. Oh! sa société ne vous convient nullement; il perdit hier au vingt et un une centaine de louis; c'était votre nièce(3) qui donnait à souper dans mon appartement; j'étais engagée chez la grand'maman; je ne rentrai qu'à une heure; je trouvai toute la compagnie autour de la table de jeu, excepté votre cousin (4) qui, très-prudemment, s'était allé coucher; il y avait les trois oiseaux (5), votre nièce, la Sanadon, le petit Fox (6),

(3) Madame de Cholmondeley.

(4) M. Robert Walpole.

(5) La marquise de Bouflers, sa fille la comtesse de Boisgelin, et sa nièce la vicomtesse de Cambis.

(6) Feu M. Charles-Jacques Fox.

le petit Craufurd, et M. de Lisle. Le Fox gagna trois cents louis; mais la veille, il en avait perdu deux cent soixante contre madame de Boisgelin.

Ce matin j'ai été payée de ma pension, j'en étais très-pressée, parce que le plus petit délai pouvait le faire devenir infini. Tel événement dont on parle beaucoup peut m'être fort contraire; je vais payer mes dettes, et dans le courant de la semaine, je ne devrai pas un écu. J'aime l'ordre, j'aime la raison, si je m'écarte quelquefois, ce n'est pas sans remords; enfin, si je m'égare, je reviens bientôt au gîte. Je ne saurais aimer ni la folie ni les fous. Je voudrais qu'une fois en votre vie vous me donnassiez cette louange; *ma Petite est raisonnable*. Ah! oui, je le suis, et mille fois plus que vous ne le croyez. Ce n'est pas à la manière de ceux qui sont sans âme, car je suis aussi vivante que si je n'avais que vingt ans, mais ma conduite en a soixante-treize. Je vous vois rire et vous moquer de moi à cause de l'heure où je me couche, qui est quelquefois un peu indue; mais qu'est-ce que cela fait, quand on ne saurait dormir, d'être dans un fauteuil plutôt que dans un lit? Quand cela nuira à ma santé, ou que cela ne s'accordera pas avec le régime des

gens avec qui j'aime à vivre, je me coucherai à minuit, s'il le faut.

Je soupe ce soir chez la grand'maman, avec votre nièce. Voilà mademoiselle de Bédé qui m'interrompt.

Mercredi 13, à 7 heures du matin.

Votre nièce n'a point soupé hier chez la grand'maman ; elle fut contremandée, parce qu'il y avait trop de monde : c'était les la Rochefoucault. Le duc a toutes les qualités qui s'acquièrent ; il ne doit à la nature que le désir qu'elle lui a donné de s'instruire et de bien faire. Sa mère a la même volonté. La grand'maman se porte mieux ; voilà deux jours qu'elle est plus forte et plus gaie : elle a réellement un goût véritable pour vous ; elle ne souffre pas que rien vous soit comparé. Je lui parle de temps en temps du duc de Richmond ; je la dispose à lui rendre service quand l'occasion arrivera ; je lui dis que c'est le plus grand plaisir qu'elle puisse vous faire, et rien n'est plus capable de la faire bien agir. Je ne la verrai ni aujourd'hui ni demain : elle donne à souper tour à tour à toutes les amies et tous les amis de son mari ; son appartement est fort petit ; elle n'y peut rassembler beaucoup de

monde ; ce monde nuirait, et de plus, je me souviens du conseil que vous m'avez donné de ne me pas mettre à tous les jours. Vous avez bien du bon sens, et la comparaison que je fais de vous avec mes compatriotes et avec ce que je connais des vôtres, est fort à votre avantage : votre morale est un peu sévère, et je ne la suivrai pas au pied de la lettre, mais je ne la veux enfreindre que pour vous.

M. de Lisle m'a donné la copie des vers sur *la Dispute* ; je lui ai promis de lui en garder le secret ; je serai parjure pour vous : vous la recevrez par le petit Craufurd, qui ne saura pas ce qu'il porte : je n'ai rien à vous prescrire sur le secret ; vous ne pouvez jamais que bien faire. Vous ne serez pas fort content de cet ouvrage ; à la première lecture il m'avait plu, à la seconde je l'ai trouvé médiocre, et à la troisième assez mauvais : c'est du même homme qui a fait la relation de la révolution de Russie (7), qu'on dit être un chef-d'œuvre : on en disait autant de ce que je vous envoie ; je n'ai pas grande foi aux jugements qu'on porte ; le goût est perdu.

---

(7) M. de Rulhière. Les vers dont il est question ont été publiés depuis.

LETTRE LXXV.

Paris, mardi 26 décembre 1769.

Contre toute règle, en ne gardant aucune mesure, je vous écris aujourd'hui, quoique je vous aye écrit dimanche. Vous tolérerez cet excès d'écriture en considération de l'occasion du départ de vos anglais et du compte que j'ai à vous rendre de vos commissions.... Le petit C*** se porte beaucoup mieux ; nous sommes assez bien ensemble : c'est bien malheureux qu'il soit fou ; mais de tous ses maux c'est le plus véritable et le plus incurable. Je ne suis point dans l'admiration de son compagnon de voyage (1) ; il a plus d'esprit que de jugement, et je ne sens pas que ce soit à la jeunesse qu'on doive l'attribuer. Je fus dimanche prendre du thé avec son père : je vois bien que c'est un homme d'esprit ; sa femme est simple et bonne ; on la verrait volontiers, et l'on s'en passerait sans peine.

Je pense comme vous sur les oiseaux ; je ne leur trouve nul attrait : c'est une société dangereuse pour..... Leur fureur pour le jeu est contagieuse ; je ne veux point pénétrer ce

(1) Feu M. Charles-Jacques Fox.

qui en est arrivé ; je me borne à prévenir autant que je peux les inconvénients à venir. On joua chez moi dimanche jusqu'à cinq heures du matin ; le Fox y perdit quatre cent cinquante louis. Ne paraissez point instruit de ce que je vous dis : je crois que ce jeune homme ne sera pas quitte de son séjour ici pour deux ou trois mille louis : le Craufurd, jusqu'aujourd'hui, n'a pas fait de grandes pertes ; mais il y a encore deux jours d'ici à jeudi.

Vous savez que nous avons un nouveau contrôleur-général, l'abbé Terray : cet homme, à soixante et tant d'années, est conseiller de grand'chambre, a de la réputation dans le parlement, est chef du conseil de M. le prince de Condé ; il a cinquante mille écus de rente. Concevez-vous qu'il ait pris cette place, s'il n'est pas bien sûr de s'en acquitter ? C'est le chancelier (2) qui l'a fait choisir. Ce magistrat paraît avoir un crédit prépondérant : il n'est pas encore démontré si c'est tant pis ou tant mieux pour ceux qui nous intéressent (3). Quand M. d'Invault (4) eut donné sa démission,

(2) Maupeou.

(3) Le duc de Choiseul et son parti.

(4) Le précédent contrôleur-général.

le roi ordonna un comité chez le chancelier, avec les quatre secrétaires d'État, MM. de Choiseul et de Praslin, Bertin et Saint-Florentin, pour qu'ils avisassent le choix qu'il fallait faire. On nomma plusieurs personnes, entre autres l'archevêque de Toulouse; chacun se tint sur la réserve pour être en état d'être le très-humble serviteur de celui qui serait nommé. Ce fut le mardi 19 que se tint ce comité, et le mercredi matin l'abbé Terray fut nommé. Je soupai le mardi chez le grand-papa : il est toujours de la plus grande gaîté; il sera comme Charles VII, à qui on disait : On ne peut perdre un royaume plus gaîment. Ah! mon ami, il y a bien peu de bonnes têtes, et quand on voit le derrière des coulisses, on n'admire guère la décoration.

On parle beaucoup du nouvel assassinat du roi de Portugal, et de votre écrit de Junius (5). Adieu, demain je continuerai.

Jeudi.

Ces messieurs ont changé d'avis, ils ne partent que demain : un dîner qu'ils font aujourd'hui chez M. de Lauzun où se trouveront les

(5) Les Lettres justement célèbres, publiées sous le nom de *Junius*.

oiseaux ; un milord (6) dont je ne me souviens pas du nom, mais qui est le cousin-germain de M. Fox, le chevalier de Beauvau, le chevalier de Bouflers, etc., doivent être de la partie. Je soupçonne qu'une partie de la compagnie passera la soirée ensemble, car je demandai hier à votre nièce si elle souperait chez le président, et elle me dit que non ; je ne voulus point pousser plus loin mes questions, je ne veux ni l'embarrasser ni l'engager à me confier ce que je ne saurais approuver. Vraisemblablement elle ne sera pas du dîner, parce qu'il y a des personnes dont elle est peu connue, madame de Lauzun, madame de Poix, peut-être madame d'Hénin ; mais le soir, il n'y aura sans doute que les oiseaux et les joueurs ; peut-être aussi me trompé-je, et qu'elle soupera ailleurs : je consens volontiers à ignorer ce qu'elle fait ; elle est extrêmement contente de la grand'-maman, qui parla beaucoup d'elle avant-hier au dîner des ambassadeurs, où il y avait beaucoup d'anglais. Votre cousin et elle sont très-froidement ensemble, j'en ignore la cause ; il veut cependant donner des étrennes à ses filles, il m'a consultée, et ce sera environ cinquante

(6) Le lord Ilchester.

volumes de nos théâtres, que leur mère n'a pas; je crois que vous approuveriez ma conduite, si vous en étiez témoin.

Mercredi.

J'ai eu une attention que personne n'a eue que moi, j'ai écrit un mot de compliment à M. de Souza (7) sur l'assassinat de son roi; il m'a envoyé le récit qu'il venait d'en recevoir dans une lettre de M. d'Oyeras; le voici :

« Dimanche, 8 décembre, le roi, suivi de » sa cour, sortit du château de Villa-Viciosa » pour chasser dans le parc. A l'extrémité de » la place est une porte qu'on nomme la porte » du *No*, laquelle est si étroite qu'à peine une » voiture peut y passer. Sa majesté ne fut pas » plutôt de l'autre côté, qu'elle aperçut collé » contre le mur un homme qui avait l'air d'un » mendiant, armé d'une grosse massue, avec » laquelle il lui porta dans l'instant un coup » dirigé à la tête, qui eût été très-dangereux » sans la présence d'esprit de sa majesté, qui, » au lieu de s'éloigner comme il était naturel, » poussa son cheval contre l'assassin, dimi- » nuant tellement le coup, qu'elle ne reçut » qu'une légère contusion sur la main qui te-

(7) Ministre de Portugal à Paris.

» nait les rênes. Ce scélérat lui porta un se-
» cond coup qui heureusement n'a touché que
» le cheval.

» La suite du roi se jetant immédiatement
» sur l'assassin, il eut la hardiesse de se dé-
» fendre, et d'en blesser même quelques-uns.
» Sa majesté, avec un sang-froid admirable,
» ordonna expressément qu'on ne lui fît aucun
» mal, et continua, comme à l'ordinaire, l'amu-
» sement de la chasse jusqu'au soir. Ce monstre
» a été arrêté et conduit en prison ».

Peut-être savez-vous déjà ces circonstances par votre ministre de Portugal.

Pour ce qui concerne ce qui nous regarde, je n'ai vu personne qui m'ait pu instruire; j'ignore si le contrôleur général est agréable à nos parents; peut-être en saurai-je davantage dans quelques jours; je vous écrirai par le duc de Devonshire.

Je fermerai cette lettre ce soir, et je la remettrai entre les mains de M. Craufurd. Dieu veuille qu'il n'oublie pas de vous la remettre!

FIN DU PREMIER VOLUME.

OUVRAGES NOUVEAUX

Qui paraissent chez TREUTTEL et WÜRTZ, à Paris, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, rue des Serruriers.

ALMANACH DES DAMES pour 1812, avec de très-jolies gravures, 5 fr.

ARCHIVES des Découvertes et des Inventions nouvelles faites dans les Sciences, les Arts et les Manufactures, pendant l'année 1811, un vol. in-8°., formant le 4e de la collection . . . . . 6 fr.

— Des mêmes Archives, les trois premières années . . . . 18 fr.

L'ESPAGNE EN 1808, ou Recherches sur l'état de l'Administration, des Sciences, des Lettres, des Arts, du Commerce et des Manufactures, de l'Instruction publique, de la Force militaire, de la Marine, de la population de l'Espagne, et sur le caractère de ses habitants; faites dans un voyage à Madrid, en l'année 1808, par J. F. Rehfues, 2 vol. in-8°. pap. ordinaire. . . . . 10 fr.

— Pap. vélin . . . . . 20 fr.

HISTOIRE générale et raisonnée de la Diplomatie française, ou de la Politique de la France, depuis la fondation de la Monarchie jusqu'à la fin du règne de Louis XVI, avec des Tables chronologiques, par M. de Flassan; 2e édition, corrigée et considérablement augmentée, formant 7 forts vol. in-8°., pap. ordinaire . . 45 fr.

— Pap. vélin . . . . . 90 fr.

ESSAI sur l'état civil et politique des peuples d'Italie, sous le gouvernement des Goths; Mémoire qui a remporté le prix décerné par l'Institut de France, par M. G. Sartorius, membre de l'Académie des Sciences et professeur de l'Université de Gottingue, 1 vol. in-8°. . . . . 5 fr.

— Pap. vélin . . . . . 10 fr.

VOYAGE DE MIRZA ABU TALEB KHAN en Asie, en Afrique et en Europe, pendant les années 1799 à 1803, écrits par lui-même en persan, suivi d'une réfutation des idées qu'on a eues en Europe sur la liberté des femmes d'Asie, par le même auteur; le tout traduit du persan en anglais, par M. Charles Steward, et traduit de l'anglais en français par M. J. C. J., 2 vol. in-8°. . . . . 9 fr.

MÉMOIRE adressé au Consistoire de l'Église évangélique-luthérienne de Paris, sur une Institution pieuse, par M. Würtz, docteur en médecine; in-8°. . . . . 1 fr. 50 c.

CODE ECCLÉSIASTIQUE, ou Recueil complet des dispositions des Codes Napoléon et Pénal, relatives à l'état, aux fonctions, au droit et aux devoirs civils des Ministres des cultes chrétiens; in-8°. . . . . 1 fr.

ESSAI sur la Langue et la Littérature chinoises, par J. P. Abel-Remusat; vol. in-8°. avec cinq planches . . . . . 6 fr.

Bibliographie étrangère, ou Répertoire méthodique des ouvrages intéressants, en tous genres, qui ont paru en langues anciennes et modernes, dans les divers pays étrangers à la France, pendant les années 1806 à 1810. . . . . 4 fr. 50 c.

Lichtenberger Initia Typographica; in-4° . . . . . 8 fr.

De la Roche Eryngiorum nec non Generis novi alepideæ historia; 1 vol. in-fol., avec 32 planches, soigneusement gravées en taille-douce. . . . . 36 fr.

Relation de l'Egypte, par Abd. Allatif, médecin arabe à Bagdad; suivie d'un état des provinces et des villages de l'Egypte dans le XIVe siècle; le tout traduit de l'arabe et enrichi de notes historiques et critiques, par M. Sylvestre de Sacy, membre de l'Institut de France, etc., etc.; 1 fort vol. in-4°. de l'Imprimerie impériale. . . . . 24 fr.

— Le même, sur papier vélin. . . . . 48 fr.

Histoire de l'Art par les Monuments, depuis sa décadence au IVe siècle jusqu'à son renouvellement au XVIe, pour servir de suite à l'Histoire de l'Art chez les Anciens; par M. Seroux d'Agincourt. Ouvrage accompagné de 325 planches, toutes gravées à Rome sous les yeux de l'auteur, et distribué en 24 livraisons qui paraîtront successivement d'environ deux mois en deux mois : grand in-fol. sur papier dit nom-de-Jésus; 5e et 6e livraisons. *Prix* de chaque livraison, pap. ord. . . . . 30 fr.

— Le même ouvrage sur pap. vélin, chaque livraison . . . 60 fr.

Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, d'après les dessins de M. Melling, dessinateur et architecte de la sultane Hadidgé, sœur de Sélim III; 1 vol. grand in-fol. atlantique, sur pap. vélin superfin, divisé en douze livraisons qui paraîtront successivement. *Septième* livraison. *Prix* 100 francs pour les souscripteurs, et 120 fr. pour les non-souscripteurs.

— Le même ouvrage, épreuves avant la lettre, qu'on ne peut se procurer qu'en souscrivant; chaque livraison. . . . . 150 fr.

Journal général de la Littérature de France; ou Indicateur bibliographique et raisonné des Livres nouveaux en tous genres, Estampes, Cartes géographiques, etc., qui paraissent en France, classés par ordre de matières; grand in-8°., année 1812, (la quinzième depuis l'origine de cet ouvrage périodique). Il en paraît un cahier par mois. *Prix* de la souscription pour l'année entière, franc de port. . . . . 14 fr.

— La Collection complète des quinze années. . . . . 196 fr.

Journal de la Littérature étrangère, ou Indicateur bibliographique et raisonné des Livres nouveaux en tous genres, Cartes géographiques, etc., qui paraissent dans les divers pays étrangers à la France, tous classés par ordre de matières; grand in-8°., année 1811, (la 12e depuis l'origine de cet ouvrage périodique.) Il en paraît un cahier tous les mois. *Prix* de la souscription, franc de port. . . . . 14 fr.

— La Collection complète des douze années, dont les six premières d'un cadre plus étendu. . . . . 196 fr.

Biblioteca Nazionale Fondo Palatino

582726
SBN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google